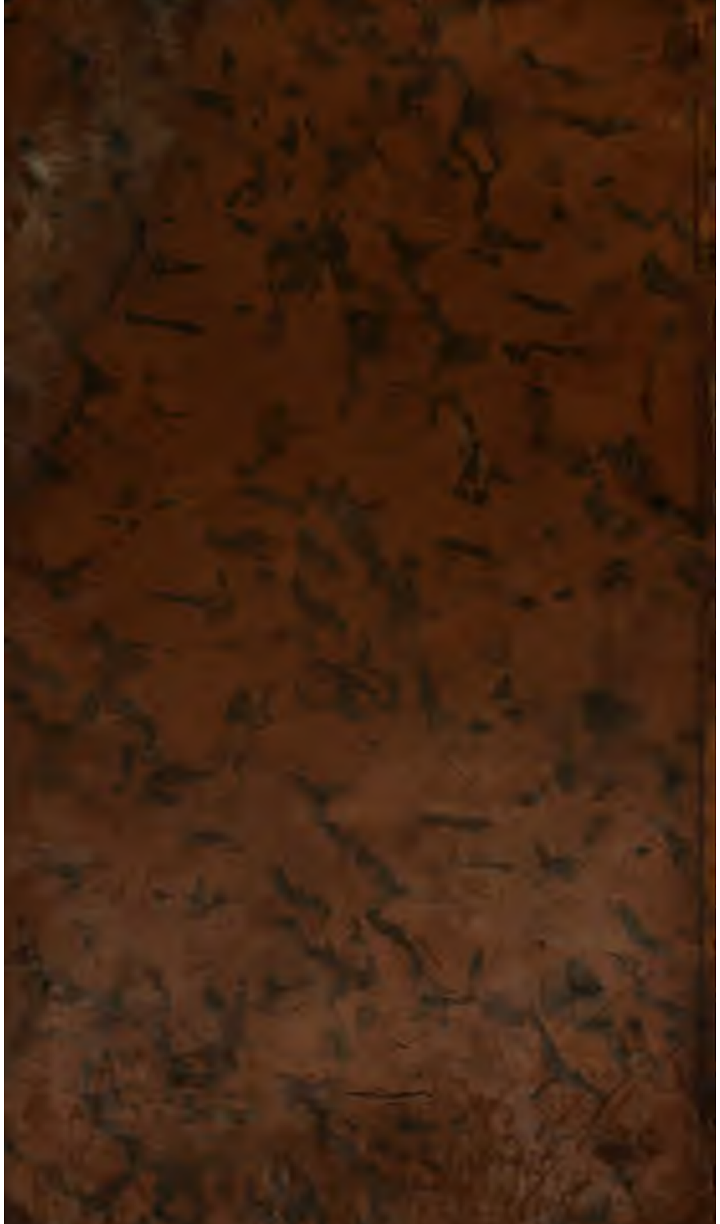
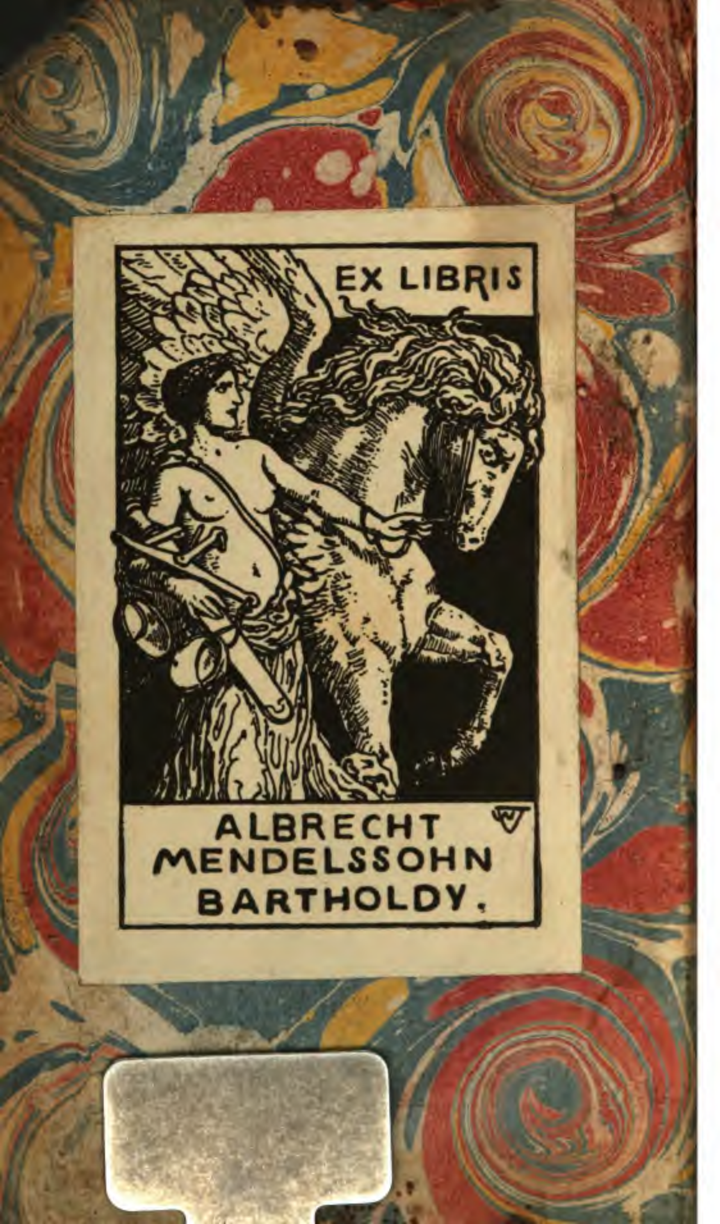



EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.


TAYLOR & INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
K
G



Ex libris Hardouini.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

Bibliotheque

De S.t Kentsch Cardoini.

ŒUVRES MORALES
DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR M. L'ABBÉ RICARD.

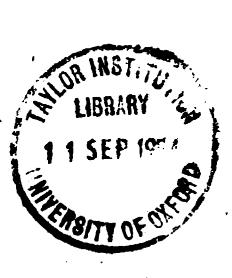


A PARIS;

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT.

LES Ouvrages de Plutarque ſont univerſellement connus & recherchés. Si ſes *Vies des grands-hommes* l'égalent aux plus célebres Hiſtoriens de la Grece & de Rome, ſes Traités de morale lui aſſurent un rang diſtingué, parmi les Philoſophes les plus eſtimables de l'antiquité. Un eſprit élevé, un jugement ſain, une connoiſſance profonde du cœur humain, une étude refléchie des devoirs de l'homme, une érudition riche & variée, une morale auſſi exacte que les ténebres du Paganiſme pouvoient le permettre, & ſouvent plus pure que celle de la plupart de nos Moraliſtes modernes : telles ſont les qualités qui font admirer Plutarque, comme un des plus ſenſés & des plus judicieux Ecrivains de ſon temps. Il s'étoit inſtruit à fond des différentes ſectes qui

partageoient alors les Ecoles des Philoſophes, & il en diſcute les opinions avec une ſagacité peu commune. Toutes les ſciences lui étoient familieres, & ſans jamais tomber dans une affectation déplacée, il ſait dans l'occaſion les employer avec goût, pour répandre de l'intérêt & de la variété dans les ſujets qu'il traite. Aucune partie de la morale ne lui étoit étrangere; &, quoique nous ayons perdu la plûpart de ſes Ouvrages, il nous en reſte encore aſſez, pour juger qu'il avoit parcouru toute l'étendue de la Doctrine Philoſophique, & qu'il s'étoit exercé ſur les différens objets qu'elle embraſſe, avec un ſuccès égal. On reconnoît dans tous ſes écrits, un eſprit ſolide & juſte, qui ſait diſcerner le vrai, au milieu des erreurs & des préjugés dont la fauſſe ſcience & la vanité l'avoient obſcurci: un cœur ami de la vertu qui, plein de reſpect pour elle,

s'applique à la faire connoître, la peint ſous les traits les plus aimables, & s'efforce de la rendre ſupérieure aux aſſauts que les paſſions humaines lui livrent, pour la ſubjuguer ou la ſéduire. Partout enfin, c'eſt un Philoſophe eſtimable, qui ne combat que pour *la ſageſſe*, dont la Doctrine porte la lumiere dans les eſprits, & qui, par des leçons données avec cette candeur & cette bonne foi qui perſuadent, inſpire l'horreur du vice, & fait aimer la vertu.

Lorſque la chûte de l'Empire des Grecs en Orient ramena dans l'Europe le goût des ſciences & des lettres, & nous apporta les richeſſes de l'ancienne Grece, ſi long-temps ignorées parmi nous, Plutarque fut un des Ecrivains que les Savans s'empreſſerent le plus de faire connoître. Ils en firent des traductions latines, & y joignirent des commentaires qui le rendirent acceſſible au grand nombre des

Lecteurs, à qui la langue de l'ancienne Rome étoit très-familiere. Peu de temps après, Amyot le mit à la portée de tout le monde par une traduction françoise qui fut accueillie avec un empressement général. Rien ne prouve mieux le mérite de l'Auteur original, & celui de son Traducteur, que la multitude d'éditions qu'on en fit, dans un assez court espace. Cette traduction a acquis à Amyot une réputation qui s'est conservée jusqu'à nous : & en effet, elle a dans son vieux stile, une grace, une énergie, & une naïveté, qui la feront toujours estimer & rechercher des connoisseurs. Mais en rendant justice à ses qualités, en avouant qu'Amyot a peut-être plus fait que son siecle & les secours qu'il avoit alors, ne sembloient le permettre, on ne peut se dissimuler qu'il a des défauts considérables. Sans parler des inéxactitudes qui s'y trouvent fréquemment, & qui tiennent plus

au manque de ſecours qu'à l'intelligence de la langue Grecque qu'il poſſédoit parfaitement ; ſa trop grande ſervilité à ſuivre le tour de l'original, & la longueur de ſes phraſes, jettent ſouvent de l'embarras & de l'obſcurité dans ſon ſtile. Ses vers ſur-tout ſont quelquefois inintelligibles, & n'ont ordinairement d'autre caractere de Poéſie que la rime, qui même n'eſt pas toujours fort exacte. Je ne cherche point au reſte à déprimer ici ſon travail ; & loin d'en vouloir diminuer le mérite, j'avoue que je l'ai toujours lu, & le lis encore avec un véritable plaiſir.

Je vois cependant que les Savans paroiſſent deſirer depuis long-temps une nouvelle Traduction de Plutarque, qui joigne à l'exactitude & à la fidélité, une marche plus libre, & moins aſſujettie à la forme & à la tournure du Grec, qui, en coupant à propos des phraſes ſouvent trop longues, donne au ſtile

plus de précision & de clarté, plus d'élégance & de goût. Les différentes tentatives qu'on a faites à cet égard depuis le siecle dernier, prouvent encore ce desir. M. Dacier a traduit toutes les vies des grands-hommes; & quoiqu'il ait évité les inexactitudes où Amyot étoit tombé, on peut dire que sa Traduction qui n'a pas les autres qualités essentielles à ce genre d'écrire, n'a point fait oublier la premiere. Malgré cela, il s'en est fait deux éditions différentes, au temps où elle a paru, & on vient de la réimprimer, il y a peu d'années. Ce qui prouve qu'il est une classe de Lecteurs qui préférent encore aux graces surannées d'Amyot, le langage moderne de Dacier, quoiqu'il soit d'ailleurs moins agréable & moins piquan

Personne n'a formé l'entrepri de donner une Traduction enti des Œuvres morales de Plutarq ou si elle a été faite & exé on ne l'a pas rendue publi

l'impreſſion. La multitude de ſes Traités, la variété des objets qu'ils embraſſent, la ſubtilité des queſtions qui y ſont diſcutées, ont ſans doute éloigné ceux qui en auroient été capables, d'un travail auſſi long & auſſi épineux. Seulement il en a paru de temps en temps des morceaux ſéparés; parmi leſquels on doit diſtinguer les deux Traités dont M. Du Theil a fait imprimer, il y a quelques années, la Traduction françoiſe avec le texte, & qu'il a accompagnés de notes où regnent une critique ſaine & un goût ſûr. Sa Traduction joint au mérite de l'exactitud [illegible] de l'élégance; & l'o [illegible] regretter qu'il [illegible] le tradui [illegible] toutes [illegible] es. Il [illegible] sû- [illegible] deſir [illegible] ns, [illegible] ns d [illegible] ence [illegible] tre- [illegible] elle [illegible] être [illegible] n g [illegible] Plu- [illegible] s p [illegible] rces.

J'en offre aujourd'hui un premier essai ; & quoique je sois bien éloigné de croire que ma Traduction réunisse les qualités que l'on desire dans un ouvrage de ce genre, je puis assurer du moins que je n'ai rien négligé, pour lui donner la perfection dont j'étois capable. Je donne de suite les premiers Traités, dans l'ordre qu'ont suivi les Auteurs des Editions Grecques, parce que ayant le projet de les traduire tous, il est plus commode, pour ceux qui veulent comparer la traduction avec l'original, que les Traités se trouvent placés de même dans l'une & dans l'autre. C'est ce qui m'a déterminé à y comprendre celui *de la maniere de discerner le flatteur de l'ami*, quoiqu'il soit un de ceux que M. Du Theil a traduits. Mais quelque danger qu'il y eût pour moi à concourir avec lui, je ne pouvois dans mon plan, me dispenser de le traduire.

Comme les Anciens ne mettoient pas

pas toujours dans leurs écrits cette méthode exacte dont nous faisons tant de cas ; & que Plutarque, surtout dans ses *Œuvres morales*, néglige quelquefois l'ordre des pensées, & les interrompt par des idées incidentes, pour les reproduire de nouveau ; j'ai mis à la tête de chaque Traité, un court sommaire qui rétablit la liaison des idées, & présente, sous un même point de vue, la suite du raisonnement. J'ai cru nécessaire aussi de joindre à ma traduction quelques notes, destinées, ou à éclaircir & fixer les sens du texte, lorsqu'il étoit susceptible de plusieurs interprétations, ou à rendre raison des motifs que j'avois de traduire différemment que ceux qui m'ont précédé, ou à faire connoître les usages auxquels Plutarque fait allusion, & les personnages qu'il cite, ou enfin à discuter quelques opinions de mon Auteur, lorsque je crois, ce qui est rare, ne devoir pas être du même avis que lui. Mais

j'ai eu ſoin de les reſſerrer autant qu'il m'a été poſſible, & je ne m'y ſuis permis quelque étendue, que lorſque cela m'a paru néceſſaire, pour donner une idée des Poëtes anciens dont Plutarque rapporte des paſſages, ou pour développer des objets importans qu'il ne fait qu'indiquer.

Ma traduction n'étant pas accompagnée du texte Grec, j'avois peu beſoin de lire les manuſcrits. Cependant je les ai conſultés, afin de m'aſſurer davantage du ſens de l'original. Je dois à la complaiſance de M. Béjot d'en avoir eu une communication facile. J'ai trouvé la même facilité dans M. l'Abbé Deſaunays, à me faire part des travaux intéreſſans que pluſieurs Savans ont faits ſur quelques-uns des Traités de morale : & je me fais un devoir de témoigner ici à l'un & à l'autre, ma reconnoiſſance.

Aidé de ces différens ſecours, & des lumieres de quelques gens

de lettres, dont le goût eſt bien connu, & à qui j'ai communiqué mon travail, j'ai cru pouvoir, ſans témérité, la mettre ſous les yeux du public. Si cet eſſai paroît ne pas lui déplaire; encouragé par ce premier ſuccès, je me livrerai à la ſuite d'une entrepriſe qui exigera le travail de pluſieurs années. Mais le deſir d'être utile, en rendant plus agréable la lecture des écrits de ce Philoſophe, & de contribuer par-là aux progrès de la vertu, animera mes efforts, & me ſoutiendra dans une carriere auſſi longue que pénible.




EX LIBRIS
ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.


TAYLOR & INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



Exlibris Hardouini

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

& vertueuses. La mauvaise réputation des parens, est pour les enfans un opprobre qui se répand sur tout le cours de leur vie, & les expose aux reproches les plus amers.

Eurip. Herc. Fur. v. 1261.

C'est une tache ineffaçable,
Que de tenir le jour d'une mere coupable,

a dit avec raison Euripide. Rien n'inspire plus de confiance & plus d'élévation, que l'avantage d'une naissance irréprochable, & c'est un bien que tout pere qui s'intéressera véritablement à la gloire de ses enfans, sera jaloux de leur procurer. (1) Mais rien aussi ne rabaisse & n'humilie davantage qu'une naissance déshonorée par quelque tache (2). Ce qui fait dire au même Poëte:

(1) Le texte dit simplement; *qui desirent de mettre au monde des enfans légitimes*. L'idée m'a paru trop vague, & je me suis cru permis de la déterminer à un sens qu'autorise ce qui précéde & ce qui suit.

(2) Plutarque employe, pour caractériser une naissance souillée de quelque tache, deux expressions métaphoriques; ὑποχάλκον καὶ κίβδηλον, qui sont prises de la monnoie. La premiere signifie une piece de monnoie d'airain ou de cuivre, sur laquelle on avoit appliqué une feuille d'or ou d'argent. La seconde marque une piece d'or ou d'argent; mais avec l'alliage d'un métal moins précieux.

Des vices des Parens le honteux assemblage, Hipp. 424.
De l'ame la plus fiere amortit le courage.

Ceux au contraire, dont les parens jouissent de l'estime publique, en conçoivent une noble assurance. « Tout ce » que je veux, disoit souvent Diophante, » fils de Thémistocle, le peuple d'Athènes » *le veut* aussi. Car, ajoutoit-il, tout ce que » je veux, plaît à ma mere ; ce qui plaît à » ma mere, est agréé par Thémistocle, » & la volonté de Thémistocle, fait la » regle de celle des Athéniens » (1). C'est sans doute, par un effet de cette grandeur d'ame, que les Lacédémoniens condamnerent à une amende Archidamus leur Roi, pour avoir épousé une femme de petite taille ; il vouloit, disoient-ils, leur donner des Roitelets, au lieu de Rois. Plut. vie d'Agesilas.

Ajoutons ici une observation qui n'a pas échappé à ceux qui ont traité cette matiere avant moi : c'est qu'un homme marié, lorsqu'il veut devenir pere, doit

---

(1) Plutarque, dans la vie de Thémistocle, met dans la bouche du pere ce qu'il fait dire ici au fils. Thémistocle disoit de Diophante, qu'aucun des Grecs n'avoit plus de puissance que lui.

s'être abstenu de vin, ou du moins, n'en avoir fait qu'un usage très-modéré; car il est ordinaire que des enfans conçus dans un moment d'ivresse, soient eux-mêmes sujets au vin. Aussi, Diogene voyant un jeune homme pétulant & emporté : *mon ami*, lui dit-il, *ton pere t'a engendré dans l'ivresse*. Mais en voilà assez sur cet objet. Passons maintenant à l'éducation des enfans.

Trois choses concourent à rendre la vertu parfaite : la nature, l'instruction & l'habitude.

Ce qu'on dit ordinairement des sciences & des arts, peut en général s'appliquer à la vertu. Trois choses concourent à la rendre parfaite : la nature, l'instruction & l'habitude. La nature jette dans le cœur des enfans les premieres semences de la vertu; l'instruction, c'est-à-dire les préceptes qu'on leur donne, les développe; l'exercice les rend plus familiers, & la perfection résulte de ces trois causes réunies (1). Si une seule

(1) Dans les Editions ordinaires, Plutarque en reprenant les trois causes qui concourent à former une vertu parfaite, ne parle point de la nature. Heüman, dans l'édition qu'il a donnée à Leipsic de ce Traité particulier, lit ainsi : Εἰσὶ δέ αἱ μὲν ἀρχαὶ τῆς φύσεως, αἱ δὲ προκοπαὶ τῆς μαθήσεως, &c. &c. Il remarque que le contexte prouve évidemment qu'il y a une omission de Copiste. Je l'ai suivi dans ma traduction.

manque à la vertu, elle sera nécessairement imparfaite. La nature sans l'instruction, est un guide incertain; l'éducation sans la nature, est foible & impuissante : sans la nature & sans l'éducation, l'exercice ne produit qu'une vertu mal réglée & défectueuse. Il faut en agriculture, un bon sol, un habile cultivateur, & des semences bien choisies. En éducation, la nature est le sol, le maître est le cultivateur, & les préceptes sont les semences. Je ne doute point que ces trois causes n'aient également concouru à former les ames de Pythagore, de Socrate, de Platon, & de tous les grands hommes qui se sont acquis, comme eux, une réputation immortelle. Heureux donc celui à qui les Dieux dans leur bonté, ont départi tous ces avantages. Ne croyons pas cependant que ceux qui sont moins heureusement nés, ne puissent, par une éducation soutenue, réparer avantageusement le défaut de la nature. Ce seroit se tromper étrangement. Si le meilleur naturel se corrompt, faute de culture, l'éducation réforme aussi ce que le naturel a de vicieux, & il n'est rien dont le travail & l'exercice ne viennent à bout. Les choses les plus faciles échappent aux

esprits négligens ; l'application fait aisément saisir les plus difficiles.

Preuves du pouvoir de l'habitude, tirées des choses naturelles.

La nature nous en fournit mille exemples. L'eau, en tombant goutte à goutte, creuse les rochers les plus durs ; le seul frottement des mains use le fer & l'airain ; le bois des roues, une fois plié, ne peut plus reprendre sa premiere forme : il est impossible de redresser ces baguettes recourbées dont les Comédiens se servent sur le Théâtre (1). Tant il est vrai que le travail est plus fort que la nature, & qu'on ne peut ôter aux corps les formes qu'il leur a fait prendre, & qui leur sont les moins naturelles.

N'avons-nous pas sous les yeux bien d'autres preuves de ce pouvoir ? Une bonne terre devient stérile faute de culture ; elle dégénere même à proportion de la bonté du sol. Est-elle ingrate ? un travail assidu la rendra bientôt féconde. Quels arbres, si on les néglige, ne prennent une mauvaise forme, ou

(1) Les Comédiens se servoient sur le Théâtre de baguettes recourbées, semblables à la houlette ou au bâton pastoral des anciens ; & Thalie, celle des neuf Muses qui présidoit à la Comédie, étoit représentée tenant à la main une de ces baguettes.

ne perdent même leur fertilité naturelle? Sont-ils bien cultivés? leur tige s'éleve avec force, & ils portent des fruits en abondance. L'oisiveté, le mauvais régime, & les délices énervent les corps les plus robustes; l'exercice & le travail fortifient les plus foibles. Les chevaux bien dressés obéissent sans résistance à la main qui les guide; ceux qu'on n'a point domptés, sont indociles & farouches. Ne voit-on pas enfin les animaux les plus féroces s'adoucir par l'éducation qu'on leur donne? On demandoit à un Thessalien, quels étoient les peuples les plus doux de la Thessalie; ce sont, répondit-il, ceux qui ne vont plus à la guerre. En un mot, les mœurs (1)

(1) Ἦθος, qui signifie *mœurs*, vient, selon Aristote, du mot ἔθος, *coutume*, *habitude*, & Plutarque lui donne la même origine dans son Traité de la Vertu morale. Les auteurs les emploient souvent l'un pour l'autre. Les mœurs ne sont pas comme le caractere, un don de la nature. Celui-ci s'annonce dès le premier âge, & quoique susceptible de modification, il ne peut jamais changer entierement. Les mœurs changent avec l'âge, & on ne peut les regarder comme fixées, que lorsque les affections sont parfaitement soumises à l'empire de la raison & de la sagesse.

font-elles autre chose qu'une longue habitude? Et ne peut-on pas appeller avec raison les vertus morales, des dispositions habituelles de l'ame? Je n'en donnerai plus qu'un seul exemple. Lycurgue le Législateur de Lacédémone, prit deux jeunes chiens nés d'une même mere, & leur fit donner une éducation toute différente. L'un fut élevé dans l'oisiveté & dans la gourmandise, l'autre dressé à la chasse & à la course. Il assemble ensuite les Lacédémoniens; « Citoyens, leur dit-il, rien ne mene plus sûrement à la vertu que l'éducation, l'exercice & l'habitude; je vais vous en convaincre tout à l'heure.» Alors, il fait paroître ces deux chiens au milieu de l'assemblée; il place devant eux d'un côté un lievre vivant, & de l'autre un plat rempli de viande. A l'instant, l'un des chiens courut au lievre & l'autre au plat. Les Lacédémoniens ne comprenoient pas encore le dessein de Lycurgue. « Ces deux chiens, ajouta-t-il alors, qui ont une origine commune, ayant reçu une éducation différente, l'un est devenu gourmand, & l'autre chasseur ».

Voyez les Dits notables des Lacédémoniens.

Obligation où sont les meres de

Après ces principes généraux, entrons dans le détail, & passons à ce qui re-

garde la nourriture des enfans (1). Je crois d'abord qu'il est du devoir des meres de les allaiter elles-mêmes. Elles les nourriront avec plus de soin & se proportionneront davantage à leurs besoins. L'amour maternel est plus tendre & plus vif; il a sa source dans le cœur même, & est fondé sur la nature (2), aulieu que les nourrices n'ont qu'une tendresse mercenaire (3). La nature indique ce devoir aux meres. Ces sources de lait qu'elle leur donne, sont destinées à la premiere nourriture des enfans. Elle ne les a pas même refusées aux animaux : & sa prévoyance a été jusqu'à leur donner deux mamelles, afin

nourrir leurs enfans. Motifs de ce devoir.

(1) Le Grec dit simplement, *Il suit maintenant à parler de la nourriture des enfans* : j'ai cru devoir, pour la liaison, lui donner un peu de développement.

(2) Le texte porte, *dès les premiers ongles*, expression proverbiale qui n'auroit point de grace en françois.

(3) Il y a dans le texte παρέγγραπτον, qui signifie *inscrit par fraude*, expression prise d'un usage des Romains. Ils avoient des Registres publics, où tous les Citoyens étoient inscrits & comme immatriculés. Des gens qui n'avoient pas le droit de bourgeoisie, se faisoient quelquefois insérer par fraude dans cette matricule. *V*. Cicer. Arch. 4, 5.

que celles qui auroient deux jumeaux, pussent fournir en même temps à l'un & à l'autre, une nourriture suffisante. D'ailleurs, les meres qui nourrissent leurs enfans, conçoivent pour eux plus de tendresse. Et en effet, rien n'est plus naturel. Ne s'attache-t-on pas plus fortement aux personnes avec qui l'on a été nourri ? Ne voit-on pas que les animaux mêmes qui ont été élevés ensemble, ne se quittent qu'à regret ? C'est donc, je le répéte, une obligation pour les meres de nourrir elles-mêmes leurs enfans, au moins de l'essayer. Si la foiblesse de leur tempérament, si le desir d'une plus grande fécondité les en empêchent, alors elles doivent mettre tous leurs soins, à bien choisir les nourrices qu'elles en chargent (1). Que ce soit des femmes Grec-

Choix des nourrices ; quel soin on

(1) Plutarque réunit en peu de mots les principaux motifs qui réclament dans le cœur des meres en faveur de ce devoir. L'organisation du corps, le sentiment naturel, les besoins des enfans mieux connus & plus fidélement suivis, l'accroissement de la tendresse maternelle & de la piété filiale. On peut y ajouter, & c'est le motif le plus fort, l'influence nécessaire qu'a la nourriture sur la constitution physique de l'enfant, & delà, parconséquent, sur ses affections morales. Il y a long-temps que les motifs de cette obligation sont connus, &

ques d'origine & de mœurs. En effet, s'il est nécessaire de façonner les membres des enfans, aussi-tôt après leur naissance, pour ne leur laisser contracter aucun défaut naturel, on ne peut aussi former trop tôt leur caractere & leurs mœurs. L'esprit des enfans est une pâte flexible qui reçoit sans résistance toutes les formes qu'on veut lui donner. Une fois fortifiés par l'âge, on les plie difficilement. Les sçeaux se gravent aisément sur une cire molle; de même, les préceptes qu'on donne à ces esprits encore tendres, s'y impriment facilement, & y laissent des traces profondes. C'est pour cela que le divin Platon recommande si expressément aux nourrices, de ne point entretenir les enfans de contes ridicules qui remplissent leur esprit d'idées fausses & absurdes. Le Poëte Phocylide donne * aussi ce sage précepte : L. 2. Rep.

Cultivons les esprits dès la premiere enfance;
Versons en eux du bien l'heureuse connoissance.

* Poëme sur les mœurs.

---

doit y apporter.

même applaudis. Ce n'est plus le préjugé qui la combat, ce sont nos mœurs. Le doux soin de nourrir, si cher à la véritable tendresse, doit être acheté par des privations auxquelles un amour ordinaire ne veut point se soumet-

Des esclaves qu'on place auprès d'eux.

On doit encore par le même motif, choisir avec soin les jeunes esclaves qu'on place auprès des enfans pour les servir, ou pour être élevés avec eux. Il faut premierement qu'ils aient des mœurs pures ; en second lieu, qu'ils sçachent bien leur langue, & qu'ils la parlent correctement. Des esclaves barbares ou corrompus, communiqueroient aux enfans les vices de leur langage & de leurs mœurs. Un ancien proverbe dit avec raison, *qu'on apprend à boiter avec les boiteux.*

Des Pédagogues ou personnes chargées de

Un choix plus important, c'est celui des personnes (1) à qui on les confie au sortir de l'enfance. Quel discernement

---

tre. On connoît le devoir; mais on l'immole au plaisir, & l'on s'étourdit sur les conséquences.

(1) Le Grec, dit παιδάγωγοι, *des Pédagogues*, c'est-à-dire, des personnes chargées de conduire les enfans, & ordinairement des esclaves ou des affranchis. Leur emploi étoit d'accompagner les enfans aux Ecoles, & de les conduire par-tout où ils alloient. Ces Pédagogues étoient différens des Maîtres ou Précepteurs chargés d'instruire & d'élever les enfans. Quelquefois, cependant, ils avoient l'un & l'autre emploi, comme on le voit dans Tite-Live, par l'histoire du Maître des Falisques, où il remarque que c'étoit aussi l'usage de quelques villes de la Grece, de ne prendre qu'une même personne pour conducteur &

Dec. 1. L. 5. C. 27.

ne faut-il pas y apporter, pour ne pas les livrer à des esclaves qui soient ou des barbares, ou des hommes légers & frivoles. Rien de plus déraisonnable que ce que font à cet égard la plupart des Parens. Ceux de leurs esclaves en qui ils voient de l'intelligence & de la conduite, ils en font des laboureurs, des pilotes, des marchands, des économes ou des banquiers. En ont-ils un que les vices les plus grossiers rendent incapable de tout autre emploi? c'est entre ses mains qu'ils remettent leurs enfans. Pour moi, je voudrois qu'on les donnât à des hommes du caractere de Phénix qui prit soin de l'enfance d'Achille (1).

les conduire au sortir de l'enfance.

---

pour maître des enfans, & d'en confier plusieurs à un seul. Au reste, les esclaves, chez les anciens, recevoient, lorsqu'ils en étoient capables, une éducation très-distinguée. Comme leur prix étoit proportionné aux talens qu'ils avoient, les Marchands discernoient avec soin ceux qui étoient propres aux arts & aux sciences, & ils les leur faisoient apprendre. Les particuliers en usoient de même pour ceux qu'ils avoient dans leurs maisons.

(1) On peut voir dans le neuvieme Livre de l'Iliade, l'histoire de Phénix; comment Pelée le choisit pour conduire son fils, & avec quel soin, quelle tendresse & quelle patience ce sage Gouverneur l'élevoit.

Importance du choix des Gouverneurs chargés de leur éducation : leurs qualités.

Je passe maintenant à ce qu'il y a de plus essentiel dans toute l'éducation : c'est le choix du maître qu'on charge d'élever les enfans. Il faut qu'il joigne à des mœurs pures, à une conduite irréprochable, un grand fonds de sagesse & d'expérience. Car une bonne éducation est la source de toutes les vertus. Les Jardiniers dressent des tuteurs autour des plantes & des arbrisseaux, pour contenir leur tige. De même, un sage Gouverneur environne, pour ainsi dire, son jeune éleve, de l'appui de ses préceptes, pour empêcher ses mœurs de se pervertir.

Combien est coupable la négligence des parens à cet égard.

Quel mépris ne méritent donc pas ces parens qui, par une négligence coupable, ou du moins par une ignorance bien funeste (1), confient leurs enfans à des maî-

(1) Ἄγνοια, exprime la négligence de ceux qui capables d'examiner un Gouverneur qu'on leur propose, ne veulent point en prendre la peine. Ἀπειρία marque l'incapacité de ceux qui en auroient la volonté. Quoique ces deux défauts ayent un égal inconvénient pour les enfans, le premier est dans les parens bien plus condamnable que le second. Un Commentateur anonyme, cité dans l'édition d'Heuman, entend par Ἄγνοια l'ignorance où sont les parens, du mérite de tel ou tel Gouverneur particulier qu'on leur propose, & pour me servir de ses expressions, *præceptorum in individuo*,

trés qui n'en ont que le nom, & qu'ils ne se donnent pas la peine d'éprouver. Encore sont-ils moins blâmables, lorsqu'ils le font par ignorance ; mais ce qui est le comble de la folie, c'est que souvent, quoiqu'avertis par des personnes éclairées, de l'inexpérience & de la mauvaise conduite des maîtres qu'on leur propose, ils ne laissent pas de les prendre, cédant aux caresses perfides de leurs flatteurs, ou aux sollicitations pressantes de leurs amis. C'est ressembler à un malade qui, pour plaire à son ami, quitteroit un Médecin habile, de qui il auroit lieu d'espérer sa guérison, pour en prendre un autre sans expérience, entre les mains duquel il seroit sûr de périr. C'est faire comme un voyageur qui, prêt à s'embarquer, laisseroit à la priere d'un ami, un pilote expérimenté, pour confier sa vie à un ignorant. Grands Dieux ! Mérite-t-on seulement le nom de pere, quand on aime mieux plaire à ses amis,

---

& par Ἀπειρία l'ignorance des qualités générales qui forment un bon Gouverneur. Voyez sur le mot Ἄγνοια, Aristote, Liv. 3, des Mœurs, Chap. 4, 2. Παρασήμοι, qui se trouve une ligne plus bas, est une expression prise de la fausse monnoie.

que procurer à ses enfans une bonne & solide éducation ?

Belle parole de Cratès au sujet des parens à qui l'amour des richesses fait négliger l'éducation de leurs enfans.

Ne doit-on pas se rappeller à ce sujet ce que Cratès l'ancien (1) avoit coutume de dire ; qu'il voudroit pouvoir monter sur le lieu le plus élevé de la ville, & de là, crier d'une voix forte : « ô citoyens, quelle erreur vous entraîne ? » Vous mettez tous vos soins à amasser » des richesses, & vous négligez l'édu» cation de ces enfans à qui vous les » destinez ». Et moi, j'ajouterois à ces belles paroles, que ceux à qui Cratès parloit, ressemblent à des hommes qui, uniquement occupés de la chaussure, ne se mettroient pas en peine du pied. Il en est même qui portent si loin l'amour pour l'argent, & l'indifférence pour le bien de leurs enfans, que par le seul motif d'une

---

(1) Il y eut plusieurs Cratès dans l'antiquité. Le plus connu est Cratès le Cynique, de Thebes, & disciple du fameux Diogène. Il paroît que c'est celui dont parle Plutarque. Né d'une famille considérable, & qui possédoit de grands biens, il vendit tout son patrimoine pour se livrer à la Philosophie. Une résolution si généreuse, & qu'il soutint jusqu'au bout, lui donnoit droit de reprocher à ses concitoyens leur avidité pour les richesses, & leur négligence pour l'éducation de leurs enfans.

épargne sordide (1), ils leur choisissent pour Gouverneurs, des hommes sans nul mérite, dont l'ignorance est toujours à bon marché (2). Aristippe fit un jour à un de ces hommes méprisables, une ré-

(1) Ce n'est pas toujours un amour excessif de l'argent qui fait choisir les maîtres les moins chers. Il n'est pas rare de voir des parens riches & magnifiques, donner les plus forts appointemens à ceux qui enseignent les arts agréables, comme la Musique, la Danse, &c. & marchander bassement sur les plus minces honoraires avec les maîtres chargés de la partie la plus essentielle de l'éducation. Si la maniere mercenaire dont plusieurs maîtres exercent la profession la plus noble & la plus importante, l'a fait tomber dans le mépris, on peut dire aussi, que l'indifférence du plus grand nombre des parens, pour les parties les plus solides de l'éducation, celles qui forment véritablement des hommes, n'a pas moins contribué à cet avilissement. L'intérêt ne fait que des mercenaires : la considération & l'estime encouragent les ames honnêtes, & sont absolument nécessaires au succès de leur travail.

(2) Aristippe, contemporain de Platon, vers la quatre-vingt-seizieme olympiade, étoit de Cyrene, ville de la Lybie. Il fut un des principaux disciples de Socrate; mais sa conduite étoit bien opposée aux préceptes qu'il recevoit dans son école. Il fonda la secte des Cyrénaïques, ainsi nommés de la patrie de leur maître. Personne ne dépendoit moins qu'Aristippe, des événemens; & Platon disoit de lui

ponse pleine de sel. Comme il lui demandoit cinquante drachmes (1) pour élever son fils; « Comment, s'écria le » pere, avec cette somme, j'acheterois » un esclave; faites-le, dit Aristippe, » & vous en aurez deux, votre fils; » & celui que vous aurez acheté.

Suites funestes de cette négligence & pour les enfans & pour les parens eux-mêmes.

Il est encore bien d'autres inconséquences dans la maniere dont on éleve les enfans. On a grand soin, par exemple, de les accoutumer, à recevoir de la main droite tout ce qu'on leur présente, on les reprend quand ils y manquent, & l'on se met peu en peine de former leur cœur par des leçons sages, & de diriger vers le bien leurs facultés naissantes (2). Quelles suites funestes n'a

---

qu'il étoit le seul qui eut sous des haillons, la même contenance que sous un habit magnifique.

(1) La drachme, piece de monnoie grecque, valoit un peu plus de huit sols de nôtre monnoie, étant à peu près du même poids & de la même valeur que le denier romain.

(2) Le texte met entre la maniere dont on fait recevoir aux enfans ce qu'on leur présente, & les leçons qu'on doit leur donner pour former leur cœur, une opposition qui a de la grace dans la langue originale, mais qui m'a paru ne pouvoir faire dans la nôtre, qu'un jeu de mots peu agréable.

pas pour les parens eux-mêmes cette mauvaise éducation ! Qu'ils ont lieu de se repentir de leur négligence, & d'en déplorer les tristes effets, lorsqu'ils voient leurs enfans, une fois parvenus à l'âge viril (1), secouer le joug paternel, fouler aux pieds tous leurs devoirs, & se précipiter dans les désordres les plus honteux ! Les uns se livrent à des flatteurs ou à des parasites, hommes détestables & vicieux, qui n'ont d'autre talent que celui de corrompre la jeunesse. Les autres entretiennent à grands frais des courtisannes : ceux-ci se ruinent dans des excès de table ; ceux-là, au jeu & aux spectacles (2) ; d'autres,

---

(1) Le Grec dit : *lorsqu'ils sont inscrits au nombre des hommes.* Les citoyens à Athenes, étoient inscrits deux fois dans les registres publics : la premiere à dix-sept ans, lorsqu'ils entroient dans la classe des jeunes gens ; la seconde à vingt. Alors, ils étoient au nombre des hommes faits, devenoient maîtres de leurs personnes, & pouvoient gérer leurs affaires. A Rome, dès qu'ils avoient atteint l'âge de dix-sept ans, ils prenoient la robe virile, & étoient mis au nombre des citoyens.

(2) Κύϐοι étoient des dez avec lesquels on jouoit aux jeux de hazard. Il y avoit plusieurs de ces jeux, qui consistoient dans la maniere différente dont on jettoit les dez. Celui qu'on

plus criminels encore, dans leurs plaisirs adulteres (1), s'exposent à payer de leur vie un seul instant de jouissance. Le commerce d'un homme sage, s'il n'eût pu les rendre vertueux, les eût du moins éloignés de ces plaisirs aussi dangereux que criminels: Il leur eût fait sentir, d'après la maxime un peu cynique, je l'avoue, mais au fonds assez vraie, du Philosophe Diogène, que les plaisirs les moins chers, ne sont pas différens de ceux qui coûtent le plus (2).

---

appelloit *talus*, se faisoit en jettant quatre de ces dez à la fois, & quand ils amenoient trois six, c'étoit ce qu'on nommoit *le coup de Vénus*, qui emportoit tout l'argent du jeu. Celui des *tesseres*, πεσσοὶ en grec, ne se jouoit qu'avec trois dez, sur une table marquée comme un échiquier. Les deux mots Κύβοι, & πεσσοὶ, se prennent quelquefois dans les auteurs, indifféremment l'un pour l'autre.

(1) Le texte ajoute Κιττοφοροῦντες, qui signifie littéralement, *portant du lierre*. Dans les fêtes de Bacchus, les Bacchantes portoient des couronnes de lierre, & l'on sait que le thyrse de ce dieu étoit entouré de lierre & de pampre. Dans la débauche, on portoit aussi de ces couronnes par honneur pour Bacchus.

(2) C'est un remede bien impuissant que celui qui laisse subsister un moindre mal, ou même qui le conseille, pour en éviter un autre plus considérable; la maxime de

Il

Il résulte clairement de tout ce que j'ai dit (1), que l'objet qui importe le plus aux parens, & sur lequel ils doivent fixer toute leur attention, c'est de procurer à leurs enfans une éducation solide & honnête. C'est le seul moyen de les conduire à la vertu, & par la vertu, au bonheur. Tous les autres biens ne méritent ni notre estime, ni nos recherches. *Une grande naissance*, est, à la vérité, une distinction flatteuse; mais elle est

Supériorité de la sagesse & de la science sur tous les autres biens.

Diogène, que Plutarque, je crois, étoit loin d'approuver, & qu'il n'emploie que comme un raisonnement *à fortiori*, en ne se bornant qu'à retrancher les plaisirs les plus criminels, livreroit toujours les jeunes gens au vice; & quand une fois il s'est emparé du cœur, qui peut lui prescrire des bornes? Le but d'une éducation solide doit être de prévenir les vices, en faisant aimer la vertu. Telle étoit l'institution des Perses, qui, au témoignage de Xénophon, se proposoient de former dès l'enfance, des hommes si vertueux, qu'ils n'eussent pas même le desir du crime. Cyrop. l. 1.

(1) Il y a dans le grec: *Et ce que je vais dire, peut avec raison être regardé plutôt comme un oracle, que comme un simple conseil.* J'ai cru que cette réflexion auroit peu de sel en françois, & qu'il suffisoit d'un léger équivalent. J'ai usé de la même liberté dans les mots suivans, où Plutarque dit, *que le premier point, le milieu & le dernier, est de procurer aux enfans, &c.*

moins à nous, qu'à nos ancêtres. Les richesses sont utiles, mais elles dépendent de la fortune qui les ôte & les donne à son gré. Souvent elles sont un appât pour des esclaves infideles, ou pour des délateurs perfides qui veulent nous perdre; &, ce qui est pis encore, les hommes les plus vicieux les ont souvent en partage. La gloire rend l'homme respectable, mais son éclat n'est pas solide. La beauté est un des avantages qu'on desire le plus, mais elle est fragile & périssable : la santé est un bien précieux, mais elle s'altère facilement. La force du corps semble digne d'envie, mais la maladie ou la vieillesse la détruisent; il est fou d'y compter. Qu'est-ce en effet que la force de l'homme le plus vigoureux, si on la compare à celle des taureaux, des éléphans & des lions?

La science & la sagesse sont donc les seuls biens immortels que nous puissions avoir (1). L'homme a deux facultés su-

(1) Παιδεία signifie proprement *science*, *instruction*, *sagesse*, & généralement tous les objets de l'éducation qui concourent à former l'esprit & le cœur. La suite fait voir que Plutarque lui donne cette étendue, & qu'il y comprend les sciences & les vertus, quoiqu'il semble peut-être l'entendre plus spécialement de celles-ci.

périeures à toutes les autres, l'intelligence & la parole (1). L'une est faite pour commander, l'autre pour obéir. L'intelligence n'est sujette ni aux caprices de la fortune, ni aux poursuites de la calomnie. La maladie ne peut rien sur elle, & les rides de la vieillesse ne flétrissent point sa beauté. Elle seule, par un privilege unique, rajeunit en vieillissant. *Le tems qui détruit tout*, ajoute

(1) Les uns entendent par λόγος *la raison*, & d'autres *la parole*. Les premiers distinguent entre νοῦς, *mens*, & λόγος, *ratio*. Par *mens*, ils entendent l'intelligence, la premiere faculté de l'ame, dont l'objet est la contemplation de la vérité. Par *ratio*, ils désignent la raison, qui s'applique à éclaircir, à développer la vérité. L'intelligence & la raison sont sans doute deux facultés distinctes, quoiqu'assez rapprochées par leur objet commun, qui est la vérité, qu'elles envisagent seulement d'une maniere différente. Malgré cette distinction, je ne puis croire que λόγος ne signifie point ici la parole: Plutarque traite de ce qui est nécessaire pour une éducation parfaite, & il le réduit à deux objets principaux, la vertu & les sciences. Il parle d'abord de la vertu, & nous l'allons voir bientôt s'étendre en particulier sur le genre d'éloquence auquel on doit former les jeunes gens. D'ailleurs, l'autorité de l'intelligence sur la raison, n'est pas, ce semble, aussi sensible que celle de cette même faculté sur la parole.

à ses connoissances ; & la guerre qui, comme un torrent impétueux, entraîne & ravage tout ce qui s'offre à sa fureur, est forcée de respecter la science & la vertu (1).

C'est l'idée qu'en avoit le Philosophe Stilpon (2), lorsque Démétrius Poliorcete (3), après avoir détruit & livré au pillage la ville de Mégare, lui demandant s'il n'avoit rien perdu : « Non, répondit » le Philosophe, la guerre ne peut met» tre la vertu au nombre de ses dépouilles ». Ainsi Gorgias (4) interrogeant Socrate

---

(1) On ne peut rien ajouter à ce bel éloge de l'intelligence. Si l'on compare au passage de Plutarque, ce que Sophocle dit de la loi éternelle dans le troisieme intermede de son Œdipe, on verra que le Philosophe n'est point au-dessous du Poëte, pour le fond des pensées, & qu'il est peut-être plus riche en images & en expressions.

(2) Stilpon, Philosophe de Mégare, ville de Gréce, fut disciple d'Euclide, & suivit les principes de Socrate.

(3) Démétrius, surnommé *Poliorcete*, ou *Preneur de Villes*, étoit fils d'Antigone, celui des Officiers d'Alexandre, qui, après la mort de ce Prince, eut en partage la Pamphylie & la Phrygie. Démétrius ayant été dépouillé des Etats échus à son pere, en Asie, devint ensuite Roi de Macédoine.

(4) Gorgias, fameux Rhéteur d'Athenes,

ſur ce qu'il penſoit du grand Roi ; s'il le croyoit heureux : « Je n'en ſais rien, répondit-il, car j'ignore combien il eſt inſ» truit & vertueux ». Il lui montroit par-là, qu'il faiſoit conſiſter le bonheur de l'homme dans les biens de l'ame, & non dans ceux de la fortune.

Au reſte, après avoir dit aux parens, de préférer à tout l'éducation de leurs enfans, je dois les avertir de la leur donner ſaine & pure, de leur inſpirer le plus grand éloignement pour cette éloquence frivole dont on fait parade dans les aſſemblées publiques. Plaire à la multitude, c'eſt déplaire aux gens inſtruits ; ſelon la penſée d'Euripide : On doit former les enfans à un genre d'éloquence mâle & nerveux.

Je ne poſſéde point ce talent impoſteur Hypp. v. 936, &c.
Qui d'un Peuple aſſemblé captive les ſuffrages.
Mais d'un petit nombre de ſages
Je puis flatter le goût & gagner la faveur.
Ceux qu'aura réprouvés leur jugement ſévere,
Au vulgaire ignorant ſont toujours sûrs de plaire.

J'ai ſouvent obſervé que ceux qui, dans leurs diſcours, cherchent à plaire à la

dont le nom eſt à la tête du Dialogue de Platon, qui traite de la Rhétorique.

populace, sont ordinairement corrompus dans leurs moeurs. En effet, comment des hommes, qui s'avilissent jusqu'à flatter les passions des autres, pourroient-ils résister à leurs penchans vicieux, & préférer à une vie voluptueuse, une conduite sage & réglée (1)?

Ne pas les accoutumer trop tôt à parler en public, sans s'être préparés.

Mais quel conseil donner à cet égard aux jeunes gens? quelle méthode faut-il leur prescrire? Il est beau sans doute de ne rien dire, & ne rien faire avec précipitation; mais, selon le proverbe, ce qui est beau, est difficile. Aussi, voit-on que les discours de ceux qui parlent en public sans préparation, sont remplis d'inutilités & de négligences. Ils vont au

---

(1) Ce seroit, sans doute, porter un jugement trop rigoureux, que de conclure en général avec Plutarque, que ceux qui, dans leurs discours, s'étudient à captiver les suffrages de la multitude, sont vicieux dans leur conduite. Mais y auroit-il de l'injustice à supposer qu'une éloquence molle & efféminée, un style précieux & affecté, un goût de pointes & de jeux de mots annoncent peu d'élévation dans l'ame, peu de noblesse dans les sentimens, & par conséquent assez de disposition au vice? On ne sauroit du moins les justifier d'une vanité bien mal entendue, qui préfere les applaudissemens d'une multitude ignorante, à des suffrages dictés par le savoir & le bon goût.

hasard, sans savoir le plus souvent, par où ils doivent commencer & finir ; & sans parler de bien d'autres défauts, ils tombent toujours dans une prolixité vicieuse & rebutante. Mais dans un discours préparé, on peut serrer son style, & se renfermer dans une juste étendue. On dit que Periclès refusa souvent de dire son avis aux assemblées du peuple, parce qu'il ne s'étoit pas préparé sur l'objet de la délibération. On rapporte la même chose de Démosthene qui avoit pris Periclès pour son modele dans l'administration des affaires publiques (1). Je ne sais, au reste, si ce fait est bien certain : du moins, dans son Oraison contre

(1) J'ai abrégé le texte pour éviter une répétition peu agréable. Il faut lire : *Ainsi Démosthene . . . lorsque les Athéniens, l'appelloient pour donner son avis, refusoit, en disant ; Je ne me suis pas préparé.* Au reste, ce que Plutarque paroît révoquer en doute, il le dit affirmativement dans la vie de Démosthene, où après avoir rapporté tous les efforts de cet Orateur, pour se former à l'éloquence, il ajoute que jamais personne ne l'entendit parler en public sans préparation ; que souvent dans l'Assemblée, le peuple le nommant pour donner son avis, il refusoit toujours, à moins qu'il ne se fut préparé sur la matiere qu'on traitoit.

Midias, fait-il ſentir avec force combien une exacte préparation importe à l'Orateur. « Oui, Athéniens, dit-il, j'avoue » que je me ſuis préparé, avant que de pa» roître devant vous. J'ai même appor» té à mon diſcours, je ne rougis point » de le déclarer hautement, le plus d'at» tention qu'il m'a été poſſible. Et pour» rois-je, dans une cauſe qui intéreſſe ſi » vivement mon honneur, porter ſi loin » la négligence, que de ne pas avoir pré» vu ce que je dois vous dire » ?

Mais ſeulement quand leur talent eſt bien formé, & même dans des occaſions preſſantes.

Ce n'eſt pas que je condamne abſolument la pratique de parler en public ſans préparation. Je veux ſeulement qu'on la réſerve pour des occaſions preſſantes qui ne permettent pas de faire autrement. Il en eſt de cette pratique, comme des remedes; il n'en faut uſer que pour le beſoin. Avant donc que d'être parvenu à un âge mûr, on ne doit jamais paroître en public, ſans s'être préparé : quand le talent a acquis toute ſa force, alors, ſi l'occaſion ſe préſente de parler ſans préparation, on peut le faire avec confiance. Ceux qui ont été long-tems dans les chaînes, après même qu'on les en a délivrés, ſe ſentent encore de la contrainte où ils étoient. De même ceux qui ſe ſont long-tems captivés à ne

parler en public qu'après avoir prévu ce qu'ils auroient à dire, s'ils sont obligés de parler sur-le-champ, conservent alors la même exactitude & la même précision, que dans leurs discours préparés. Mais, si dans la premiere jeunesse, on s'accoutume à parler sans préparation, on se fait un style lâche & diffus, qu'on ne peut plus réformer. Un mauvais Peintre montroit à Appelle un de ses tableaux, & lui faisoit remarquer le peu de tems qu'il avoit mis à le faire. « Vous n'aviez pas » besoin de me le dire, répondit Appelle, » je m'en apperçois assez, je suis même » surpris que vous n'en ayez pas fait da- » vantage ».

Mais, pour revenir à mon sujet, je crois que dans le genre de discours dont je parle, il faut également éviter trop de faste & trop de simplicité. Un style pompeux qui approche du ton de la Tragédie; n'est pas propre à traiter en public, des objets politiques. Un style trop simple est sans intérêt, & ne fixe pas l'attention. Comme il ne suffit pas que le corps soit sain, & qu'il lui faut aussi de la vigueur & de l'embonpoint, ce n'est pas assez non plus que le style soit sans défauts, il doit encore avoir de la force & de la grace. On loue la justesse du style; mais

Le stile ne doit être ni trop simple, ni trop pompeux.

on admire une ſage hardieſſe. Au reſte, ce que je dis des qualités du ſtyle, je l'applique également aux diſpoſitions de l'ame. Je veux qu'un enfant ne ſoit ni trop hardi, ni trop timide. Trop de hardieſſe devient effronterie; trop de timidité dégénére en puſillanimité. En ce point, comme en tout autre, la perfection conſiſte dans un juſte milieu.

Il faut leur donner une teinture de toutes les ſciences; mais les former ſurtout à la Philoſophie.

Un autre obſervation néceſſaire, c'eſt qu'il ne faut pas borner l'éducation des enfans à un ſeul & unique objet. Il ne peut en réſulter pour eux que des connoiſſances bornées, peu différentes d'une véritable ignorance; & dans leurs exercices, une maniere & un ton uniforme qui laſſe & qui rebute. La monotonie eſt toujours ennuyeuſe & fatigante. On aime la variété dans les plaiſirs des yeux & des oreilles: il en eſt de même pour ceux de l'eſprit. Il faut donc qu'un jeune homme bien né parcoure tout le cercle des connoiſſances propres à le former. Mais comme il eſt impoſſible d'être parfait en tout, il en eſt pluſieurs dont il ſuffit de prendre une légere teinture, pour ſe livrer enſuite tout entier à la philoſophie. (1) C'eſt ainſi qu'il eſt agréa-

(1) Le texte dit: *Pour expliquer ma penſée par un exemple.*

ble de connoître un grand nombre de villes, & de se fixer dans celle qu'on voit le plus sagement gouvernée. Le Philosophe Bion (1), disoit agréablement à ce sujet, que ceux qui ne pouvoient s'élever jusqu'à la philosophie, s'arrêtoient aux autres sciences bien moins estimables qu'elle; comme les amans de Pénélope, n'ayant pu la séduire elle-même, s'étoient attachés à ses femmes.

Bel éloge de la Philosophie. Ses avantages.

La philosophie doit donc être le terme de toutes les autres connoissances (2).

(1) Bion de Boristhene fut d'abord disciple de Cratès. Il embrassa ensuite la secte des Cyniques, qu'il quitta aussi pour suivre les leçons de Théodore, & enfin celles de Théophraste, successeur d'Aristote, dans l'école Péripatéticienne, qui florissoit vers la cent quatorzieme olympiade. Bion cultiva beaucoup la Poësie, &, au rapport de Diogene Laerce, il fut le premier qui sut répandre des fleurs sur les matieres philosophiques.

(2) On sent bien que Plutarque entend ici par Philosophie, non les diverses sciences que l'on comprenoit sous cette dénomination générale, telles que la Physique, l'Astronomie, la Dialectique, &c. Il parle de la morale, cette science pratique qui apprend à régler les mœurs, à soumettre les passions au joug de la raison, & qui, selon la force du mot grec, est proprement l'amour de la sagesse. On ne peut disconvenir que cette science

Les hommes ont inventé deux arts différens pour entretenir le corps en bon état, la médecine & la gymnastique. L'une a pour objet la santé, l'autre, la force & la souplesse (1); mais la phi-

ne soit la plus importante de toutes, puisqu'en éclairant l'homme sur sa nature, sur ses devoirs & sur sa fin derniere, elle lui enseigne les moyens d'être heureux. Mais elle a besoin pour cela d'être elle-même éclairée par la révélation : guidée par la raison seule, elle ne peut que nous égarer.

(1) Tout le monde sait combien la Gymnastique étoit en honneur chez les anciens, & quelle place elle occupoit dans l'éducation des enfans. Il est non-seulement utile, mais nécessaire, d'exercer beaucoup le corps, sur-tout dans la jeunesse. L'exercice donne de la force & de la souplesse aux membres, entretient la santé, endurcit à la fatigue & aux dangers, & assure une vieillesse longue & vigoureuse. Cependant, il faut avouer que les Grecs porterent beaucoup trop loin leur estime pour la Gymnastique, puisqu'elle excédoit les bornes que la pudeur ne permet jamais de franchir, & que c'est sur-tout aux exercices du gymnase, qu'on attribue la dépravation de mœurs qui régnoit dans la Gréce, & qui enfin causa sa perte. D'ailleurs, comme Plutarque le dira bientôt, lorsqu'il conseillera l'usage de la Gymnastique, des exercices trop violens dessechent l'esprit, & empêchent les jeunes gens de s'appliquer à l'étude des sciences. Aussi, voyons-nous les plus sages d'entre

losophie seule est le remede des maladies & des foiblesses de l'ame. Elle nous apprend à distinguer ce qui est honnête ou honteux, juste ou injuste, & généralement ce qu'il faut rechercher, & ce qu'il faut fuir. Elle nous fait connoître tous nos devoirs généraux & particuliers, selon les différens rapports de notre être. Elle nous enseigne qu'il faut adorer les *Dieux*, honorer ses parens, respecter les vieillards, obéir aux loix, être soumis aux Magistrats, chérir ses amis, honorer le mariage par une sage tempérance, avoir de la tendresse pour ses enfans, traiter ses esclaves avec humanité, &, ce qui est plus difficile encore, ne se laisser ni enfler par la prospérité, ni abattre par les disgraces, ni amolir par la volupté, ni emporter par la colere. Voilà, sans doute, les plus grands avantages que nous puissions retirer de la philosophie.

Il est d'une ame forte de supporter avec courage l'adversité. C'est l'effet d'un

Fruits de cette étude.

---

les anciens condamner cette passion effrenée, que les Grecs avoient pour la Gymnastique, & blâmer les honneurs extraordinaires qu'on accordoit aux Athletes, vainqueurs dans les jeux.

caractere doux & modéré, de se maintenir sans envie dans la bonne fortune (1) : c'est le propre d'un homme sage, de soumettre la volupté au joug de la raison ; il faut une vertu rare, pour maîtriser la colere. Mais, selon moi, les hommes parfaits sont ceux qui sachant unir à l'administration des affaires publiques, la pratique de la philosophie, peuvent jouir des deux plus grands biens de la vie humaine : l'un, d'être utile au public, par une sage administration ; l'autre, de goûter, dans le sein de la philosophie, les charmes d'une vie heureuse & tranquille.

Entre les différens genres de vie qui partagent les hommes, quel

Trois genres de vie différens partagent tous les hommes. La vie active, la vie spéculative, & la vie voluptueuse (2).

---

(1) Les leçons ordinaire portent, τὸ μὲν γὰρ εὐγενῶς εὐτυχεῖν., ἀνδρός. τὸ δὲ ἀνεπιφθόνως, εὐηνίου ἀνθρώπου. Heuman propose de lire au premier membre, εὐγενῶς ἀτυχεῖν, & de rejetter au second, εὐτυχεῖν. Cette conjecture porte avec elle un tel caractere d'évidence, que je n'ai pû me refuser à l'adopter.

(2) Par la vie active, il faut entendre celle d'un homme d'Etat livré à l'administration des affaires publiques. La vie spéculative est celle d'un Philosophe appliqué, ou à la contemplation des choses naturelles, ou à la méditation des vérités morales. Les anciens, & sur-tout

Celle-ci, livrée aux plaisirs & à la molesse, nous rend semblables aux bêtes, & ne mérite que nos mépris. La vie purement spéculative est sans utilité; & la vie active, quand elle n'est point éclairée par la spéculation, nous expose à beaucoup d'erreurs. Il faut donc, autant que les circonstances le permettent, joindre à l'administration politique, une étude sérieuse de la philosophie. Telle fut la pratique de Periclès, d'Archytas de Tarente (1), de Dion & d'Epaminon-

est le plus parfait?

les Romains, faisoient peu de cas de ce dernier genre d'occupation. Ils regardoient la vie d'un Philosophe comme un loisir inutile au public, & infructueux à lui-même. Cependant, les hommes d'Etat les plus sensés, avouoient la nécessité d'unir à l'administration publique, l'étude de la Philosophie morale. Celle-ci est comme le flambeau de la Politique; elle en prévient les abus, dont le plus affreux est le despotisme, & dirige ses vues & ses efforts vers la félicité publique. Platon disoit que le vrai moyen de voir les peuples heureux, seroit que les Rois fussent Philosophes, ou que les Philosophes fussent Rois. Un des traités de Plutarque a pour objet de prouver que les Rois doivent être instruits.

(1) Archytas de Tarente avoit étudié la Géométrie sous Platon, & fut un des plus fameux sectateurs de la doctrine de Pythagore.

das. Ces deux derniers avoient été disciples de Platon.

Former les jeunes gens par la lecture des anciens.

(1) J'ajoute encore qu'il est utile & même nécessaire d'acquérir les ouvrages des anciens, & d'en faire provision, comme un laboureur se fournit des instrumens aratoires : car les livres sont, pour ainsi dire, les instrumens de nos connoissances, & c'est delà, comme d'une source abondante, que la science découle dans nos ames (2).

Les dresser aux exercices du gymnase.

Que les jeunes gens aillent aux gymnases, & qu'ils s'y exercent assez long-tems, pour acquérir la force & la vigueur du corps, autant que la bonne grace

---

(1) Le texte ajoute : *je ne crois pas que je doive m'arrêter à parler plus long-temps sur l'instruction.*

(2) Tous les Commentateurs ont jugé que ce passage, tel qu'il est dans les éditions ordinaires, avoit besoin de réforme. J'ai suivi celle d'Heuman, qui met une parenthese depuis τὸν αὐτὸν τρόπον, jusqu'après βιβλίων ἐστί ; & qui retranche à la fin de la phrase le verbe συμβέβηκεν, faisant dépendre ῥεῖν d'ἀναγκαῖον ἐστί. Au lieu de ῥεῖν, les éditions portent les unes τηρεῖν, les autres τερεῖν, qui signifient *conserver*. ῥεῖν, qui veut dire *couler*, me paroît convenir beaucoup mieux à la pensée de l'Auteur, & au contexte de sa phrase, où il compare l'usage des livres à une source d'où la science découle, ἀπὸ πηγῆς.

& la souplesse. Une jeunesse saine peut seule procurer une bonne vieillesse. Dans le calme on doit se préparer contre la tempête : de même dans le jeune âge, on doit par une vie sage & tempérante, se ménager une vieillesse heureuse. Mais ces exercices doivent être pris avec modération, pour ne pas mettre les jeunes gens hors d'état de s'appliquer à l'étude des lettres. Platon l'a dit : la fatigue & le sommeil sont ennemis des sciences. L. 7. de la Rep.

Aux exercices militaires & à la chasse.

Il n'est pas moins essentiel (1) de dresser les jeunes gens aux exercices militaires, à lancer des javelots, tirer de l'arc, & aller à la chasse. A la guerre, les richesses des vaincus sont le prix des vainqueurs ; mais les corps mollement nourris à l'ombre, ne sont pas propres aux fatigues militaires. Un soldat maigre & fluet, bien exercé aux combats, est en état de repousser les Athletes les mieux armés (2).

---

(1) Le Grec ajoute : *Mais à quoi tend ce que je viens de dire? je me hâte maintenant d'en venir à ce qu'il y a de plus essentiel.* Ces sortes de transitions peuvent être supprimées, sans faire rien perdre à l'Auteur que l'on traduit.

(2) Au lieu de *ἀθλητῶν καὶ πολεμίων*, je lis *καὶ πολεμίων ἀθλητῶν*. Un soldat armé auroit eu peu de gloire à vaincre des Athletes, qui ne

Réponse à l'objection, que l'éducation qu'il conseille ne peut convenir qu'à des enfans riches.

Ici je crois entendre quelqu'un me dire : vous nous aviez promis des préceptes sur l'éducation des enfans de condition libre ; mais vous négligez absolument les pauvres, & les gens du peuple, pour ne vous occuper que des riches. Il m'est facile de répondre à cette objection. Je souhaiterois sans doute que mes préceptes pussent être mis en pratique par tous les parens. Mais s'il en est que leur indigence mette dans l'impossibilité de les suivre, qu'ils en accusent la fortune, & non pas mes conseils. Tous les parens doivent s'efforcer de donner à leurs enfans, l'éducation la plus parfaite. Ceux qui ne sont pas assez riches pour cela, se borneront à ce que leur fortune leur permettra de faire (1).

---

l'étoient pas ; ce que Plutarque lui feroit faire, s'il avoit mis des Athletes & des ennemis.

(1) L'éducation chez les anciens, n'étoit pas gratuite, & chaque science, chaque art avoit des maîtres différens. Delà naissoit la difficulté de pouvoir parcourir le cercle de toutes les parties d'une éducation honnête, & de prendre les leçons de ces divers maîtres, dont quelques-uns les faisoient payer fort cher. Cependant, malgré cette difficulté, les Grecs, qui, selon le témoignage d'Horace, uniquement avides de gloire, ne ménageoient rien pour la mériter : *Præter laudem nullius ava-*

Art. Poëtiq. v. 324.

Après cette courte digression qui m'a paru nécessaire, je reprends la suite de

Il faut porter les enfans au bien par la douceur.

---

ris; & les Romains dans les derniers temps de la République, ne négligeoient rien pour procurer à leurs enfans, la meilleure éducation. Souvent, les moins riches étoient ceux qui faisoient les plus grands efforts. Témoin le pere d'Horace, qui, quoique pauvre & affranchi, fit donner à son fils la même éducation que recevoient les enfans des Sénateurs. On a mis depuis long-tems en question, si les sciences avoient gagné à la gratuité de l'enseignement, qui en facilite aujourd'hui l'accès à tous les états. Il est même des personnes, qui, frappées de la désertion qu'elle occasionne dans les professions méchaniques, ont décidé qu'il falloit exclure de la carriere des sciences, les fils des artisans. C'est, ce me semble, remédier à un excès par un autre. On ne peut nier que la facilité de l'enseignement, n'enleve aux Arts méchaniques bien des bras utiles, dont les talens trop médiocres pour les sciences, ne dédommagent pas la société des pertes qu'elle fait sous un autre rapport. Il seroit à désirer que tous les enfans, lorsqu'ils se présentent pour les études, au moins pour les dernieres, fussent soumis à un examen judicieux & impartial, qui sondât leurs forces, & décidât s'ils sont propres aux lettres. Il y auroit ainsi moins d'aspirans aux sciences, & plus de vrais Savans. Mais d'exclure des études les fils des Artisans, précisément comme tels, ce seroit une injustice faite au public & aux particuliers, & contre laquelle réclame hautement l'expérience de tous les siecles. Platon,

V. Sat. 6, L. 1.

mes principes. On doit porter les enfans à l'amour du bien, par la douceur & la persuasion, jamais par des punitions dures & humiliantes, qui conviendroient tout au plus à des esclaves, & non à des enfans de condition libre. Les mauvais traitemens & les affronts les découragent, & les rebutent. Les éloges & les reproches réussissent bien mieux que la rigueur & la sévérité. Les uns les portent au bien, les autres les détournent du mal. Il faut donc en user tour à tour : s'ils se laissent aller à une confiance présomptueuse, humilier leur orgueil par des reproches salutaires, & relever ensuite leur courage par des louanges bien ménagées ; comme les nourrices, après avoir fait pleurer leur enfant, le consolent, en lui présentant la mamelle. Mais qu'on évite aussi de les enorgueillir par des louanges excessives qui les rempliroient d'amour-propre & de vanité.

---

issu des Rois d'Athênes, avoit été formé par Socrate, le fils d'un pauvre Sculpteur. Virgile étoit fils d'un Laboureur ou d'un Berger ; Horace d'un Affranchi. Parmi nous, le Cardinal d'Ossat, Amyot, le célebre Gerson, le grand Rousseau, Rollin, & tant d'autres, étoient tous des fils d'Artisans. La plus haute noblesse auroit peine à compter beaucoup de noms aussi célébres dans le genre dont nous parlons.

Au reste, je connois des peres, qui, pour trop aimer leurs enfans, en sont réellement les ennemis (1). Il en est, par exemple, qui trop jaloux de leur voir faire les progrès les plus rapides, & obtenir en tout une supériorité marquée, les surchargent d'un travail forcé dont le poids les accable. Il en résulte un découragement qui leur rend les sciences odieuses. Les plantes modérément arrosées, croissent facilement; une eau trop abondante en étouffe le germe. Ainsi l'ame se nourrit & se fortifie par un travail bien ménagé; l'excès l'accable, & éteint ses facultés. Il faut donc donner du relâche aux enfans, & se souvenir que tout, dans la vie humaine, est partagé entre l'action & le repos. On veille le jour, & on dort la nuit. La paix succede à la guerre, & le calme à la tempête. Les jours de travail sont interrompus par des jours de fête; en un mot le repos est l'assaisonnement du travail. Nous en voyons la preuve, non-seulement dans les êtres animés, mais encore dans les choses insensibles. Les arcs & les lyres ont besoin d'être détendus, pour nous servir utile-

Ne pas les surcharger de travail.

(1) Le Grec ajoute; *je rendrai plus sensible par un exemple, ce que je veux dire.*

ment. Enfin, le corps ne se conserve que par la vicissitude du besoin & de la nourriture, & l'esprit ne se soutient que par l'alternative de l'action & du repos.

Les parens doivent avoir l'œil sur l'éducation de leurs enfans.

Au reste, je ne puis m'empêcher de blâmer ces parens, qui, après avoir confié leurs enfans à des Gouverneurs, croient que tout est fait pour eux, & n'assistent jamais aux leçons qu'on leur donne. Ils manquent sans doute à un devoir essentiel. Ne devroient-ils pas juger par eux-mêmes des progrès de leurs enfans, & ne pas s'en reposer entierement sur des hommes souvent conduits par un esprit mercenaire? Les Gouverneurs en seroient plus vigilans & plus attentifs, s'ils avoient de tems en tems des témoins de leur maniere d'instruire; & c'est ici qu'on peut appliquer le bon mot d'un Ecuyer: que rien n'engraisse plus promptement un cheval, que l'œil du maître.

Xenoph. L. 5. des Econo-miq.

Nécessité d'exercer leur mémoire.

Il est très-utile aux jeunes gens, & sur-tout dans le premier âge, d'exercer leur mémoire. Cette faculté est comme le trésor des sciences. C'est pour cela que les anciens ont feint que les Muses étoient filles de Mnémosyne Déesse de la mémoire; ils vouloient par-là nous faire entendre que rien ne contribue tant que la mémoire, à nourrir & orner l'esprit. Il

faut donc la cultiver avec ſoin dans les enfans, qu'ils l'aient bonne ou mauvaiſe. L'exercice fortifiera dans les uns le don de la nature ; dans les autres, il en réparera le défaut. Les premiers l'emporteront ſur leurs émules, les ſeconds parviendront peu à peu à ſe ſurpaſſer eux-mêmes. Croyons-en Héſiode :

Poëme des ouvrages & des jours, L. 1. v. 461.

Peu, ſouvent répété, fait bientôt une ſomme.

On ſentira le prix de la mémoire, en penſant combien elle eſt à la fois utile pour les ſciences, & pour les affaires de la vie civile. Le ſouvenir de ce qui a été fait, ſert ſouvent de regle & de conſeil pour ce que l'on doit faire.

Veiller à ce qu'ils ne tiennent que des diſcours honnêtes.

Qu'on veille à ce que les enfans ne tiennent que des diſcours décens & modeſtes : c'eſt encore un objet eſſentiel dans l'éducation. *La parole eſt*, ſelon Démocrite (1), *l'ombre de l'action*. Qu'on les accoutume auſſi à être affables & honnêtes. Rien ne rend plus odieux que des manieres dures & hautaines ; & un moyen ſûr de ſe

Qu'ils ſoient doux & affables.

(1) C'eſt le fameux Abdéritain Démocrite, contemporain de Socrate, & qui fut le vrai fondateur de la ſecte à laquelle Epicure donna depuis ſon nom. On ſait qu'il rioit ſans ceſſe des vices des hommes, bien différent en cela d'Héraclite qui en pleuroit toujours.

faire aimer, c'eſt de n'être pas entêté dans la diſpute. Il eſt beau de vaincre; mais il l'eſt auſſi de ſavoir céder, quand la victoire tourneroit à notre déſavantage. Témoin la victoire de Thebes (1) :

Quand la diſpute en aigreur dégénere,
Le plus ſage des deux céde à ſon adverſaire,

Ex Protes. apud Stob. Serm. 19.

a dit Euripide.

Ex Hypp. operto apud Barnes.

Les accoutumer à une vie ſimple & frugale.

Il eſt encore d'autres devoirs d'une pratique, autant & peut-être plus importante pour les jeunes-gens que ceux dont j'ai parlé juſqu'ici. Il faut les accoutumer de bonne heure à mener une vie ſimple & frugale, à ſavoir ſe taire, maîtriſer leur colere, & conſerver leurs mains pures. Il eſt bon de s'arrêter ſur chaçun de ces objets, & d'en rendre l'importance plus ſenſible par des exemples (2).

A ne pas aimer l'argent.

Il eſt des hommes qui, par une baſſe & criminelle

(1) La victoire de Thebes ou Cadméenne, étoit paſſée en proverbe, pour ſignifier une victoire auſſi funeſte au vainqueur qu'au vaincu. La fameuſe guerre de Thebes, dont les deux principaux chefs, Etéocle & Polinice, fils d'Œdipe & de Jocaſte, périrent de la main l'un de l'autre, avoit donné lieu à ce proverbe.

(2) Le Grec porte : *Par exemple, afin de commencer par le dernier.*

criminelle cupidité, ont flétri la gloire de leurs actions passées. Par exemple, le Lacédémonien Gylippe (1), ayant pris de l'argent qui appartenoit au trésor public, se vit honteusement chassé de Sparte.

Il n'appartient qu'à une sagesse consommée, de mettre un frein à la colere. *Socrate* reçut un jour un coup de pied d'un

A maîtriser la colere.

(1) Le Grec dit: *Ayant délié les sacs qui contenoient l'argent*, &c. Gylippe, Général des Spartiates, pendant la guerre du Péloponnese, ayant été envoyé au secours de la Sicile, où les Athéniens avoient déja fait de grands progrès, les battit en plusieurs rencontres, & les força de se rendre à discrétion. Après la prise d'Athenes, Lysandre, avant de retourner à Sparte, envoya devant lui Gylippe, pour y porter l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ses campagnes. L'argent seul montoit à quinze cents talens, c'est-à-dire, à plus de deux millions. Gylippe ne put résister à la tentation de s'approprier une partie de cette somme. Les sacs étoient scellés d'un cachet, & sembloient ne laisser aucun lieu au vol. Il imagina de les découdre par le fond; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, & qui montoit à trois cents talens, il les raccommoda proprement, & se crut en sureté. Mais quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque sac, le décélerent. Pour éviter le supplice, il se bannit lui-même de Sparte.

jeune insolent. Tous ceux qui l'accompagnoient en furent indignés, & se mirent en devoir de courir après lui. « Laissez, leur dit Socrate, si un âne m'avoit donné un coup de pied, me conseilleriez-vous de rüer contre lui » ? Mais il en fut bientôt vengé (1) : car tout le monde accabla ce jeune homme de si sanglans reproches, qu'il se pendit de désespoir. Aristophane, dans sa Comédie des Nuées, ayant vomi contre Socrate, en sa présence, les injures les plus atroces : « Eh ? quoi, lui dit quelqu'un, » un traitement si indigne ne vous met » point en colere (2) ! Non, lui répon» dit Socrate, quand j'assiste à cette co» médie, je crois être à un repas où j'amuse » les convives ». Architas, au retour d'une guerre (3), où il avoit eu le commande-

(1) J'ai suivi la leçon d'Heuman : Κατεπροίζατο signifie littéralement, *il ne le porta pas loin*. κατεπράξατο, qui est dans les éditions ordinaires, est évidemment corrompu.

(2) J'ai adopté la ponctuation proposée par Heuman, & qui rend tout ce passage beaucoup plus clair. Voyez sur ce trait de Socrate, Elien, dans ses Histoires diverses, liv, 2, chap. 13, où il est différemment raconté.

(3) Il y a dans le texte : *Archytas de Tarente & Platon, montrerent une pareille*

ment de l'armée, trouva ses terres en friche, & faisant venir son économe : « Je » te punirois sévérement, lui dit-il, si je » n'étois pas en colere ». Platon irrité contre un esclave libertin, appella Speusippe, le fils de sa sœur : « Chatie-moi ce » coquin, lui dit-il, car pour moi, je » suis trop en colere ».

Une telle modération, dira-t-on, est une vertu difficile à pratiquer : j'en conviens; mais il n'en faut pas moins, d'après l'exemple de ces grands hommes, faire tous ses efforts pour retenir sa colere, & modérer la fougue impétueuse de cette passion. Dans l'impuissance où nous sommes d'atteindre à leurs autres vertus, efforçons-nous au moins d'imiter leur modération ; & comme les Ministres des Dieux, marchent à la tête des cérémonies, le flambeau à la main, faisons briller en nous cette portion de leur sagesse qu'il nous est permis d'égaler (1). Leur proposer, sur ce point, l'exemple des grands hommes.

---

modération. Je l'ai supprimé dans la traduction, pour éviter une répétition fatigante de noms propres.

(1) Le texte dit : *Comme ministres de ces dieux & porte-flambeaux de leur sagesse, imitons-les autant qu'il nous est possible, & marchons sur leurs traces*. J'ai eu de la peine à rendre la pensée de Plutarque, & j'ai été

A retenir leur langue.

C'eſt un devoir non moins eſſentiel, mais plus difficile qu'on ne pourroit penſer, que de ſavoir ſe taire à propos; ce talent eſt préférable à celui de bien parler. Pour moi, je croirois volontiers que les anciens ont inſtitué l'initiation à nos myſteres, pour qu'on y contractât l'habitude du ſilence; & que delà on la portât dans le commerce de la vie, & dans le ſecret des affaires (1). On ne s'eſt jamais repenti de s'être tu; mais ſouvent d'avoir parlé. Il eſt toujours tems de dire ce qu'on a retenu dans le ſilence; on n'eſt plus maître

obligé d'en changer le tour. Je ſouhaite que ce ſoit ſans en avoir affoibli l'idée, qui eſt parfaitement belle.

(1) Ces myſteres étoient ceux de Cerès, connus ſous le nom de myſteres Eleuſiens, & qu'on diſtinguoit en grands & en petits: pour les uns & les autres, il falloit être capable de garder un profond ſecret. Les petits ſervoient de préparation aux grands. On n'a jamais trop ſu ce qui s'y paſſoit, parce que les initiés étoient fideles à l'engagement qu'ils prenoient de ne point révéler les ſecrets qu'on leur dévoiloit. On peut conſulter, pour un plus grand détail, M. l'Abbé Bannier, explication des Fables, & une Diſſertation ſur la deſcente d'Enée aux enfers, imprimée dans le Virgile de l'Abbé Desfontaines.

d'une parole, dès qu'elle est une fois lâchée. Combien de gens ne pourrois-je pas citer qui se sont perdus par leur indiscrétion ? Je me contenterai de deux ou trois exemples. Ptolemée Philadelphe ayant épousé sa sœur Arsinoé : « Prince, » lui dit un de ses courtisans, nommé » Sotade, vous avez goûté du fruit dé» fendu ». Ptolemée irrité, le fit jetter dans une prison où il resta long-tems renfermé, portant la juste peine de son indiscrétion, & expiant par des larmes ameres, le plaisir d'un bon mot.

Le Sophiste Théocrite, plus indiscret encore, fut aussi puni plus sévérement. Alexandre avoit fait donner ordre aux peuples de la Gréce, de lui tenir prêt à son retour, un certain nombre de robes de pourpre, parce qu'il vouloit offrir des sacrifices aux Dieux, pour la victoire qu'il avoit remportée sur les barbares. Les Grecs ayant été obligés de fournir pour cela une contribution générale : « Je n'avois pas trop compris » jusqu'ici, dit Théocrite, ce qu'Homere Il. L. 5. v. 38.
» vouloit dire par la mort de pourpre, je » le sais maintenant ». Cette parole ne lui avoit attiré que la haine d'Alexandre (1) ;

(1) On trouvera sans doute peu de sel

mais la plaisanterie qu'il fit dans la suite contre Antigone Roi de Macédoine qui étoit borgne, mit ce Prince dans une colere violente, dont Theocrite fut la victime. Antigone avoit envoyé à ce sophiste, son chef de cuisine Eutropion (1), pour lui dire de se rendre auprès de sa personne. Comme Eutropion lui signifioit cet ordre du Roi, &

---

dans ce mot de Théocrite, dont il faut même chercher à deviner le sens. Apparemment que le nombre des robes de pourpre, commandées par Alexandre, étoit considérable, & faisoit pour les Grecs un tribut fort onéreux, qui les pressoit, pour ainsi dire, jusqu'au sang. C'est à la ressemblance de la couleur du sang, & de celle de la pourpre que le sophiste fait allusion. Au reste, ce n'est pas dans ce premier exemple que Théocrite est plus sévèrement puni que Sotade ; ce n'est que dans le second ; & c'est une négligence de Plutarque que j'ai cherché à réparer, en liant les deux traits d'histoire.

(1) Il est difficile de déterminer le véritable sens de ces mots; γεγενημενόν ἐν τρίξει, qui se trouvent dans le grec, après Εὐτροπίων. Ils peuvent signifier qu'Eutropion, qui avoit été chef de cuisine, étoit devenu Officier de la chambre du Prince, comme Huissier, &c. sans cela, il ne paroîtroit pas naturel, que ce fut un chef de cuisine que le Prince eut choisi pour porter des ordres particuliers.

qu'il venoit plusieurs fois le sommer d'y obéir : « Je vois bien, lui dit le sophiste, » que tu veux me servir tout crud à ce Cy- » clope » ; reprochant à l'un sa profession, & à l'autre sa difformité. « Oui, reprit » Eutropion ; mais je te servirai sans tête, » & tu payeras cher ta mauvaise plaisante- » rie ». Il alla sur-le-champ la rapporter au Roi qui fit trancher la tête à Théocrite.

A dire toujours la vérité.

Le plus sacré des devoirs pour les parens & pour les Gouverneurs, c'est d'accoutumer les enfans à dire la vérité. Le mensonge est un vice bas que tout le monde déteste, & qu'on ne doit pas même pardonner aux derniers des esclaves.

Digression sur l'usage de confier les enfans à des hommes qui avoient conçu pour eux un tendre attachement.

Dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent sur l'éducation, je n'ai eu à traiter que des objets qui ne souffroient point de difficulté. Mais la matiere qui se présente maintenant, me tient en balance, & me jette dans une indécision qui me fait également craindre de me taire & de parler (1). Faut-il laisser approcher des

(1) On voit que j'ai évité en traduisant, une répétition des mêmes idées, qui ne pourroit que déplaire dans notre langue, & dont la suppression n'intéresse point le sens, ni le fond de la pensée.

jeunes gens ces personnes qui ont pour leur âge, une inclination & une tendresse particulieres, ou doit-on les en écarter? Lorsque je vois des parens exacts & séveres, ne vouloir pas souffrir auprès de leurs enfans ces sortes de personnes, de peur que leur vertu n'en souffre, je crains d'en donner le conseil: mais quand je pense que Socrate, Platon, Eschine, Xénophon, Cebès, & une foule d'autres grands hommes, ont approuvé cet attachement, qu'ils s'en sont servis pour porter des jeunes gens à la culture des sciences, à l'étude de la politique, & à l'amour de la vertu, je me sens fortement entraîné par tant d'autorités respectables, que confirment d'ailleurs ces vers d'Euripide:

In fragm. Dictyos, v. 3. ap. Barn.

Il est un autre amour que celui dont les flammes,
D'une coupable ardeur empoisonne les ames;
La vertu, la justice, allumant nos desirs,
Font goûter aux cœurs purs, les plus chastes plaisirs.

L. 5. de Rep.

Platon qui traitoit avec tant d'agrément les sujets les plus sérieux, vouloit qu'il fut permis à ceux qui auroient fait quelque belle action, de s'attacher à celui des jeunes gens qui leur plairoit davan-

tage (1). Pour moi, je veux qu'on éloigne avec soin d'auprès des enfans, ceux qui ne recherchent en eux qu'une beauté fragile, & qu'on en laisse approcher ceux qui aiment une beauté plus estimable, celle de la vertu; qu'on proscrive absolument ces amours criminels qui sont d'usage à Thébes, en Elide, & en Crete, pour n'admettre que ceux qui sont permis à Athenes, & à Lacédémone (2).

(1) Φιλῆσαι dans sa premiere signification, veut dire *aimer*, & καλος, se prend très-fréquemment pour *bon* & *vertueux*.

(2) Le point que Plutarque examine ici, mérite d'autant plus d'attention, que, dans la matiere dont il s'agit, le doute seul paroît un crime, & qu'il semble imputer aux plus célebres Philosophes de l'antiquité, un vice que la nature proscrit, autant que la Religion. L'extrême corruption des peuples de la Grece, l'avoit malheureusement rendu trop commun parmi eux, & j'ai déja remarqué que la licence des Gymnases, en avoit été une des principales causes. Mais il est certain aussi, que le desir de procurer aux enfans une bonne éducation, avoit donné lieu à des établissemens qui ne pouvoient que leur être très-avantageux. Solon avoit fait à Athenes une loi qui fut ensuite adoptée dans toute la Grece, par laquelle les hommes d'une sagesse & d'une probité éprouvée, étoient obligés de

Préceptes sur l'éducation des jeunes-gens.

De l'éducation du premier âge, je passe

---

prendre soin de l'éducation des jeunes-gens, de s'attirer leur amitié, & de les élever dans les principes de la justice, de l'honneur & de la bravoure. L'ignorance de cette coutume a donné lieu à des gens méchans, ou qui peut-être cherchoient à justifier, par de grands exemples, leur propre corruption, de donner une mauvaise interprétation à cette amitié de plusieurs Philosophes célébres, pour les jeunes-gens qui leur étoient confiés. Mais ce n'est que sur des soupçons, sur des paroles équivoques, & non sur des faits connus, qu'on les a chargés d'une imputation si grave. Je n'insiste point sur leur justification, qu'on peut voir traitée avec la plus grande force, dans l'Auteur Anglois de la vie de Socrate. Au reste, le sentiment de Plutarque, sur ce point, ne peut être révoqué en doute. Ce qu'il en dit dans ce traité, & dans beaucoup d'autres endroits de ses Ouvrages, en sont un témoignage incontestable. C'est ce qui m'a décidé à supprimer dans la traduction, la réflexion qui termine cet article, & que je ne puis croire être de lui. *Au reste, que chacun en cela suive son sentiment.* Il est hors de vraisemblance, qu'après avoir prescrit d'une maniere si précise, d'éloigner avec soin des jeunes gens ceux qui ne recherchent en eux qu'une beauté fragile, il ait pû conclure tout de suite par laisser à chacun la liberté de faire ce qu'il voudroit. C'est une inconséquence qu'on ne peut imputer à Plutarque,

à celle de l'adolescence ; & je n'en dirai que deux mots. J'ai souvent blâmé la conduite de ces peres, qui donnant d'abord à leurs enfans, des maîtres & des gouverneurs, les abandonnent à eux-mêmes dans leur jeunesse, dans cet âge bouillant & emporté qui demande bien plus de précaution & de soin, que celui de l'enfance. Qui ne sait que les fautes des enfans, qui se bornent d'ordinaire à l'indocilité & à la désobéissance, sont peu dangereuses & faciles à corriger ? Mais celles des jeunes-gens sont le plus souvent des vices énormes & funestes dans leurs suites. Ce sont des excès de table, des vols faits à leurs parens, des jeux & des débauches ruineuses, des amours criminels ou même adulteres. Avec quel soin ne faut-il donc pas les retenir, & enchaîner, pour ainsi dire, cette fougue qui leur est naturelle, & qui, incapable de se contenir, les familiarise avec les passions les plus violentes ? Quand on n'est pas attentif à reprimer les saillies de cet âge impétueux, & à mettre un frein à ses de-

---

sur-tout dans une matiere aussi grave, quand on connoît cet amour pour le vrai, & cette liberté à le dire, qui sont son caractere.

ſirs, on devient, ſans le vouloir, l'occaſion & le complice de tous ſes déſordres.

L'âge bouillant de la jeuneſſe demande encore plus de précautions que celui de l'enfance.

Les parens ſages & prudens veilleront avec un ſoin particulier ſur ce tems périlleux de la jeuneſſe, &, pour porter leurs enfans à la vertu, ils uſeront tour-à-tour de reproches, de menaces, de prieres, de conſeils & de promeſſes. Ils leur citeront les exemples des jeunes-gens que l'amour des voluptés a précipités dans les plus grands malheurs, & de ceux à qui leur continence & leur ſageſſe ont acquis une réputation honorable. L'eſpoir de la gloire, & la crainte de l'infamie, ſont les deux aiguillons de la vertu. L'une leur donne de l'ardeur pour tout ce qui eſt honnête, l'autre leur inſpire la honte du mal. Mais avant tout, qu'ils éloignent d'eux les méchans, dont la ſociété ne pourroit que les corrompre.

Symboles allégoriques, ſous leſquels Pythagore préſentoit des préceptes de morale.

Pythagore nous a peint les dangers de ce commerce ſous des ſymboles allégoriques que je crois devoir rapporter, & dont je donnerai l'explication, parce qu'ils peuvent contribuer à inſpirer l'amour de la vertu. *Il ne faut point*, dit-il, *manger des poiſſons qui aient*

la queue noire (1) ; c'est-à-dire, qu'il faut éviter toute liaison avec des hommes d'un caractere noir & méchant. *Ne marchez point sur la balance* ; c'est-à-dire, respectez la justice, & gardez-vous d'en enfreindre les loix. *Ne vous asseyez point sur le boisseau* : c'est-à-dire, fuyez la paresse ; & travaillez à vous procurer les nécessités de la vie. *Ne donnez point la main à toutes sortes de personnes* : c'est-à-dire, ne soyez pas facile à contracter des engagemens. *Ne portez point un anneau étroit* : c'est-à-dire, conservez votre liberté, & ne vous rendez esclave de personne. *Ne fouillez point dans le feu avec l'épée* ; c'est-à-dire, n'irritez pas un homme en colere ; tâchez plutôt de le calmer. *Ne rongez point votre cœur* : c'est-à-dire, ne livrez pas votre ame à des chagrins qui la dévorent. *Abstenez-*

(1) Μελάνουρος est un poisson ainsi nommé, parce qu'il a la queue noire. Quelques-uns le confondent avec la Séche, *sepia*, dont il différe néanmoins, fondés peut-être sur ce que la Séche, lorsqu'elle est poursuivie par des poissons carnaciers, lance une liqueur noire, qui obscurcit l'eau. A la faveur de ce nuage épais, elle échappe à la poursuite de son ennemi.

vous de manger des feves : c'est-à-dire, ne vous ingérez point dans l'administration des affaires publiques : car anciennement, c'étoit avec des feves qu'on donnoit les suffrages pour l'élection des Magistrats (1).

---

(1) La défense que Pythagore avoit fait à ses disciples de manger des feves, a beaucoup exercé les Commentateurs anciens & modernes. Sans rapporter en détail tout ce qu'ils en ont crû, je me contenterai de dire en peu de mots, que les uns l'ont regardée comme une suite de l'opinion de ce Philosophe sur la métempsycose. Il trouvoit, disent-ils, entre la substance de la feve & celle des corps animés, une analogie qui lui faisoit croire qu'elle pouvoit être sujette à la transmigration. Delà l'expression satyrique d'Horace, qui appelle
l. 2. sat. 6. la feve la parente de Pythagore, *faba Pythagoræ cognata*. D'autres regardent cette défense comme un précepte de santé, parce que ce légume est d'une substance farineuse, qu'il rend le sommeil pesant, & obscurcit l'esprit. Quelques-uns veulent que la superstition en ait été le principe, & que Pythagore n'en ait interdit l'usage, que parce qu'il la regardoit comme le symbole de la mort. Il en est qui pensent que ce précepte cachoit une défense de se livrer aux plaisirs du corps. En laissant tous ces divers sentimens pour ce qu'ils sont, on ne peut gueres douter que cette défense ne soit un voile qui cache tout autre chose que ce qu'il présente, quand on sait que c'étoit la maniere de Pythagore,

Ne mettez point votre nourriture dans un vase mal-propre : c'est-à-dire, ne tenez pas des discours sensés à des hommes pervers : car la parole est la nourriture des ames, & la perversité des hommes la corrompt. *Ne retournez point sur vos pas, quand vous êtes sur la frontiere* : ce qui veut dire, que les hommes qui touchent au terme de leur vie, doivent voir d'un œil ferme & tranquille, la mort s'approcher.

Il faut écarter avec le plus grand soin, des jeunes-gens, les flatteurs. Portrait de ces hommes dangereux.

Je reviens à mon sujet, & je répéte encore qu'on doit écarter avec soin des jeunes-gens, tous les hommes corrompus, & sur-tout les flatteurs. Je ne puis trop le dire, il n'est point d'hommes plus dangereux pour la jeunesse, & qui l'entraînent plus sûrement à sa perte. Egalement funestes aux peres & aux enfans, ils plongent dans l'amertume la vieillesse des uns & la jeunesse des autres. Ils présentent à ceux-ci pour les séduire, l'appât presqu'inévitable des voluptés. Les parens, même les plus riches, inspirent à leurs enfans d'être sobres, chastes, économes & laborieux. Les flatteurs au

d'envelopper sa doctrine sous des énigmes. D'après cela, l'interprétation de Plutarque, dispense d'en chercher d'autre.

contraire les portent à l'intempérance, au libertinage, à la prodigalité & à la paresse. « La vie n'est qu'un point, » leur disent ces lâches adulateurs, hâ» tez-vous d'en jouir. Moquez-vous des » menaces d'un pere radoteur, qui a » déja un pied dans la fosse, & que nous » enterrerons demain ». Quelquefois même, ils portent la corruption jusqu'à leur amener des courtisannes, ou leur prostituer des femmes mariées. Les jeunes-gens, pour fournir à ces plaisirs criminels, dérobent à leurs parens ce que ceux-ci épargnoient, pour servir d'adoucissement à leur vieillesse. Ces vils flatteurs couvrent cependant leur perfidie du masque de l'amitié. Mais incapables de cette honnête franchise qui caractérise les vrais amis, ils flattent servilement les riches, & méprisent les pauvres. Leur voix plus artificieuse que celle des Syrenes, a le talent funeste de séduire & de corrompre une jeunesse sans expérience. On les voit éclater au plus léger sourire de ceux qui les nourrissent. Hommes faux & trompeurs, espece bâtarde de l'humanité, ils vivent au gré des riches dont ils sont les adulateurs. Libres par nature, esclaves par choix, ils se croient outragés, lorsqu'ils ne sont pas l'objet

des railleries des convives, & qu'ils n'achetent pas, par mille insultes, le pain dont on les nourrit. Que les peres qui ont à cœur le bien de leurs enfans, chassent loin d'eux avec le plus grand soin, ces insectes vils & rampans; qu'ils ne soient pas moins attentifs à en écarter les jeunes-gens qu'ils sauront être vicieux, & dont le commerce auroit bientôt corrompu les meilleurs naturels.

Aux principes que je viens d'établir, j'en ajouterai d'autres que je puis appeller des pratiques d'humanité. C'est que les parens ne doivent pas user de trop de rigueur envers leurs enfans, mais leur pardonner souvent les fautes qui échapent à la foiblesse de l'âge, se souvenant qu'eux-mêmes ils ont été jeunes. Les Médecins temperent l'amertume de leurs potions, par le mêlange de quelque liqueur douce, & font passer, à la faveur de ce déguisement, un remede désagréable, mais utile. Ainsi, les parens doivent tempérer la sévérité par la douceur; tantôt se prêter aux desirs de leurs enfans, & leur lâcher un peu la bride; tantôt la serrer, & retenir leur fougue. Mais, sur-tout, je le répete, qu'ils aient de l'indulgence pour les fautes qu'ils commettent; & lorsqu'ils leur en témoignent

C'est sur-tout envers les jeunes-gens, que les parens doivent user d'indulgence.

du mécontentement, qu'ils reprennent bientôt avec eux, un ton de douceur & d'amitié. J'aime mieux encore qu'ils soient faciles à s'irriter, pourvu qu'ils s'appaisent avec la même facilité, que de les voir conserver long-tems leur ressentiment. Cette lenteur à pardonner, est une preuve qu'ils n'aiment point leurs enfans...

Il est bon même quelquefois de fermer les yeux sur leurs fautes, & de profiter de l'affoiblissement des sens, qui est une suite ordinaire de l'âge, pour leur laisser croire qu'on ne les a ni vus, ni entendus. Nous supportons sans peine les défauts de nos amis; nous pardonnons à nos esclaves quelque débauche passagere; quelquefois même nous leur épargnons jusqu'aux reproches; & nous serions moins faciles pour les fautes de nos enfans? Vous avez souvent refusé de l'argent à votre fils, pour satisfaire à ses plaisirs & à ses goûts: donnez-lui-en aujourd'hui, sans attendre qu'il vous en demande. Vous l'avez sévérement reprimandé pour d'autres fautes: pardonnez celle-ci de bonne grace. Il a gagné un de vos esclaves, afin de vous tromper: ne lui laissez pas voir votre mécontentement. Il vous a dérobé (1):

(1) Le Grec dit: *Il vous a pris à la campagne une paire de bœufs.*

ne lui en parlez même pas. Il vient vous saluer le matin, sentant encore le vin qu'il a bu la veille avec excès : faites semblant de ne pas vous en appercevoir. Un autre jour, il ne respire qu'essence & que parfums : gardez le silence. C'est par ces sages ménagemens, qu'on parvient à dompter peu à peu une jeunesse impétueuse (1).

Ceux que l'amour des plaisirs emporte, & que les conseils ou les reproches d'un pere sage & prudent, ne peuvent retenir, il faut les marier. Il n'est point de frein plus puissant contre la fougue de la jeunesse. Mais ne leur faites pas épouser des femmes plus nobles & plus riches qu'eux. Le proverbe dit avec raison : *Prends une femme qui te soit assortie.* Ceux qui en épousent d'un rang, ou d'une fortune supérieure à la leur, sont moins les maris de leurs femmes, que les esclaves de leur dot.

Il faut marier ceux qu'on ne peut retenir autrement.

---

(1) Ceci s'explique par ce qui a été dit un peu plus haut. Plutarque ne conseille point une lâche & molle connivence aux fautes des jeunes-gens, dont elle autoriseroit tous les vices ; mais une indulgence prudente & sage, qui ferme quelquefois les yeux, pour n'avoir pas toujours à punir, & par-là, prévient les écarts dangereux d'un âge facile à s'emporter.

Les parens doivent surtout leur donner le bon exemple.

Encore un mot, & je finis. Une obligation des plus indispensables pour les parens, c'est de n'être eux-mêmes sujets à aucun vice, de donner à leurs enfans l'exemple de tous les devoirs, & de leur montrer, dans leur propre conduite, comme dans un miroir, la regle de celle qu'ils doivent tenir. Les parens, qui tombent dans les fautes qu'ils reprochent à leurs enfans, s'accusent eux-mêmes, en les blâmant. S'ils vivent mal, ils s'ôtent la liberté de reprendre leurs esclaves, à plus forte raison leurs enfans. Leur mauvais exemple les autorise, & leur apprend à mal faire. Des vieillards qui ne rougissent point du vice, enhardissent les jeunes gens à perdre toute honte.

Et par tous les moyens possibles, leur inspirer l'amour de la vertu.

C'est donc, pour les parens, le premier de tous les devoirs, que d'inspirer à leurs enfans, par tous les moyens possibles, le goût des sciences & des vertus. Quel bel exemple ne leur en donne pas l'Illyrienne Eurydice, cette mere admirable, qui née dans le pays le plus barbare, se livra, dans un âge avancé, à l'étude des lettres, pour pouvoir instruire elle-même ses enfans? L'inscription suivante, qu'elle fit graver en l'honneur des Muses, montre quelle étoit sa tendresse pour eux.

Ce monument dressé par la reconnoissance,
Des filles de Mémoire atteste les bienfaits.
Sous leurs doctes leçons cultivant la science,
Euridice leur dût les plus rares succès.
A former ses enfans consacrant sa vieillesse,
Son amour maternel anima ses efforts :
Et les Muses pour elle ouvrant tous leurs trésors,
Daignerent par leurs dons couronner sa tendresse (1).

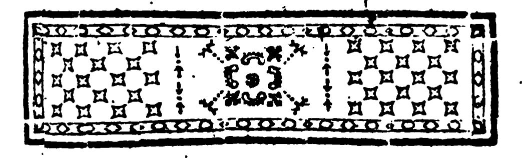
Au reste, la pratique de tous les préceptes que j'ai donnés, est un bien au-

La pratique du plus grand nombre de ces préceptes n'est pas impossible.

(1) Cette Eurydice, dont Plutarque rapporte l'Inscription, a donné lieu à beaucoup de recherches. Ce nom commun à tant de femmes célébres, fait qu'il est presqu'impossible de décider quelle est celle dont il est question. Sans rapporter toutes les opinions des Auteurs, je crois que la plus vraisemblable est celle qui l'attribue à cette fameuse Eurydice, femme d'Amyntas, Roi de Macédoine, que Strabon assure être née en Illyrie, & qui fut mere d'Alexandre, de Perdicas, & de Philippe, pere d'Alexandre le Grand. Dans l'inscription, je lis au second vers, avec Heuman, εὔηστον, doux, agréable, au lieu de εὔιστον, bien tissu, expression méthaphorique, prise d'une trame qu'on ourdit, & qui ne convient pas aussi-bien ici.

quel on doit souhaiter que les parens parviennent, plutôt qu'on ne peut l'espérer ; mais, si pour en observer la plus grande partie, il faut un fonds heureux & un travail soutenu, du moins la chose n'est-elle pas au-dessus des forces humaines.





SUR LA MANIERE DE LIRE LES POËTES.

SOMMAIRE.

La Poësie a toujours passé pour un des plus nobles amusemens de l'esprit, pour un Art d'imitation tout-à-la fois le plus agréable & le plus utile, le plus propre à faire goûter la morale, à la faveur des allégories ingénieuses sous lesquelles elle la présente. Mais en reconnoissant ses avantages, on ne doit pas dissimuler ses dangers. Aussi les Philosophes ont toujours eu soin de prévenir les hommes, & sur-tout les jeunes-gens naturellement passionnés pour la Poésie, des écueils qu'ils ont à craindre dans la lecture des Poëtes, pour leur apprendre à les éviter.

C'est l'objet que Plutarque se propose dans ce Traité. Il développe d'abord, avec autant de goût que de justesse, le

principe de l'imitation, qui fait le caractere de la Poésie, & qui est la source du plaisir qu'elle nous cause. Il établit ensuite les regles les plus judicieuses, pour demêler la vérité, sous le voile des fictions qu'elle emploie, pour distinguer les différentes significations que les Poëtes attachent souvent aux mêmes termes : distinction qui prévient les fausses idées que l'on pourroit en prendre ; pour opposer aux maximes pernicieuses qu'ils avancent quelquefois, des maximes toutes contraires, qu'on trouve même dans leurs écrits ; pour rendre plus utiles les vérités qu'ils enseignent, en les généralisant, & les appliquant à un plus grand nombre d'objets : enfin pour comparer avec les discours des Poëtes, les preceptes des Philosophes qui y ont rapport ; & en montrant leur conformité, donner aux premiers plus d'autorité, & initier ainsi les jeunes-gens, par les charmes même de la Poésie, aux vérités sublimes de la Philosophie & de la morale.

La multitude de passages que Plutarque a cité de différens Poëtes, dont plusieurs ne nous sont connus que par ces citations, jette beaucoup de variété dans ce Traité, & en rend la lecture aussi agréable qu'intéressante.

❋

SUR



SUR LA MANIERE
DE LIRE LES POËTES.

EST-IL vrai, mon cher Sedatus, que les poissons & les viandes qui tiennent le moins de leur espece respective (1), soient aussi, comme le veut le Poëte Philoxene (2), les plus agréables au goût? C'est un problême que nous laisserons

Goût naturel des jeunes-gens pour les ouvrages de fiction.

(1) Mot à mot : *S'il est vrai . . . que celles des viandes qui ne sont pas viandes, & ceux des poissons qui ne sont pas poissons.* Ce qui ne peut s'entendre que du goût de ces viandes & de ces poissons.

(2) Le Poëte Philoxene est connu par sa réponse à Denis le tyran : *qu'on me remene aux carrieres.* On lui attribue aussi ce trait de plaisanterie qu'il fit à la table du même Denis, & que la Fontaine a mis en récit sous ce titre : *Le rieur & les poissons.* Le mot que Plutarque cite de lui, & plusieurs traits qu'Athenée nous a conservés, prouvent qu'il aimoit la bonne chere, & qu'il s'y connoissoit.

résoudre à ceux qui, selon la pensée de Caton, ont le palais plus sensible que le cœur. Un point plus important, & que nous ne mettrons pas même en question; c'est que dans les matieres philosophiques, les jeunes-gens adoptent plus volontiers ce qu'il y a de moins philosophique & de moins sérieux. Ils lisent avec une sorte d'enthousiasme, non-seulement les fables d'Esope & les ouvrages remplis de fictions poëtiques, tels que l'Abaris d'Héraclide, & le Lycon d'Ariston (1); mais

L. 5. C. 86. (1) Diogene Laerce compte jusqu'à quatorze Philosophes de ce nom. Le plus fameux est Héraclide de Pont, Auteur de plusieurs Ouvrages dont cet Historien donne la liste. Il n'y comprend pas celui dont il est ici question, & qui, selon Henri-Etienne, traitoit de l'immortalité de l'ame. Peut-être étoit-il d'un autre Héraclide. (Th. Ling. Gr. App. v.)

Entre plusieurs Philosophes qui porterent le nom d'Ariston, les plus connus sont Ariston de Chio, disciple de Zénon, & Ariston de Céos, qui le fut d'Aristote. (Diog. Laer. L. 7. C. 160, &c.) On peut, avec quelque fondement, attribuer au premier l'Ouvrage cité par Plutarque, à en juger par le caractere que Cicéron donne à ce Philosophe, & qui convient assez au goût qu'il avoit pour les fictions poëtiques. (De fin. bon. & mal., L. 5, C. 4.) « Ariston, dit-il, » est élégant & orné; mais il n'a pas cette » dignité qu'on attend d'un grand Philoso» phe. Ses écrits qui sont nombreux, ont de

encore les écrits des Philosophes sur la nature & les attributs de l'ame, lorsqu'ils sont égayés par les ornemens de la fable.

Il faut veiller avec soin sur leurs lectures.

Il ne suffit donc pas de leur faire observer une exacte tempérance dans leurs repas. Il faut aussi veiller sur leurs lectures, les accoutumer à user avec modération des assaisonnemens agréables qu'elles leur offrent, & à faire, de ce qu'ils y trouvent *d'utile* & de solide, le fonds de leur nourriture. Inutilement fermeroit-on les portes d'une ville, si on en laissoit une seule ouverte, par où l'ennemi put la surprendre. De même la vigilance la plus exacte sur tous les autres sens, ne préservera pas un jeune homme de la corruption, si celui de l'ouie livre à l'ennemi l'entrée de son cœur. Plus cet organe est voisin du siege de l'ame & de la raison, plus il est dangereux de le laisser

---

» l'agrément & de la finesse : mais ils manquent de ce poids & de cette autorité qui persuadent ».

Lycon étoit de la secte Péripatéticienne. On conjecture qu'Ariston lui avoit dédié un de ses Ouvrages, ou qu'il en étoit un des interlocuteurs, & qu'à cause de cela, il l'avoit intitulé de son nom : usage assez commun chez les anciens, comme les Dialogues de Platon, & les ouvrages Philosophiques de Cicéron en font foi.

corrompre. Il n'est guere possible sans doute, ni peut-être avantageux, d'interdire les écrits des Poëtes, à des jeunes-gens de l'âge de votre fils & du mien (1). Mais veillons du moins avec attention sur des lectures, qui exigent, encore plus que leurs actions, un guide sûr & éclairé. C'est ce qui m'engage à vous envoyer cet écrit, que j'ai composé depuis peu, sur la maniere de lire les Poëtes. Parcourez-le donc, & si vous trouvez qu'il puisse avoir pour cet objet la même vertu que ces simples, ou ces pierres précieuses dont on se sert contre l'ivresse (2), faites-le lire à votre fils Cléandre : il sera, pour cet esprit vif & pénétrant, un préservatif contre les charmes dangereux de la poésie.

La tête du Polype a du bon, du mauvais (3),

a dit un Poëte. Elle est en effet

---

(1) Mot à mot : *de votre fils Cléandre & du mien Soclarus*.

(2) Le grec dit seulement ἀμεθύσθαι. C'étoient ou des simples ou des pierres précieuses, auxquelles on attribuoit le pouvoir de préserver de l'ivresse. J'ai joint l'un & l'autre dans la traduction.

(3) Les *Polypes* marins, dont il s'agit dans ce passage, sont de deux sortes, les grands & les petits. Les plus grands sont, entre autres, le *Calmar*, la *Seche*, le *Lievre marin*. Ce sont les petits Polypes qui construisent les coraux,

très-agréable au goût ; mais on lui reproche de causer un sommeil inquiet &

---

les éponges, & d'autres substances qu'on prenoit autrefois pour des plantes. Les grands Polypes étoient fort du goût des anciens. Ils les mangeoient, après les avoir mortifiés à coups de bâton. La tête étoit ce qu'ils trouvoient de plus délicat. On peut voir plusieurs détails assez curieux sur ces animaux dans Pline l'Historien, & dans le Manuel du Naturaliste. Sa coquille, qui est fort curieuse, servoit à l'ornement des jeunes filles, qui, lorsqu'elles se marioient, la consacroient à Vénus, comme les autres amusemens de leur enfance. Athenée nous a conservé une épigramme de Callimaque, sur une de ces consécrations faite par Sélena, fille de Clinias, née à Smyrne, & qui ensuite, s'étant mariée en Egypte, avoit offert un nautile dans le Temple de Zéphyrium, bâti en l'honneur d'Arsinoé, femme de Ptolemée Philadelphe, qu'on y honoroit sous le nom de Vénus. Elle est si agréable, qu'on me pardonnera de l'insérer ici. J'y joins le texte grec, en faveur des amateurs de la langue grecque, afin qu'ils ne perdent rien de la délicatesse & des graces de l'original; que je ne me flatte pas d'avoir rendu dans ma traduction. C'est le nautile qui parle.

L. 9. C. 29, &c.

Κόγχος ἐγω, Ζεφυρῖτι, παλαίτερος, ἀλλα σύ νῦν με
Κύπρι, Σεληναίης ἄνθεμα πρῶτον ἔχεις
ναυτιλον· ἐς πελάγεσσιν ἐπέπλεον, εἰ μὲν ἀῆται.
τείνας οἰκείων λαῖφος ἀπὸ προτόνων

Athen. L. 6. p. 318.

La poésie est agréable, mais dangéreuse.

troublé par des songes bisarres. Telle est la poésie : elle contient mille choses agréables & propres à nourrir l'esprit des jeunes-gens. Mais faute d'un guide sûr, qui les dirige dans cette lecture, elle porte le trouble dans l' imagination, & donne à l'ame les plus fortes secousses. Ce n'est pas seulement de l'Egypte qu'on peut dire :

Od. 4.230. En bons & mauvais fruits ses plaines sont fertiles.

ἐν δὲ γαληναίῃ λιπαρὴ, θεὸς ἦλος ἐρέσσων
 τοῖς ποσσὶν, ὥσπερ καὶ τὔνομα συμφέρεται.
ἔστ' ἔπεσον παρὰ θῖνας Ἰουλίδος, ὄφρα γένωμαι
 σοὶ τὸ περίσκεπτον παίγνιον, Ἀρσινόη.
Μὴ δέ μοι ἐν θαλάμῃσιν ἔθ' ὡς πάρος (εἰμὶ γὰρ ἄπνους)
 τίκτοιτ' αἰνοτέρας ὠεα Ἀλκυόνες.
Κλεινίου ἀλλὰ θυγατρὶ δίδου χάριν· οἶδε γὰρ ἐσθλὰ
 ῥέζειν, καὶ Σμύρνης ἐστὶν ἀπ' Αἰολίδος.

Selene m'offre à vous, ô reine de Cythere ;
 Ses premiers dons vous étoient dus.
Jadis poisson léger, je fendois l'onde amere,
 Les bras en voiles étendus.
Quand les vents appaisés suspendoient leur haleine,
 Mes pieds en rames agités
Me poussoient sur les eaux. Dans les mains de Selene
 Les flots, sur ces bords enchantés,
M'apporterent pour vous. L'objet de mon hommage
 N'est plus la paix des Alcyons.
Mes vœux sont pour Selene ; elle est belle, elle est sage,
 Elle mérite tous vos dons.

On peut l'attribuer avec autant de fondement à la poésie.

Là, germent en secret les amours imposteurs, Il-24. 216.
Les desirs attirans, les propos séducteurs,
Poisons, qui trop souvent corrompent les plus sages.

En effet, ce ne sont pas les hommes stupides & ignorans qui se laissent prendre à cette amorce. Quelqu'un demandoit à Simonide, pourquoi les Thessaliens étoient les seuls peuples de la Grece qu'il n'eut pas trompé : « Ils sont trop » simples, dit-il, pour se laisser prendre à » l'appât de mes vers ». Gorgias disoit que la Tragédie étoit une imposture où le trompeur avoit plus de vertu que celui qui ne savoit pas tromper, & l'homme qui se laissoit surprendre, plus de sagesse que celui qui ne pouvoit être surpris.

Faut-il en permettre la lecture aux jeunes-gens, ou la leur interdire?

Quel parti faut-il donc prendre? Devons-nous boucher les oreilles des jeunes-gens avec de la cire, comme fit Ulisse à ses compagnons, & les obliger de passer rapidement les rivages dangereux de la poésie (1)? ou plutôt ne vaut-il pas mieux

(1) Le texte ajoute : *Montez sur le petit navire d'Epicure.* Ἀκάτιον étoit un petit navire qui n'al-

prémunir leur raiſon, & l'enchaîner, pour ainſi dire, par des principes ſolides, de peur que cette voix ſéduiſante ne les entraîne dans le précipice (1)? En effet,

H 6. 130. Le fils du fort Dryas, le ſévere Lycurgue (2),

n'agit pas raiſonnablement, lorſque pour réprimer la paſſion qu'avoient pour le vin la plupart de ſes ſujets, & qui cauſoit parmi eux les plus grands déſordres, il fit arracher les vignes dans toute l'étendue de ſes Etats. Il eût été plus ſage de faire creuſer dans les envi-

loit qu'à une voile. Plutarque fait alluſion à la maniere dont Ulyſſe ſe garantit des charmes artificieux & funeſtes des Syrenes, & au mépris qu'Epicure faiſoit de la poëſie, dont ce Philoſophe éloignoit ſes diſciples. Par ce petit navire, il déſigne le ſtyle maigre & bas d'Epicure, dont il ne paroît pas faire grand cas.

(1) Mot-à-mot: *ou plutôt entourant & attachant leur jugement avec des raiſonnemens ſolides, dirigeons-le & conſervons-le, afin qu'il ne ſoit pas emporté vers le nuiſible par l'agréable.*

(2) Mot-à-mot: *Le fort Licurgue*; j'ai cru que l'épithete de ſévere conviendroit mieux à la circonſtance dont Plutarque parle. Ce Lycurgue, différent du Lacédémonien, étoit Roi de Thrace. Son hiſtoire eſt trop connue, pour s'y arrêter.

rons des sources & des fontaines, & d'enchaîner, comme dit Platon, un Dieu fougueux, par une Divinité plus paisible. L'eau mêlée dans le vin, lui ôte ce qu'il a de dangereux, sans lui faire perdre ce qu'il a de salutaire.

Les fictions que la Poésie emploie, sont utiles, quand elles servent de voile à la vérité.

Gardons-nous donc d'arracher & de détruire ce plant fécond (1) de la poésie, cultivé par les Muses mêmes. Seulement, lorsque ses fictions n'ont pour objet que le plaisir, & qu'elles y sont semées avec profusion, retranchons ces branches inutiles, & empêchons-les de trop se multiplier (2). Mais quand l'agrément s'y trouve joint au savoir, que la douceur & les graces du langage, servent de voile & d'ombre à des fruits solides, employons alors, pour mûrir ces germes heureux, les travaux de la phi-

(1) Grotius lit μερίδα, qui veut dire *partie*, & Amyot doit avoir lu ainsi, puisqu'il traduit, *qui est une partie des lettres & des muses*. La leçon ordinaire, ἡμερίδα, qui signifie plant de vigne, paroît bien mieux convenir au sens de tout ce passage, & soutient l'allégorie.

(2) Mot-à-mot: *Lorsque ce qu'elle a de feint & de théâtral par le seul attrait du plaisir, s'élève avec une fierté présomptueuse, & jette avec profusion ses germes.*

losophie. La mandragore qui croît auprès d'une vigne, communique sa vertu au vin qu'on en tire, & procure, à ceux qui en boivent, un sommeil plus doux & plus léger (1). De même quand la poésie emprunte de la philosophie le fonds de doctrine qu'elle embellit ensuite de ses fictions, l'étude devient plus agréable & plus facile aux jeunes-gens.

Regles à suivre pour tirer de l'utilité des écrits des Poëtes.

Ceux donc qui veulent s'adonner à la philosophie, ne doivent pas s'interdire tout commerce avec les écrits des Poëtes, mais faire usage, en les lisant, des principes philosophiques, & chercher dans cette lecture agréable, ce qu'elle a d'intéressant & d'utile. Lorsqu'elle ne leur offrira rien de solide, qu'ils l'abandonnent, j'y consens. N'aimer dans la poésie que l'utilité qu'elle procure, c'est déja un commencement d'instruction; &, comme dit Sophocle:

Un travail dès l'entrée avec art ordonné,
Par une fin heureuse est toujours couronné.

---

(1) La *Mandragore* est une plante usuelle à laquelle les anciens, & encore aujourd'hui les charlatans, attribuent des choses merveilleuses. Elle croît dans les forêts en Italie & en Espagne; & on la cultive dans nos jardins pour

Avant donc que de faire lire à un jeune homme les écrits des Poëtes, commençons par le bien prévenir que 1°. Regle. Se souvenir, en les lisant, que le mensonge s'y trouve souvent mêlé avec la vérité.

Souvent la Poësie adopte les mensonges.

Ces mensonges sont quelquefois volontaires, & quelquefois forcés. Ils sont volontaires, lorsque les Poëtes, pour flatter le goût du plus grand nombre des Lecteurs, s'étudient à charmer l'oreille, & pour cela préferent la fiction à la vérité. Le récit d'un fait véritable, lors même que le dénoument en est tragique, n'admet aucun changement. Mais dans une action feinte, il est facile de ménager quelque révolution, & d'amener une catastrophe agréable. Aussi dans un Poëme, la beauté de la versification, la hardiesse des métaphores, la majesté du style, la justesse des figures, la liaison & l'harmonie du discours, flattent-elles moins le Lecteur qu'une fiction bien conduite (1). Ces mensonges sont quelquefois volontaires.

---

les usages de la médecine. Elle est narcotique & assoupissante. Pline parle fort au long de ses propriétés.

(1) Voilà sans doute ce qui fait le mérite singulier d'Homere. Rien de plus simple que la marche de ses poëmes : mais rien aussi de plus heureux. Toujours maître de sa matiere, il la dispose, il l'arrange comme il veut ; il

Dans la peinture, les couleurs font bien plus d'effet que le simple dessin, parce qu'elles donnent aux tableaux un air de ressemblance qui va jusqu'à nous tromper. Et dans la poésie, un mensonge présenté sous les couleurs de la vraisemblance, nous frappe & nous plaît davantage que la versification la plus brillante dénuée de fiction. Socrate, un jour, d'après un songe qu'il eût, entreprit de faire des vers. Mais comme il avoit combattu toute sa vie pour la vérité, il réussissoit peu dans ces fictions poétiques. Il se mit donc à traduire en vers les fables d'Esope, ne croyant pas qu'il pût y avoir de poésie,

---

place les évenemens dans le jour le plus propre à produire le meilleur effet, & sans surcharger l'action principale d'une foule d'épisodes inutiles, du sujet, ce semble, le moins fécond, il tire le poëme le plus vaste & le plus riche en fictions intéressantes.

Boil. Art. Poetiq. Ch. 3.

Le seul courroux d'Achille avec art ménagé,
Fournit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.

Qu'à ce mérite d'un excellent fonds, on joigne toutes les qualités de l'élocution, dont Plutarque fait l'énumération; & l'on avouera sans peine la supériorité d'Homere, sur tous les autres Poëtes.

ſi la fiction ne s'y trouvoit mêlée (1). En effet nous voyons bien des ſacrifices ſans danſe & ſans muſique : mais nous ne connoiſſons point de poéſie ſans fiction (2).

---

(1) Ce fut pendant ſa priſon & dans l'intervalle qui s'écoula depuis le jugement juſqu'à ſon exécution, que Socrate s'exerça à la poëſie. Outre cette traduction en vers des fables d'Eſope, Platon & Diogene Laerce parlent d'un hymne à Apollon, dont Diogene rapporte le premier vers. On ne ſait pas ce qui en exiſtoit encore au tems que cet Auteur écrivoit : mais il n'en eſt pas parvenu davantage juſqu'à nous.

(2) On a ſouvent demandé ſi la fiction étoit eſſentielle à la poéſie. Socrate le penſoit ainſi, & Plutarque ſe déclare pour ce ſentiment, que l'opinion commune ſemble autoriſer. D'autres ſoutiennent le contraire, & regardent la fiction comme un ornement de la poéſie, mais non comme une qualité qui lui ſoit abſolument néceſſaire. On peut facilement concilier ces différentes opinions. Il eſt certains genres de poéſie, qui, par leur nature même, exigent ces fictions poétiques, dont le merveilleux les anime, les ſoutient & leur prête un intérêt, qu'elles n'auroient point ſans cela. Telle eſt ſur-tout la poéſie épique, qui, ſelon Deſpréaux, le légiſlateur du Parnaſſe,

Dans le vaſte récit d'une longue action,
Se ſoutient par la fable & vit de fiction.

Art. poét. Ch. 3, v. 161, &c.

C'eſt par là principalement que l'Epopée ſe diſtingue du ſimple récit, & reçoit ce caractere

comparaiſon qu'il en fait avec les vers de Nicandre & de Théognis, faſſe croire que même pour le ſtyle il n'avoit pas de ſon Ouvrage une idée bien favorable. Il me ſemble néanmoins qu'à en juger par les fragmens qui nous en reſtent, il y avoit dans ſes vers de la chaleur & de l'énergie, & qu'on y trouve les qualités propres à la fiction du ſtyle qui doit caractériſer ces ſortes de poëmes. Pour mettre les lecteurs à portée d'en juger, je vais en citer un qui nous a été conſervé par Diogene Laerce. C'eſt celui où Empédocle parle de ſes connoiſſances, & du pouvoir que ſon art magique lui donne ſur tous les élémens, & ſur la mort même.

Diog. Laert. L. 8, Sect. 59.

Φάρμακα δ' ὅσσα γεγᾶσι κακῶν, καὶ γήραος ἄλκαρ
Πεύσῃ. ἐπεὶ μούνῳ σοὶ ἐγὼ κρανέω τάδε πάντα.
Παύσεις δ' ἀκαμάτων ἀνέμων μένος, οἵτ' ἐπὶ γαῖαν
Ὀρνύμενοι πνοίαισι καταφθινύθουσιν ἄρουραν.
Καὶ πάλιν ἢν κ' ἐθέλῃσθα παλίντιτα πνεύματ' ἐπάξεις,
Θήσεις δ' ἐξ ὄμβροιο κελαινοῦ καίριον αὐχμὸν
Ἀνθρώποις, θήσεις δὲ καὶ ἐξ αὐχμοῖο θερείου
Ῥεύματα δενδρεόθρεπτα, τὰ δ' ἐν θέρει ἀήσοντα.
Ἄξεις δ' ἐξ ἀΐδαο καταφθιμένου μένος ἀνδρός.

Pour toi ſeul de mon art j'ouvre tous les ſecrets.
Ecoute, dans tes mains quel pouvoir je remets.
Tu pourras aux vieillards redonner la jeuneſſe,
Et des corps languiſſans réparer la foibleſſe.
Au gré de tes deſirs ta formidable voix
Aux plus fiers élémens impoſera des loix.
Les vents à ta parole ameneront l'orage,
Et ſur les champs détruits déchaîneront leur rage.

ſimples diſcours, qui, pour éviter la

Tu les rappelleras, & prompts à t'obéir,
Leur ſouffle menaçant n'oſera plus frémir.
Tantôt du plus beau jour la clarté renaiſſante
Percera d'un ciel noir l'obſcurité glaçante.
Tantôt au ſein des airs une utile fraîcheur
Des feux brûlans du jour tempérera l'ardeur.
La mort même, la mort te rendra ſes victimes.

Parménide étoit né à Elée, & floriſſoit vers la ſoixante-neuvieme olympiade, environ 450 ans avant Jeſus-Chriſt; il avoit été diſciple de Xenophane, chef de la ſecte Eléatique, & avoit mis en vers les principes de ſa Philoſophie; mais il n'en reſte que des fragmens. C'eſt à lui que Platon a adreſſé celui de ſes dialogues qui porte le nom de ce Philoſophe, & qui traite des Idées. Diog. Laer. L. 9, Sect. 21, 22.

Nicandre, Grammairien, Poëte & Médecin Grec, que quelques-uns font naître à Claros, & d'autres à Colophon, s'acquit une grande réputation par ſes Ouvrages. Nous n'avons de lui que deux excellens poëmes ſur les Simples, intitulés : *Theriaca* & *Alexipharmaca*, avec quelques fragmens de ſes Géorgiques. Il floriſſoit en la cent ſoixantieme olympiade, cent quarante ans avant Jeſus-Chriſt.

Théognis de Mégare, étoit né la cinquante-cinquieme olympiade, cinq cens cinquante ans avant Jeſus-Chriſt : il a écrit un poëme de maximes ou ſentences, en vers élégiaques, & ce qui nous en reſte, ne nous donne pas une grande idée de ſon talent poétique. Il compoſa auſſi des Tragédies d'un ſtyle froid

marche uniforme de la prose (1), ont emprunté de la poésie, comme une sorte de char, la mesure du vers & la richesse du langage.

Lors donc que dans un poëme, il se trouve des maximes déraisonnables ou même absurdes sur les Dieux, les Génies (2) ou la vertu, avancées par un homme

---

& languissant au jugement d'Aristophane, dans ce passage cité par Suidas.

Au mot ψυχρῦ ζειν, T. 3, p. 712.

> Εἰ μὴ κατένιψε χιόνι τὴν Θράκην ὅλην
> Καὶ τοὺς ποταμοὺς ἔπηξ' ὑπ' αὐτὸν τὸν χρόνον
> ὅτ' ἐνθαδὶ Θέογνις ἠγωνίζετο.

> Quand le froid Théognis sur la scene prit place,
> Ses vers de nos climats bannirent les beaux jours.
> La neige & les frimats inonderent la Thrace,
> Et les fleuves glacés suspendirent leurs cours.

(1) Mot-à-mot : *Pour éviter la marche à pied de la prose.* Antithese agréable, avec l'espece de char qu'ils empruntent du style poëtique. Horace appelle cette poësie : *Musa pedestris.*

L. 9, de Civ.

(2) Δαιμόνες signifie en général les dieux, ainsi appellés, dit S. Augustin, à cause de leur science : Δαίειν, qui est sa premiere racine, voulant dire, *savoir, apprendre.* Ici, où il est joint avec les Dieux, il ne peut signifier que les *Génies*, especes de divinités du dernier ordre, qui avoient rang parmi les Dieux do-

d'ailleurs en réputation de sagesse, un Lecteur qui n'est point prévenu que la fiction est familiere à la poésie, tombe dans l'erreur & remplit son esprit de fausses opinions. Mais celui qui sait avec quel art la poésie emploie le mensonge, & qui peut lui dire chaque fois que l'occasion s'en présente :

O *rivale* du Sphinx, trop douce enchanteresse !

pourquoi couvrir tes jeux sous un dehors grave & austere ? Pourquoi feindre de nous instruire, quand tu veux nous tromper ? Celui-là ne sera jamais sa dupe, & ne se laissera pas entraîner dans l'erreur. Il se reprochera d'avoir pu craindre que Neptune d'un coup de son trident n'entrouvrît la terre, & ne découvrît aux Il. 20. 57. &c.

mestiques. On en distinguoit de bons & de mauvais. Les anciens croyoient que chaque homme avoit un génie, ou même deux, qui naissoient & mouroient avec lui, & que son sort dépendoit de la supériorité d'un Génie sur l'autre. Celui des femmes s'appelloit Junon. Chaque lieu avoit aussi son Génie particulier. Le Génie étoit représenté sous la figure d'un jeune homme, qui tenoit d'une main un vaisseau à boire, & de l'autre une corne d'abondance : quelquefois on le représentoit sous la forme d'un serpent. Voyez ce que Plutarque en dit dans son Traité d'Isis & d'Osiris.

vivans le séjour des morts. Il blâmera Thétis qui dans Eschyle, s'indigne contre Apollon, & lui reproche en ces termes le meurtre d'Agamemnon :

Il le loue, & lui-même assis à ce festin,
Du meurtre de ce Prince il a souillé sa main.

Il ne versera plus des larmes sur la foiblesse d'Achille & d'Agamemnon, qui dans les enfers, par un amour excessif de la vie, tendent servilement des mains suppliantes. Si jamais surpris comme par un enchantement secret, il éprouve un trouble involontaire, revenu bientôt à lui-même, il se rappellera ce que la mere d'Ulysse dit à son fils dans les enfers :

Odys. 11, 212, &c. Hâte-toi de sortir de ces bords ténébreux,
Et quand tu reverras la lumiere des cieux,
De tout ce que tu vois fais part à Pénélope.

Avis qu'Homere place avec raison après la description des enfers, pour insinuer que ces fables ne sont bonnes à conter qu'à des femmes (1).

---

(1) Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Plutarque, & de ce qu'il va dire un peu plus bas, par rapport aux opinions des Poëtes sur les enfers, qu'il traitât absolument de fables, tout ce qui regardoit le bonheur ou les peines d'une autre vie. Il étoit trop éclairé sans doute,

Voilà de ces menſonges qui ſont volontaires dans les Poëtes. Il en eſt d'au-

Ils ſont quelquefois une ſuite des opinions des Poëtes.

---

pour ajouter foi à ces fictions écloſes du cerveau des Poëtes, & qu'un vulgaire crédule avoit adoptées ſans examen. Mais il y a loin d'une Philoſophie raiſonnable qui rejette les fables, à une incrédulité décidée, qui nie tout. Le texte même de Plutarque, dans le paſſage que nous allons voir, & où il dit que le *menſonge ſe* trouve confondu avec la vérité dans les deſcriptions que les Poëtes font des enfers, ce texte prouve invinciblement qu'il y reconnoiſſoit du vrai, & qu'il n'en rejettoit que ce qu'elles avoient d'extravagant & d'abſurde. Ainſi l'on ne peut douter qu'il ne crut l'exiſtence d'une autre vie, les tourmens que les méchans y éprouvent, & la félicité dont la vertu des bons y eſt récompenſée. J'avoue que ſur ce point important, les Philoſophes mêmes les plus éclairés du paganiſme, laiſſent voir par-tout des doutes qu'ils cherchent vainement à éclaircir. Flottant ſans ceſſe dans une foule d'opinions contraires, livrés à des incertitudes pénibles qui faiſoient leur tourment, ils entrevoyoient la vérité, & quelquefois ſembloient prêts à la ſaiſir. Mais faute de connoître cette révélation divine, dont Socrate ſeulement ſoupçonnoit l'exiſtence ſur la terre, ils retomboient auſſi-tôt dans leur incertitude, ſans pouvoir ni rendre pleinement hommage à des vérités qu'ils n'appercevoient qu'à travers des nuages, ni les rejetter abſolument contre le cri de leur propre cœur, & le conſentement général de tous les peuples. Cette tradition univerſelle, qu'appuient tant

tres qui ſont moins des fictions réelles de leur part, que de fauſſes opinions dont ils ſont eux-mêmes convaincus, & qu'ils nous font adopter par le merveilleux ſous lequel ils les préſentent. Tel eſt ce paſſage d'Homere ſur Jupiter :

Il. 22, 210, &c.

Le Souverain des dieux dans ſa balance d'or,
A placé les deſtins & d'Achille & d'Hector.
Pour conſulter du ſort la ſentence éternelle,
Il les peſe avec ſoin de ſa main immortelle.
Du magnanime Hector les jours infortunés
Penchent, & vers la mort déja ſont entraînés.
Forcé par les deſtins, Apollon l'abandonne.

C'eſt d'après cette idée qu'Eſchile a composé une tragédie intitulée *la Ba-*

---

d'autres preuves morales, atteſte hautement l'exiſtence de ces vérités eſſentielles : & les fables abſurdes dont la Mythologie païenne les a défigurées, loin de rien ôter à cet argument de ſa force & de ſon évidence, prouvent ſeulement la profondeur des ténébres de la raiſon humaine. Elles font connoître le beſoin indiſpenſable d'une lumiere divine qui fixe tous les doutes, réuniſſe toutes les opinions, faſſe taire les paſſions ſoulevées contre des vérités qui les condamnent, & en ſoumettant l'eſprit & le cœur au joug d'une autorité ſupérieure, les faſſe repoſer avec confiance, dans l'attente d'un avenir ſi cher à la vertu, & que le vice ſeul peut redouter.

lance des ames (1), où il représente Thétis & l'Aurore placées aux deux côtés de la balance de Jupiter, & intercédant pour leurs fils Achille & Memnon, qui combattent l'un contre l'autre. C'est, comme on voit, une fiction imaginée par le Poëte, pour amuser ou frapper le Lecteur. Mais ce vers d'Homere,

Jupiter aux mortels dispense seul la guerre. Il. 4, 84

Et ceux-ci d'un autre Poëte :

Quand Dieu veut d'un mortel abattre la
puissance,
Lui-même de ses maux prépare la semence.

ces vers, dis-je, expriment la pensée des Poëtes, & les fausses opinions qu'ils ont sur la Divinité. Au contraire, dans ces descriptions des enfers, qui nous présentent, sous les noms les plus terribles, des spectres affreux, des torrens qui roulent des flammes, des lieux horribles & des tourmens épouvantables, il n'est personne qui ne sente combien le mensonge s'y trouve confondu avec la vérité, comme le poison est quelquefois mêlé dans les

(1) Elle est perdue avec bien d'autres de ce Poëte.

alimens. Auſſi Homere, Pindare & Sophocle ne croyoient-ils pas eux-mêmes ce qu'ils en ont écrit dans les paſſages ſuivans :

Là, du ſein de ces eaux brûlantes
Que couvre une éternelle horreur,
S'exhalent des vapeurs ſanglantes,
Dont l'enfer nourrit ſa fureur.

Od. 24, 11, &c. Ils vont, en cotoyant ces roches blanchiſſantes,
Où la mer vient briſer ſes vagues écumantes.

De l'empire des morts le gouffre ténébreux
Roule, au ſein de la nuit, ſes flots tumultueux.

Mais les plaintes que tant de Poëtes font ſur la mort & la privation de la ſépulture, qu'ils déplorent comme de grands malheurs :

Od. 11, 72, &c. Ne ſouffrez pas qu'ici, privé de ſépulture,
Aux vautours inhumains je ſerve de pâture.

Il. 22, 362, &c. Son ame pleine encor de force & de vigueur
S'envole, & de ſon ſort déplore la rigueur.

Epargnez ma tendre jeuneſſe ;
Laiſſez-moi de la vie éprouver les douceurs :
Que de ces lieux où regne la triſteſſe,
Mes yeux long-temps encore ignorent les horreurs.

Toutes

Toutes ces plaintes expriment les vrais ſentimens des Poëtes, & ſont la ſuite des fauſſes opinions qu'ils ont adoptées. C'eſt ainſi qu'ils font paſſer dans notre ame le trouble & la foibleſſe qu'ils éprouvent, & qui leur inſpirent ces diſcours.

La Poëſie ſacrifie ſouvent la vérité au deſir de plaire.

Pour arrêter le preſtige de leur ſéduction, il faut de bonne heure prévenir les jeunes-gens, que la poéſie fait peu de cas de la vérité; qu'il eſt même très-difficile à ceux qui ne cherchent que le vrai, de la démêler dans leurs fictions. Les Poëtes eux-mêmes en conviennent, & je puis citer en témoignage ces vers d'Empedocle:

Tout l'effort des humains ne ſauroit dévoiler
Ce qu'en nos fictions il nous plaît de céler.

& ceux-ci de Xenophane (1):

Il n'eſt point de mortel qui puiſſe bien
comprendre
Ce qu'en parlant des dieux mes vers ont fait
entendre.

(1) Xénophane, natif de Colophon, ville d'Ionie, fut diſciple d'Archelaüs, &, ſelon l'opinion la plus commune, contemporain de Socrate. Il vécut près de cent ans. La liberté avec laquelle il s'exprimoit ſur les Dieux, l'ayant fait chaſſer de ſa patrie, il ſe

De Rep. L. 2 & 3.

J'en ai encore pour garant Socrate lui-même, qui déclare dans Platon, qu'il n'a aucune intelligence de ces fictions poétiques. On sera donc moins disposé à en croire les Poëtes, lorsqu'on verra que les Philosophes y sont embarrassés, & se perdent dans ces recherches.

2d. Regle. La Poésie est un Art imitateur.

Voulez-vous garantir plus sûrement les jeunes-gens de cette séduction ? En leur mettant dans les mains les ouvrages des Poëtes, commencez par les avertir que la Poésie est un art imitateur & rival de la peinture: & non pas seulement dans ce sens si connu de tout le monde; que la poésie est une peinture parlante, & la peinture une poésie muette. Il faut, outre cela, leur

---

retira en Sicile & demeura à Zancle, aujourd'hui Messine, & ensuite à Catane, où il fonda la secte Eléatique, qui produisit plusieurs grands-hommes. Il écrivit contre Homere & Hésiode, pour combattre ce qu'ils avoient dit sur les divinités du paganisme. *Il n'est pas moins impie*, disoit-il, *de soutenir que les Dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent, puisqu'en l'un & l'autre cas, il seroit également vrai qu'ils n'existent pas toujours.* Il composa plusieurs poëmes sur des matieres philosophiques, sur la fondation de Colophon, & sur celle d'Elée, ville de Lucanie. On en trouve plusieurs fragmens dans Athenée.

apprendre que lorſque nous voyons dans un tableau la figure d'un lézard & d'un ſinge, ou le viſage d'un Therſite, le plaiſir & même l'admiration que cette vue nous cauſe, ne vient pas de la beauté des objets, mais de leur reſſemblance. Ce qui n'eſt point beau naturellement, ne peut jamais le devenir. Mais l'imitation vraie & naturelle d'un objet, agréable ou affreux, eſt toujours sûre de nous plaire. Si au contraire la peinture nous repréſentoit un objet hideux ſous des traits aimables, elle pécheroit contre la convenance, & ceſſeroit d'être vraiſemblable. Les Peintres imitent quelquefois des actions criminelles. Timomachus, par exemple, a peint Médée égorgeant ſes enfans: Théon, Oreſte qui poignarde ſa mere: Parrhaſius, Ulyſſe contrefaiſant le fou, & Chéréphane, des images laſcives. Faiſons bien ſentir aux jeunes-gens que, dans tous ces tableaux, ce n'eſt point l'action imitée que nous louons, mais l'imitation heureuſe que le Peintre en a faite. Comme la poéſie repréſente auſſi des actions & des mœurs criminelles, il faut qu'ils ſachent que dans ces peintures qu'ils admirent, ce n'eſt pas l'action même qui mérite leur approbation, mais le rapport & la convenance de l'imi-

tation avec l'objet représenté. Par exemple, le cri du cochon, le bruit d'une poulie, le sifflement des vents, & le mugissement des vagues sont désagréables à entendre. Ils plaisent cependant, quand ils sont bien imités, comme faisoit Parmenon pour le cri du porc, & Théodore pour celui de la poulie. Nous avons horreur d'un malade couvert d'ulceres : mais nous voyons avec plaisir le Philoctete d'Aristophon, & la Jocaste expirante de Silanion (1).

---

(1) On voit aisément quelle est la source du plaisir que nous cause l'imitation d'un objet, dont la présence nous révolte, quoique l'imitation ne nous plaise que par sa ressemblance avec l'objet imité. Dans la nature même, la vue d'un objet désagréable blesse nos sens délicats, & nous fait éprouver une sensation pénible qui nous porte à nous en éloigner. Mais dans la représentation de l'objet même le plus affreux, nos sens ne sont pas offensés ; & le plaisir que l'ame éprouve à comparer l'objet naturel avec l'imitation que l'art en a faite, n'est mêlé d'aucun sentiment désagréable qui l'afflige. En général dans toute imitation, quoique le mérite consiste principalement dans la ressemblance, les objets même agréables ne nous sont pas présentés, tels précisément qu'ils sont dans la nature. L'art se permet de retrancher & d'ajouter à son gré tout ce qu'il croit propre à

Un jeune homme donc, en lisant ce que les Poëtes font dire & faire à Thersite, ce personnage ridicule, au ravisseur Sisyphe, au corrupteur Batrachus, doit

Il faut distinguer l'art de l'imitation, des actions imitées.

remplir son objet. Il abandonne ce qui ne lui paroît pas susceptible d'un effet heureux :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Hor. Art Poët. v. 149, &c.

Il trie, il sépare entre les beautés éparses que la nature lui offre, les traits & les couleurs qui peuvent donner à ses tableaux le plus de perfection possible. Ainsi sans altérer le fonds des objets naturels, il les embellit avec goût : il substitue à une vérité trop simple, une vraisemblance bien plus intéressante ; & souvent il porte l'illusion & le prestige jusqu'à nous faire aimer par une imitation heureuse, ce qui dans la nature, nous eut inspiré de l'aversion & de l'horreur.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs.
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et pour nous divertir nous arracha des larmes.

Boil. Art. Poëtiq. Ch. 3, v. 1, &c.

Cette illusion est sans doute un des plus grands effets des arts imitateurs, & un des plus vifs plaisirs que l'esprit puisse goûter.

louer l'art du Poëte imitateur, & détester les actions imitées. Il y a, sans doute, une grande différence entre bien imiter, & imiter une bonne action. La bonté de l'imitation consiste dans le rapport & dans la convenance de l'objet imité, avec la peinture qu'on en fait. Des objets naturellement hideux doivent être peints sous des couleurs hideuses. Les pantoufles que Démonide (1) avoit perdues, & qu'il souhaitoit qui fussent bonnes à celui qui les avoit volées, étoient d'une forme désagréable; mais elles alloient aux pieds de Démonide. Dans les passages suivants:

Eurip. Phénic.

Si l'on peut quelquefois justifier le crime,
C'est sur tout pour régner qu'il devient légitime.

Eurip. Ixion.

D'une exacte justice affectez les dehors,
Et par-là du public gagnez la confiance.
Cependant en secret, faites tous vos efforts,
Pour voir régner chez vous une heureuse opulence.

Pourrai-je d'un Talent faire le sacrifice,
Et ne pas vivre malheureux?

---

(1) *Qui avoit les pieds contrefaits*. Ce Démonide étoit Maître d'école.

Cette perte à jamais deviendroit mon ſupplice :
Le paiſible ſommeil fuiroit loin de mes yeux.
Et qui ſait ſi Plutus juſtement irrité
Du mépris de ſa bienfaiſance,
Juſque dans les enfers pourſuivant ſa vengeance,
Ne m'y puniroit pas de mon impiété ? (1)

Toutes ces maximes ſont viſiblement fauſſes & pernicieuſes. Et c'eſt pour cela même qu'elles conviennent à Etéocle, à Ixion, à un vieux uſurier.

3e. Regle. Les Poëtes font ſouvent entendre qu'ils n'approuvent pas ces ſortes de fictions.

Prévenons donc les jeunes-gens que les Poëtes eux-mêmes n'approuvent pas les diſcours qu'ils rapportent, & qu'ils les attribuent à deſſein à des hommes pervers. Alors ils ne ſe laiſſeront pas tromper par l'eſtime qu'ils ont pour les Poëtes. Au contraire, l'opinion défavorable qu'ils concevront pour la perſonne

(1) J'ai ſuivi, dans le premier vers de ce paſſage, les corrections de Grotius, qui rendent le texte beaucoup plus clair & mieux ſuivi. La leçon ordinaire, *τάλαντον εἰ προὶζ μοὶ λαβὼν*, ne préſente qu'une conſtruction forcée. On voit que dans ce paſſage c'eſt un vieux uſurier qui délibere s'il prendra une femme, apparemment peu honnête, mais qui lui apportoit en dot un talent, dont il ne pouvoit ſe réſoudre à faire le ſacrifice.

qui parle ou qui agit, décréditera dans leur esprit ses paroles ou ses actions. Pâris, dans l'Iliade, après avoir abandonné le champ de bataille, va cacher sa honte dans les bras d'Helene. Comme le Poëte ne rapporte d'aucun autre guerrier que de Pâris, homme lascif & adultere, une pareille infamie, il nous montre évidemment par là qu'il le blâme & le condamne. Il faut examiner aussi dans ces occasions, si le Poëte lui-même ne donne pas à connoître par quelqu'endroit, qu'il désapprouve ce qu'il rapporte, comme fait Ménandre dans le prologue de sa Thaïs.

Il. 3, 447, &c.

Muse, dis-moi le nom de cette Belle
Dont les regards, les propos imposteurs,
De l'artifice escorte trop fidelle,
Sement par-tout leurs piéges séducteurs:
Qui tour-à-tour attirante & cruelle
A si haut prix sut mettre ses faveurs,
Dans ses liens engagea tant de cœurs,
Feignit d'aimer, & n'aima jamais qu'elle.

Sagesse d'Homere à cet égard.

Nul Poëte n'est, en ce point, égal à Homere. Il juge toujours d'avance les actions ou les discours de ses héros, par la maniere dont il les loue ou les blâme.

Par exemple, dans les louanges :

Il parle, & de ces mots où la douceur respire &c. Od. 6, 148.

ou bien :

Par un sage discours il retient ces guerriers. Il. 2, 189.

Au contraire veut-il blâmer, il le fait si bien entendre, qu'il semble nous dire d'éviter ces actions pernicieuses & funestes. Avant que de raconter la maniere dure & inhumaine dont Agamemnon traita le grand Prêtre Chrysès, il nous y prépare par ces mots :

Agamemnon qu'irrite une juste priere, Il. 1, 24, &c.
Ecarte sans pitié ce respectable pere,

c'est-à-dire qu'il le renvoie avec une dureté contraire à toute décence. De même, lorsqu'il met dans la bouche d'Achille, ces termes si injurieux pour Agamemnon :

Lâche, dont la bassesse égale la fierté ; Il. 1, 225.

il en porte son jugement par ces mots qui précédent :

Minerve disparoît : mais Achille irrité, Ib. 223, &c.
Et suivant de son cœur le transport téméraire,
En termes outrageux exhale sa colere.

Il nous avertit par-là qu'on ne peut que mal parler, lorsqu'on se livre à son ressentiment. Il en est de même des actions qu'il rapporte, par exemple du traitement que fit Achille au cadavre d'Hector :

Il. 23, 24. Il dit, & cette vue animant sa fureur,
Près du corps de Patrocle, objet de sa douleur,
Traînant du grand Hector la dépouille sanglante,
Il assouvit sur lui sa rage impatiente.

Quelquefois, c'est après le récit des actions qu'il en fait la censure ; sur l'adul-
Od. 8, 329. tere de Mars & de Vénus, il fait dire aux Dieux :

Le crime rarement jouit d'un long bonheur ;
Il tombe tôt ou tard dans les mains d'un vengeur.

Sur l'orgueil & la fierté d'Hector :

Junon, à ce discours dicté par l'arrogance,
Il. 8, 198. S'indigne, & contre Hector prépare sa vengeance.

Enfin sur la fléche que Pandarus lance contre Ménelas au mépris du traité :

Il. 4, 104. L'imprudent Pandarus sur la foi de Pallas,
Tend son arc.

Il ne faut qu'une légere attention pour remarquer dans les Poëtes ces courtes réflexions qui font connoître leur façon de penser sur la conduite de leurs héros.

Les Poëtes montrent quelquefois dans les évenemens mêmes, ce qu'ils pensent de ces fictions.

Mais quelquefois ils présentent des leçons dans les événemens mêmes ; c'est ce qu'Euripide fit sentir à ceux qui lui reprochoient d'avoir donné à son Ixion trop de scélératesse & d'impiété. « Aussi, » répondit-il, ne l'ai-je laissé sortir de la » scene, qu'après l'avoir attaché à la » roue ». Ces sortes de leçons indirectes se trouvent aussi dans Homere, & il est facile de les y appercevoir sous l'écorce de ces fictions, & de celles même qu'on blâme le plus en lui. Ces fables que les Anciens appelloient *énigmes* (1), & que nous nommons *allégories* (2), ont été souvent détournées par les Commentateurs à des sens absolument forcés & étrangers à celui du Poëte. Ils ont dit,

Rapport des allégories poétiques avec la morale.

(1) Mot-à-mot : *des soupçons.*

(2) Ὑπονοία, signifie proprement soupçon. Ici il exprime une chose qui cache un autre sens que celui qu'elle présente, un discours allégorique qui couvre sous un langage figuré, quelque vérité morale. Dans ces sortes d'allégories, les sens les plus simples sont toujours les meilleurs, & doivent être préférés à des interprétations plus subtiles, & peut-être plus ingénieuses, mais aussi moins naturelles.

Od. 8, 126. par exemple, que l'adultere de Vénus & de Mars qui fut découvert par le Soleil, signifioit que les personnes nées sous l'aspect de Vénus & de Mars, quand ces Planetes sont en conjonction, sont sujettes à l'adultere, & que si leur naissance concourt avec le lever du soleil, leurs adul-
Il. 14, 197. teres sont découverts. La fable de la ceinture de Vénus, que Junon emprunta pour surprendre Jupiter, représente, selon eux, l'épuration de l'air par le mélange du feu. Mais pourquoi recourir à ces interprétations forcées, lorsque le Poëte lui-même nous en donne de si naturelles? Qui ne voit avec un peu d'attention que par la fable de Mars & de Vénus, le Poëte veut nous faire entendre, qu'une musique efféminée, des chansons libres, des entretiens lascifs portent la corruption dans les mœurs, énervent les esprits, inspirent aux hommes le goût des délices & des voluptés, & font aimer, comme dit Homere lui-même,

Od. 8, 249. Les vêtemens lascifs, les bains délicieux,
Et le tendre duvet siége de l'indolence.

C'est pour cela qu'il fait dire par Ulysse au Musicien Démodocus:

Ib. 5, 492. Laisse de tes chansons les airs voluptueux,
Et chante d'Ilion les travaux belliqueux.

Par-là il insinue que les Musiciens & les Poëtes doivent prendre de personnes sages, le sujet de leurs poésies & de leurs chansons. Dans la fable de Junon, il nous fait sentir avec art que l'amour que les femmes inspirent par le seul effet de leurs charmes & de leurs caresses artificieuses, non-seulement est une ardeur passagere bientôt suivie du dégoût; mais qu'*il se change* en haine & en aversion, lorsqu'une fois la passion est satisfaite. C'est ce que montrent les menaces de Jupiter à Junon:

Penses-tu que jamais de perfides délices Il. 15, 320.
Me fassent oublier tes lâches artifices?

C'est ainsi que la peinture & le recit des mauvaises actions, loin de nuire aux Lecteurs, leur deviennent au contraire utiles, quand on a soin de faire remarquer la honte & le dommage qu'elles attirent. Les Philosophes, pour nous instruire, tirent leurs exemples des choses véritables: les Poëtes produisent le même effet par des fictions & des exemples dont ils sont eux-mêmes créateurs.

4e. Regle Les contrariétés qui se trouvent dans les

Mélanthius disoit, ou sérieusement ou en plaisantant, qu'Athenes devoit son salut aux divisions de ses Orateurs: comme

Poëtes, doivent balancer leur autorité.

ils ne portoient pas tous leurs efforts du même côté, il se faisoit par leur discorde, un contrepoids qui maintenoit la République dans un juste équilibre. Il en est de même des contradictions qui se trouvent dans les Poëtes. Comme elles balancent la confiance qu'on peut avoir en eux, ils nous entraînent moins facilement dans leurs fausses opinions. Lors donc qu'en rapprochant leurs différens passages, on les trouve opposés entr'eux, il faut se ranger au sentiment le plus raisonnable. Par exemple :

Ah! trop souvent les dieux provoquant nos
malheurs,
De nos fautes, mon fils, sont les premiers
auteurs.

A ce passage opposons celui-ci :

Souvent pour s'excuser de leur scélératesse,
Les mortels des dieux-même accusent la
sagesse.

Dans d'immenses trésors mettez votre bonheur ;
Laissez à qui voudra les vertus & l'honneur.

Voici un passage tout contraire :

Qu'il est bas de n'avoir qu'une vile richesse,
Et de ne posséder ni talent ni sagesse!

Quoi, pour ſervir les dieux, faut-il ſe
tourmenter?
Penſe-tu par ta mort devoir les honorer?

Je mourrai, s'il le faut; cette mort honorable
N'aura rien à ce prix que de doux & d'aimable.

Aux maximes dangereuſes, en oppoſer de plus ſaines qui ſe trouvent dans les mêmes Poëtes.

Il ſera facile aux jeunes-gens de trouver eux-mêmes la réponſe à ces maximes déraiſonnables, ſi, comme on l'a déja dit, on forme leur eſprit à diſcerner ce qu'il y a de meilleur. Ne peut-on pas réfuter ſur-le-champ ces maximes par elles-mêmes? Il faut leur en oppoſer de contraires que le Poëte aura établies en d'autres endroits de ſes ouvrages, ſans néanmoins s'en prendre à lui & l'accuſer d'inconſéquence. Car il faut toujours ſuppoſer que ces contrariétés ne ſont de ſa part que des jeux ou des convenances de caractere dans ſes perſonnages. Quand Homere nous repréſente les Dieux qui ſont bleſſés par des hommes, ou qui ſe renverſent les uns les autres dans leurs querelles, nous pouvons lui dire auſſitôt d'après lui-même :

Tu pouvois nous tenir des diſcours plus ſenſés. Il. 7, 358.

Tu le fais même en pluſieurs endroits de tes ouvrages, où parlant des Dieux

avec bien plus de décence, tu nous dis:

Od. 4, 805. Jamais d'aucun souci les Dieux ne sont troublés.

Ib. 6, 46. Des habitans du ciel l'assemblée immortelle,
Goûte les fruits heureux d'une paix éternelle.

Il. 24, 525, &c. Les malheureux mortels aux chagrins sont livrés;
Mais de plaisirs les Dieux sont toujours enivrés.

Voilà les véritables opinions qu'on doit avoir des Dieux: les autres ne sont que des fictions imaginées par les Poëtes pour charmer ou étonner les Lecteurs. Par exemple, à ces vers d'Euripide:

Ah! trop souvent les Dieux font servir leur puissance
A tromper des mortels la crédule imprudence,

il est facile d'oppóser ce qu'il dit lui-même ailleurs avec bien plus de raison:

Si les dieux nous trompoient, il ne seroient plus Dieux.

Cette maxime de Pindare qui respire la haine & la vengeance:

Isthm. Od. 4. Pour se venger d'un objet odieux
Il n'est rien qu'on ne doive faire,

peut être réfutée par cette autre du même Poëte :

Dans un injuste dessein, Ib. Od. 5.
Un mortel ose-t-il se plaire ?
Souvent une tragique fin
D'un desir criminel est le juste salaire.

A ces vers de Sophocle :

Les biens acquis par l'imposture
Sont toujours doux à posséder ;

opposons ceux-ci du même Poëte :

Les fruits qui naissent du parjure,
Ne sont pas faits pour prospérer.

Ces éloges de la richesse :

Il n'est point de séjour à l'or impénétrable.
Tout s'ouvre devant lui, tout cede à ses attraits.
La pauvreté perd même les bienfaits
Qu'offroit à ses desirs le destin favorable.
La laideur, la difformité,
Quand elle est jointe à l'opulence,
Reçoit des mains de l'éloquence,
Tous les tributs qu'on rend à la beauté.

ces éloges, dis-je, sont combattus

par plusieurs passages de Sophocle, & entr'autres par ceux-ci :

Le pauvre vertueux, pour monter aux honneurs,
Doit avoir part à nos suffrages.

La vertu quoique pauvre, au sein de ses malheurs,
Ne perd rien de ses avantages.

A quoi servent les biens, les honneurs, l'abondance ?
Quand de soins un essain rongeur
Empoisonne leur jouissance,
Et verse sur nos jours un chagrin destructeur.

Ménandre a loué quelque part, dans les termes les plus passionnés, le pouvoir de la volupté :

Tout ce qui vit & qui respire,
Tout ce que le soleil éclaire de ses feux,
Et sur la terre & dans les cieux,
Suit de la volupté l'inévitable empire.

Mais ailleurs, il nous rappelle à des sentimens plus honnêtes, & nous inspire de l'horreur pour les plaisirs des sens.

D'un cœur voluptueux l'opprobre est le partage.

En rapprochant ainsi, & comparant

ensemble ces passages contraires, ou l'on aménera les jeunes gens à adopter les meilleurs, ou du moins on détruira l'impression des autres.

Si l'on ne trouve pas dans un même Poëte, des maximes saines qu'on puisse opposer aux mauvaises, il sera facile d'en prendre dans d'autres auteurs estimés, & de mettre en balance les unes avec les autres, pour tourner l'esprit des jeunes-gens vers les opinions les plus sensées. Bien des gens, par exemple, sont ébranlés par ce vers du Poëte Alexis (15) :

5e. Regle. Opposer aux fausses opinions des Poëtes, les maximes saines d'Auteurs estimés.

Le sage des plaisirs doit faire son étude:
Entre les ris, le vin, & l'amour & les jeux,
Couler des jours sereins, exempts d'inquiétude,
C'est le seul art de vivre heureux.

Mais pour en affoiblir l'impression, il

(15) Alexis, Poëte comique, étoit de Thurium, ville de la grande Grece, auprès du golphe de Tarente; c'est l'ancienne Sybaris. Il étoit oncle paternel du fameux Ménandre, & eut un fils nommé Stéphanus, qui fut, comme lui, Poëte comique. Alexis avoit composé deux cens quarante-cinq Comédies, dont Athenée nous a conservé plusieurs fragmens, tous dignes d'un Sybarite voluptueux, qui ne connoît & ne prêche que le vin & la bonne chere.

Suid.

faut leur rappeller cette parole de Socrate : que les voluptueux ne vivent que pour manger, & que les hommes raisonnables ne mangent que pour vivre.

Contre un pervers la malice est permise,

a dit un Poëte. Maxime qui semble nous porter à devenir nous-mêmes méchans, pour punir la méchanceté des autres. On peut la réfuter par la réponse de Diogene, à un homme qui lui demandoit, comment il pourroit se venger de son ennemi : *en devenant homme de bien*. Un autre mot de ce Philosophe peut servir à rassurer tous ceux que découragent ces vers de Sophocle sur l'initiation aux mysteres :

Trois fois heureux ces mortels estimables
Qui des mysteres redoutables,
Ont pu pénétrer les secrets.
Seuls aux enfers dans une douce paix
De plaisirs enivrés ils couleront leur vie :
Mais les humains à qui les Dieux
N'auront pas accordé cette faveur chérie,
Y seront condamnés à des tourmens affreux.

« Et quoi ! s'écria Diogene à ces pa-
» roles, le filou Patæcion, parce qu'il a

» été initié aux mysteres, sera dans les » enfers plus heureux qu'Epaminondas ». Timothée (1) avoit en plein théâtre, appellé Diane, *insensée*, *furieuse*, *enragée*; « Puisse-tu, lui dit Cinésias, avoir » une fille qui lui ressemble ». Le Poëte Théognis ayant dit quelque part :

Dans les liens de l'indigence
Quand un mortel est retenu,
Il devient, pour agir, sans force & sans vertu,
Et sa langue captive est réduite au silence.

« Comment donc, lui dit Bion (2), » pauvre comme tu l'es, nous étourdis-tu » de ton babil ».

Il faut profiter aussi de ce qu'il peut y avoir dans ces passages mêmes, de propre à rectifier la pensée du Poëte. Les cantharides sont un poison mortel (3) : cepen-

6e. Regle. Un seul mot inséré quelquefois dans ces passages, sert à les rectifier.

(1) Timothée étoit d'Athènes, où il florissoit dans le second âge de la Comédie. Suidas donne les titres de quatre de ses Comédies. Cinésias, que Plutarque cite aussi-tôt après, étoit Thébain, & Poëte Dithyrambique.

(2) Nous avons parlé ailleurs de ce Philosophe.

(3) Ce n'est point de la piquure des cantharides qu'il faut entendre ce passage de Plu-

dant les Médecins en emploient les pieds & les aîles, pour arrêter l'effet de leur venin. Ainsi, dans les Poëtes, un mot, une expression peuvent corriger des pensées qui présentent un sens vicieux, & en affoiblir l'impression. C'est par-là qu'on éclaircit ce qu'un passage peut avoir d'équivoque, comme dans ces vers d'Homere :

Od. 4, 197 Pressés par la douleur les mortels malheureux
S'abandonnent aux pleurs, s'arrachent les cheveux.

& dans ceux-ci déja cités :

Il. 24, 525. Aux humains malheureux les dieux dans leur colere,
Filent des jours tissus de peine & de misere.

Il ne dit pas que les Dieux filent à tous les humains des jours de peine & de dou-

---

tarque ; elle n'est point mortelle. C'est leur usage intérieur qui en fait un des poisons les plus violens. Nous avons dans l'antiquité plusieurs exemples de gens qui se sont empoisonnés en avalant des cantharides. Les parties odorantes qu'exalent ces insectes, sont très-corrosives ; on ne doit les ramasser qu'avec précaution.

leur ; mais à ceux qui n'ont ni raison ni prudence, & qu'il appelle *malheureux* ou *misérables*, parce que le défaut de sagesse les rend dignes de pitié.

7e. Regle. Bien connoître la véritable propriété des termes, & leurs diverses acceptions.

Il est un autre moyen de donner à ces passages équivoques, une explication favorable, & de prévenir les mauvais effets qu'ils pourroient produire. C'est de faire bien connoître aux jeunes gens la propriété de certaines expressions familieres aux Poëtes, plutôt que de s'arrêter à l'explication des termes extraordinaires & inusités qui s'y rencontrent (1). C'est, par exemple, une sorte d'érudition qui peut avoir quelqu'agrément, que de savoir que le mot *riguedaneh*, signifie une mort funeste, parce que les Macédoniens appellent la mort *danos* ; que chez les Etoliens, *cammonieh* signifie une victoire qui est le fruit du travail & de la patience : que les Dryopes appellent les Démons *Popoi*. Mais une connoissance bien plus utile & plus nécessaire, pour

(1) Mot-à-mot : *Les Gloses*. Les Grecs appelloient γλῶτται les mots extraordinaires, empruntés des autres pays, ou surannés & inusités, tels que ceux que Plutarque rapporte ensuite. C'est pour l'explication de ces termes extraordinaires que sont faits les Ouvrages nommés *Glossæ veteres*.

tirer du fruit de la lecture des Poëtes; c'est de connoître les acceptions qu'ils donnent aux noms des *Dieux*, aux termes qui expriment les *biens* & les *maux*; ce qu'ils entendent par *ame* & par *destinée*: s'ils prennent toujours ces mots & bien d'autres dans une même signification, ou s'ils leur en donnent plusieurs différentes. Le mot *oicos* signifie quelquefois *maison*, comme dans ce vers d'Homere

Od. 5, 42. Sa superbe *maison* dans les airs élevée.

Quelquefois les *biens*, les *richesses*, comme dans celui-ci;

Ib. 4, 318. Par tous ces ravisseurs ma *maison* dévorée

Biotos se prend souvent pour *vie*.

Il. 13, 562. Mais le Dieu de la mer qui veille sur sa *vie*,
Affoiblit tous les coups dont elle est assaillie.

Il signifie *richesse* dans le passage suivant:

Od. 13, 419. D'avides étrangers qui consument ma *vie*.

Homere se sert du verbe *aluein*, tantôt pour *se chagriner*, *se livrer à la douleur*:

Il. 5, 352. La déesse à ces mots *de douleur transportée*:

Tantôt

tantôt pour s'enorgueillir, se laisser aller à une joie excessive :

La défaite d'Irus énorgueillit ton cœur ? Od. 8, 352.

Thoazein signifie *se mouvoir*, *s'agiter avec impétuosité*, comme dans Euripide :

Des flots de l'Océan un monstre affreux s'élance.

ou bien, *être assis*, comme dans Sophocle :

Que veulent ces enfans près de l'autel assis
Qui ceints de rameaux verds frappent l'air de leurs cris (1) ? Œd. Tyr. v. 2, &c.

Comparer les termes avec les sujets dans lesquels on les emploie.

Pour s'assurer du vrai sens de certains termes, qui, comme l'enseignent les Grammairiens, changent de significa- tion selon l'usage qu'on en fait, il faut

(1) Mot-à-mot : *Pourquoi êtes-vous assis sur ces siéges, couronnés de branches suppliantes* ? Les supplians portoient des branches d'olivier, & s'asseyoient près des foyers ou des autels. C'étoit dans quelques pays la maniere de supplier la plus respectée même dans les ennemis. Voyez dans Plutarque, Thémistocle chez le Roi d'Epire.

les comparer avec les matieres que l'on traite. Dans ces vers d'Héſiode :

Op. & Di. L. 2, 261.

Que d'autres faſſent cas des plus petits vaiſſeaux.
Moi, c'eſt ſur les plus grands que j'affronte les flots.

le mot *ainein* qu'il emploie pour, *faire cas*, ſignifie la même choſe qu'*epainein* qui proprement veut dire *louer*. Mais ici il ſe prend pour refuſer ; comme dans le langage ordinaire, nous diſons: *je vous remercie : je vous ſuis très-obligé*, lorſque nous ne voulons point de quelque choſe qu'on nous offre. Auſſi veut-on que le nom d'*Epainch* qu'on donne à Proſerpine, & qui ſignifie louable, déſigne que c'eſt une Déeſſe redoutable & funeſte. Mais pour appliquer cette diſtinction qui regarde les mots à des objets plus importans, apprenons d'abord aux jeunes-gens, par rapport aux Dieux, que les Poëtes emploient leurs noms, tantôt pour les déſigner eux-mêmes, tantôt pour exprimer certaines facultés qu'on leur attribue, & auxquelles on donne les noms mêmes des Dieux. Dans les vers ſuivans, par exemple, il eſt évident que c'eſt le Dieu Vulcain lui-même que le

Les noms des Dieux.

Poëte Archiloque implore :

Vulcain, entends ma voix, & sensible à
mes larmes,
Daigne, par ton secours, dissiper mes allarmes.

Mais, lorsque pleurant la mort de son beau-frere qui avoit péri dans la mer, privé des honneurs de la sépulture, il dit :

Ah! si dumoins Vulcain l'entourant de ses feux,
Eut daigné recueillir ses membres précieux ;

c'est du feu même qu'il parle, & non pas du Dieu. Dans ce serment d'Euripide :

J'atteste Jupiter, & Mars ce dieu terrible,

c'est des Dieux mêmes qu'il est question. Mais quand Sophocle dit :

Mars est un Dieu cruel, aveugle, furieux ;
Il enfante par-tout les maux les plus affreux.

le nom de *Mars* doit s'entendre de la guerre, comme dans ces vers d'Homere, il désigne le fer :

Et nous voyons rouler dans les eaux du
Scamandre, Il. 7, 131, &c.
Le sang de ces guerriers que Mars vient de
répandre.

Entre ces différens noms susceptibles de plusieurs significations (1), celui de Jupiter est pris, chez les Poëtes, pour le maître des Dieux, pour la fortune, souvent même pour le destin. Ainsi quand ils disent :

Il. 3, 276. Jupiter, vous qu'Ida reconnoît pour son Roi.

Jupiter, quel mortel est plus sage que toi ?

c'est du Dieu même qu'ils parlent. Mais lorsqu'en rapportant les causes des événemens, ils nomment Jupiter, comme dans ces vers d'Homere :

Il. 1, 3, &c. Aux plus braves guerriers sa colere funeste,
En peupla les enfers. Ainsi sur les mortels
Jupiter accomplit ses décrets éternels.

ils entendent alors le destin. Car dans ce dernier exemple, le Poëte ne croit pas que Dieu soit lui-même l'artisan des maux que les hommes éprouvent. Mais il veut nous montrer que par la nécessité même des événemens, les villes, les armées & les Rois qui se conduisent avec sagesse, ne peuvent manquer de réussir,

(1) Mot-à-mot : *Il faut savoir & se souvenir.*

& de s'assurer la victoire sur leurs ennemis : qu'au contraire, s'ils se laissent emporter à leurs passions, comme les Généraux de l'armée des Grecs, s'ils se livrent à des haines, à des querelles particulieres, ils essuient nécessairement des revers :

Tel est l'arrêt du sort ; d'un projet téméraire
Un funeste revers est la fin nécessaire.

Lorsqu'Hésiode fait dire par Prométhée à son frere :

Gardez-vous d'accepter ces présens dangereux, Op. & Di. L. 1, 65, &c.
Que Jupiter pour vous fait descendre des cieux.

c'est la fortune qu'il désigne sous le nom de Jupiter. Par les dons de ce Dieu, il entend ceux de la fortune, les richesses, les mariages avantageux, les sceptres, les empires, & généralement tous les biens extérieurs, dont la possession ne peut que nuire à ceux qui ne savent pas en faire un bon usage. Et comme Epimethée n'avoit ni prudence, ni sagesse, son frere lui fait entendre qu'il doit craindre une prospérité qui causera sa perte. Dans ces autres vers du même Poëte :

N'allez pas au hazard condamner l'indigence, Ib. L. 2, 333, &c.
Vous blâmeriez des Dieux la sage providence.

il appelle un don des Dieux, ce qui n'est qu'un accident de la fortune, & il insinue par-là qu'il ne faut pas blâmer ceux dont la pauvreté est un effet des rigueurs du sort; mais seulement ceux qui s'y précipitent par leur oisiveté, leur luxe & leur mollesse. Comme le mot *Fortune* n'étoit pas encore en usage; & qu'on voyoit dans la vie humaine ces vicissitudes continuelles que toute la prudence des hommes ne sauroit prévenir; les Poëtes employoient le nom de quelque Dieu pour celui de fortune. Ainsi dans le langage ordinaire, nous appellons les actions, les mœurs, les discours, & les hommes, célestes & divins. On peut, par ce moyen, entendre dans un sens favorable bien des choses que les Poëtes disent de Jupiter, & qui nous paroissent si peu sensées; comme celles-ci:

Il. 24, 527. A la porte des cieux deux tonneaux sont placés
Par eux de l'univers les destins sont réglés.
L'un des plus riches biens est la source féconde;
L'autre verse les maux qui désolent le monde.

Ib. 7, 69, &c. Pour nous livrer aux maux qu'il nous a destinés,
Le souverain des Dieux a rompu nos traités,

Od. 8, 81, &c. Dès cet instant fatal le maître du tonnerre,
Résolu de porter le trouble sur la terre,

Préparoit sourdement le germe des combats,
Qui des Grecs, des Troyens devoient armer
les bras.

Tout cela se dit de la fortune ou de la destinée, agens secrets dont l'opération nous est inconnue, & qu'il n'est pas en notre pouvoir de gouverner (1).

(1) Nous venons de voir que les Poëtes employoient quelquefois indifféremment les noms de la *fortune* & de Jupiter. Alors ils ne désignoient que la Providence divine qui préside seule à tous les évenemens, qui dispose & regle tout avec une sagesse souveraine, dont les fins & les moyens nous sont le plus souvent inconnus, & que toute la puissance ou la prudence humaine ne peuvent ni prévoir, ni empêcher. Mais souvent les anciens entendoient par fortune, une aveugle fatalité qui nécessitoit les hommes, rendoit inutile toute leur prévoyance, & sous l'empire de laquelle ils n'étoient, ni ne pouvoient être libres. Systême impie & destructeur des sociétés, qui ne tend à rien moins qu'à légitimer tous les crimes, en ôtant toute distinction du bien & du mal, en réduisant l'homme à la nécessité d'être vicieux, & ne lui laissant pas même des remords. La réalité d'une Providence supérieure qui régit l'univers, si fortement établie par les plus sages Philosophes du paganisme, & dont les preuves les plus multipliées attestent si hautement l'existence, réfute assez une opinion absurde, dont les partisans ne sauroient donner aucune idée raisonnable.

Mais lorſqu'ils ne diſent rien qui ne ſoit conforme à la raiſon & à la décence, alors c'eſt de Jupiter lui-même qu'ils parlent, comme dans les vers ſuivans :

Il. 11, 340, &c.

Hector qui dans les rangs avec fierté ſe
montre,
Du fils de Telamon évite la rencontre.

Jupiter n'aime point ces cœurs préſomptueux
Qui vont ſe meſurer à de plus braves qu'eux.

De ce trône ſublime où ſa grandeur réſide,
Aux grands évenemens Jupiter ſeul préſide,
Sous lui, les autres Dieux par de moindres
efforts,
Des faits moins importans font mouvoir
les reſſorts.

Le nom de vertu.

Il eſt bien d'autres mots que les Poëtes prennent dans pluſieurs ſignifications, & qu'ils appliquent à des choſes très-différentes. Tel eſt celui de *vertu*. Elle ne rend pas ſeulement les hommes bons, juſtes & ſages dans leurs actions & leurs diſcours ; ſouvent auſſi, elle leur procure de la gloire & du crédit : c'eſt pour cela que les Poëtes donnent à ces deux derniers avantages le nom de *vertu*, comme nous donnons aux fruits les noms des arbres qui les produiſent.

Ainsi quand un jeune homme lira ces différens passages :

Auprès de la vertu Dieu plaça le travail. Hes. Op. & Di. L. 1, 287.

En ce moment les Grecs qu'enflamme la vertu, Il. 11, 90, &c.
Vengent sur les Troyens tout leur sang répandu.

Que l'homme meurt content, quand un effort sublime
Le rend de la vertu l'honorable victime !

il doit entendre tout cela de la vertu même, cette droiture de raison, cette faculté divine que nous avons en nous-même, & qui forme la disposition la plus parfaite d'une créature intelligente (1). Mais en lisant ces autres passages :

Dans les cœurs des mortels Jupiter à son choix Il. 20, 242.
De la vertu fait croître ou resserre les droits.

(1) Mot à mot : *Qu'il croie que cela est dit de la faculté la meilleure & la plus divine en nous, par laquelle nous entendons la droiture de la raison, la perfection d'une nature raisonnable, & une disposition de l'ame, qui est d'accord avec elle-même*, ou bien *une disposition convenable à l'ame*. Car ὁμολογουμένην est susceptible de ces deux sens.

L'honneur & la vertu sont le fruit des richesses.

qu'il n'en conçoive pas de l'estime & de l'admiration pour les gens riches, comme s'ils pouvoient acheter la vertu à prix d'argent : qu'il n'imagine pas qu'il soit au pouvoir de la fortune d'augmenter ou de diminuer à son gré la sagesse. Le Poëte alors, par le nom de vertu, n'a pu entendre que la gloire, la puissance, la prospérité ou tout autre avantage de cette nature. Le mot de *mal* se prend quelquefois pour *malice*, mauvaise disposition du cœur, comme dans Hésiode :

Op. & Di. L. 1, v. 285. Le *mal* de son poison infecte l'univers.

Quelquefois il signifie, *misere*, *infortune*, comme dans Homere :

Od. 19, 360. Le *mal* hâte les jours d'une triste vieillesse.

Le mot de bonheur. On se tromperoit encore, si l'on croyoit que les Poëtes eussent du bonheur la même idée qu'en ont les Philosophes : qu'ils l'attachassent comme eux à l'assemblage de tous les biens, ou à une vie

parfaitement réglée sur les besoins & les desirs de la nature. Souvent, par un abus des termes, ils appellent heureux ceux qui sont riches, & nomment félicité la gloire & la puissance. Homere prend ces termes dans leur sens véritable, lorsqu'il dit :

Maître de tant de biens en suis-je plus heureux? Od. 4. 93.

& Ménandre dans ceux-ci :

Hélas d'une fortune immense
Je suis, il est vrai, possesseur :
Chacun vante mon opulence ;
Personne encor n'a vanté mon bonheur.

Mais ces vers d'Euripide :

Loin de moi le bonheur que peut troubler
la peine.

& ceux-ci du même Poëte :

La tyrannie est donc à vos yeux estimable,
Et vous êtes l'adorateur
D'une injustice favorable
Qui sur ses pas a fixé le bonheur :

ces vers jettent néceſſairement du

trouble & de la confuſion dans l'ame, ſi l'on ne prend les termes dans un autre ſens que leur ſignification ordinaire. Mais en voilà aſſez ſur cette matiere.

8e. Regle. Les vertus que les Poëtes imitent ſont toujours mêlées de vices.

Un principe qu'on ne peut trop répéter aux jeunes-gens, c'eſt que la poéſie dans ſes imitations ſe plaît à embellir les actions & les mœurs dont elle offre le tableau, ſans négliger cependant la vraiſemblance qui ſeule peut rendre l'imitation agréable & intéreſſante. Or toute imitation, pour avoir ce caractere de vraiſemblance, doit préſenter dans la conduite des hommes, les vices mêlés avec les vertus. C'eſt ainſi qu'Homere nous les montre dans ſes poëmes, bien oppoſés en cela aux principes des Stoïciens, qui veulent que le vice & la vertu ſoient dans l'homme ſans aucun mélange; que le ſage ne faſſe que du bien, & l'inſenſé que du mal (1). Voilà ce qu'on entend dans leurs écoles. Mais dans le cours ordinaire de la vie, tout, dit Euripide,

Eſt de biens & de maux un éternel mêlange.

(1) ἀμαθῆ *ignorant, inſenſé*, dans le ſens que lui attribuoient les Stoïciens, ſignifie la même choſe que vicieux.

La poésie, en s'écartant de la vérité, s'attache sur-tout à répandre de la variété dans ses ouvrages. Il résulte de cette diversité d'événemens, de grands intérêts, des passions vives & une surprise agréable, qui frappe & qui ravit. Un récit simple & sans fiction est aussi sans intérêt. C'est pour cela que les Poëtes ne donnent pas à leurs personnages une prospérité constante, ni une vertu parfaite. Les Dieux-mêmes, lorsqu'ils agissent dans les événemens humains, y sont représentés avec les passions & les erreurs des hommes. Sans ces contrariétés, sans ces discordances hardies dans les caracteres, qui mettent les passions en jeu, la poésie n'auroit plus de quoi frapper & étonner les esprits. D'après cela, il ne faut pas laisser croire aux jeunes-gens, que ces personnages célebres, dont les noms leur en imposent, aient tous été des hommes sages & justes, des Rois parfaits, des modeles de toute vertu. Préjugé funeste qui, en leur inspirant un respect aveugle pour tout ce que pourroient dire ou faire ces héros de l'antiquité, les rendroit sourds aux avis qu'on leur donneroit pour les mettre en garde contre des actions ou des discours semblables à ceux qu'expriment les vers suivans :

Il. 16, 97, &c. Fassent le roi des cieux, & Phébus, & Pallas,
Que ni Grecs, ni Troyens n'évitent le trépas;
Et que nous puissions seuls échappés du carnage,
Sur les murs d'Ilion assouvir notre rage.

Od. 11, 420, &c. De Cassandre aussi-tôt les douloureux accens
D'une nouvelle horreur vinrent glacer mes sens.
Clytemnestre à mes yeux, pour consommer son crime,
En fit de sa fureur l'innocente victime.

Il. 9, 452, &c. Ma mere entre en fureur & ne peut supporter
De voir une rivale à ses yeux l'emporter :
Et pour la détacher d'un époux infidele:
Elle osa m'inspirer de me faire aimer d'elle,
Je suivis ses conseils. (1)

Ib. 3, 365. O Jupiter! Quel Dieu fut plus cruel que toi?

Qu'en lisant ces vers, les jeunes-gens se gardent bien de les approuver : que pour faire montre de subtilité, ils ne cher-

(1) J'ai été obligé de déveloper un peu le texte, qui n'auroit pas été intelligible, détaché de ce qui précede.

chent pas à les excuſer, à couvrir ſous des noms ſpécieux, des actions condamnables. Mais qu'ils aient toujours préſent à l'eſprit que la poéſie étant un art *imitatif*, les perſonnages qu'elle fait agir ou parler, ne ſont pas des hommes d'une vertu parfaite & exempte de tout reproche : qu'ils ſont ſujets aux paſſions, à l'ignorance & à l'erreur ; quoique ſouvent, par l'effet d'un heureux naturel, ils réparent les fautes dans leſquelles ils ſont tombés. Un jeune-homme qu'on aura amené à cette ſage diſpoſition de n'admirer que ce qu'il verra de bon, & de blâmer ce qui ſera mauvais, pourra lire ſans danger les écrits des Poëtes. Mais s'il approuve, s'il admire tout, ſi ſubjugué par les noms impoſans de ces héros, il ne ſe permet pas même de faire uſage de ſon diſcernement pour juger leur conduite, il contractera, ſans s'en appercevoir, une foule de vices : il fera comme ces hommes qui imitoient juſqu'à l'attitude penchée de Platon & au bégaiement d'Ariſtote. Qu'il ſe tienne donc en garde contre ce reſpect ſervile, ce culte ſuperſtitieux, qui iroit à tout diviniſer dans ces grands hommes : qu'il oſe s'expliquer ſans crainte ſur leurs actions & leurs diſcours, & condamner en

eux le mal avec la même liberté qu'il approuve le bien.

Lorſqu'Achille, par exemple, voit la maladie ſe répandre dans le camp des Grecs, affligé de l'interruption que ſouffroient les opérations militaires, il aſſemble les chefs de l'armée. La conſidération qu'il avoit acquiſe par ſes exploits, l'y autoriſoit. D'ailleurs, comme il étoit verſé dans la médecine, & qu'après le neuvieme jour de la maladie, terme où l'on pouvoit juger de ſa nature, il avoit compris que ce n'étoit pas un accident naturel, mais qu'elle avoit une cauſe extraordinaire, il ſe leve, & au lieu de parler à l'aſſemblée, il s'adreſſe directement au Roi :

Il. 1, 59, &c.

Je crains, Agamemnon, que le courroux des Dieux
Ne nous force bientôt d'abandonner ces lieux.

Ces paroles n'ont rien que de convenable & de modéré. Mais lorſque Calchas balançant de s'expliquer, parce qu'il craint, dit-il, de s'attirer la haine du plus puiſſant des Grecs, Achille lui ordonne de parler, & lui proteſte avec ſerment, que tant qu'il reſpirera, per-

ſonne n'oſera mettre la main ſur lui :

Parlez ; vous fallut-il nommer Agamemnon, Ib. 92.

il ſort alors des bornes de la modération, & montre peu de reſpect pour le chef de l'armée. Il viole enſuite plus ouvertement les regles de la décence, lorſqu'emporté par la colere, il tire ſon épée, & menace de tuer Agamemnon. Mais bientôt, rentrant en lui-même,

Il s'arrête, & docile aux ordres de Pallas, Ib. 220, &c.
De ce fer menaçant il déſarme ſon bras :

il agit alors avec ſageſſe, & s'il n'a pas encore entierement réprimé ſa colere, il en arrête au moins les effets, avant qu'elle le porte à rien de criminel, & obéit à la voix de la raiſon. Agamemnon de ſon côté, montre une foibleſſe ridicule dans tout ce qu'il dit ou fait pendant l'aſſemblée. Mais rien n'eſt plus grand, ni plus digne d'un Roi que ſa conduite par rapport à Chryſeïs. Achille, lorſqu'on vient enlever Briſeïs de ſa tente :

S'aſſeoit ſeul à l'écart, & s'abandonne aux larmes. Il. 1, 349.

Au contraire, Agamemnon remet lui-même aux Députés de l'armée, & conduit au vaisseau cette femme dont il venoit de dire, qu'elle lui étoit plus chere que son épouse même. Il s'en sépare néanmoins, sans que sa passion lui arrache rien d'indigne de la Majesté Royale. Phénix, après avoir dit que son pere le chargea de malédictions, pour lui avoir enlevé sa concubine, ajoute :

Il. 9, 459, &c.

Ces discours furieux enflamment ma colere,
Et d'un fer meurtrier je menace mon pere.
Sans doute quelque Dieu vint arrêter ma main,
Et pour me détourner d'un barbare dessein,
Me retrace à l'esprit l'éternelle infamie,
Dont j'allois chez les Grecs déshonorer ma vie.
Le nom de parricide alloit m'être donné.

Aristarque a retranché ces vers dans Homere, craignant sans doute le mauvais effet qu'ils pouvoient produire. Pour moi, je les crois bien placés dans une occasion, où Phénix veut faire sentir à Achille les dangers de la colere, & combien d'actions criminelles cette passion inspire à ceux qui n'écoutent ni leurs

propres réflexions, ni les conseils de leurs amis. Il lui rapporte l'exemple de Méléagre, qui d'abord irrité contre ses concitoyens, avoit long-temps refusé de les défendre; mais qui ensuite leur avoit pardonné. Par-là d'un côté, il blâme la fougue des passions; & de l'autre, il loue ceux qui les domptent, ou qui en réparent les effets par un sage repentir.

9e. Regle. Considérer avec soin les actions & les paroles des personnages que les Poëtes font agir & parler.

Dans les exemples que je viens de rapporter le discernement est facile à faire, & l'on saisit sans peine l'intention de l'Auteur. Quand sa pensée est obscure, & laisse quelque doute dans l'esprit, il faut s'y arrêter, & apprendre aux jeunes-gens à distinguer les divers sens dont elle est susceptible (1). Par exemple, si Nausicaé, en voyant Ulysse pour la premiere fois, conçoit pour lui la même passion que la Nymphe Calypso : que déja nubile, & ne se proposant qu'une basse volupté, elle dise dans cette vue à ses suivantes : . . . . .

Si jamais le destin, d'accord avec mon cœur, Od. 6, 224, &c.
Pouvoit d'un tel époux m'accorder la faveur:

(1) J'ai usé de développement pour éclaircir la pensée, qui étant très-serrée dans le texte, eut été obscure, rendue avec la même précision qu'elle a dans le grec.

dans ce cas, on ne peut que blâmer son peu de retenue; & son amour pour le plaisir. Au contraire, si jugeant des mœurs d'Ulysse par l'entretien qu'elle vient d'avoir avec lui, l'estime qu'elle conçoit pour sa sagesse, lui fait souhaiter de l'avoir pour époux, plutôt qu'un de ses concitoyens qui ne seroit qu'un pilote grossier, ou un baladin méprisable, on ne peut alors qu'approuver son desir. De même, quand Pénélope s'entretenant d'un ton familier avec ses poursuivans, reçoit d'eux en présens des robes & des bijoux, & qu'Ulysse se réjouit de voir son épouse,

Ib. 8, 281, &c. Flattant d'un vain espoir ses crédules amans,
Recevoir de leurs mains de si riches présens:

si sa joie n'est que l'effet d'un bas & sordide intérêt, il est plus lâche & plus méprisable que ce Poliagre de qui l'on dit dans la Comédie:

De courtisans environné
Poliagre avec faste étale l'opulence:
C'est que chez lui cet époux fortuné
Nourrit la chevre aux cornes d'abondance.

Mais s'il est content de voir que l'es-

pérance qu'ils ont d'époufer Pénélope, les livrera plus sûrement à fa vengeance, fa joïe n'a rien que d'honnête & de légitime. Dans cette autre occafion, où il compte les préfens qu'Alcinoüs lui avoit fait, & que les Phéaques ont laiffé fur le rivage, après l'y avoir débarqué lui-même; fi dans l'abandon où il fe trouve, & dans une auffi grande incertitude de fon fort, il n'eft réellement occupé que de fes richeffes; s'il craint que fes conducteurs

N'emportent avec eux quelqu'un de ces préfens; Od. 13. 216

on ne peut trop détefter une telle avarice. Mais fi, comme d'autres le penfent, doutant que les gens d'Alcinoüs l'aient débarqué à Ithaque, il ne veut s'affurer de la confervation de tous ces préfens, que pour être certain de leur fidélité; perfuadé qu'ils ne l'auroient pas conduit & abandonné dans une terre étrangere, fans toucher à fes richeffes; alors fa conjecture eft fenfée, & l'on ne peut que louer fa prudence. Bien des gens n'approuvent pas non plus qu'il refte endormi pendant qu'on le débarque; ils citent à ce fujet une tradition établie chez les Thyrrhéniens, qu'Ulyffe

étoit naturellement dormeur, & que ce défaut le rendoit souvent d'un abord difficile. Mais si son sommeil n'étoit pas réel, & que d'un côté, honteux de renvoyer les Phéaques, sans les recevoir dans son palais, ni leur faire des présens : de l'autre, ne pouvant les introduire chez lui sans être reconnu de ses ennemis; pour se tirer de cet embarras, il ait feint de dormir, alors on doit approuver l'expédient dont il use.

C'est sur-tout dans la lecture des Tragédies, qu'il faut que les jeunes-gens usent de précaution.

En faisant faire aux jeunes-gens ces sortes de remarques, en louant les bonnes actions, & blâmant les mauvaises, nous préviendrons les impressions funestes des unes & nous exciterons en eux une émulation louable pour les autres. Cette précaution est sur-tout néçessaire dans la lecture des Tragédies, où souvent on cherche à pallier des actions criminelles par des discours artificieux & séduisans. Il n'est pas toujours vrai

> Qu'on ne peut bien parler d'une action
> mauvaise,

comme le prétend Sophocle. Car lui-même il excuse souvent les actions les plus condamnables par des discours

imposans (1) & des prétextes plausibles. Euripide nous représente Phédre accusant Thésée d'avoir été cause par ses torts envers elle, de son amour criminel pour Hippolyte. Dans sa Tragédie des Troyennes, il fait parler Hélene avec cette même liberté : elle prétend qu'Hécube est plus punissable qu'elle-même, pour avoir mis au monde Pâris son adultere. Accoutumons les jeunes-gens à ne pas approuver de tels discours, sous prétexte qu'ils sont adroits & subtils ; à ne pas s'en laisser imposer par ces frivoles prétextes ; mais à les rejetter avec horreur, à les croire, autant ou plus dangereux que les actions mêmes qu'on veut excuser (2).

---

(1) Mot à mot : *Des propos rians, & des raisons d'humanité.*

(2) Plutarque ne dit rien de trop. Quelque dangereux que soient les mauvais exemples, tant qu'on ne travaille point à justifier les vices par des raisons spécieuses, on ne fait le mal qu'avec remords : & ce remords secret peut devenir une voix forte & salutaire, qui nous rappelle à la vertu. Mais quand le mal est érigé en principes, quand des Docteurs du mensonge veulent dépouiller le vice de cette difformité naturelle qui en éloigne les ames honnêtes ; bientôt les passions, n'étant plus retenues par le frein de la pudeur, franchissent

heureux ? Pourquoi ne lutteroit-il pas avec courage contre la fortune, pour s'élever lui-même, à proportion de ce qu'elle a voulu le rabaisser ? Pourquoi les vices de mes parens, si je suis homme de bien, m'ôteroient-ils cette confiance généreuse que ma vertu doit m'inspirer ? En combattant, par de telles réflexions, les fausses maximes des Poëtes, on ne sera pas exposé à devenir le jouet de leurs opinions (1). Le souvenir de cette pensée : *que l'homme foible & sans jugement est étonné de tout ce qu'il entend dire;* nous fera rejetter ce que nous verrons dans les Poëtes de faux & de nuisible, & nous lirons leurs ouvrages sans danger.

11e. Regle. Découvrir, sous l'enveloppe des fictions, le sens caché qu'elles renferment.

Dans les vignes, les branches & le pampre couvrent souvent de leur ombre des fruits qui échappent à la vue : de même, dans la poésie, les fictions & le langage figuré dont elle s'enveloppe, dérobent souvent aux jeunes-gens bien des vérités utiles. Voulons-nous leur faire éviter cet inconvénient ? accoutumons-les à découvrir sous cette enveloppe, tout ce qui peut former les mœurs &

(1) Mot à mot : *On ne présentera pas le flanc à tous leurs discours comme à un vent dangereux.* Métaphore, prise d'un vaisseau qu'un vent contraire a pris en flanc.

conduire à la vertu. Il eſt bon de les inſtruire en peu de mots ſur ces fictions : mais il ſuffit de les toucher en paſſant, & de laiſſer à ceux qui traitent à deſſein de ces objets, les longues diſcuſſions & la multitude des exemples.

12e. Regle. Obſerver la différence des perſonnages qui parlent.

Après avoir fait d'abord obſerver aux jeunes-gens la différence des perſonnages vertueux ou méchans que les Poëtes introduiſent dans leurs ouvrages, il faut les rendre attentifs aux actions & aux diſcours qu'ils leur prêtent, & qu'ils ont ſoin d'aſſortir aux caracteres. Voici comme Achille parle à Agamemnon, même dans la colere :

Il. 1, 163, &c.

Quand les Grecs d'Ilion auront été vainqueurs,
Je ne prétendrai pas égaler vos honneurs.

Therſite qui ſe plaint d'Agamemnon, parle bien autrement :

Il. 2, 22, &c.

De métaux précieux vos tentes ſont remplies,
Vous avez ſous vos loix des eſclaves choiſies;
Et quand de nos exploits les fruits ſont partagés,
Les premiers dons pour vous ſont toujours réſervés.

Achille dit ailleurs :

Ib. 1, 128. Si Jupiter un jour nous rend maîtres de Troie.

& Therſite ;

Il. 2, 231. D'un captif que nos mains auront chargé de fers. (1)

Lorſqu'Agamemnon faiſant la revue de l'armée, tient à Diomede un diſcours offenſant, celui-ci ne répond rien,

Ib. 4, 402. &c. Et du premier des Grecs reſpecte la puiſſance.

Sthenelus au contraire dont Agamemnon faiſoit peu de cas, lui replique :

(1) Mot à mot : *D'un Troyen que moi ou tout autre d'entre les Grecs nous aurons fait priſonnier*. Pour bien entendre la penſée de notre Auteur dans ces deux paſſages, il faut les lier avec ce qui les précéde dans Homere. Plutarque veut montrer la différence des motifs qui font agir un homme d'honneur ou un lâche ; & pour cela il cite l'exemple d'Achille & de Therſite. Le premier veut engager Agamemnon à rendre au Prêtre d'Apollon ſa fille Chryſeis, devenue la captive de ce Prince. Et comme Agamemnon objecte tous les ſervices qu'il retirera de Chryſeis, quand il ſera de retour dans ſes Etats, Achille lui répond que les Grecs l'en dédommageront amplement, *ſi Jupiter permet jamais qu'ils ſe rendent maîtres de Troie*. Ce dernier vers montre que le pre-

Cessez, Agamemnon, ce reproche offensant; Ib. 404, &c.
Dicté par le dépit, votre cœur le dément.
Ceux qu'osent déprimer vos discours téméraires,
Se vantent d'effacer la valeur de leurs peres.

Les jeunes-gens, en observant cette différence, apprendront que la modération est une vertu estimable, & l'orgueil, un vice ridicule qu'il faut éviter avec soin. Faisons-leur remarquer aussi la conduite que tient Agamemnon. Il passe devant Sthenelus sans lui rien répondre : mais il ne traite pas Ulysse avec ce mépris.

mier objet d'Achille est de se rendre maître de Troye, & qu'il ne met qu'au second rang le butin que les Grecs y pourront faire. Thersite, au contraire, s'emportant contre Agamemnon, ne paroît occupé que du butin. Il reproche à ce Prince son avidité; & après lui avoir dit que ses tentes sont remplies de richesses, il lui demande s'il veut encore les augmenter à leurs dépens, & s'il faut qu'on lui apporte la rançon des prisonniers Troyens, *que lui ou tout autre d'entre les Grecs auront pu faire.* Insensible à la gloire de conquérir, il ne songe lui-même qu'à s'enrichir du butin, & ne reproche à Agamemnon sa cupidité, que par la crainte de ne pouvoir satisfaire la sienne.

Comme il voit que son discours l'a piqué,

Ib. 357. En lui parlant encore, il cherche à le calmer.

Il n'eût pas convenu à la dignité de son rang, de se justifier auprès de tous ceux que ses reproches avoient blessé. Mais aussi, il y auroit eu trop d'imprudence & de fierté à les mépriser tous. Diomede, dans cette occasion, montre beaucoup de sagesse. Avant le combat, il ne répond rien aux reproches d'Agamemnon; mais ensuite il s'en plaint avec une généreuse liberté :

Ib. 9, 34. Prince, entre tous les Grecs j'ai le premier reçu
Le reproche offensant de manquer de courage.

Observons encore la différence que le Poëte met entre un guerrier sage & prudent, & un devin qui veut plaire à la multitude. Calchas, au lieu d'attendre un moment plus convenable que celui de l'assemblée, charge publiquement Agamemnon d'avoir attiré sur l'armée, le fléau qui la désole. Nestor qui veut ménager une réconciliation entre Agamemnon & Achille, n'accuse pas le premier devant toute l'armée, d'avoir trop

écouté son ressentiment ; mais il lui donne ce conseil :

Qu'auprès de vous nos chefs par votre ordre assemblés, Il. 9, 79, &c.
Sur ce point important soient bientôt consultés,
Et nous suivrons alors le conseil le plus sage.

Après le repas qu'Agamemnon donne dans sa tente aux principaux chefs de l'armée, il envoie des Députés à Achille. La conduite de Calchas étoit un reproche & un affront public : celle de Nestor, un moyen offert à ce Prince de réparer la faute qu'il avoit commise.

Les différences relatives aux Nations.

Il est encore des différences relatives à la diversité des nations. Les Troyens vont au combat avec impétuosité & en jettant de grands cris.

Les Grecs craignent leurs chefs & marchent en silence. Il. 4, 431.

Ce respect pour les chefs, au moment d'en venir aux mains avec l'ennemi, prouve tout-à-la-fois leur courage & leur obéissance. Aussi Platon veut-il qu'on s'accoutume à craindre la honte & les reproches, plus que la peine & les dangers. Caton disoit qu'il aimoit mieux

voir un homme rougir que pâlir. Les promesses elles-mêmes ont un caractere différent selon les personnes qui les font. Dolon s'engage avec la confiance la plus présomptueuse :

Il. 10, 325, &c.
J'entrerai dans leur camp : l'adresse & le courage
Jusques sur leurs vaisseaux m'ouvriront un passage.

Diomede ne promet rien. Il dit seulement qu'il craindra moins, si on lui donne un compagnon. La prudence est le partage d'un peuple policé, & convient par conséquent aux Grecs. La présomption est un vice digne des barbares. Il faut éviter l'une & imiter l'autre. Les dispositions différentes des Troyens & d'Hector, lorsque celui-ci doit se battre avec Ajax, peuvent fournir aussi des considérations utiles. Eschile assistoit un jour aux jeux Isthmiques. Un des Athletes ayant reçu une blessure au visage, il s'éleva un cri général dans l'assemblée. « Voyez, dit Eschile, ce que peut l'habitude : les Spectateurs jettent des cris; » & celui qui est blessé, ne dit pas un » seul mot ». Quand Homere dit que les Grecs, à la vue d'Ajax qui paroît dans

le champ de bataille, couvert d'armes brillantes, sont transportés de joie; & qu'à son aspect,

Les Troyens sont saisis d'une soudaine horreur : Il. 7, 215.
Mais Hector seulement sent tressaillir son cœur.

qui n'admirera cette différence entre le chef & les soldats ? Celui qui va combattre tressaillit seulement, comme s'il ne s'agissoit que de disputer le prix de la lutte ou de la course : & ceux qui ne seront que simples spectateurs du combat, frissonnent d'horreur par l'intérêt qu'ils portent à leur Roi, & qui les fait trembler pour ses jours. Un nouvel exemple peut faire sentir la différence d'un lâche & d'un homme d'honneur. Homere dit de Thersite,

Qu'il haïssoit Achille & détéstoit Ulysse. Il. 2, 220.

Ajax au contraire avoit toujours été l'ami d'Achille, & il parle de lui à Hector en ces termes honorables :

Vous allez éprouver si l'absence d'Achille Il. 7, 226, &c.
Rend des autres guerriers la valour inutile.
Ce héros, il est vrai, tel qu'un feu destructeur,
Porte dans tous les rangs la mort & la terreur.
Mais il n'est pas le seul dont la main meurtriere,
Aux efforts des Troyens puisse être une barriere.

Ces paroles sont un bel éloge d'Achille. Ce qu'il ajoute ensuite est une louange bien placée de tous les autres Capitaines Grecs :

Ib. 231. Combien d'autres guerriers je connois parmi nous,
Qui se pourroient, Hector, mesurer avec vous?

Il ne se vante pas d'être le plus brave des Grecs, ou le seul qui puisse combattre contre Hector. Il reconnoît que plusieurs autres guerriers en sont aussi capables que lui. A ces observations sur les différences qui se trouvent entre les peuples, j'ajouterai encore celle-ci : c'est que plusieurs Troyens sont faits prisonniers, & pas un seul Grec ; que ceux-là se jettent souvent aux pieds de leurs ennemis pour leur demander quelque grace, comme on le voit d'Adraste, des fils d'Antimachus, de Lycaon & d'Hector lui-même, qui conjure Achille de lui accorder la sépulture ; ce qu'on ne voit d'aucun Grec. En effet des barbares peuvent bien dans le combat s'abaisser à des prieres ; mais les Grecs ne savent que vaincre ou mourir.

13e Regle. S'attacher surtout dans la lecture des

Dans les campagnes, l'abeille s'attache aux fleurs, la chevre aux bourgeons des arbres, le sanglier aux racines, d'au-

tres animaux aux graines & aux fruits : de même dans les écrits des Poëtes, les uns cueillent les fleurs de l'hiſtoire ; les autres, l'élégance & la beauté des expreſſions, comme Ariſtophane dit d'Euripide :

Poëtes à ce qui peut former les mœurs.

J'aime dans ſes écrits la rondeur de ſon ſtile.

d'autres enfin y cherchent ce qui peut former les mœurs ; & c'eſt ſpécialement pour ces derniers que j'écris. C'eſt à eux que je dirai, que les Lecteurs, qui aiment les fables, recueillent avec ſoin dans les Poëtes toutes les fictions ſouvent frivoles qui y ſont racontées ; que ceux qui ſont plus curieux des beautés du langage n'y laiſſent pas échapper une ſeule expreſſion élégante ; qu'il ſeroit donc indigne d'un Lecteur ami du vrai & du ſolide, qui cherche dans les Poëtes, non l'amuſement, mais l'inſtruction, d'y négliger ce qui a rapport à la tempérance, à la force & à la juſtice. Quand on lit, par exemple, ces paroles d'Ulyſſe à Diomede :

Aurions-nous oublié cette valeur bouillante. Il. 11, 313, &c.
Qui ſemoit dans les rangs l'horreur & l'épouvante ?

Généreux Diomede, allons, soutenez-moi.
L'honneur doit aujourd'hui faire seul notre loi.
Quelle honte qu'Hector consommant sa vengeance,
Vit les vaisseaux des Grecs réduits en sa puissance !

rien n'est plus capable d'enflammer le courage des jeunes-gens, que de voir Ulysse le plus prudent des Capitaines Grecs, au moment de périr avec toute l'armée, ne pas craindre la mort, mais l'infamie. Cet autre endroit d'Homere,

Od. 3, 52. Ce héros juste & sage étoit cher à Pallas,

doit nous faire aimer la justice, en nous représentant Minerve qui estime dans ce héros, non la richesse, la force ou la beauté, mais la justice & la sagesse. Ainsi lorsqu'il fait dire à cette même Déesse qu'elle n'abandonne pas Ulysse ; car, dit-elle :

Il. 3, 330. C'est un guerrier prudent, vertueux, juste & sage ;

il nous fait entendre que les Dieux n'aiment en nous que les vertus ; qu'elles seules, par conséquent, sont des qualités

divines, puisque nous aimons naturellement ce qui nous est semblable. On regarde avec raison comme une grande vertu de modérer sa colere. Mais c'en est une plus grande encore de la prévenir, & d'aller au devant de ce qui pourroit l'exciter. C'est une prudence rare, & qu'il est utile de faire remarquer dans les exemples qui s'en présentent. Tel est celui d'Achille, qui naturellement vif & emporté, avertit Priam de ne pas l'irriter.

Crains, malheureux vieillard, d'exciter ma colere. Il. 24, 560, &c.
Je vais te rendre Hector. Le maître du tonnerre
M'en impose la loi : je lui veux obéir.
Mais encore une fois, prends garde de m'aigrir,
De peur que contre toi ma fureur allumée,
Malgré moi de ton sang ne souille cette épée.

Ensuite ayant lavé le cadavre d'Hector, il le couvre d'un voile & le place lui-même sur le char, afin que Priam ne voie pas les plaies affreuses dont il est couvert.

Il craint qu'au désespoir se laissant emporter, Ib. 584, &c.
Priam par sa douleur ne vienne à l'irriter,
Et que de Jupiter oubliant la défense
N'immole ce Prince à sa prompte vengeance.

C'eſt un trait de prudence qu'on ne peut trop admirer dans Achille qui ſe connoiſſant porté à la colere, eſt en garde contre lui-même, & prévient de loin avec ſageſſe, ce qui pourroit l'emporter malgré lui à quelque mouvement de fureur : précaution qu'on doit prendre pour toutes les paſſions auxquelles on ſe ſent ſujet, comme celles du vin ou de l'amour. Ageſilas voyant un jeune homme d'une grande beauté, qui venoit à lui pour l'embraſſer, détourna ſon viſage. Cyrus ne voulut pas même voir Panthée dont ſes Officiers lui vantoient ſi fort les charmes. Les hommes vicieux au contraire ſemblent chercher des alimens à leurs paſſions, & ſe placent ſur les bords du précipice qui doit les entraîner. Ulyſſe non-ſeulement retient ſa colere ; mais jugeant encore par les diſcours de ſon fils Télémaque, que naturellement vif, il ſe livroit facilement à l'indignation qu'excitoit en lui la haine du mal ; il prévient de loin ſon émotion, & lui ordonne d'en réprimer les mouvemens, auſſi-tôt qu'il les ſentira naître en lui.

Od. 16, 274, &c. Duſſent dans ce palais mes indignes rivaux,
M'accabler tour-à-tour & d'affronts & de maux;

Quels que soient les excès de leur lâche insolence,
Souviens-toi bien, mon fils, de garder le silence. (1)

Comme on bride les chevaux avant que de les mettre en course, il faut aussi prévenir les emportemens de ceux qu'on sait faciles à s'irriter contre les méchans. Après qu'on les a munis du frein de la raison, on peut, ainsi préparés, les envoyer au combat.

Il est bon, aussi de faire attention aux différens noms que les Poëtes emploient: mais sans imiter les plaisanteries de Cléanthe (2) qui joue souvent sur ces

14e. Regle. Faire attention aux différens termes que les Poëtes emploient.

(1) Mot à mot: *Quand ils devroient me traîner par les pieds dans mon palais, ou me charger à coups de traits.*

(2) Cléanthe, né à Asson dans l'Eolide en Asie, fut d'abord Athlete. Etant venu à Athenes, il se rendit le disciple de Cratès, qu'il quitta ensuite, pour s'attacher à Zénon, le fondateur de la secte Stoïcienne, auquel il succéda. Il avoit tant d'ardeur pour apprendre, qu'étant obligé de gagner sa vie du travail de ses mains, il puisoit la nuit de l'eau pour un jardinier, afin de pouvoir étudier le jour. Il a composé un grand nombre d'Ouvrages, dont on peut voir les titres dans Diogene Laerce. Il se laissa mourir de faim à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Athenée

L. 7. Seg. 168, &c.

sortes de mots, plutôt qu'il n'en donne une interprétation réelle comme dans ceux-ci :

H. 3 278. Jupiter, vous qu'Ida reconnoît pour son roi !

Ib. 16, 233. Jupiter dont Dodone adore la puissance !

Il veut que dans ce dernier exemple, on lise d'un seul mot *Anadodonaïé*, & que le Poëte désigne par cette épithete, l'air qui s'éleve en exhalaison du sein de la terre. Chrysipe (1) aussi est souvent plus froid qu'agréable dans les interprétations forcées & sans vrai-

---

L. 1°. circ. init. parle d'un Cléanthe Tarentin, qui, à table, ne demandoit rien qu'en vers. Je ne sai si c'est du Philosophe ou du Poëte que Plutarque parle.

(1) Chrysippe, natif de Solos en Silicie, fut disciple de Cléanthe, & après lui le chef le plus fameux du Portique. C'étoit le Dialecticien le plus subtil, & l'on disoit que si les Dieux vouloient faire usage de la Logique, ils ne pourroient employer que celle de Chrysippe. Il interpréta d'une maniere puérile plutôt que subtile, les belles maximes de Zénon; & ces interprétations forcées ont donné lieu aux plaisanteries des adversaires des Stoïciens, L. 1, Sat. 4. & en particulier d'Horace. Il avoit beaucoup écrit; mais on lui reproche un grand nombre de plagiats; & on disoit que si l'on ôtoit de ses Ouvrages, ce qu'il avoit pris à autrui,

semblance, qu'il donne à ces mots. Il prétend, par exemple, que l'épithete *Euruopa*, donnée à Jupiter, exprime son talent pour l'éloquence. Laissons ces bagatelles aux Grammairiens, & arrêtons-nous à des objets véritablement utiles, tels que ceux que nous offrent les vers suivans. Il. 1, 498.

Ah ! loin de mon esprit cette indigne pensée, Il. 6, 444.
Ma main fut dès l'enfance aux combats
exercée.

Il sut avoir pour tous une égale douceur. Ib. 17, 671.

---

il n'y resteroit que du papier. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans, la seconde année de la cent quarante-troisieme olymp. deux cens sept ans avant Jesus-Christ, ou d'un excès de vin avec ses disciples, ou d'un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent. Diogene Laerce, qui adopte le premier sentiment, a fait à ce sujet une épigramme assez plaisante :

Ἰλιγγίασε Βάκχον ἐκπιὼν χανδὸν Lib. 7°, Seg. 184.
Κρύσιππος, οὐδ' ἐφείσατ' οὐδὲ τῆς στοᾶς,
Οὐδ' ἧς πάτρης, οὐ τῆς ψυχῆς, ἀλλ' ἦλθε δῶμ'
ἐς ἀΐδεω.

Chrysippe, ce fameux Stoïque,
But avec tant d'excès, que perdant la raison,
Il ne reconnut plus sa maison, son portique,
Et prit droit le chemin qui conduit chez Pluton.

Le Poëte en disant que la valeur est une qualité de l'ame qui s'acquiert par l'exercice ; que la douceur & l'affabilité sont les fruits de la réflexion, nous engage à ne rien négliger de ce qui peut nous former aux vertus. Il nous fait entendre aussi que la lâcheté ou la rudesse des mœurs sont l'effet de l'ignorance. Ce qu'il dit d'ailleurs de Jupiter & de Neptune a le même objet :

Il. 13, 354, &c. Issus du plus beau sang de la race divine,
Ils ont eu l'un & l'autre une même origine.
Jupiter le premier par l'âge & le sçavoir,
Exerce dans les cieux le suprême pouvoir.

Il montre que la prudence est la vertu la plus parfaite & la plus divine ; que c'est en elle que consiste l'excellence de Jupiter ; qu'enfin elle est suivie de toutes les autres vertus. Voici d'autres maximes qui méritent aussi l'attention des jeunes-gens.

Od. 3, 20. Nestor, vous le savez, est la sagesse même.
Voudroit-il vous cacher la vérité qu'il aime ?

Il. 23, 570, &c. Archiloque aujourd'hui, par ce trait qui m'offense,
Vous avez démenti votre ancienne prudence.

Vous avez, n'écoutant que vôtre folle ardeur,
Arrêté mes coursiers & trahi ma valeur.

Y pensez-vous, Glaucus? d'où vient cette arrogance? Il. 7, 173, &c.
Vous dont j'avois toujours admiré la prudence.

Ces différens passages nous insinuent que les gens sages & prudens ne trompent jamais, qu'ils n'usent pas d'artifice dans les combats, & qu'ils n'accusent personne témérairement. Quand Homere dit ailleurs que Pandarus se porta par son imprudence à violer le traité, il fait entendre qu'un homme sensé ne commettroit pas cette injustice. Il en est de même de ce qu'il dit sur la continence : Il. 4, 104.

Antia qu'aveugloit sa folle passion, Ib. 6, 160, &c.
Au crime sans pudeur pressoit Bellerophon.
Mais ce cœur vertueux qu'éclaire la sagesse
Rejette avec horreur sa coupable tendresse.

Clytemnestre long-temps condamnant ses desirs, Od. 3, 266, &c.
Oppose la sagesse à la voix des plaisirs.

il attribue, comme on voit, à la sagesse, l'amour de la chasteté. Quand

les Capitaines exhortent leurs soldats, il les fait parler d'après ces mêmes principes :

Il. 15, 422. O honte ! ô Lyciens ! Lâches, où courez-vous ?

Il. 13, 121, &c.
Soldats, y pensez-vous ? De quelle ignominie
Votre fuite à jamais va souiller votre vie ?
Le combat se ranime & vous n'y courez pas ?

Il montre que le courage naît de la prudence, qui, par la crainte de l'infamie, fait mépriser les voluptés & braver les périls. Aussi Timothée (1) dans son poëme intitulé les Perses, dit-il, en exhortant les Grecs :

Respectez la pudeur, le soutien des vertus.

(1) Timothée, Poëte lyrique, & célèbre Musicien, composa des Tragédies & des Dithyrambes. Il étoit contemporain d'Euripide. Il paroît, par le témoignage d'Athénée, qu'il étoit peu favorisé des Muses. On lui reprochoit une composition froide, & il ignoroit l'art des bienséances dans les caracteres de ses personnages. Le peu de décence qu'il avoit mis dans un poëme qui avoit pour sujet l'enfantement de Sémélé, & le goût de mollesse qu'il avoit introduit dans la Musique, furent les deux motifs que les Lacédémoniens alléguerent pour le chasser de la Ville, par un décret public, que Casaubon rapporte dans ses notes sur Athénée.

Eſchile attribue de même à la prudence, de ne ſe laiſſer ni enivrer par l'amour de la gloire, ni enfler par les éloges de la multitude, lorſqu'il dit d'Amphiaraüs (1) :

C'eſt aſſez pour lui d'être juſte, Sept. Duc.
Il n'en affecte point le nom : v. 598.
Son cœur de la vertu le ſanctuaire auguſte,
Des plus ſages conſeils eſt un tréſor fécond.

En effet c'eſt le caractere d'une grande ame de n'attendre ſa ſatisfaction que de ſoi-même, & des diſpoſitions d'un cœur véritablement vertueux. Or en rapportant toutes les vertus à la ſageſſe & à la prudence, les Poëtes nous inſinuent

---

(1) Amphiaraüs, l'un des plus célébres Devins de la Grece, étoit fils d'Oicles, & mari d'Eriphile, dont la trahiſon & la mort d'Amphiaraüs, qui en fut la ſuite, ſont trop connues pour qu'on s'y arrête. Rien n'eſt plus beau que l'éloge qu'Eſchyle donne à Amphiaraüs. Ce Prince étoit digne d'admiration, s'il le méritoit. Perſonne n'ignore l'application que le peuple d'Athenes en fit à Ariſtide, un jour qu'on prononça ces vers d'Eſchyle, en plein théâtre. Salluſte donne la même louange à Caton d'Utique, dans le parallele qu'il fait de lui & de Céſar. Bell. Catil. circ. fin.

qu'elles sont toutes le fruit de l'étude & de la réflexion.

15e. Regle. Savoir tirer avantage des choses même dangereuses. Il. 23, 297, &c.

L'abeille exprime un miel exquis des fleurs les plus sauvages, & des plantes les plus ameres. De même les jeunes-gens qu'on aura bien dirigés dans la lecture des Poëtes, sauront tirer avantage des choses qui pourront d'abord paroître les plus dangereuses. Ainsi au premier coup d'œil Agamemnon est suspect d'avarice, pour avoir dispensé du service militaire un riche habitant de Sycione, qui lui avoit fait présent de sa jument Etha.

Il. 24, 128, &c.

Il vouloit mollement au sein de sa patrie,
Passer dans les plaisirs une inutile vie;
E pour se dispenser du siege d'Ilion,
Il fit au roi des Grecs ce magnifique don.

Cependant, au jugement d'Aristote, Agamemnon fit très-bien de préférer à un tel homme une excellente jument. En effet je ferois plus de cas d'un animal quelconque (1), que d'un homme timide & lâche, amolli par les richesses & la volupté. Rien encore n'est plus

(1) Mot à mot : *Un chien ou même un âne l'emporte sur un homme, &c.*

contraire à l'honnêteté, que le discours de Thétis à Achille, lorsqu'elle l'exhorte à chercher dans les plaisirs une consolation à ses malheurs. Mais d'un autre côté, quel bel exemple, que celui de la continence d'Achille, qui, voyant revenir à lui une captive qu'il aime, & sachant que sa mort est prochaine, ne s'en fait point un prétexte pour se livrer à la volupté. On ne le voit pas non plus, comme il n'est que trop ordinaire, abandonner, pour pleurer la mort de son ami, ses affaires & son devoir. Sa douleur le fait renoncer aux plaisirs: mais il ne relâche rien pour cela de son activité dans les travaux & les soins de la guerre. Archiloque paroît repréhensible, lorsqu'étant dans le deuil pour la mort de son beau-frere qui avoit péri sur mer, il pense à charmer sa douleur dans les jeux & dans le vin. Il en donne cependant une raison plausible.

Il. 24, 128, &c.

En me livrant à la tristesse,
Je n'adoucirai point la rigueur de son sort:
En suivant les festins, les jeux & l'allegresse,
Je n'ajouterai rien aux horreurs de sa mort. (1)

(1) Je ne sai si bien des gens penseront comme Plutarque, que la raison alléguée par

Si Archiloque croyoit ne rien ajouter au malheur de ſon beau-frere en ſe livrant aux plaiſirs, à plus forte raiſon ne devons-nous pas craindre d'être plus malheureux nous-mêmes, ou moins ſatisfaits, en nous appliquant à la Philoſophie, aux exercices du Barreau, à l'adminiſtration publique, en fréquentant l'Académie, ou en nous appliquant à l'Agriculture.

16e. Regle. Réformer les ſentences & les maximes peu ſenſées, & leur en ſubſtituer de plus ſaines.

On peut auſſi réformer utilement des penſées choquantes, & leur en ſubſtituer de plus raiſonnables, comme le firent Cléanthe & Antiſthene (1). Celui-ci voyant que les Atheniens témoignoient en plein théâtre leur mécontentement de cette maxime:

> Non, il n'eſt rien de mal que ce que l'on
> croit l'être:

Archiloque, fut pour lui un prétexte plauſible de ſe livrer au plaiſir & à la bonne chere. L'impoſſibilité d'adoucir le ſort d'un ami ou d'un parent, qui ont péri malheureuſement, peut bien être un motif de calmer peu-à-peu ſa douleur. Mais un ami véritable ne ſe fera jamais un prétexte pour ſe livrer aux plaiſirs, de ce que ces divertiſſemens ne peuvent rien ajouter à la rigueur du ſort de ſes amis.

(1) Antiſthene, fils d'un Athénien du même nom, profeſſa d'abord la Rhétorique avec ſuccès. Mais lorſqu'il eut entendu diſcou-

il

il la remplaça par celle-ci :

Le mal est toujours mal, que l'on le croie
ou non.

Cléanthe ayant entendu dire, qu'on voyoit ordinairement les riches,

Donner à leurs amis, & par leur opulence
De leur corps affoibli réparer la vigueur,

sur le champ il y substitua ces mots :

Dans de folles amours perdre leur opulence,
Et d'un corps déja foible épuiser la vigueur.

Zénon à ce vers de Sophocle :

Dans la cour d'un tiran l'homme libre est
esclave.

---

rir Socrate, il en fut si charmé, qu'il lui amena tous ses disciples, & se rendit leur camarade dans l'école de ce Philosophe. Il faisoit chaque jour quarante stades (près de deux lieues) pour venir l'entendre. Après la mort de Socrate, ses disciples s'étant divisés en trois sectes, les Cyniques, les Cyrénaïques & les Académiciens, Antisthene fut le chef de la premiére. C'étoit un homme austere, qui menoit une vie dure, & qui faisoit consister le souverain bien à pratiquer la vertu, & à mépriser le faste.

opposa celui-ci

Jamais, s'il y vient libre, il ne s'y rend
esclave.

il entendoit par le nom de liberté l'exemption de toute crainte, la grandeur d'ame & la fermeté. Qui empêche que nous n'imitions nous-mêmes ces corrections heureuses, pour faire goûter aux jeunes-gens des maximes sensées? Un Poëte a dit quelque part:

Pour un mortel quoi de plus désirable
Que de voir le succès couronner tous ses
soins!

pour nous, disons autrement:

Pour un mortel quoi de plus desirable
Qu'un succès qui s'accorde avec ses vrais
besoins!

car c'est une chose malheureuse & qu'on ne doit point souhaiter, que d'obtenir ce qui seroit nuisible.

Consens à partager la joie & la tristesse;
Les Dieux ne t'ont pas fait pour que dans
la mollesse,
Tu goûtes tous les biens sans mêlange de
maux.

Nous dirons au contraire à celui qui jouit d'une honnête médiocrité :

Tu dois au sein d'un doux repos
Eprouver une joie exempte de tristesse.
Les Dieux ne t'ont pas fait pour que dans
la mollesse,
Tu goûtes tous les biens sans mêlange de
maux.

C'est des Dieux que nous vient ce désordre
fatal
De connoître le bien & de faire le mal.

Ce n'est pas aux Dieux qu'il faut attribuer une disposition si funeste. Car rien n'est plus déplorable, ni plus indigne de l'homme, que de connoître le bien, & de se laisser emporter au mal, par son intempérance & sa mollesse.

Bien plus que les discours, les mœurs nous
persuadent.

Disons que c'est tout-à-la fois les mœurs & les discours, ou, si l'on veut, les mœurs par les discours, comme on guide un cheval par le frein, un vaisseau par le gouvernail. Car la vertu n'a point d'instrument plus naturel, & qui lui soit mieux assorti que la parole.

Pour quel genre de volupté
Sentez-vous, dites-moi, la pente la plus forte?
Par-tout où je vois la beauté,
Mon goût, sans balancer, m'y porte.

Il étoit mieux de répondre:

Par-tout où je vois la vertu
Mon goût, sans balancer, m'y porte.

car rien ne montre plus de travers dans l'esprit, & plus d'instabilité dans l'ame, que d'être ainsi emporté tour-à-tour par toutes sortes de voluptés.

Les Dieux sont pour le sage un objet de terreur.

Il faut dire au contraire:

Les Dieux sont pour le sage un objet d'assurance.

Ils ne sont un objet de terreur que pour les imprudens, les insensés & les ingrats, qui redoutent comme nuisible cette puissance suprême, source & principe de tout bien. Voilà comme on peut réformer les mauvaises maximes qu'on trouve dans les Poëtes.

19e. Regle. Généraliser les pensées & en étendre ainsi l'usage.

Il est bon aussi, selon le précepte de Crysippe, d'appliquer une pensée à plusieurs choses de même espece, &

d'en étendre ainsi l'usage. Ce vers d'Hésiode :

Quiconque a bon voisin ne perd pas même
un bœuf.

doit s'entendre également des autres animaux (1), & en géneral de tout ce qui peut être enlevé. Celui-ci d'Euripide :

Qui ne craint pas la mort, pourroit-il être
esclave ?

est applicable à la maladie & au travail. Les Médecins, après avoir éprouvé sur un malade, la vertu d'un remede, en font usage dans toutes les maladies de même espece. Ainsi, lorsqu'on trouve dans les Poëtes une de ces maximes générales applicables à plusieurs choses, il faut l'étendre à tous les objets semblables, & la rendre, pour ainsi dire, d'un usage public. Accoutumons les jeunes-gens à saisir promptement ce que ces pensées ont de général, pour en faire l'application aux differens sujets auxquels elles convien-

(1) Mot à mot : *D'un chien & d'un âne.*

ment. Cet exercice aiguiſe l'eſprit. Par exemple, quand ils liront dans Ménandre :

Heureux qui réunit les biens & la prudence !

ils jugeront que cette maxime convient également à la gloire, à l'autorité, & à l'éloquence. Les reproches qu'Ulyſſe fait à Achille caché dans la cour du roi de Scyros, parmi les filles de ce Prince :

D'un pere ſi vaillant enfant dégénéré,
Vous flétriſſez l'éclat d'un nom ſi révéré,
Et pour de vils fuſeaux vous oubliez les armes.

ces reproches peuvent ſe faire à un libertin, un avare, un pareſſeux, un ignorant.

D'un pere ſi vaillant enfant dégénéré
Vous flétriſſez l'éclat de ce nom révéré,
Et pour un vil plaiſir vous oubliez la gloire.

Vous paſſez votre vie dans les jeux, dans les feſtins, dans la débauche; vous prêtez à uſure; vous ne faites rien de grand, rien qui ſoit digne de votre naiſſance.

Ne me parlez point de Plutus :
Je ne pourrai jamais accorder mon estime
A ce Dieu, qui souvent insensible aux vertus,
Prodigue ses faveurs aux partisans du crime.

Il faut en dire autant de la gloire, de la beauté, des distinctions & des honneurs (1), que nous voyons souvent devenir le partage des hommes les plus criminels.

La lâcheté produit les fruits les plus honteux.

Disons-le aussi de l'intempérance, de la superstition, de l'envie & généralement de tous les vices. Homere a dit de Pâris & d'Hector :

O Lâche & beau Pâris, &c. Il. 3, 39.

Hector que ta beauté distingue parmi nous. Il. 17. 142.

faisant voir par-là qu'un homme qui n'auroit d'autre avantage que celui de la beauté, ne mériteroit que nos mépris. Cette maxime peut s'appliquer à beaucoup d'autres qualités de cette es-

(1) Mot à mot : *D'un manteau de Général d'armée, ou d'une mitre de Pontife.*

pece. Il faut rabattre l'orgueil de ceux qui tirent vanité de ces avantages frivoles, & apprendre aux jeunes-gens à regarder comme un reproche, qu'on dise de quelqu'un qu'il est distingué par ses richesses, par les grands repas qu'il donne, par le nombre de ses esclaves ou de ses chevaux, disons même, par le talent de l'éloquence. Car il faut rechercher les biens les plus parfaits, & n'ambitionner le premier rang que dans les grandes choses, dans celles qui méritent réellement le plus notre estime. Une réputation qu'on ne doit qu'à des choses viles & méprisables, ne peut honorer celui qui en est l'objet.

18e. Regle. Observer la maniere dont les Poëtes, & sur-tout Homere, blâment ou louent.

Le dernier exemple est un avertissement de nous rendre attentifs aux reproches & aux louanges qu'on trouve dans les Poëtes & sur-tout dans Homere. Elles y sont une preuve frappante du peu de cas que nous devons faire des qualités du corps & des avantages de la fortune. Lorsque ses guerriers se saluent, & qu'ils joignent à leurs noms quelque qualité, ils ne parlent jamais de la beauté, des richesses, ou de la force. C'est toujours des qualités de l'ame, comme on peut en juger par les exemples suivans.

Digne fils de Laerce, ingénieux Ulisse. Od. 13, 375.

Hector, vous en sagesse égal à Jupiter. Il. 11, 200.

Brave Achille, des Grecs & la gloire & l'appui. Il 15. 21.

Patrocle, digne objet de ma tendre amitié. Il. 11, 607.

De même dans leurs querelles, ils se reprochent non les défauts du corps, mais les vices de l'ame.

Lâche, dont l'impudence égale la bassesse. Il. 1, 225.

Ajax, qui vous plaisez aux débats, aux querelles. Ib. 23, 483.

D'où vient de vos discours l'indécente fierté? (1) Ib. 474, &c.

Ajax, en vains propos votre langue féconde. Ib. 13, 824.

Enfin Ulysse ne reproche pas à Thersite qu'il est boiteux, chauve, bossu, mais qu'il est babillard. Junon au contraire dit à Vulcain par amitié: Ib. 2, 256.

Va, mon pauvre boiteux, va, mon fils, le défendre.

---

(1) Mot à mot: *Idomenée, pourquoi parlez-vous avec témérité? cela ne vous convient point.* Ce sont des parties de deux vers différens que Plutarque a réunis.

on voit par-là qu'Homere se moque de ceux qui rougissent de quelque difformité corporelle; qu'il ne regarde pas comme blamâble ce qui n'est pas honteux, ni comme honteux, ce qui ne peut nous être imputé, & ne vient que de la fortune.

Avantage que les jeunes-gens en peuvent retirer.

Ceux donc qui s'accoutument à lire de cette maniere les écrits des Poëtes, en recueillent deux grands avantages. Le premier, est une sage modération qui fait que dans le sein de l'abondance, ils n'ont pas la bassesse de reprocher aux autres leur pauvreté. Le second, est une fermeté d'ame qui les rend invincibles à tous les revers de la fortune, & leur fait supporter avec une égalité parfaite, les railleries piquantes qu'on peut faire sur leur état. Car on ne sauroit avoir trop présente cette maxime de Philémon (1):

Qu'il est beau, qu'il est doux de pouvoir à l'outrage
D'une humble patience opposer le courage!

---

(1) Philemon, Poëte Grec de Syracuse, florissoit dans le tems de la nouvelle Comédie, sous le regne d'Alexandre. Il avoit composé environ quatre-vingt-dix Comédies. Il mourut à quatre-vingt-quatorze ans d'un ex-

mais lorſqu'on ſe croit obligé de faire à quelqu'un des reproches, il faut les faire tomber ſur ſes vices & ſes défauts. Dans une Tragédie, Alcméon ayant provoqué Adraſte en ces termes :

Du meurtre d'un époux votre ſœur eſt coupable.

Adraſte lui répond :

Le ſang de votre mere a ſouillé votre main.

En effet, ceux qui battent nos habits ne nous font aucun mal, & ne touchent pas même nos corps; de même ceux qui nous reprochent des défauts naturels ou des revers de fortune, ne portent que ſur ce qui nous eſt extérieur, des coups inutiles : mais ils ne frappent pas ſur notre ame, ni ſur ce qui a vraiment beſoin de réforme & de cenſure.

cès de rire, ſelon Suidas, & ſuivant Elien, de maladie. Quoiqu'il ait été quelquefois préféré à Ménandre, qu'il avoit précédé de peu de tems, il ne méritoit, au jugement de Quintilien, que le ſecond rang. Il reſte de lui pluſieurs fragmens conſervés par différens Auteurs, & qu'on a réunis dans un même volume, avec ceux de Ménandre. Inſt. L. 10. c.

19e. Regle. Appuyer du témoignage des Philosophes, ce qu'il y a de bon dans les Poëtes.

J'ai dit plus haut que lorsqu'il se trouvoit dans les Poëtes des maximes pernicieuses, il falloit les décréditer & en affoiblir l'impression, en leur opposant les maximes contraires de quelques personnages célebres. Mais aussi quand on y voit des vérités utiles, il faut les étendre, les nourrir, pour ainsi dire, par celles des Philosophes qui y sont conformes, & faire observer que c'est à ceux-çi que les Poëtes les doivent. Il est juste, il est même utile, pour autoriser les écrits des Poëtes, de faire voir la conformité des vers qu'on récite sur les théâtres, qu'on chante sur la lyre, ou qu'on fait apprendre dans les écoles, avec les maximes de Pythagore, de Platon, de Chilon & de Bias (1). Il faudra, par exemple,

(1) Chilon & Bias furent du nombre des sept Sages. Le premier florissoit à Lacédémone, vers la cinquante-deuxieme olympiade, & y fut nommé Ephore la cinquante-cinquieme. Il avoit un genre d'éloquence précis & énergique, qu'on nomma du nom de ce Philosophe, *Stile Chilonien*. Entre plusieurs de ses maximes qui nous ont été conservées par Diogene Laerce, celle-ci est remarquable : *La pierre de touche sert à éprouver l'or, & à faire connoître sa bonté : & c'est avec l'or qu'on apprend à connoître la malice ou la bonté des hommes.*

L. 1e. Sect. 70, &c.

leur faire remarquer ces vers d'Homere :

Ma fille, les combats ne sont pas ton partage. Il. 5, 428, &c.
Les Dieux t'ont reservé les nœuds du mariage ;
Forme entre les mortels ces aimables liens.

& ceux-ci déja cités :

Jupiter n'aime point ces cœurs présomptueux
Qui vont se mesurer à de plus braves qu'eux.

il faut leur dire que ces vers ont le même sens que ce précepte si célebre : *Connois-toi toi-même.* Ceux-ci d'Hésiode,

La moitié quelquefois au tout est préférable. Op. & Di. L. 1.
Un perfide conseil perd souvent son auteur.

Bias étoit de Priene, ville d'Ionie, & florissoit du tems de Crésus, Roi de Lydie, vers la quarantieme olympiade. Il joignoit à une éloquence vive & pathétique, un grand talent pour la poésie. Il avoit composé près de deux mille vers, dans lesquels il donnoit d'excellens préceptes pour enseigner à chacun la maniere de vivre heureux, & de bien gouverner la République. Sa mémoire fut en si grande vénération, que les Priéniens lui éleverent un temple, où ils lui rendoient des honneurs extraordinaires.

font conformes à ce que Platon établît dans son Gorgias & dans sa République : *qu'il vaut mieux souffrir des injustices que d'en faire.* Ce vers d'Eschile,

Une vive douleur est de courte durée.

revient à cette pensée si commune, & tant vantée dans Epicure : *que les grandès douleurs sont bientôt passées, & que celles qui durent long-temps, ne sont pas vives.* Des deux parties de cette maxime, Eschile exprime l'une formellement, & l'autre est une conséquence de ce qu'il dit. Car si une douleur vive & aiguë ne dure pas long-tems, celle qui dure est donc modérée & facile à supporter. Ces vers de Thespis (1) :

(1) Thespis, Poëte tragique, Athénien, vivoit sous le regne de Darius, fils d'Hystaspe, vers la soixante-cinquieme olympiade. Quoique la Tragédie existat bien avant lui, cependant les changemens qu'il y fit, en mêlant des récits aux chœurs, qui dans l'origine composoient seuls la Tragédie, l'en ont fait regarder comme l'inventeur.

Boil. Art. Poët. Ch. 3. v.

Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie ;
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Sur tous les autres Dieux Jupiter a l'empire :
Incapable d'orgueil, d'erreur, de fausseté,
Grave & majestueux jusque dans son sourire,
Lui seul il méconnoît la molle volupté.

different-ils de cette maxime de Platon? *La Divinité ne connoît ni la volupté, ni la douleur.* Dans ces vers de Bacchylide (1) :

A la vertu la gloire assure son suffrage ;
Des méchans la fortune est souvent le partage.

dans ceux-ci d'Euripide qui y ont quelque rapport :

On a écrit que le peu de fragmens qu'on cite de ce Poëte, ne sont pas de lui, mais d'Héraclide du Pont, qui, au rapport d'Aristoxene, cité par Diogene Laerce, fit paroître quelques Tragédies de sa façon, sous le nom de Thespis. L. 6. Sect. 92.

(1) Bacchilide, Poëte lyrique, de l'isle de Céos, florissoit en Gréce, vers la quatre-vingtdeuxieme olympiade. Hiéron, tyran de Syracuse, dit M. Rollin, préféra ses Ouvrages à ceux de Pindare, dans les jeux Pythiens. Comme ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il n'est pas possible d'en juger. Mais l'opinion commune de l'antiquité savante, qui a constamment donné à Pindare le premier rang entre les Poëtes lyriques, doit, ce semble, fixer tous les doutes. Hist. anc. T. 12, p. 43.

Aimez la tempérance & formez-vous ſur elle :
Elle eſt des gens de bien la compagne fidele.

Aux honneurs parvenu, fais que ton opulence
De la vertu devienne l'inſtrument.
La vertu ſeule aſſure à la puiſſance
D'un vrai bonheur l'avantage conſtant.

ne retrouvons-nous pas ce que les Philoſophes nous enſeignent dans tous leurs écrits: *que ſans la vertu, les richeſſes & tous les autres biens extérieurs ſont inutiles, ou même funeſtes à ceux qui les poſſèdent.*

Avantages de ce rapprochement.

En rapprochant ainſi les penſées des Poëtes, & les maximes des Philoſophes, qui ont entr'elles un rapport naturel, on dépouille la poéſie de ce qu'elle a de fabuleux : on lui ôte, pour ainſi dire, ſon maſque; & l'on donne plus de poids à ce qu'elle contient d'utile. D'ailleurs l'eſprit des jeunes-gens ſe tourne peu-à-peu vers la Philoſophie ; ils s'accoutument à ſes préceptes, & lorſqu'il eſt tems de les appliquer à cette étude importante, ils ne ſe trouvent pas ſi neufs ſur les matieres qui en ſont l'objet, & ne ſont pas uniquement remplis des vains propos qu'ils entendent chaque jour

tenir à leurs meres, à leurs nourrices, souvent même à leurs perés & à leurs gouverneurs. On vante sans cesse devant eux le bonheur des gens riches; on ne parle qu'avec horreur de la mort & du travail: on ne montre aucune estime pour la vertu, quand elle est séparée des richesses. Lorsqu'ensuite les jeunes-gens entendent pour la premiere fois les maximes des Philosophes si opposées à ces fausses opinions, ils sont troublés, interdits, & presque découragés. Ils ont peine à soutenir cette lumiere brillante, semblables à des hommes, qui sortant d'une obscurité profonde, voient tout-à-coup le soleil, & sont éblouis par son éclat.

Il faut donc leur présenter d'abord une lumiere, pour ainsi dire, équivoque, entremêlée d'ombres & d'obscurités, qui les prépare à fixer sans trouble le grand jour de la Philosophie. Ainsi quand ils auront lu dans les Poëtes, les maximes suivantes:

Il faut que la lecture des Poëtes soit pour les jeunes-gens une préparation à la Philosophie.

L'homme dans cette vie est fait pour la douleur.
Au jour qui le voit naître, il faut donner des larmes.
Le moment de sa mort met fin à ses allarmes;
Loin de le plaindre alors envions son bonheur.

Eur. ex Cresphonte.

Que faut-il au mortel qui, bornant ses desirs ;
D'un luxe dangereux veut ignorer les peines ?
Les présens de Cerès, l'eau pure des fontaines
Suffiront seuls à ses plaisirs.

L'affreuse tyrannie est chere aux seuls barbares.

Le plus heureux mortel, c'est le moins malheureux.

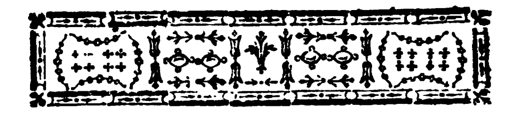
quand ils auront vu ces maximes dans les Poëtes, ils seront moins surpris & troublés d'entendre dire aux Philosophes : *Que nous ne devons pas redouter la mort : que la nature a mis des bornes aux richesses : qu'une vie heureuse ne consiste pas dans la multitude des biens, la puissance & l'autorité : mais dans l'exemption de la douleur, l'affranchissement des passions, & la conformité de nos desirs aux besoins de la nature.*

Conclusion. Les jeunes-gens ont besoin d'être guidés dans la lecture des Poëtes.

Concluons de tout ce que j'ai dit, que les jeunes-gens ont besoin d'être sagement guidés dans la lecture des Poëtes, si l'on ne veut pas, qu'en passant à l'étude de la Philosophie, ils y apportent des préjugés défavorables ;

mais qu'au contraire, prévenus en sa faveur, par l'effet d'une sage instruction, ils soient conduits par la poésie elle-même, au sanctuaire de la Philosophie, comme des amis déja familiarisés avec elle.





COMMENT ON DOIT ÉCOUTER.

SOMMAIRE.

ON pourroit croire que pour écouter, on n'a pas besoin de préceptes. Le silence & l'attention semblent être les seules regles à prescrire. On auroit tort cependant de croire ce devoir si facile à remplir, & de regarder comme superflu, le soin que prend ici Plutarque de nous instruire sur la maniere d'écouter. L'attention soutenue qu'exigent des leçons importantes, l'application nécessaire pour saisir des questions souvent abstraites, une ame exempte de préjugés & de passions, qui s'ouvre sans résistance à des vérités combattues par la nature & par nos habitudes, enfin un esprit d'équité envers le Maître qui nous instruit, pour s'attacher au fonds de sa doctrine, plutôt qu'à la forme sous laquelle il la présente, ne sont pas des dispositions bien communes : & l'on doit savoir gré au Philosophe qui s'applique à nous montrer combien elles sont nécessaires, pour retirer du fruit de l'instruction, l'un des moyens les plus puissans de se former à la vertu.

Plutarque adresse ce Traité à un jeune-homme qui venoit de prendre la robe virile. Il lui apprend que cet état de liberté, dans lequel il entre, ne le met point dans une entiere indépendance; que, si la raison ne le conduit, les passions le maîtriseront, & qu'on n'est libre qu'autant qu'on remplit ses devoirs. Il faut donc s'en instruire sous des Maîtres éclairés. Mais pour profiter de leurs leçons, il est nécessaire de bien écouter, & ce devoir a ses regles, comme celui de bien parler. Donner à l'Orateur une attention sérieuse; ne jamais l'interrompre quand il parle, à moins qu'il ne paroisse desirer qu'on lui propose des questions; n'en faire alors que d'analogues au sujet, & non, comme la plupart des jeunes-gens, pour chercher à faire briller son esprit; se défendre de tout sentiment d'envie, disposition la plus contraire à l'instruction; être indulgent pour les fautes qu'on remarque, sans cependant tomber dans une admiration outrée, preuve d'un esprit peu judicieux; ne pas se laisser imposer par des ornemens étrangers ou superflus, mais s'attacher sur-tout à ce que ses discours ont d'utile; être sensible aux réprimandes de nos Maîtres, mais sans jamais nous blesser des vérités humiliantes que nous entendons; souffrir avec douceur les plaisanteries, quand elles ont pour but de redresser notre ignorance: tels sont les

préceptes que Plutarque donne aux jeunes-gens, pour leur apprendre à profiter des leçons de leurs Maîtres, pour se former à parler eux-mêmes en public, sur-tout pour acquérir la connoissance de la vérité, & le goût plus précieux encore de la sagesse & de la vertu.





COMMENT
ON DOIT ÉCOUTER.

JE vous envoie, mon cher Nicandre, le traité que j'ai fait sur la maniere d'écouter. Maintenant que sorti des mains de vos maîtres, vous avez pris la robe virile, il faut que vous receviez avec docilité les conseils qu'on vous donnera. Cette indépendance que, par l'effet d'une mauvaise éducation, la plupart des jeunes-gens prennent pour liberté, leur impose des maîtres bien plus durs que ceux qu'ils ont eu dans leur enfance. Les passions brisent les chaînes qui les retenoient captives, & deviennent leurs tyrans. Les femmes, dit Hérodote, en quittant leurs vêtemens, perdent aussi la pudeur. De même, bien des jeunes-gens, quand ils quittent la robe de l'enfance, renoncent à la pudeur & à la crainte, & remplacent par la licence, cette sage retenue qui faisoit leur ornement. Pour

La liberté que les jeunes gens acquierent, en entrant dans l'âge viril, n'est pas une entiere indépendance, mais seulement un changement de maître. Ou la raison les assujettit à ses loix, ou les passions les maîtrisent.

L. 1er.

vous, à qui l'on a souvent dit, que suivre la raison, c'est obéir à Dieu même, croyez que le passage de l'enfance à l'âge viril, est, pour les jeunes-gens sensés, non une entiere indépendance, mais un changement de maître. Au lieu des Instituteurs mercenaires, qu'ils avoient eu jusqu'alors, c'est la raison, ce maître divin, qui devient leur conducteur & leur guide. C'est à dépendre d'elle que consiste la liberté. Celui-là seul fait ce qu'il veut, qui ne veut que ce qu'il doit. (1) Mais les volontés désordonnées, les actions contraires à la raison, ne laissent à l'homme qu'une liberté foible & momentanée, que suit bientôt un long repentir. Des étrangers à qui l'on a donné, dans une République, le droit de bourgeoisie, condamnent ordinairement la plupart des usages qu'on y pratique (2). Mais

L'homme n'est véritablement libre qu'en remplissant ses devoirs.

(1) Cette maxime rappelle une belle réponse d'Henri IV à un de ses courtisans qui lui disoit, qu'il n'avoit pas beaucoup de pouvoir à la Rochelle. « Je fais dans cette ville » tout ce que je veux, répondit ce Prince, » parce que je n'y fais que ce que je dois.

(2) Le texte dit : *Entre les personnes qu'on inscrit dans les rôles des citoyens.* Chez les Grecs & les Romains, on inf-

ceux

ceux qui, dès le premier âge, ont été familiarisés, & comme nourris avec ses loix contents de leur sort, les observent avec plaisir. Il faut donc faire sucer aux enfans, avec les connoissances propres à leur âge, un avant-goût de la Philosophie, afin qu'ils entrent, pour ainsi dire, tout apprivoisés par un long usage, dans l'étude de cette science. Elle seule peut donner à la jeunesse les ornemens de l'âge fait, c'est-à-dire, ceux de la raison.

L'ouïe est de tous les sens naturels celui qui donne plus d'entrée aux passions.

Je crois donc que vous recevrez avec plaisir des leçons dont le but est de former à la sagesse celui de nos sens naturels, qui, selon Théophraste, donne plus d'entrée aux passions. La vue, le toucher & le goût font éprouver à l'ame des troubles & des frayeurs moins violentes que celles que lui causent les sons & les bruits qui frappent les oreilles (1).

---

crivoit sur des regiftres publics, soit les enfans des citoyens, lorsqu'ils avoient atteint l'âge prescrit par les loix; soit les étrangers, à qui les Républiques accordoient le droit de Bourgeoisie.

(1) Cette différence vient sans doute de ce que l'organe de la vue (il faut en dire autant du toucher & du goût) ayant l'objet à sa portée, ou dans une distance peu éloignée,

Cependant il est encore plus propre à la raison.

Mais cet organe est encore plus fait pour la raison que pour les passions. Le vice trouve plusieurs de nos sens ouverts pour se glisser par eux jusqu'à notre ame. La vertu n'a d'autre entrée que l'organe de l'ouie, pour s'insinuer dans le cœur des jeunes-gens. Avec quelle attention faut-il donc la conserver pure, en écarter dès l'enfance, le souffle corrupteur de la flatterie & la contagion des mauvais discours? Xenocrate vouloit qu'on couvrît les oreilles des jeunes-gens avec plus de soin qu'on ne faisoit celles des Athletes. Ceux-ci, disoit-il, n'ont à craindre que des meurtrissures; & les autres trouvent dans des conseils perfides, la dépravation de leurs mœurs (1). Ce n'est pas qu'il leur ordonnât de fermer l'oreille à tous les discours; ce qui seroit peu différent d'une entiere

Belle parole de Xenocrate à ce sujet.

il lui est toujours facile de le juger, & de le réduire à-peu-près à sa juste valeur. Mais l'ouie, qui bien souvent ne connoît l'objet qui la frappe, que par un rapport éloigné, & par conséquent très-incertain, est sujette à en grossir l'idée. L'imagination seule agit alors, & se figure ordinairement les choses beaucoup plus terribles qu'elles ne sont.

(1) Dans les combats du Ceste & du Pugi-

ſurdité. Il leur conſeilloit ſeulement d'en écarter toute parole dangereuſe, juſqu'à ce que la Philoſophie y eût établi ſes ſages maximes, qui ſeroient comme autant de gardes fideles, deſtinés à conſerver une place trop facile à ſe rendre. Amaſis fit dire à Bias de prendre dans la chair d'une victime, ce qu'il croiroit le meilleur & le plus mauvais. Le Philoſophe en ôta la langue, qu'il regardoit comme l'inſtrument à la fois le plus nuiſible, & le plus utile. Bien des gens, quand ils embraſſent des enfans, les prennent par les oreilles, & leur conſeillent d'en faire autant eux-mêmes, quand ils embraſſent les autres. Ils leur inſinuent par ce badinage qu'ils doivent ſinguliérement aimer ceux qui leur donnent des avis utiles (1).

Trait du Philoſophe Bias.

Un jeune homme qui n'entendroit

Les vices

lat, les Athletes ſe ſervoient de gantelets faits de pluſieurs cuirs très-durs, couſus enſemble, & entremêlés de plaques de fer. Pour garantir leurs oreilles & leurs tempes où les coups pouvoient être mortels, ils les couvroient avec des eſpeces d'oreillettes de cuivre ou d'airain. V. Pollux.

(1) Le texte dit : *Qui leur ſont utiles par les oreilles.*

germent dans le cœur des jeunes-gens, faute d'instruction.

jamais des discours propres à l'instruire; non-seulement ne porteroit aucun fruit de vertu; mais il donneroit nécessairement dans tous les vices. Il verroit sortir en foule de son cœur, comme d'une terre inculte, les plantes les plus sauvages. En effet ce penchant que nous avons à la volupté, ce dégoût du travail, ne sont pas des germes étrangers, jettés dans notre ame par des mains ennemies (1). Ce sont des plantes indigenes, qui sont en nous la source d'une infinité de passions & de maladies. Les laisse-t-on se répandre en liberté, au lieu de les reprimer & de corriger par une sage culture, un sol vicieux? Alors, j'ose le dire, il n'est point d'animal féroce, qui ne soit plus doux que l'homme ainsi négligé. Puis donc que l'organe de l'ouie peut causer aux jeunes-gens ou tant de bien ou tant de mal, il leur est essentiel de refléchir souvent en eux-mêmes, & de consulter les autres sur la maniere dont ils doivent écouter. Combien de gens se font du tort, parce qu'ils veulent savoir parler, avant que d'avoir appris à écouter avec fruit? Ils croient que

Il y a des regles pour bien écouter comme pour bien parler.

(1) Il y a dans le texte: *Par les discours.*

l'usage de la parole demande de l'étude & de l'exercice, & qu'il n'en faut pas pour celui de l'ouie. Ceux qui veulent bien jouer à la paume, n'apprennent-ils pas à recevoir & à renvoyer la balle comme il faut? De même quand on écoute quelqu'un qui nous instruit, le premier devoir est de bien entendre ce qu'il dit; le second, d'y répondre à propos; comme la conception & la grossesse précédent l'enfantement. Les œufs clairs des oiseaux, que le vulgaire croit avoir été produits par le vent, sont des germes imparfaits qui n'ont pu prendre vie (1). Ainsi les jeunes-

(1) Les oiseaux pondent quelquefois des œufs sans germe, qui ne donnent point de petits. Chez les anciens, les gens peu instruits attribuoient au vent la formation de ces œufs, comme ils supposoient aussi que les vers, les insectes & certaines plantes naissoient d'eux-mêmes dans l'eau, dans la pourriture, ou le fumier. Il est universellement reconnu aujourd'hui, & par les personnes même les moins versées dans la Physique, que les insectes & les plantes qu'on voit naître dans l'eau & dans le fumier, viennent des œufs & des semences qui y ont été déposées par les animaux eux-mêmes, ou transportées par le vent, & que l'humidité ou la chaleur ont ensuite développées. Au reste cette idée, comme plusieurs autres opinions

gens, qui, faute de ſavoir écouter, ne profitent pas de ce qu'ils entendent d'utile, n'enfantent que du vent dans leurs paroles. Ce ſont, dit un Poëte,

De frivoles diſcours qui ſe perdent dans l'air.

Il n'eſt perſonne qui, pour verſer une liqueur d'un vaſe dans un autre, ne les incline tous les deux, & n'adapte enſemble les ouvertures, afin que rien ne ſe répande. Mais peu de gens ſavent ainſi s'accommoder à une perſonne inſtruite qui leur parle, & lui prêter aſſez d'attention, pour ne rien laiſſer échapper de ce qu'elle dit d'utile. Et ce qui

---

phyſiques des anciens, pouvoit avoir pris naiſſance dans les allégories ſous leſquelles les premiers peuples avoient repréſenté les opérations de la nature, & qu'on avoit dans la ſuite ou traveſties, ou trop étendues, faute de les bien entendre. Ainſi ils avoient dit que Jupiter deſcendoit dans le ſein de Junon,

Vir. Geor. *Conjugis in gremium deſcendit;*

pour exprimer que la pluie qui tombe de l'air repréſenté par Jupiter, fertiliſoit la terre, dont Junon étoit la figure; que Zéphire avoit rendu Flore féconde, pour ſignifier que l'action du vent développoit les fleurs. L'idée des œufs engendrés par le vent, ne pouvoit-elle pas être une ſuite, ou une altération de cette derniere allégorie?

est le comble du ridicule, s'ils rencontrent quelqu'un qui leur fasse l'histoire d'un souper ou d'un spectacle, qui leur raconte un songe, une dispute qu'il vient d'avoir ; ils l'écoutent en silence, avec l'atttention la plus soutenue. Au contraire, qu'un homme sensé les prenne à part pour les instruire, les reprendre ou calmer nn mouvement de colere auquel ils se livrent ; ils n'ont garde de l'écouter. Si même ils esperent avoir l'avantage sur lui, ils le contredisent avec chaleur ; sinon ils s'enfuient, pour aller entendre ailleurs des discours frivoles. Leurs oreilles, semblables à ces vases gâtés, où l'on ne met que des choses inutiles, se remplissent de tout, excepté de ce qu'il leur importeroit de savoir. Un bon écuyer s'applique à former la bouche de son cheval, pour le rendre obéissant au frein. De même un sage gouverneur rend son éleve docile à la raison. Il l'accoutume à beaucoup écouter & à parler peu. Spintharus donnoit à Epaminondas cette belle louange, qu'il n'avoit vu personne qui sût davantage, & qui parlât moins. La nature, en nous donnant deux oreilles & une seule langue, ne nous dit-elle pas qu'il faut plus

Beaucoup écouter & peu parler.

écouter que parler ?

Il ne faut jamais interrompre celui qui parle.

Le ſilence eſt donc en toute occaſion le plus bel ornement d'un jeune-homme. Il ne lui convient pas d'interrompre une perſonne qui parle, de crier, pour ainſi dire, après chacun de ſes mots. S'il n'eſt pas de ſon avis, qu'il attende patiemment la fin de ſon diſcours ; & alors même qu'il ne ſe preſſe pas de le contredire ; mais, d'après le conſeil d'Eſchine, qu'il lui laiſſe le temps d'ajouter, s'il veut, à ce qu'il vient de dire, d'y changer ou retrancher à ſon gré. Interrompre quelqu'un, parler en même temps que lui, & ne pouvoir ainſi ni l'écouter, ni s'en faire entendre, c'eſt manquer à toute bienſéance. Quand on s'eſt fait l'habitude d'écouter avec beaucoup d'attention & de modeſtie, on ſaiſit, on retient mieux ce qu'un diſcours a de bon & d'intéreſſant ; on diſcerne plus ſûrement ce qu'il a d'inutile ou de faux ; & l'on fait preuve d'un caractere ami du vrai, éloigné de tout eſprit d'aigreur, d'emportement & de diſpute. Il faut donc, pour inſinuer dans l'eſprit des jeunes-gens, des maximes utiles, le vuider de la préſomption & de la vanité, comme on pompe l'air des outres, quand on

veut y introduire une liqueur. Sans cela, pleins d'enflure & de vent, ils rejettent tout ce qu'on veut y verser.

Pour écouter avec fruit, il faut être sans envie.

L'envie toujours accompagnée d'une mauvaise volonté secrete, ne peut jamais être d'aucune utilité : elle est même un obstacle à tout bien. Mais c'est surtout pour un auditeur, qu'elle est le conseiller & l'assesseur le plus dangereux. Rien n'afflige tant un envieux que d'entendre bien parler; & cette disposition lui rend désagréables ou même odieux des discours qui pourroient lui être infiniment utiles. Le chagrin que nous causent la richesse, la gloire & la beauté des autres, fait proprement la passion de l'envie ; elle s'attriste du bien qu'un autre possede. Mais se déplaire à entendre bien parler, c'est s'affliger de son propre avantage. Car le discours est pour celui qui sait en profiter, ce que la lumiere est pour les yeux. Les autres especes d'envie sont produites par des affections désordonnées de l'ame qui leur sont analogues.

Portrait de l'auditeur envieux.

Celle qu'on porte à un homme qui parle bien, a pour principe un vain desir de gloire, un amour injuste de la supériorité : & tels sont ses effets sur celui qui en est possédé, qu'il ne sauroit prê-

ter à ce qu'on dit, la plus légere attention. Le trouble intérieur qui l'agite, diſtrait à tout moment ſes penſées. Il examine ſa propre capacité, la compare avec le talent de celui qui parle, pour voir s'il lui eſt ſupérieur. Il obſerve les aſſiſtans, il étudie leurs diſpoſitions. Les voit-il admirer & applaudir? Ces éloges qui l'humilient, lui font concevoir contr'eux un ſecret dépit. Il oublie tout ce qu'on dit à meſure qu'il l'entend, parce que le ſouvenir l'en afflige. Il tremble que ce qui va ſuivre, ne ſoit encore meilleur. Il n'eſt jamais ſi preſſé de voir finir le diſcours, que lorſqu'il eſt plus intéreſſant. A peine eſt-il terminé, que ſans penſer un inſtant à ce qu'il vient d'entendre, il ne s'occupe qu'à reconnoître de quelle maniere les auditeurs ſont diſpoſés; à compter, pour ainſi dire, leurs ſuffrages. En voit-il qui louent l'Orateur? Il les évite, il les fuit avec une ſorte d'emportement. En eſt-il qui le blâment, qui prennent de travers ſes paroles? C'eſt à ceux-là qu'il court avec empreſſement; c'eſt avec eux qu'il fait ſociété. S'il ne trouve rien à reprendre dans le diſcours, il compare l'Orateur avec d'autres plus jeunes

que lui, qui se sont exercés sur le même sujet, & l'ont, selon lui, traité d'une maniere bien supérieure. C'est ainsi que sa jalousie corrompt les plus beaux discours, & les lui rend entiérement inutiles.

Il faut donc que l'amour de la gloire fasse treve avec le desir d'écouter : par-là nous entendrons l'Orateur avec autant de douceur & de tranquillité que si nous assistions à un banquet sacré, ou à quelqu'autre cérémonie religieuse (1). Lorsqu'il aura réussi, nous louerons son talent, nous lui saurons gré de son zele à nous communiquer ce qu'il sait, à nous faire goûter les raisons qui ont servi à le persuader lui-même. N'imaginons pas au reste que les belles choses qu'il dit, lui naissent d'elles-mêmes, & comme par hazard. Il les doit à son travail, à son application; & le fruit de l'admiration qu'elles nous causent, doit être de les imiter. Le succès n'a-t-il pas répondu à ses efforts? Recherchons avec soin les causes de sa chûte. Un bon économe, dit Xenophon, tire parti de ses amis & de ses

Dispositions où les auditeurs doivent être à l'égard de l'Orateur.

(1) Le texte dit : *Aux prémices d'un sacrifice.*

ennemis. De même un auditeur attentif profite des bons & des mauvais discours. Une pensée commune, un terme impropre, une figure trop hardie, des signes extraordinaires de joie, quand on s'entend louer, & tous les défauts de cette espece, nous frappent bien plus dans les autres, que quand ils nous échappent à nous-mêmes. Appliquons donc à nos propres discours, l'examen que nous faisons de ceux d'autrui : voyons, si nous ne tombons pas, sans nous en appercevoir, dans les fautes que nous relevons en eux. Rien n'est plus facile que la critique : mais elle nous devient inutile, lorsqu'elle ne tend pas à nous corriger de nos défauts, ou même à les prévenir. C'est alors qu'il faut se dire, comme Platon : Ne suis-je pas tel moi-même ? Nos yeux se peignent dans ceux des autres. Considérons aussi nos discours dans ceux que nous critiquons. Il en résultera que nous blâmerons ceux-ci moins légerement, & que nous travaillerons les nôtres avec plus de soin. Il est utile, au sortir d'un discours qui nous a paru foible, & pour le fonds & pour le stile, d'entrer en lice avec l'Orateur, de nous exercer sur un des points que

Il ne faut remarquer les défauts d'un Orateur, que pour corriger les nôtres.

nous avons jugé défectueux, de suppléer à ce qui n'est pas assez rempli, de corriger les imperfections, de donner aux pensées des tours & des expressions différentes, ou même de composer un discours tout neuf sur la même matiere; comme Platon le fit pour une harangue de Lysias. Car, je le répete; rien de plus aisé que de critiquer les autres; rien de plus difficile que de faire mieux. Un Lacédémonien apprenant que Philippe avoit détruit la ville d'Olynthe: « Il ne lui » seroit pas facile, dit-il, d'en rebâtir » une pareille ». Lorsque nous ne serons sortis de cette lutte, qu'avec un foible avantage, la conviction de notre médiocrité nous rendra moins méprisans, & fera taire notre amour-propre.

Les caracteres doux & complaisans, bien éloignés de cette censure dédaigneuse, sont toujours portés à l'admiration. Mais ce sentiment exige autant & peut-être plus de précaution. Un Censeur orgueilleux retire peu de profit des discours des autres: un admirateur sans bornes y trouve plus de dangers, & justifie ce mot d'Héraclite: « L'homme foible est blessé par tout ce » qu'il entend ». Louez donc avec can-

Il ne faut cependant admirer qu'avec précaution.

deur un orateur qui parle bien ; mais ne croyez ce qu'il dit qu'avec discernement. Témoin indulgent de son langage & de son action, soyez un examinateur févere de la sagesse & de la vérité de ses maximes. Par-là, sans encourir la haine de personne, vous éviterez le mal qui pourroit en résulter pour vous-même. Car combien d'erreurs, combien d'opinions dangereuses n'adoptons-nous pas par complaisance ou par crédulité ? A Lacédémone un homme de mauvaises mœurs ayant ouvert un bon avis, les Magistrats le firent proposer en public par un citoyen vertueux. Ils vouloient, par cette sage politique, accoutumer le peuple à juger des avis par les mœurs de ceux qui les proposoient, plutôt que par leurs paroles (1). Mais dans les matieres

(1) Ce trait prouve sensiblement quelle importance les Lacédémoniens attachoient aux mœurs. Ils étoient persuadés, avec raison, que la politique doit toujours être subordonnée à la morale ; qu'elle n'est vraiment estimable & utile, que lorsqu'elle conduit l'homme au bonheur, par la vertu. Le peuple toujours trop facile à se laisser éblouir par les talens extérieurs, donne aisément sa confiance à des hommes corrompus qui cher-

philoſophiques, mettons à part l'autorité de celui qui parle, & jugeons des choſes par ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Dans un auditoire comme ſur un champ de bataille, bien des choſes n'ont pour but que d'en impoſer. Les cheveux blancs de l'Orateur, ſon geſte, ſes regards, ce qu'il dit à ſon avantage, ſur-tout les cris, les battemens des mains & des pieds, étonnent un jeune-homme ſans expérience, qui ſe laiſſe entraîner au torrent. Un ſtile doux, abondant & pompeux, en relevant le fonds des choſes, ſert encore à l'illuſion. Les Muſiciens qui chantent accompagnés d'une flutte, couvrent, à la faveur de cet inſtrument, les fautes qui leur échappent. De même un ſtile riché & chargé d'ornemens éblouit l'auditeur, & trouble ſon jugement. On

Ne pas s'en laiſſer impoſer par des ornemens trop recherchés.

chent à le ſéduire par les charmes de l'éloquence, & à l'entraîner hors de ſes principes. Il eſt eſſentiel pour des Républiques qui veulent conſerver leur conſtitution, de ne pas accoutumer leurs citoyens à entendre ces hommes dangereux, lors même qu'ils propoſent des avis utiles. Leur ſentiment ſuivi par les citoyens honnêtes & éclairés, établiroit naturellement la confiance du peuple ; & une fois établie, il ne ſeroit pas facile de la dé-

demandoit à Melanthius ce qu'il pensoit d'une Tragedie de Denis à laquelle il avoit assisté : « Je n'ai pas pu » la voir, dit-il, tant elle étoit offusquée par les mots». La plûpart des Sophistes dans leur déclamation, non contens de cacher leurs pensées sous le voile trompeur des expressions, affectent encore un son de voix cadencé, une prononciation douce & chantante, qui transportent l'auditeur hors de lui-même : ils ne lui donnent qu'un vain plaisir, & n'en rapportent eux-mêmes qu'une gloire aussi vaine. Denis le tiran étant au théâtre, fut enchanté d'un Musicien qu'il venoit d'entendre, & lui fit les plus belles promesses. Le spectacle fini, il ne lui donna rien : « Je » suis quitte envers vous, lui dit-il : car » autant vous m'avez causé de plaisir par » votre chant, autant je vous en ai

---

truire, lorsqu'ils voudroient en abuser. Toutes les nations & tous les siecles n'offrent que trop d'exemples de l'influence funeste qu'ont dans les assemblées publiques, ou dans les conseils, ces politiques artificieux, dont l'ambition & l'intrigue animent toutes les démarches, & qui font servir leurs talens à usurper un crédit que la vertu seule devroit obtenir.

» fait par l'espérance ». Telle est la monnoie dont on paie ces vains déclamateurs. Admirés pendant qu'ils parlent, à peine ont-ils fini, que le plaisir qu'on avoit à les entendre, se dissipe, & leur gloire avec lui. Les auditeurs ont perdu leur temps, & les Orateurs leur peine.

C'est l'utilité qu'il faut surtout avoir en vue dans les discours.

Laissons donc la vaine pompe du langage, pour nous attacher aux fruits. Ne faisons pas comme les bouquetieres qui ne recueillent que les fleurs & les herbes odoriférantes, pour en former des bouquets agréables, à la vérité, mais dont le plaisir éphémere ne laisse aucun fruit après lui. Imitons plutôt les abeilles qui, voltigeant sur les prairies émaillées de violettes, de roses & de jacinthes, préferent le thym le plus rude & le plus amer, y sucent ce qui peut entrer dans la composition de leur miel, & chargées de ce précieux butin, s'envolent dans leurs ruches pour vaquer à leur travail. Un auditeur raisonnable & curieux de s'instruire, méprisera la parure affectée d'un stile trop fleuri; il rejettera même les pensées qui sentent la déclamation; il les laissera pour servir de pâture à ces bourdons de la Philosophie, qui préferent

le faux éclat du sophisme à la solidité du raisonnement. Il cherchera, par une attention profonde, à pénétrer dans la pensée de celui qui parle, à tirer de son discours le plus de fruit qu'il pourra. Il se rappellera sans cesse qu'il vient, non dans un théâtre pour écouter des farceurs ou des Musiciens, mais dans une école de vertu, pour y apprendre à régler sa vie sur de sages maximes. Il rentrera donc en lui-même pour sonder son propre cœur, & juger de l'impression que font sur lui les *vérités* qu'il entend. Il examinera si ses passions ont perdu de leur activité: s'il succombe moins à ses chagrins, s'il a plus de courage & de fermeté, s'il éprouve un enthousiasme plus vif pour le bien & pour la vertu. Quand on sort des mains d'un barbier, on se présente devant un miroir, on examine si les cheveux sont bien coupés, & la barbe bien faite. A plus forte raison en sortant d'un auditoire, faut-il considérer son ame, & voir, si dégagée des affections importunes dont le poids la surchargeoit, elle est devenue plus paisible & plus douce. « Car ni le bain, » ni les discours ne sont utiles, dit Ariston, quand ils ne purifient pas ».

Il faut donc faire ſon plaiſir du profit qu'on en retire : non qu'on doive ſe propoſer cette ſatisfaction pour fin de ſon étude, & ſortir de l'école d'un Philoſophe, en fredonnant un air, en faiſant éclater une folle joie, & ſe parfumer d'eſſences, quand on a beſoin de ſe baigner & de ſe frotter d'huile. Le diſcours de l'Orateur fût-il aigre & piquant, il faut lui ſavoir gré de diſſiper, par ce moyen, les nuages de notre eſprit, comme avec la fumée on chaſſe les abeilles de leurs ruches, pour en tirer le miel. Ce n'eſt pas que ceux qui parlent en public doivent abſolument négliger la douceur & l'élégance du ſtyle. Mais c'eſt ce dont un jeune-homme doit d'abord le moins s'occuper. Dans la ſuite il pourra s'y arrêter davantage. Les buveurs, après avoir étanché leur ſoif, s'amuſent à conſidérer le travail dont les coupes ſont ornées. Lui de même, il pourra tourner alors ſon attention ſur les ornemens & la richeſſe du langage. S'attacher dès le commencement moins au mérite des choſes, qu'aux graces de l'Atticiſme, c'eſt imiter ceux qui refuſeroient de prendre du contrepoiſon ailleurs que dans un vaſe de terre fait

Quand eſt-ce qu'on peut s'occuper des ornemens du diſcours.

à Athenes; qui pendant l'hiver, s'ils n'avoient point d'habit fait avec de la laine des brebis d'Attique, ne voudroient pas en mettre d'autre, & préféreroient d'être transis de froid, sous un vêtement mince & léger, tel que le style de Lysias (1). C'est par un effet de cette manie qu'une vaine subtilité, un babil méprisable ont remplacé dans nos écoles, la raison & le bon sens. Les jeunes-gens n'y viennent plus apprendre quels doivent être la vie, les mœurs, & la conduite politique d'un philosophe. Ils ne s'occupent que des mots & des phrases, de la

(1) Cette comparaison semble au premier coup d'œil une critique du style de Lysias. Mais il faut l'expliquer, par ce que Plutarque dit de cet Orateur dans un autre de ses traités : « Tout le monde connoît l'éloquence » douce & persuasive de Lysias; & l'on peut » bien assurer qu'il est un de ces génies heu- » reux sur qui les Muses ont versé leurs tré- » sors ». En effet Lysias qui précéda de quelque temps Démosthene, jouissoit dans la Grece de la plus grande réputation. Cicéron, bon juge en cette matiere, fait son éloge en ces termes : « J'oserois presque qualifier Lysias » d'Orateur parfait, si Démosthene ne me » paroissoit mériter ce titre exclusivement à » tout autre. Il réunit la finesse, l'élégance, » la précision & la clarté du style, à la plus

Sur le babil.

De Clar. Orat.

beauté de la prononciation, ſans vouloir ſeulement penſer, ſi ce qu'on leur dit eſt bon ou mauvais, néceſſaire ou ſuperflu.

Comment un auditeur doit ſe conduire quand il propoſe des queſtions.

Il eſt auſſi des regles à ſuivre dans les queſtions qu'on peut propoſer à un Orateur ou à un Philoſophe qui parlent en public. Un convive doit manger ce qu'on lui préſente ſans rien demander de plus, ni rien blâmer de ce qu'on lui ſert. De même quand on vient à l'école d'un Philoſophe, pour s'y nourrir de la vérité, il faut l'écouter dans un profond ſilence, ſur-tout ſi le ſujet de ſon diſcours a été annoncé (1). Le

» grande élévation des penſées, ſoutenue de » la force & de la nobleſſe des expreſſions ». Plutarque ne blâme donc pas ici le ſtyle de Lyſias, puiſqu'il tomberoit en contradiction avec lui-même; & ce qu'il en dit eſt plutôt un éloge de la fineſſe, de la légéreté & des graces de ſon élocution. Cependant, s'il m'eſt permis de dire mon ſentiment, j'aimerois mieux qu'il n'eut pas pris le ſtyle d'un Orateur auſſi recommandable, pour ſervir de comparaiſon au ridicule de ces hommes qui préféreroient de geler de froid ſous un habit fin & léger, plutôt que de porter un habit chaud qui ne ſeroit pas fait avec de la laine des brebis de l'Attique. La comparaiſon me ſemble manquer de juſteſſe.

(1) Ces mots, ἂν μὲν ἐπὶ ῥητοῖς, ſont

diſtraire à d'autres objets, lui propoſer des queſtions étrangeres à la matiere qu'il traite, c'eſt ſe rendre importun, fatiguer les auditeurs, & ſans tirer aucun profit de ce qui ſe dit, troubler l'Orateur, & faire perdre le fil du diſcours. Celui qui parle demande-t-il lui-même qu'on lui faſſe des queſtions?

ſuſceptibles de pluſieurs ſens, & je ne ſai ſi j'ai pris le véritable. L'interprete Latin l'entend de l'auditeur, & traduit : *Is ſiquidem certâ lege vocatus eſt. Car il a été invité à l'aſſemblée à certaines conditions.* Cette interprétation me paroît un peu forcée. Rien n'annonce dans le texte des conditions impoſées à l'auditeur appellé à entendre diſcourir un Philoſophe dans une aſſemblée. Entend-t-il que les auditeurs n'y ſont admis qu'à condition de ne pas faire des queſtions à l'Orateur? Mais il contrediroit formellement Plutarque, qui dónne ici des regles ſur la maniere de propoſer ces queſtions, & que nous verrons même permettre dans certains cas, d'en faire à l'Orateur au milieu de ſon diſcours. Amyot traduit : *Si c'eſt ſur certain argument choiſi de longue main.* Ce ſens rentre un peu dans celui que j'ai adopté : ſeulement il me ſemble que le choix du ſujet de longue main n'eſt pas une raiſon de ne faire à l'Orateur aucune queſtion ſur la matiere qu'il traite, pourvu qu'elle n'y ſoit pas trop étrangere. Mais quand le ſujet a été annoncé, qu'on vient pour entendre un Phi-

Alors n'en proposons que d'utiles & de raisonnables. Les poursuivans de Pénélope se mocquoient d'Ulysse, qui demandoit,

Non de riches présens, mais des restes sans prix. Od. 17, 222.

Ils regardoient comme la marque d'un grand cœur de demander des choses

---

losophe traiter *ex professo* telle matiere, il semble que ce soit le cas de l'écouter, sans le distraire pour quelque cause que ce puisse être. Peut-être que ῥητοῖς veut dire des matieres importantes, & qui demanderoient que l'Orateur fut écouté avec la plus grande attention, sans que personne se permit de l'interrompre. ῥητοὶ signifiant des hommes de qualité, en le prenant ici au neutre, il pourroit être susceptible de cette signification. Au reste pour l'intelligence de cet endroit, & de plusieurs autres semblables qui se trouvent dans ce traité, il faut supposer que les Philosophes dans leurs écoles avoient deux manieres de donner leurs leçons : l'une de faire des discours suivis sur des matieres annoncées, & que l'on venoit entendre, comme on va écouter un discours académique : l'autre de discuter un point quelconque de morale par forme d'entretien, ce qui auroit quelque rapport à nos conférences. Dans le premier cas Plutarque veut qu'on écoute l'Orateur sans l'interrompre ; dans le second, il permet de lui faire des questions analogues au sujet qu'il traite.

de grande valeur, auſſi bien que de les donner. A plus forte raiſon un auditeur ſe rendroit-il ridicule, s'il jettoit l'Orateur dans des queſtions puériles & de nul intérêt. C'eſt un défaut ordinaire aux jeunes-gens. Pour faire preuve de ſubtilité, pour étaler leurs connoiſſances en dialectique ou en mathématiques, ils propoſent des queſtions ſur la diviſion de l'infini, ſur le mouvement ſelon le diamétre ou ſelon le rayon. Le Médecin Philotime fut appellé auprès d'un malade, qu'un ulcere intérieur avoit fait tomber en phtiſie: & comme il lui demandoit de le guérir d'un panaris: « Mon ami, lui dit Philotime, à qui ſon teint & ſon haleine faiſoient connoître ce mal interne; ce n'eſt pas le panaris qu'il faut traiter maintenant ». Ce n'eſt pas à de telles queſtions que vous devez à préſent vous arrêter, peut-on dire auſſi à ce jeune-homme indiſcret. Travaillez plutôt à vous guérir de l'enflure, de la préſomption, des amours & des plaiſirs frivoles dont vous êtes l'eſclave, à rétablir votre ame dans une ſanté parfaite, en la délivrant de l'orgueil & de la vanité.

Une autre attention qu'il faut avoir, c'eſt

c'eſt de ſe régler ſur l'expérience & la capacité de celui qui parle; de l'interroger ſur ce qu'il ſait le mieux; de ne pas jetter, par ex.*, un homme qui a fait ſon étude de la morale, dans des queſtions de phyſique ou de géométrie, ni de vouloir qu'un habile Phyſicien juge des propoſitions conjointes, & réfute des ſophiſmes. Entreprendre d'ouvrir une porte avec une hache, ou de fendre du bois avec une clef, ce ſeroit moins gâter ces inſtrumens, que ſe réduire à n'en faire aucun uſage. De même refuſer ce qu'un Orateur nous offre de ſon propre fonds, pour en exiger ce qu'il n'a pas reçu de la nature, ou acquis par l'étude, c'eſt ſe priver d'un bien qu'il nous préſente, & ſe donner la réputation d'un homme méchant & mal intentionné.

Il faut aimer à entendre ce qui nous intéreſſe perſonnellement, quoiqu'il nous ſoit déſagréable.

Evitez avec ſoin d'interroger ſouvent, & de revenir, par une vaine oſtentation, ſur des queſtions déja faites. Un homme qui aime à s'inſtruire, à ſe prêter aux deſirs des aſſiſtans, écoute avec tranquillité les queſtions que d'autres propoſent. Si cependant on ſe ſentoit preſſé par quelque paſſion qu'il fallut réprimer ſur le champ, & qui exigeât un prompt remede; il

vaudroit mieux, ſelon Héraclite, découvrir auſſi-tôt ſon mal, & en demander la guériſon, que de le cacher mal-à-propos. Etes-vous âgité par un mouvement de colere, une crainte ſuperſtitieuſe, une diſſention domeſtique, un amour violent,

Qui des deſirs de l'ame ait troublé l'harmonie?

gardez-vous, par la crainte d'une confuſion ſalutaire, de détourner l'Orateur ſur d'autres objets : écoutez-le avec attention, pendant qu'il parle de ce qui vous intéreſſe perſonnellement, & quand il a ceſſé, prenez-le à part, pour en conférer plus particuliérement avec lui. Ne faites pas comme la plûpart des hommes qui, tant qu'un Orateur parle des défauts des autres, prennent plaiſir à l'entendre, & l'admirent volontiers. Fait-il changer d'objet à ſa cenſure, & leur donne-t-il, avec une liberté généreuſe, des avis perſonnels; ils s'irritent, ils le regardent comme un cenſeur importun & fâcheux. Ils ſe figurent ſans doute qu'il faut écouter les Philoſophes dans les écoles, comme les acteurs ſur les théâtres; & que dans les actions de la vie civile, ils n'ont

rien qui les diſtingue du commun des hommes. A la bonne-heure pour les Sophiſtes, qui deſcendus à peine de leurs chaires, quittent avec leurs livres & leurs déclamations, la gravité de leur perſonnage, & paroiſſent dans les actions les plus importantes de la vie, auſſi petits & auſſi bas que le ſimple vulgaire. Mais dans les vrais Philoſophes, une parole ſérieuſe, un badinage, un ſigne de tête, un léger ſourire, un air auſtere, & plus encore les avis perſonnels qu'ils donnent, ſont, pour quiconque en ſait profiter, d'une utilité réelle.

Il faut encore, dans les louanges qu'on donne aux Orateurs, garder un juſte milieu. Le défaut & l'excès y ſont également blâmables. Un auditeur ſe rend odieux, lorſque froid & immobile, plein d'une ſecrete préſomption, d'une vaine eſtime de ſoi-même, & perſuadé qu'il diroit beaucoup mieux, il ne donne aucun ſigne d'approbation, ne profere pas une parole qui témoigne quelque ſatisfaction. Par ce ſilence obſtiné, par cette gravité factice, il affecte la réputation d'un homme ſolide & profond : il ſemble croire que les louanges ſont comme l'argent, & que

Il faut garder un juſte milieu, dans les louanges qu'on donne aux Orateurs.

ce qu'un autre en reçoit eſt perdu pour lui.

« Le fruit que j'ai retiré de la Phi-» loſophie, diſoit Pythagore, c'eſt de » ne rien admirer » (1). Il eſt des gens qui, faute de bien prendre le ſens de cette parole, & confondant la dignité avec l'orgueil, ne veulent eſtimer ni louer perſonne, & deviennent mépriſans. La Philoſophie, il eſt vrai, en nous faiſant connoître les principes des choſes, nous ôte l'admiration & la ſurpriſe qui naiſſent de l'ignorance & du doute ; mais elle ne détruit pas la douceur, la grandeur d'ame & la bonté. Les hommes véritablement vertueux ne

(1) Le Θαυμάζειν des Grecs que les Latins ont rendu par *admirari* ſignifie dans ſon acception ordinaire *priſer*, *eſtimer*, *admirer*. Et dans ce ſens la maxime de Pithagore paroît outrée. Bien des choſes ſont dignes de notre admiration, & ce ſeroit une injuſtice que de la refuſer à ce qui la mérite. Mais cette expreſſion reçoit quelquefois une autre ſignification : elle veut dire, *être ſurpris*, *étonné*, *ravi* ; & dans cette ſeconde acception la penſée de Pythagore eſt très-juſte. La ſurpriſe & le raviſſement que cauſent aux ames foibles la fortune, les dignités & le luxe des gens opulens, ſont la preuve d'un jugement dépravé, & livrent l'homme à mille deſirs inquiets qui le rendent miſérable. Horace confirme cette interprétation dans

se croient jamais plus honorés, que par l'honneur qu'ils rendent au mérite. Les distinctions qu'ils lui accordent sont pour eux-mêmes le plus bel ornement; ils communiquent sans envie de leur surabondance. Trop d'économie à louer les autres, annonce une grande indigence & beaucoup d'avidité. Il en est au contraire qui, emportés par leur légéreté naturelle, prodiguent les louanges sans discernement, & s'extasient à chaque parole (1). Le plus souvent, ils déplaisent même à celui qui parle, & toujours aux auditeurs, qui hon-

---

une de ses épitres dont tout le but moral est renfermé dans les deux premiers vers.

Nil admirari propè res est una, Numici, Ep. L 10,
Solaque quæ possit facere & servare beatum. Ep. 6.

« N'être surpris de rien, mon cher Numicius, c'est le seul moyen d'être & de se maintenir heureux ». Il est évident que ce n'est point ici la simple admiration des choses estimables que ce Poëte proscrit, comme un obstacle au bonheur; mais cet étonnement, cette surprise à la vue de biens inutiles & même dangereux, dont l'estime corrompt notre raison & nos penchans, en nous faisant attacher le bonheur à des objets dont la jouissance rend presque toujours malheureux ceux qui les possédent.

(1) Le texte ajoute: *Et à chaque syllabe.*

teux de ne pas les imiter, font forcés malgré eux de se récrier & d'applaudir à tout moment. Trop démonstratifs, trop impétueux dans leurs éloges, ils ne retirent aucun profit des vérités qu'ils entendent; & se font passer pour des railleurs, des flatteurs ou des ignorans. Un juge sur son tribunal, doit écouter les parties sans faveur & sans haine, & rendre la justice d'après la vérité connue. Mais dans les assemblées littéraires, il n'est point de loi ni de serment qui défendent d'avoir pour l'Orateur des sentimens de bienveillance. Les anciens avoient placé les graces dans le même temple que Mercure. Ils insinuoient par-là, qu'il n'est point de lieu où l'on doive apporter plus de complaisance & de douceur que dans un auditoire. Ils ne supposoient pas un Orateur assez dépourvu de talent, pour être incapable de produire de lui-même, ou en imitant les anciens, quelque bonne pensée, de choisir avec intelligence son sujet, du moins de le bien disposer & de le revêtir d'expressions convenables. Ils savoient que

Il faut avoir de la douceur & de la complaisance pour l'Orateur.

Dans le sein épineux des ronces, des chardons,
On voit fleurir la douce violette.

L'éloge du vomissement, de la fievre, (1) publiquement recité, a bien trouvé des approbateurs: & l'on voudroit qu'un discours composé par un homme qui a le nom & la réputation de Philosophe, ne fournît pas à des auditeurs indulgens & faciles, matiere à quelques louanges. « Tous les objets aimables, dit » Platon, font impression sur un cœur » sensible. Il dit du nés camus, qu'il est » joli; du nés aquilin, qu'il est royal; » de ceux qui ont le teint blanc, qu'ils » sont enfans des Dieux; des bruns, qu'ils » ont l'air martial: il n'est pas jusqu'à la » pâleur qu'il déguise sous un nom favo» rable (2), & qu'il juge digne de sa » tendresse ». Car l'amour est comme le lierre; il peut s'attacher à tout. A plus forte raison un homme de lettres, trouvera-t-il toujours quelque juste motif de louer un discours. Platon blâmoit dans Lysias l'invention & la disposition du sujet, mais il louoit la clarté & l'harmonie des expressions. Peut-être pourroit-on reprendre aussi dans Archiloque, le choix des sujets, dans Parmenide, la négligence de la

L. 5, de Rep. vers. fin.

(1) Le texte ajoute: *Et de la marmite.*

(2) Il y a dans le texte: *La couleur de miel.*

verſification, dans Phocylide une trop grande ſimplicité, la prolixité d'Euripide & l'inégalité de Sophocle. De même, entre les Orateurs, l'un péche dans l'expreſſion des mœurs, l'autre traite foiblement les paſſions, un troiſieme eſt dénué de graces. Ils ont cependant chacun leur talent propre d'émouvoir ou de plaire qui donne lieu aux auditeurs d'exercer leur complaiſance. Il eſt même des Orateurs qui n'exigent pas une approbation expreſſe. Un regard doux & gracieux, un air ſerein, une ſituation tranquille de la part de ceux qui les écoutent, eſt aſſez pour eux. Ce ſont-là des choſes d'uſage, &, pour ainſi dire, d'étiquette, à l'égard même des Orateurs qui réuſſiſſent le moins. On ne peut ſe diſpenſer d'avoir, en les écoutant, une contenance modeſte, le corps droit & ferme, le regard fixé ſur eux, un air d'attention dans toute ſa perſonne, une douce tranquillité répandue ſur le viſage, qui prouve que, loin d'être mépriſant ou difficile, on n'eſt pas occupé d'autres penſées, ni partagé par d'autre ſoin que celui de les entendre. En toutes choſes, le bien eſt le réſultat de pluſieurs qualités qui concourent enſem-

ble, & forment par leur accord une harmonie parfaite. Le mal au contraire est produit en un instant par le défaut, ou par l'excès de la moindre qualité. Dans un auditeur, par ex. un front sourcilleux un visage severe, des yeux errans, une attitude penchée, des jambes négligemment croisées : je dis plus, un clin d'œil, un signe de tête, un mot à l'oreille de son voisin, un sourire affecté, des bâillemens indécens, un air morne & rêveur, & toutes les choses de cette nature, sont des défauts repréhensibles, qu'il faut éviter avec soin.

L'Auditeur pour écouter avec fruit, doit aussi bien que l'Orateur venir à l'assemblée tout préparé.

La plûpart des auditeurs s'imaginent que tous les devoirs sont du côté de l'Orateur, qu'il doit avoir bien préparé sa matiere ; & que pour eux, ils n'ont rien à faire. Ils viennent donc, sans penser même à ce que la décence exige, prendre leur place dans l'auditoire, comme un convive va s'asseoir à table, bien à son aise, tandis que ses hôtes se donnent beaucoup de peine, pour le bien recevoir. Encore un convive a-t-il des bienséances à garder ; à plus forte raison un auditeur. Car il est, pour ainsi dire, de moitié dans le discours, & par conséquent obligé de

seconder l'Orateur. Ira-t-il donc rechercher scrupuleusement toutes ses fautes, peser toutes ses paroles & tous ses mouvemens, tandis qu'il croira pouvoir commettre lui-même en l'écoutant, mille indécences, sans qu'on ait droit de s'en plaindre? Deux joueurs de paume doivent bien s'entendre pour jetter & recevoir la balle comme il faut. Il est de même entre l'Orateur & l'auditeur, des devoirs réciproques de bienséance, qui demandent de leur part la correspondance la plus soutenue.

Des louanges excessives deshonorent celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

Les expressions dont on se sert pour louer, ne sont pas non plus indifférentes. On n'aime pas à lire dans Epicure, que les lettres de ses amis excitoient de la part de ses disciples des applaudissemens outrés (1). Il en est qui intro-

(1) Ce passage a des difficultés que je ne me flatte pas d'avoir levées. Amyot le traduit ainsi. « Epicurus est fâcheux, quand il » dit que ses amis, par ses missives, lui rompoient la tête à force de clameurs de louan» ges qu'ils lui donnoient ». Il entend ces mots παρ' αὐτῶν, ou des lettres mêmes qu'on écrivoit à Epicure, ou des amis qui les lui écrivoient. L'interprete Latin les attribue aux disciples de ce Philosophe; car c'est ainsi qu'on doit entendre, *à suis familiaribus*, qu'il distingue de ses amis. J'ai adopté ce

duisent dans nos auditoires des mots insités; qui s'écrient que c'est divin, céleste, incomparable; comme s'il ne suffisoit pas de ces expressions ordinaires dans Platon, Socrate & Hyperide: c'est bien, c'est sagement pensé, c'est écrit naturellement. Des éloges outrés déshonorent celui qui les donne, & font tort à l'Orateur lui-même, en laissant

sens dans ma traduction, parce qu'il m'a paru plus conforme au texte, où je crois voir une distinction entre les amis & les disciples. J'avoue cependant que le παρ' αὐτῶν me laisse toujours du doute, en ce qu'il ne me semble pas énoncer assez clairement cette distinction; & si j'étois autorisé par quelque manuscrit, je proposerois de lire τοῖς παρ' αὐτῶν, *à suis*. Mais ne seroit-ce pas alors ramener le texte au sens qu'on a suivi, plutôt que d'établir le sens de sa traduction sur le texte, quand on n'est pas autorisé par quelque manuscrit à faire ce changement? D'ailleurs je n'entends pas pourquoi Epicure est fâcheux ou désagréable, ἀηδὴς, parce qu'il se plaint que les lettres de ses amis excitoient de trop grands applaudissemens de la part de ses disciples. Il me semble que Plutarque, loin de l'en blâmer, devroit plutôt lui savoir gré de sa modestie à rejetter les louanges extraordinaires, puisque lui-même il désapprouve si fort, & ceux qui les donnent, & ceux qui les reçoivent. J'ai donc cru, en traduisant, devoir adoucir l'expression.

croire, qu'il lui faut de ces louanges excessives que la vanité seule peut faire desirer. D'autres non moins extrêmes dans leurs manieres, emploient le serment pour témoigner leur approbation : on diroit qu'il s'agit d'attester la vérité dans les tribunaux. Ceux-ci, par un oubli marqué des convenances, louent un Philosophe sur sa subtilité, un vieillard sur la finesse & les graces; transportent aux sujets philosophiques les qualités qui conviennent à ces déclamations dont les jeunes-gens s'amusent dans les écoles, & donnent à des discours pleins de sagesse, des éloges qui ne seroient faits que pour des courtisannes. C'est mettre sur la tête d'un Athlete une couronne de lis ou de roses, pour une de laurier ou d'olivier. Euripide récitoit aux Musiciens qui devoient chanter dans une de ses Tragédies, une piece de chant composée avec beaucoup d'harmonie. Quelqu'un de ceux qui l'écoutoient, s'étant mis à rire : « Si tu n'étois dépourvu de » jugement & de goût, lui dit le Poëte, » tu ne rirois pas d'un air composé sur » la modulation mixo-lydienne » (1).

---

(1) La musique chez les anciens, étoit

Un Philoſophe, un homme d'état, pourroit de même réprimer les tranſports immodérés d'un auditeur trop démonſtratif. Si vous aviez plus de jugement & de bon ſens, lui diroit-il, vous n'auriez pas l'air de chanter ou de danſer, pendant que je donne ici des leçons de morale ; de religion, de

---

partagée en pluſieurs modes, qui tiroient leur nom des peuples chez qui ils étoient en uſage. D'abord elle ne reconnoiſſoit que trois modes, qui étoient à un ton de diſtance l'un de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le Dorien, le plus aigu étoit le Lydien ; le Phrygien tenoit le milieu : enſorte que le mode Dorien & le Lydien comprenoient entre eux l'intervalle de deux tons ou d'une tierce majeure. En partageant cet intervalle par demi-tons, on fit place à deux autres modes, l'Ionien & l'Eolien, dont le premier fut inſéré entre le Dorien & le Phrygien, & le ſecond, entre le Phrygien & le Lydien. On ajouta encore de nouveaux modes, qui tirerent leurs dénominations des cinq premiers, en y joignant la prépoſition ὑπὲρ, *ſur*, pour ceux d'en-haut, & la prépoſition ὑπὸ, *ſous* pour ceux d'en-bas. l'hyperdorien, l'hyper-jonien, &c. l'hypo-dorien, l'hypo-jonien, &c. On regarda l'introduction de ces nouveaux modes, moins comme une perfection, que comme une altération de la muſique, qui s'amollit & s'énerva, en s'éloignant de ſa premiere ſimplicité. *Rollin, Hiſt. anc. l. 22, ch. 6.*

politique & de gouvernement. En effet quel désordre n'eſt-ce pas, que, pendant l'entretien d'un Philoſophe, les aſſiſtans pouſſent de ſi grands cris, & faſſent tant de bruit, que les paſſans puiſſent croire que c'eſt à des Muſiciens où à des Danſeurs qu'on applaudit (1).

---

(1) Cela prouve que du temps de Plutarque on n'étoit pas plus raiſonnable ſur ce point que nous ne le ſommes aujourd'hui. Ces cris, ces battemens des mains & des pieds qu'on ſouffroit tout au plus autrefois ſur les théâtres, & qui peut-être même y étoient plus modérés, ont ſucceſſivement paſſé dans les aſſemblées les plus reſpectables. Il me ſemble que ces démonſtrations extraordinaires ne ſont dignes, ni de la majeſté du lieu, où l'on ſe les permet, ni du caractere des perſonnes à qui on les prodigue. J'ai peine à croire que la raiſon & le goût les avouent, & qu'un Orateur ſenſé ſe croie honoré par de pareils ſuffrages. Ils peuvent tout au plus flatter ces déclamateurs frivoles, qui, charmés de voir interrompre à tout moment leur lecture, ont ſoin de provoquer les auditeurs à les applaudir en s'arrêtant avec affectation à la fin de leurs phraſes, preſque toujours terminées par une ſaillie, une pointe ou un jeu de mots. Vous les voyez alors recueillir avec un triomphe puérile ces applaudiſſemens outrés, & s'enivrer de l'encens ridicule que la ſottiſe prodigue à la vanité.

Je ne veux pas non plus qu'un jeune-homme ſoit inſenſible aux réprimandes: ceux qui, peu touchés des reproches qu'ils eſſuient, ne font qu'en rire, & donnent même des louanges aux perſonnes qui les reprennent, reſſemblent aux paraſites qui ne louent jamais tant ceux qui les nourriſſent, que quand ils en reçoivent quelqu'affront: ils veulent faire paſſer pour courage, ce qui n'eſt qu'impudence & effronterie. Un homme d'honneur peut, à la vérité, ſans ſe faire tort, ſouffrir gaiement une plaiſanterie fine & délicate qui n'a rien d'offenſant. C'eſt même une marque de cette libre franchiſe qui faiſoit le caractere des Spartiates. Mais c'eſt toute autre choſe quand les reproches tombent ſur le beſoin de réforme, & ſont accompagnés de paroles dures qui rendent encore le remede plus amer. Un jeune-homme, qui loin de tomber alors dans la triſteſſe, d'éprouver une ſueur involontaire, un trouble violent, un remords intérieur qui le déchire, écoute ces réprimandes d'un air tranquille, & n'y répond que par des plaiſanteries déplacées, prouve que tout ſentiment vertueux eſt éteint en lui: que l'habitude invétérée du vice le rend inacceſ-

Les jeunes-gens doivent être ſenſibles aux réprimandes.

sible à la honte : que son ame endurcie dans le mal, comme ces parties du corps où le calus s'est formé, ne peut plus être reveillée par l'aiguillon d'un remords salutaire. Il en est qui, par un caractere bien opposé, s'affectent tellement des premieres réprimandes qu'on leur fait, que, transfuges de la philosophie, ils l'abandonnent sans retour. Cette vive sensibilité qu'ils avoient reçue de la nature, étoit une disposition à la vertu ; mais ils la rendent inutile par leur molle délicatesse. Incapables de supporter avec courage des reproches utiles, ils se tournent vers des Docteurs indulgens, des Sophistes adroits & flatteurs qui les amusent par des paroles agréables, mais pernicieuses. Un malade, qui, après une amputation douloureuse, s'enfuiroit des mains du Médecin, sans attendre que sa plaie fut bandée, n'éprouveroit que ce que le traitement a de pénible, sans en recevoir aucun soulagement. De même un jeune-homme qui, blessé par une correction sévere & piquante, s'éloigne aussi-tôt, sans laisser à la plaie le temps de se refermer, ne remporte de la Philosophie que les morsures vives dont son ame a été dé-

chirée, & n'en retire aucune utilité.

Le fer qui l'a blessé, deviendra son remede,

a dit Euripide, de Telephe (1). La Philosophie guérit de même les blessures qu'elle fait aux jeunes-gens, par le discours même qui les ont causées. Il faut sentir le trait qui nous blesse, mais non s'abattre & se désespérer. La Philosophie a d'abord, comme l'initiation aux mysteres, des lustrations pénibles, des cérémonies effrayantes : mais au sein même du trouble & du découragement, elle fait entrevoir une lumiere douce & consolante. Les reproches qu'on essuie ne sont-ils pas mérités ? Il n'en est que plus beau d'écouter patiemment

(1) Thelephe, fils d'Hercule & roi des Mysiens, ayant refusé, à l'armée des Grecs qui marchoient contre Troie, le passage dans ses Etats, fut blessé par Achille. Tous les remedes qu'on employa pour le guérir, furent inutiles : alors il consulta l'Oracle qui lui répondit que le fer qui l'avoit blessé, feroit sa guérison. Il se réconcilia donc avec les Grecs, & en particulier avec Achille, qui lui permit de limer le fer de sa lance. De la rouille & des parties d'acier que la lime en détacha, il fit un topique qu'il appliqua sur sa plaie, & sur le champ il fut guéri.

jusqu'au bout celui qui nous les fait ; & quand il a fini, de s'approcher de lui, de se justifier, & le prier de réserver pour une faute véritable, la franchise & le zele qu'il montre à notre égard.

Les commencemens en tout sont épineux, mais l'habitude en diminue la peine.

Les élémens des sciences & des arts (1), toujours pleins d'obscurités, exigent beaucoup de travail, & causent bien du tourment. Mais les progrès successifs qu'amene l'habitude, nous en rendent l'étude plus facile : tout, pour ainsi dire, s'apprivoise peu-à-peu & nous devient familier. Ainsi dans la vie, un commerce fréquent produit entre les hommes la plus étroite liaison. La Philosophie ne présente d'abord, soit dans les sujets qu'elle traite, soit dans les termes qu'elle emploie, qu'une sécheresse froide & rebutante. Faut-il pour cela, effrayés de ce premier aspect, prendre lâchement la fuite & l'abandonner sans retour ? ne doit-on pas plutôt tout tenter, tout mettre en œuvre avec constance, tendre sans cesse à de nouveaux progrès, jusqu'à ce qu'on ait acquis cette habitude, qui enfin

(1) Le texte ajoute : *Comme de la Grammaire, de la Musique & de la Lutte.*

nous rend agréable tout ce qui nous eſt bon ? Elle ne tardera pas à venir ; & ſa préſence répandra ſur nos études une lumiere abondante : elle nous enflammera de cet amour ardent pour la vertu, qui ſeul nous attache conſtamment à la Philoſophie. Et quel autre qu'un cœur timide & lâche pourroit ſupporter tout genre de vie qui le ſépareroit d'elle ? Des jeunes-gens ſans expérience trouvent, il eſt vrai, dans les matieres philoſophiques de grandes difficultés à vaincre ; mais le plus ſouvent, c'eſt à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre des obſcurités qu'ils y rencontrent. La faute eſt la même dans tous, quoiqu'elle ait des cauſes différentes, ſuivant la diverſité des caracteres. Les uns retenus par la honte ou par la crainte de ſe rendre importuns à leur maître, n'oſent l'interroger pour éclaircir & affermir leurs idées : ils font mine d'avoir tout ſaiſi, & ils ne tiennent rien. D'autres par une ambition déplacée, & une vaine émulation, ou pour faire montre d'une conception facile, aſſurent qu'ils ont tout entendu, quoiqu'ils n'aient rien compris. Qu'arrive-t-il delà ? Que ceux à qui la honte a fait garder le ſilence, auſſi incertains,

aussi embarrassés, après la leçon, qu'ils l'étoient auparavant, sont forcés de revenir avec plus de honte encore, importuner leur maître, & lui faire répéter ce qu'il a déja dit. Pour ces hommes hardis & présomptueux, qui ont toujours soin de cacher leur ignorance, ils la rendent irrémédiable.

Il ne faut pas se laisser abattre par les railleries qu'on éprouve; mais se mettre au-dessus de tout, pour triompher de son ignorance.

Evitons également & la timidité des uns & l'arrogance des autres. Uniquement occupés de saisir & de comprendre tout ce qu'on dit d'utile, supportons, s'il le faut, pour y parvenir, les railleries de ceux qui se croient plus pénétrans que nous. Imitons à cet égard Cléanthe & Xenocrate. Nés avec un esprit plus lent & plus tardif que leurs condisciples, ils étoient les premiers à en plaisanter. Ils disoient que semblables à des vases d'étroite embouchure, ou à des plaques de cuivre, ils saisissoient plus difficilement les leçons qu'on leur donnoit, mais qu'ils les retenoient mieux. Il faut, dit Phocylide,

Pour être homme de bien, avoir été dupé.

Ce n'est pas encore assez : il faut avoir été moqué, baffoué, s'être vu l'objet de mille railleries piquantes, pour par-

venir, par les plus grands efforts, à triompher de l'ignorance. Il eſt aucontraire des jeunes-gens qui, par une pareſſe d'eſprit naturelle, ſe rendent très incommodes à leur maître. Ennemis du travail qu'ils auroient à faire en particulier, pour mieux comprendre ce qui a été dit, ils le harcelent, ils le fatiguent, en lui faiſant mille fois les mêmes queſtions. Ils ſont comme ces petits oiſeaux encore ſans plumes qui bâillent à tout moment au bec de leur mere, pour y prendre la nourriture toute mâchée. D'autres voulant fort mal-à-propos, paſſer pour des hommes attentifs & pénétrans, étourdiſſent l'Orateur par leur babil importun, ils lui propoſent ſans ceſſe des doutes frivoles, & demandent mille éclairciſſemens inutiles.

C'eſt rendre long, le chemin le plus court,

a dit Sophocle, & non-ſeulement pour eux-mêmes, mais encore pour les autres. En interrompant coup ſur coup l'Orateur par des queſtions vaines & ſuperflues, par des digreſſions hors de propos, ils ſuſpendent ſa marche, & font perdre le fil de l'enſeignement.

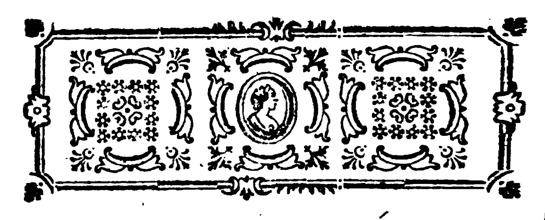
Ils reſſemblent, dit Hieronime, à ces chiens lâches & craintifs qui, à la maiſon, mordent les peaux des bêtes féroces, & en arrachent les poils, mais qui, dans les bois, n'oſeroient toucher aux animaux mêmes.

Moyens de réparer la lenteur naturelle de l'eſprit.

Pour les eſprits lents & tardifs, je leur conſeillerois de s'attacher à bien ſaiſir les points principaux du ſujet qu'on a traité; de s'eſſayer enſuite à les remplir, & de trouver, à l'aide de leur mémoire, ce qu'il faudra y ajouter. Le peu qu'ils auront retenu, ſera comme un premier germe, qu'il ne s'agira plus que d'accroître & de nourrir. L'eſprit n'eſt pas comme un vaſe qu'il ne faille que remplir. Semblable aux matieres combuſtibles, il a plutôt beſoin d'un aliment qui l'échauffe, qui donne l'eſſor à ſes facultés, & l'enflamme pour la recherche de la vérité. Que diriez-vous d'un homme qui, allant chercher du feu chez ſon voiſin, & trouvant le foier bien garni, y reſteroit à ſe chauffer, & ne penſeroit plus à retourner chez lui? Voilà l'image d'un jeune-homme qui, prenant les leçons d'un Philoſophe, loin de s'appliquer à faire paſſer dans ſon ame la chaleur qui ſortiroit de ſes diſcours, &

ſe bornant au plaiſir de l'entendre, ſe tiendroit tranquillement aſſis auprès de lui. Il pourroit en remporter une apparence de ſavoir, ſemblable à ce rouge vif dont le feu nous colore; mais la chaleur de la Philoſophie ne détruiroit point la rouille attachée à ſon ame, ni ſa lumiere n'en diſſiperoit les ténebres. A tous les préceptes que j'ai donnés ſur cette matiere, je n'ajouterai qu'un mot : c'eſt qu'en même-temps qu'on s'inſtruit par les leçons des autres, il faut s'exercer à inventer ſoi-même, & à compoſer. Par ce moyen, on remportera de ſon étude, non un ſavoir d'oſtentation, comme les Sophiſtes, ou des connoiſſances de pure ſpéculation; mais une ſcience vraiment philoſophique, qui formera dans l'ame une habitude permanente. Car l'application à bien écouter, eſt le commencement d'une bonne vie.





SUR LA MANIERE DE DISCERNER UN FLATTEUR D'AVEC UN AMI.

Il n'eſt point de vice contre lequel la morale ait plus exercé ſon zele, que contre la flatterie. Comme elle cherche ſur-tout à attirer dans ſes pieges les Rois & les Grands, dont les paſſions ont toujours la plus funeſte influence ſur le ſort des peuples, les Philoſophes ſe ſont attachés à démaſquer les flatteurs, à prévenir une ſéduction d'autant plus dangereuſe, que notre cœur eſt preſque toujours d'intelligence avec eux, pour nous corrompre. C'eſt ordinairement en ſe couvrant du maſque de l'amitié que la flatterie réuſſit à nous ſéduire. L'objet de Plutarque dans ce Traité eſt donc de nous apprendre à diſcerner un flatteur d'avec un ami véritable. Il expoſe le caractere de l'un & de l'autre, & en marque les différences. Il ſuit

suit le flatteur dans tous les détours que son artifice lui suggere, pour échapper aux regards les plus pénétrans; il releve sur-tout son affectation à imiter le véritable ami, afin de nous tromper plus facilement à la faveur d'une ressemblance souvent si bien saisie, que peu de personnes sont en état de la discerner. Il peint sous les couleurs les plus frappantes, les traits de différence qui distinguent le flatteur de l'ami, & les démêle avec tant de sagacité, qu'il en rend le discernement facile à tous ceux qui ne se laissent pas aveugler par leur amour-propre.

Un des moyens les plus adroits & les plus sûrs que le flatteur emploie pour séduire, & pour paroître un ami sincere, c'est cette franchise, cette liberté courageuse à reprendre, qui fait le prix de la véritable amitié. Aussi Plutarque s'attache-t-il particuliérement à distinguer cette liberté généreuse qui caractérise l'amitié, de cette franchise simulée dont la flatterie n'use que pour tromper. Cette discussion est suivie de préceptes généraux sur la maniere dont les amis doivent employer entr'eux cette liberté réciproque à s'avertir de leurs défauts, afin d'éviter tout ce qui peut aigrir, & ôter aux remontrances l'effet salutaire, qu'elles doivent naturellement produire, quand elles sont faites par l'amitié. Ce Traité est un

de ceux où Plutarque fait paroître davantage ce jugement ſain, cette raiſon ſûre, cette connoiſſance du cœur humain qui rendent ſes Ouvrages de morale ſi inſtructifs & ſi utiles.





SUR LA MANIERE

DE DISCERNER

UN FLATTEUR D'AVEC UN AMI.

L'amour-propre ouvre à la flatterie l'entrée de notre cœur.

PLATON a dit, mon cher Antiochus, qu'on pardonne volontiers à tout homme, l'aveu qu'il fait de s'aimer avec excès : mais qu'entre plusieurs vices qui naissent de cet amour-propre, un des plus dangereux, c'est qu'il empêche d'être un juge équitable & impartial de soi-même. Car l'amitié nous aveugle aisément sur ce que nous aimons ; à moins qu'une sage éducation ne nous ait accoutumés à préférer ce qui est beau & honnête en soi, à ce qui nous intéresse personnellement. D'ailleurs l'amour-propre donne à la flatterie, un vaste champ pour nous attaquer, &, sous les apparences de l'amitié, s'emparer de notre confiance. Comme il fait de chacun de nous le premier & le plus grand flat-

teur de soi-même, il donne une entrée facile à ceux du dehors, afin d'avoir en eux autant de témoins & d'approbateurs de la bonne opinion qu'il a de lui-même. Tout homme justement décrié pour aimer les flatteurs, s'aime toujours passionnément; & cet amour aveugle fait qu'il desire & croit posséder toutes les perfections. A la vérité, le desir de les avoir n'est pas déraisonnable; mais la persuasion qu'on les a, est sujette à erreur, & l'on ne doit pas facilement y croire.

Le flatteur contredit la divinité.

Si la vérité est un attribut divin, & que, suivant Platon, elle soit pour les Dieux & les hommes, la source de tous les biens, le flatteur ne doit-il pas passer pour l'ennemi des Dieux, & sur-tout d'Apollon Pythien dont il contredit sans cesse la maxime célebre : CONNOIS-TOI TOI-MÊME? Ne trompe-t-il pas tous ceux qu'il flatte, & en les laissant dans l'ignorance sur eux-mêmes, sur leurs bonnes & leurs mauvaises qualités, n'est-il pas cause que les unes restent imparfaites, & que les autres sont incorrigibles?

La flatterie s'attache surtout aux bons naturels.

Si la flatterie, comme la plupart des autres vices, ne corrompoit le plus souvent que des hommes vils & obscurs,

peut-être ſeroit-il plus facile de s'en défendre. Mais ſemblable aux artuiſons qui s'engendrent plus aiſément dans les bois les plus tendres, elle s'attache ſurtout aux ames élevées que la facilité & la bonté de leur caractere rendent plus ſuſceptibles de ſéduction. « Ce n'eſt pas » un pauvre artiſan, dit Simonide, mais » un poſſeſſeur de belles terres, qui » *peut* nourrir des chevaux (1) ». De même, ce n'eſt pas aux hommes pauvres, foibles & inconnus que s'attache la flatterie, mais aux maiſons opulentes, aux royaumes même & aux empires, dont elle a ſouvent cauſé la ruine.

Il faut s'appliquer avec ſoin à reconnoître le flatteur.

C'eſt donc une affaire importante & qui exige la plus grande prudence, que de s'appliquer à la reconnoître ; de peur qu'adroite à ſe maſquer, elle ne jette des ſoupçons fâcheux ſur l'amitié véritable, & ne l'expoſe à la calomnie. Tel que ces inſectes qui abandonnent un cadavre, dès que le ſang qui faiſoit leur nourriture, ceſſe d'y circuler ; le flatteur s'établit, non chez les perſonnes dont les

---

(1) Le texte dit : *Ce n'eſt pas avec la lampe qu'on nourrit des chevaux, mais avec des terres fertiles* ; métaphore, priſe des pauvres ouvriers qui gagnent leur vie en travaillant à la lueur d'une lampe.

affaires ſont en mauvais état, mais chez celles qu'il voit en crédit & en autorité : là, il s'engraiſſe à leurs dépens, & s'éloigne au premier revers. N'attendons pas, pour le reconnoître, une expérience inutile, ou même dangereuſe. Il eſt fâcheux, quand on auroit beſoin de ſes amis, d'éprouver qu'on n'en a point de véritables, & de ne pouvoir remplacer par des cœurs vrais & ſolides, des hommes faux & légers.

On doit bien éprouver un ami, avant que de l'admettre dans ſa confiance.

Eprouvons donc un ami, comme on fait d'une piece de monnoie, avant que de nous en ſervir; & n'attendons pas que l'uſage même nous en découvre la fauſſeté. Apprenons à connoître un flatteur, avant qu'il ait pu nous nuire, & non pas lorſqu'il nous aura nui. Autrement, c'eſt imiter ces hommes imprudens, qui pour juger de la force d'un poiſon mortel, commencent par en faire l'eſſai, & ne connoiſſent ſon effet qu'aux dépens de leur vie.

Prendre garde de confondre un ami véritable avec un flatteur.

Mais en blâmant une trop grande facilité, approuverai-je ceux qui voulant que l'amitié ſe propoſe toujours ce qui eſt honnête & utile, regardent auſſitôt comme convaincus de flatterie, les amis qui mettent dans leur commerce de la douceur & de l'aménité? Non,

ſans doute; un ami, n'eſt ni dur, ni ſauvage, & l'honnêteté de l'amitié ne conſiſte point dans une farouche auſtérité de mœurs. Sa beauté, & ſa dignité même, eſt douce & attirante. Auprès d'*elle*,

Les graces, les deſirs ont fixé leur demeure. Heſio. Theo. v. 64.

Ce n'eſt pas ſeulement un malheureux, qui, comme dit Euripide,

Rencontre avec plaiſir les regards d'un ami: Eurip. Jon. v. 732.

l'amitié, compagne inſéparable de notre vie, ne répand pas moins de douceur & de charmes ſur la proſpérité, qu'elle diminue dans les revers, nos troubles & nos peines: « Le feu, diſoit Evenus, » eſt le meilleur aſſaiſonnement (1) ». Ainſi Dieu, en aſſaiſonnant notre vie des douceurs de l'amitié, nous a donné des jouiſſances toujours préſentes, & qui répandent ſur nos jours la plus douce ſérénité. Et ſi l'amitié n'étoit jamais

(1) Cette maxime eſt attribuée par les uns à Evenus Poëte élégiaque de l'iſle de Paros, dont Stobée nous a conſervé quelques fragmens, & par d'autres à un Philoſophe du même nom.

complaisante, comment le flatteur chercheroit-il à s'insinuer auprès de nous par des complaisances? Semblable à ces vases d'or faux qui n'ont que l'éclat & le poli de l'or véritable, n'est-ce pas pour imiter la douceur & la facilité d'un ami, qu'il se montre toujours gai, toujours riant, qu'il ne s'oppose à rien, & ne contrarie jamais? N'allons donc pas suspecter quelqu'un de flatterie, dès que nous l'entendrons louer un ami. Il convient également à l'amitié de louer & de blâmer à propos. Bien plus, une humeur chagrine, & qui gronde toujours, détruiroit l'amitié & le commerce de la vie. Au contraire, un ami qui loue sans peine ou même avec empressement le bien dont il est témoin, peut censurer le mal avec la même liberté. Sûrs de sa bienveillance, nous recevons patiemment ses réprimandes; & sa facilité à louer nous est une preuve qu'il ne blâme que par nécessité.

Difficulté de distinguer un flatteur d'un ami.

Mais, dira-t-on, il est bien difficile de discerner un flatteur d'un ami, s'ils ne différent ni par l'envie de louer, ni par la complaisance. Car dans les services que des amis se rendent ordinairement, il n'est pas rare de voir la flatterie devancer l'amitié. Sans doute,

rien n'eſt moins facile, s'il s'agit d'un flatteur rusé qui ſache s'y prendre adroitement; & ſi, comme le vulgaire, vous ne donnez pas ce nom à ces vils paraſites qui piquent les tables, qu'on ne reçoit qu'au moment des repas, & qui, dès l'entrée, manifeſtent par leurs plates bouffoneries, la baſſeſſe de leur caractere. Falloit-il, par exemple, de grands efforts, pour convaincre de cette vile adulation, Mélanthius le paraſite d'Alexandre de Phéres? qui, lorſqu'on lui demandoit comment Alexandre avoit été tué : « hélas, répondoit-il, d'un » coup de poignard qui lui a percé le » flanc, & a pénétré juſqu'à mon ven» tre ». Eſt-il plus difficile de reconnoître ceux qu'on voit tourner autour d'une table opulente, ſans que le fer, ni le feu puiſſent les en écarter? J'en dis autant de ces femmes de Chypre, qu'on nommoit dans leur pays les *complaiſantes*, & qui ayant paſſé en Syrie, y furent appellées *échelons*, parce qu'elles préſentoient leur dos aux Reines, pour les aider à monter dans leurs chars. Quel eſt donc le flatteur dont il faut ſe garder? C'eſt celui qui ne fait pas profeſſion de l'être; qu'on ne ſurprend jamais rodant autour des cuiſines, ou

calculant ſur le cadran l'heure du dîner, & qui jamais ne ſe permet à table aucun excès (1) : mais qui ſobre & tempérant, curieux de tout voir & de tout entendre, cherche plutôt à ſe mêler de vos affaires, à entrer dans vos ſecrets les plus intimes : celui enfin, qui loin de jouer ſon perſonnage en bouffon ou en comédien, conſerve dans toute ſa conduite un caractere ſérieux & honnête. La ſouveraine injuſtice, ſuivant Platon, c'eſt de vouloir paroître juſte & de ne l'être pas. Ainſi la flatterie la plus dangereuſe n'eſt pas celle qui ſe manifeſte par des plaiſanteries, mais celle qui, en ſe couvrant, marche ſérieuſement à ſon but. C'eſt elle qui nous rend ſuſpecte la véritable amitié, parce qu'elle lui reſſemble, & que ſans une grande attention, il eſt facile de les confondre. Gobrias étant aux priſes avec le Mage, qui en fuyant étoit tombé dans une chambre obſcure, où il l'avoit entraîné dans ſa chute ; & voyant que Darius craignoit de frapper le Mage, de peur de tuer auſſi Gobrias, lui

(1) Mot à mot : *Qu'on ne voit pas plein de vin tomber au premier endroit où il ſe trouve.*

cria d'aller hardiment, dut-il les percer tous deux (1). Pour nous, qui ne pouvons approuver en aucune maniere, cette maxime détestable : « périsse l'ami, » pourvu que l'ennemi périsse » ; craignons qu'en cherchant à distinguer le flatteur de l'ami, trompés par les traits de ressemblance qu'ils ont entr'eux, nous n'écartions à la fois & l'ami utile, & le flatteur dangereux, ou que, pour épargner notre ami, nous ne tombions dans le piége que nous voulions éviter.

Le flatteur cherche en tout à imiter un ami.

Les mauvaises graines qui se trouvant mêlées dans un crible avec le froment, ont à peu près la même forme

(1) On sait qu'après la mort de Cambyse roi de Perse, le Mage Smerdis s'empara du royaume, en se faisant passer pour le fils de Cyrus. Sept grands Seigneurs Persans, du nombre desquels étoient Gobrias & Darius fils d'Hystaspe, conjurerent contre lui & l'attaquerent dans le Palais. L'usurpateur en fuyant, tomba derriere un lit avec Gobrias qui le tenoit serré entre ses bras. Darius survint en ce moment, l'épée nue à la main ; & comme ils étoient dans les ténebres, il n'osoit frapper le Mage, de peur de rencontrer Gobrias. Celui-ci lui cria de frapper sans crainte, dût-il le tuer aussi. Darius fut si adroit & si heureux, qu'il ne perça que le Mage.

& la même grandeur, s'en séparent plus difficilement; elles ne passent point dans les trous trop petits, ou tombent avec le bled par les plus grands. De même la flatterie qui imite en tout les sentimens, les manieres, les mouvemens & les habitudes de l'amitié, est celle qu'il est moins facile d'en discerner. Comme rien n'est plus agréable que l'amitié, que rien ne fait éprouver à l'ame une volupté plus douce, le flatteur cherche à s'insinuer par l'attrait de la douceur, & n'est occupé que des moyens de plaire. L'utilité & l'agrément suivent toujours l'amitié; ce qui a fait dire qu'un ami étoit plus nécessaire que le feu & l'eau. Aussi le flatteur toujours prêt à obliger, dispute avec un véritable ami, d'activité, de prévenance & de soins.

Ce qui forme & cimente l'amitié, c'est la ressemblance des inclinations & des mœurs. En général, ce rapport des mêmes penchans & des mêmes aversions, en produisant la conformité des goûts, établit entre les hommes la liaison la plus étroite. Le flatteur donc, tel qu'une cire molle, prend avec souplesse toutes sortes de formes, & se moule, pour ainsi dire, sur ceux qu'il

veut gagner ; enſorte qu'on pourroit dire :

Ce n'eſt point là ſon fils, c'eſt Achille lui-même.

D'ailleurs, & c'eſt ici ſon plus grand artifice, ſachant que la franchiſe eſt le caractere, & comme le langage propre de l'amitié ; qu'au contraire, le défaut de franchiſe annonce une ame baſſe ou indifférente, il a ſoin de la contrefaire. Mais, ſemblable aux cuiſiniers habiles, qui pour relever des ſauces trop fades, y mêlent des jus amers, il ne prend jamais le ton de la véritable franchiſe, ſi utile en amitié : la ſienne n'entrevoit les défauts que d'un œil complaiſant, & les chatouille, plutôt qu'il ne cherche à les corriger. Voilà ce qui rend le flatteur ſi difficile à reconnoître. Il eſt comme ces animaux qui changent de couleur, & prennent celles des corps auxquels ils s'attachent. Puis donc que ſon objet eſt de nous tromper par la reſſemblance qu'il affecte, c'eſt à nous de le découvrir, en marquant les traits de différence qui le diſtinguent du véritable ami ; de le dépouiller de ces couleurs empruntées, auxquelles, ſuivant

Platon, il n'a recours, que parce qu'il n'en a pas qui lui ſoient propres. Suivons-le donc dès le principe.

En quoi le flatteur affecte de reſſembler aux amis.

L'amitié, comme on vient de le dire, eſt ordinairement fondée ſur une conformité naturelle d'inclinations, de goûts, de mœurs & d'habitudes, qui fait ſuivre les mêmes exercices & les mêmes occupations : c'eſt pour cela qu'on a dit :

Le vieillard aime à voir un vieillard de ſon âge.
L'enfant ſe plaît avec l'enfant,
La femme avec la femme : un malade ſouffrant
Cherche un autre malade, & par-là ſe ſoulage :
Celui qui du deſtin éprouve la rigueur
Dans l'homme malheureux, trouve un conſolateur.

Le flatteur qui voit que naturellement on recherche ſes ſemblables, qu'on ſe plaît avec eux, & qu'on les aime, ſe ménage d'abord par cette voie un accès favorable, une ouverture de liaiſon. Tel que ceux qui, pour apprivoiſer un animal ſauvage, commencent par le flatter, il marche avec précaution, il affecte les mêmes goûts, les mêmes études, le même genre de vie. Juſqu'à ce qu'il ait priſe ſur vous, & que vous ſoyez accoutumé à ſes careſſes, il blâme les per-

ſonnes, les mœurs, & les action, pour leſquelles il vous connoît de l'averſion; & tout ce qu'il ſait vous plaire, il le loue, non pas avec modération, mais d'un air plus ſurpris, plus enchanté que vous-même. Par là, il veut vous confirmer dans vos goûts & dans vos averſions, & vous perſuader qu'ils ſont dictés par la raiſon, & non par la paſſion. Comment donc le démaſquer? A quels traits reconnoître que cette reſſemblance n'eſt que ſimulée, & qu'il n'eſt point tel qu'il veut paroître?

Premier différence flatteur; l'conſtance ſes princi[illegible]

Examinons d'abord ſi ſes goûts ſont réellement les mêmes que les nôtres, & s'ils ſont durables; s'il aime & approuve toujours les mêmes choſes; ſi ſa conduite marche avec uniformité vers le même but, comme il convient à une ame honnête, dont l'amitié eſt fondée ſur la conformité des mœurs & des caracteres. Car tel eſt un véritable ami. Pour le flatteur, comme il n'a point de regle fixe de conduite, qu'il ne s'eſt pas fait un plan de vie arrêté, mais qu'il en change au gré des perſonnes avec qui il vit, il n'eſt jamais ſimple, ni un; c'eſt un compoſé de toutes ſortes de formes, qui, comme un fluide qu'on tranſvaſe, prend ſucceſſivement la

figure & le mouvement de tous les objets qu'il parcourt. Le singe en voulant contrefaire les mouvemens & les sauts de l'homme, tombe dans le piege (1). Le flatteur, au contraire, attire les autres dans ses filets, en les imitant, mais chacun d'une maniere différente. Il chante & danse avec les uns, il s'exerce & se couvre de poussiere avec d'autres dans le gymnase. S'est-il attaché à un homme qui aime la chasse avec passion ? Il le suit par-tout, & peu s'en faut qu'il ne s'écrie avec Phedre :

Eurip. Hipp. v. 218.

Que je voudrois, ô Dieux, armé de traits
rapides,
Pousser des chiens ardens contre des cerfs
timides !

---

(1) M. du Theil, dans l'élégante & fidele traduction qu'il a donnée de ce traité, traduit ainsi ce passage : *Le singe ne peut nous contrefaire que dans de certains mouvemens & dans les sauts.* Le verbe ἁλίσκεται est susceptible, à la vérité, de cette acception ; mais outre que ce n'est pas sa premiere signification, l'opposition que Plutarque met entre le singe qui se laisse prendre au piege, en imitant les sauts qu'il a vu faire, & le flatteur qui attire dans ses filets, ἐπάγεται, en copiant les personnes qu'il veut séduire, m'a déterminé à lui donner le sens que j'ai adopté dans ma traduction, déja suivi par Amiot, & par l'Interprete latin.

Mais ce n'eſt point au cerf qu'il en veut: c'eſt le chaſſeur lui-même, qu'il tâche de pouſſer dans les filets. Pourſuit-il un jeune homme qui aime les ſciences & les lettres? Le voilà tout-à-coup plongé dans les livres : il laiſſe croître ſa barbe, endoſſe le manteau de Philoſophe, & oubliant tout ſoin de ſa perſonne, il ne parle plus que des nombres, des angles droits, & des triangles de Platon. Fait-il ſa cour à un riche fainéant & débauché, qui n'aime que le vin & la bonne chere? Auſſi-tôt,

De ſes ſales haillons Ulyſſe ſe dépouille. Odyſſ. L. 22, v. 1.

il quitte le manteau, tond ſa barbe, comme une moiſſon ſtérile, & ne parle que de verres & de bouteilles : ce ne ſont plus que ris dans les promenades, que plaiſanteries contre les Philoſophes. Ainſi, dit-on, lorſque Platon vint à Syracuſe, & que Denis eut la manie de philoſopher, les parquets du Palais étoient couverts de ſable qui ſervoit aux démonſtrations des courtiſans devenus tous Géometres (1). Mais

(1) C'eſt Denis le jeune dont il s'agit ici. Peu de temps après ſon avenement au trône, Dion l'engagea à faire venir Platon à Syra-

quand Platon eut perdu les bonnes graces de Denis, & que le tyran, disant adieu à la philosophie, se fut livré de nouveau au vin, aux femmes, à la frivolité & à la débauche, tous ses adulateurs, comme métamorphosés par une autre Circé, oublierent entierement les lettres, & retomberent dans leur premiere ignorance. C'est ainsi qu'agirent toujours les flatteurs adroits, & les ambitieux à la tête desquels on peut mettre Alcibiade. A Athenes, railleur, badin, & léger, brillant par le faste & la dépense : à Lacédémone, se rasant avec soin, vêtu d'un simple manteau, & se baignant dans l'eau froide : en Thrace, toujours à table, ou dans les camps : à la Cour de Tissapherne, livré à la mollesse, au luxe & aux voluptés ; par cette facilité à se plier à tout, à se conformer à toutes sortes de mœurs, il gagnoit le cœur de tous les peuples. Quelle différence de sa conduite à celle

---

cuse. Le Philosophe fit donc un second voyage, & fut d'abord très-bien venu auprès du Prince : mais ces bonnes dispositions ne durerent pas long-temps. Les discours de Platon eurent moins de pouvoir que les flatteries des courtisans, & le tyran revint bientôt à son mauvais naturel.

d'Epaminondas & d'Agesilas? qui, comme lui, virent bien des païs & des Nations différentes, mais conserverent par-tout dans leur habillement, leurs mœurs & leur langage, le ton qui convenoit à leur caractere? Ainsi Platon fut le même à Syracuse que dans l'Académie, & à la Cour de Denis qu'auprès de Dion.

Mais voulez-vous reconnoître cette mobilité du flatteur pareille à celle du Polype? Feignez vous-même de changer. Blâmez ce que vous aviez loué d'abord; témoignez du goût pour ce qui paroissoit autrefois vous déplaire. Vous le verrez aussi-tôt, démentant ses principes, sans opinion à soi, aimer ou haïr, se réjouir ou s'attrister, non d'après ses propres sentimens; mais comme un miroir, rendre les mouvemens & les passions étrangeres. Vous plaignez-vous à lui de quelqu'un de vos amis? « Vous l'avez connu bien tard, » vous dira-t-il; pour moi, il ne m'a » jamais plu ». Changez-vous de sentiment, & en dites-vous du bien. « Ah! » s'écriera-t-il, c'est un homme char- » mant, & qui mérite votre confiance ». Montrez-vous le desir de quitter les affaires, pour mener un genre de vie plus

tranquille? « Il y a long-temps, dira-» t-il, que nous aurions dû nous arra-» cher à des occupations tumultueuſes » qui nous expoſent à l'envie ». Penſez-vous à reprendre les affaires? « Voi-» là ſans doute un projet digne de » vous. Le repos eſt doux à la vérité: » mais il eſt aviliſſant ». N'eſt-ce pas le cas de dire :

Odyſſ. L. 16, v. 181.

Que vous me paroiſſez différent de vous-même!

« je n'ai pas beſoin d'un ami qui ſuive » tous mes pas & tous mes mouvemens. » C'eſt un office que mon ombre me » rend encore mieux. J'en veux qui cher-» chent avec moi la vérité, & m'aident » à la reconnoître ». Voilà donc un premier moyen de démaſquer le flatteur.

Seconde différence : il ne nous imite que dans le mal.

Une autre différence dans la maniere dont il cherche à nous reſſembler, c'eſt qu'un ami véritable n'imite & n'approuve pas tout ce que nous faiſons, mais ſeulement le bien : il veut, dit Sophocle,

Partager notre amour & non pas notre haine :

recherchér avec nous ce qui eſt beau & honnête, & non pas devenir notre

complice ; à moins que par un commerce fréquent, il ne contracte involontairement nos défauts, comme on gagne (1), par la communication, un mal contagieux. Ainsi les disciples de Platon, avoient pris l'habitude de porter, comme lui, les épaules hautes ; ceux d'Aristote, de begayer ; & les courtisans d'Alexandre, d'avoir la tête penchée, & de grossir leur voix. Car rien n'est plus ordinaire que de prendre, sans le savoir, les mœurs & les manieres de ceux avec qui l'on vit. Le flatteur au contraire, tel que le Caméléon qui prend toutes les couleurs, excepté la blanche, est incapable de nous copier dans les choses honnêtes ; mais il n'est point de vice qu'il n'imite parfaitement. Semblable à ces mauvais peintres dont le talent trop foible pour exprimer les plus beaux traits, ne saisit la ressemblance que dans les rides, les cicatrices & les autres difformités ; il ne sait imiter que nos désordres, nos superstitions, nos emportemens, notre dureté pour nos esclaves, notre défiance envers nos parens & nos proches. Porté par sa nature à tous les vices, il imite

(1) Le texte porte : *Le mal d'yeux*

le mal, afin qu'on ne puiſſe pas même ſoupçonner qu'il veut le condamner en nous. Ceux en effet qui ne ſe propoſent que le bien, ſont ſuſpectés par leurs amis de haïr leurs défauts. C'eſt par-là que Dion ſe rendit odieux à Denis, Samius à Philippe, Cléomene à Ptolémée; & cette haine enfin cauſa leur perte. Le flatteur qui veut nous être ſemblable, & plus encore le paroître (1), ſait nous plaire & gagner notre confiance, en feignant que l'excès de ſon amitié, loin de lui permettre de nous blâmer, le fait ſympathiſer en tout avec nous. Il veut même partager les choſes purement accidentelles. Pour faire ſa cour à un valétudinaire, il feindra de reſſentir les mêmes incommodités? par ex., d'avoir la vue baſſe, ou l'oreille dure (2). Ainſi les courtiſans de Denis, quand il eut la vue affoiblie, affectoient de l'avoir ſi mauvaiſe, qu'ils ſe heurtoient en paſſant, & renverſoient les

(1) J'ai adopté dans ce paſſage le changement que M. du Theil propoſe de l'adverbe ὁμοίως en l'adjectif ὁμοῖος, qui ſeul, comme il l'obſerve très-bien, forme un ſens raiſonnable.

(2) Le texte ajoute: *Si c'eſt quelqu'un qui ſoit ſujet à l'une ou l'autre de ces infirmités.*

plats sur la table (1). D'autres pour toucher davantage vos passions, vous font de fausses confidences, vous persuadent que dans les choses les plus secretes, ils partagent votre sort. Avez-vous à vous plaindre de votre femme & de vos enfans? Etes-vous en différent avec vos proches? Aussi-tôt, sans s'épargner eux-mêmes, ils vous parlent du mécontentement que leur donnent leurs enfans, leurs épouses, leurs parens, & vous en disent les motifs les plus cachés. Cette ressemblance vous attache davantage à eux : les secrets qu'ils vous confient, étant comme des otages de leur fidélité, vous leur faites part aussi des vôtres, & pour répondre à leur confiance, vous établissez la vôtre de plus en plus. Un de ces flatteurs, pour plaire à quelqu'un qui avoit répudié sa femme, fit divorce avec la sienne; mais comme il continuoit de

---

(1) C'est encore Denis le jeune dont il est question. Jamais Prince n'eut plus de flatteurs, & ne leur donna une confiance plus entiere. Ils se portoient à des excès de bassesse qu'on auroit peine à croire, si l'on ne savoit jusqu'à quel point l'intérêt peut dégrader ces ames avilies qui sacrifient tout à la fortune.

la voir ſecretement, il fut découvert par la femme de ſon ami. On peut donc appliquer au flatteur la deſcription qu'un Poëte a fait du cancre :

C'eſt un vil animal qui rampe avec ſes dents:
Tout ſon corps n'eſt que ventre, & ſes regards
perçans
Pénétrent en tous lieux.

C'eſt le vrai portrait d'un paraſite, d'un de ces vils amis qu'on ne trouve qu'à table, comme dit Eupolis. Mais renvoyons cet article à un lieu plus convenable (1).

(1) M. du Theil a retranché du texte de Plutarque & de ſa traduction, cette comparaiſon du flatteur avec le cancre, & le paſſage d'Eupolis. Il ſoupçonne que tout ce morceau appartient à un autre ouvrage, & il ne voit pas la liaiſon qu'il pourroit avoir avec ce qui précede & ce qui ſuit. Je n'ai pas oſé faire ce retranchement; les manuſcrits que j'ai conſultés, étant conformes aux éditions, j'ai cru que c'étoit une raiſon décicisive pour ne pas toucher au texte. La liaiſon de cette phraſe avec ce qui précede, n'eſt pas, il eſt vrai, bien ſenſible, & le paſſage de l'un à l'autre paroît un peu bruſque. Mais cependant il me ſemble qu'il n'eſt pas impoſſible de la ſaiſir. Plutarque vient de parler de la ſoupleſſe avec laquelle le flat-

Une autre adresse du flatteur, c'est lorsqu'il imite quelque bonne qualité, de laisser aux autres la prééminence. Les amis

Troisieme différence. Il se laisse toujours vaincre

teur prend toutes sortes de formes, & se plie aux goûts & aux inclinations de ceux qu'il veut séduire. Il a remarqué que c'est sur-tout dans le mal qu'il s'attache à les imiter, & que le vil intérêt d'être admis à leur table, pour y servir de jouet, étant le motif de ses flatteries, il n'est point de bassesse à laquelle il ne descende pour y réussir. Il en a cité plusieurs exemples, entr'autres celui des courtisans de Denis. D'après cela, la comparaison de ces vils parasites avec le cancre, animal vorace qui rampe avec ses dents, dont le corps n'est presque qu'un large ventre; & le passage d'Eupolis qui dit de ces flatteurs qu'ils ne sont que des amis de table; cette comparaison, dis-je, & ce passage ne tiennent-ils pas naturellement à ce qui précede? La liaison avec ce qui suit est moins nécessaire, puisque Plutarque passe aussi-tôt à un autre trait du caractere des flatteurs, & que tous ces traits qu'il parcourt, sont comme autant d'objets différens qui n'ont besoin entr'eux que d'une liaison générale.

Eupolis étoit un poëte Grec de l'ancienne Comédie, antérieur à Aristophane. Il avoit composé plusieurs pieces dont il ne reste que des fragmens. Il mourut, en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avoit attaqués dans ses comédies, qui, selon l'usage de ces premiers temps, étoient remplies des traits les plus satyriques & les plus mordans.

dans le bien par ceux qu'il imite.

ne connoissent, ni jalousie, ni rivalité: qu'ils soient plus ou moins bien partagés, ils sont également contens. Le flatteur qui ne veut jouer que le second rôle, renonce même à l'égalité : il s'avoue inférieur en tout, excepté dans le mal, où il prétend avoir l'avantage. Avez-vous de l'humeur ? Il est mélancolique. Etes-vous superstitieux ? Il est fanatique. Etes-vous amoureux ? Il a toutes les fureurs de l'amour. Avez-vous ri à contre-temps ? Il a pensé étouffer de rire. Dans les bonnes qualités, c'est tout le contraire. Il est léger à la course; mais vous avez la rapidité d'un oiseau. Il manie assez bien un cheval; mais qu'est-ce en comparaison d'un centaure tel que vous ? Je ne suis pas sans talent pour la Poësie, dira-t-il, & je tourne assez bien un vers : mais c'est à Jupiter seul de lancer la foudre. Par là, il paroît applaudir à vos goûts, puisqu'il les imite, & avoue, en se laissant vaincre, la supériorité de vos talens. Tels sont les traits de différence qui distinguent le flatteur de l'ami, même dans les ressemblances qu'ils ont avec nous.

Quatrieme différence. Le flatteur ne

Mais puisqu'ils ont cela de commun, qu'ils se rendent agréables l'un & l'autre,

(car les vrais amis ne plaiſent pas moins cherche qu'à
à l'homme de bien, que les flatteurs à nous plaire, & ne nous
l'homme corrompu) voyons en quoi blâme jamais,
ils different ſous ce nouveau rapport : c'eſt par la fin que chacun d'eux ſe propoſe, en cherchant à plaire. Développons cette idée. Le parfum & l'antidote ont tous deux une odeur agréable ; avec cette différence, que l'un n'eſt bon qu'à flatter l'odorat ; au lieu que dans l'autre, l'odeur n'eſt qu'accidentelle, & que ſa nature eſt d'épurer les humeurs, de réchauffer le corps & de réparer ſes forces. Les peintres, par le mêlange des couleurs, forment les teintes les plus agréables. Il eſt auſſi des drogues médicinales dont la couleur plaît à la vue, & n'a rien de dégoûtant. Où eſt donc la différence ? C'eſt évidemment dans leur plus ou moins d'utilité pour la fin qu'on ſe propoſe. Ainſi les graces de l'amitié, telles que ce duvet qui colore les fleurs, ſervent de voile à un but honnête & utile ; quelquefois même, elle l'égaie par les plaiſirs de la table, les ris & les bons mots, qui ſont comme les aſſaiſonnemens des objets ſérieux qui l'occupent : c'eſt ce qui a fait dire à un Poëte :

Ils s'égayoient entr'eux par de légers propos,

& ailleurs,

Quel autre différend, altérant nos deux cœurs,
D'une amitié si tendre eut troublé les douceurs?

Le but du flatteur est de tourner au seul plaisir, ses actions, ses discours, ses amusemens, & de chercher à séduire par des rafinemens de complaisance. Enfin, il n'a d'autre vue, dans tout ce qu'il fait, que de se rendre agréable. Un ami, ne faisant jamais que ce qu'il doit, plaît le plus souvent; quelquefois aussi il déplaît, sans le chercher, il est vrai, mais aussi sans l'éviter, lorsqu'il le croit plus utile. Un médecin uniquement occupé de la guérison de son malade, sans penser à ce qui peut lui être agréable ou fâcheux, tantôt compose ses remedes de nard & de safran, ordonne des bains & des nourritures douces; tantôt il lui fait prendre du castoreum, de l'ellebore, ou du Polium,

Nicand. Ther. v. 64. Ce simple, dont l'odeur souleve tous les sens.

De même un ami, ou par des louanges agréables éleve notre ame, & la porte au bien, comme dans Homere:

Allez, brave Teucer, l'honneur de nos guerriers, Il. L. 8, v. 281.
Dirigez là vos traits.

& dans cet autre endroit :

Ah ! pourrois-je oublier le magnanime Ulysse ? Ibid. L. 10, v. 243.

ou bien lorsqu'il faut nous rappeller à nous-même, il parle avec cette généreuse liberté que lui inspire le soin de notre honneur, comme fait Agamemnon.

O divin Menelas, quelle ardeur imprudente Ibid. L. 7, v. 109.
Vous égare à ce point ?

quelquefois même, il joint l'effet aux paroles : ainsi Ménédéme, en fermant sa porte & refusant le salut au fils d'Asclepiade, le retira du désordre dans lequel il vivoit, & le fit rentrer dans le devoir. De même Arcesilas défendit l'entrée de son école à Battus qui, dans une comédie, avoit fait des vers satyriques contre Cléanthe, & il l'y admit de nouveau après qu'il eut réparé sa faute, & appaisé Cléanthe par son repentir. Il faut, quand on attriste un ami, savoir lui être utile, sans

détruire l'amitié : que le reproche soit comme un remede dont l'amertume salutaire rende la santé au malade. Semblable à un musicien qui varie les tons à propos, un ami véritable, employant tour-à-tour la douceur & la force, pour nous porter à ce qui est honnête & utile, nous plaît souvent, & nous sert toujours. Mais le flatteur qui ne quittant jamais le même ton, cherche à nous complaire en tout, ne sait ni résister, ni contredire. Esclave de toutes nos volontés, il se met toujours à notre unisson. Xenophon dit qu'Agesilas recevoit volontiers les éloges de ceux qui dans l'occasion savoient le reprendre. Nous pouvons de même ajouter foi aux douceurs & aux complaisances d'un ami qui sait au besoin nous résister & nous déplaire. Mais tenons pour suspecte l'amitié de celui qui ne s'étudie qu'à flatter nos penchans & nos plaisirs, sans avoir jamais le courage de nous reprendre. Rappellons-nous souvent cette belle parole d'un Lacédémonien devant qui l'on louoit le Roi Charillus : « comment peut-il être bon, dit-il, lui qui n'est pas févere aux méchans » ?

Pour démasquer sur ce point le flat-

Le taon s'attache aux oreilles des taureaux, & la tique à celles des chiens. Ainsi

le flatteur, en chatouillant par des louanges, les oreilles de ceux qui aiment la gloire, se les attache si fortement, qu'ils ne peuvent plus s'en séparer. C'est là qu'on a besoin d'un jugement sain & éclairé, pour discerner si ce sont nos actions ou notre personne qu'il loue. On reconnoîtra que ce sont nos actions, s'il nous loue absens plutôt que présens; si, constant dans ses éloges, ce n'est pas nous seuls qu'il applaudit, mais tous ceux qui font des actions semblables : s'il ne parle & n'agit pas tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre; &, ce qui est encore plus décisif, si nous-mêmes nous ne sentons pas de la honte ou du repentir des choses dont il nous loue, & si nous ne voudrions pas avoir fait ou dit tout le contraire. Car nous avons dans notre conscience un témoin impassible qui, incapable de se laisser corrompre par la flatterie, réclame contre ces fausses louanges, & les rejette. Mais je ne sais comment la plupart des hommes, qui dans l'infortune ferment l'oreille aux consolations, & écoutent volontiers, ceux qui s'affligent avec eux; quand ils sont tombés dans quelque faute, ou dans quelque erreur, regardent comme un accusateur & un

teur, il faut sonder son propre cœur.

ennemi, celui qui par ses remontrances, cherche à leur inspirer un repentir salutaire; tandis qu'ils prennent pour une marque de bienveillance & d'amitié, l'approbation de leur conduite.

Le flatteur donne souvent au vice le nom de vertu.

Un flatteur qui pour une action, une parole isolée, soit sérieuse, soit plaisante, nous applaudit avec affectation, ne nuit que pour cette occasion particuliere. Mais celui dont les éloges & la flatterie portent sur notre conduite, sur notre maniere de vivre, ressemble à ces esclaves qui volent du bled, non quand il est encore en épi, après la moisson, mais sur la portion destinée pour la semence. Il corrompt les dispositions de notre ame, & en donnant aux vices les noms des vertus, pervertit nos mœurs qui sont la semence de nos actions, le principe &
L. 3, n°. 82. la source de la vie. « Dans les guerres » & les séditions, dit Thucydide, les » hommes, pour justifier leurs excès, » changent la signification ordinaire » des termes. L'audace téméraire s'appelle une valeur généreuse; la sage » lenteur, une crainte dissimulée; » la modestie, une bassesse déguisée; » & la circonspection toujours prudente, une indolence générale ». Ne

voit-on pas de même les flatteurs, nommer la prodigalité, noblesse; la crainte, précaution sage; l'étourderie, vivacité; l'avarice, économie; le goût effréné des plaisirs, tendresse & sensibilité; la colere & l'emportement, courage & grandeur d'ame; la bassesse de cœur, douceur & humanité? « Les amans, suivant » Platon, vantent toujours l'objet qu'ils » aiment. Ils disent du nez camus, qu'il » est agréable; de l'aquilin, qu'il est » royal; des visages bruns, qu'ils ont » l'air mâle; des blancs, qu'ils sont » enfans des Dieux : il n'est pas jus- » qu'à la pâleur, qu'ils déguisent sous » un nom favorable, en la comparant » au miel » (1). Celui qui se laisse persuader qu'il est beau quand il est laid, & grand quand il est petit, ne sauroit être long-temps dupe d'une erreur, d'ailleurs assez légere & facile à guérir. Mais quelles suites terribles n'a

(1) M. du Theil a substitué, au passage de Platon, des vers du Misanthrope qui rendent la pensée du Philosophe, *dont il n'eût pas été convenable*, dit-il, *de traduire littéralement le texte*. Il n'en dit pas les motifs; mais comme ce passage a déja été traduit dans la République de Platon, & qu'il se trouve dans quelqu'autre traité de Plutarque, j'ai cru pouvoir en donner la traduction littérale.

pas ordinairement cette louange qui nous accoutumant à regarder nos vices comme des vertus, à nous y complaire, au lieu de nous en affliger, ôte au mal la honte qui doit naturellement le suivre? N'eſt-ce pas une telle louange qui cauſa la ruine des Siciliens, en donnant les noms de juſtice & de haine des méchans, à la cruauté de Denis, & de Phalaris? qui perdit l'Egypte en appellant piété & reſpect pour les Dieux, les foibleſſes honteuſes de Ptolémée, ſes ſuperſtitions, ſon fanatiſme, & ſes orgyes (1); qui détruiſit preſque les mœurs Romaines, en faiſant paſſer le luxe efféminé d'Antoine, ſes débauches, & ſes profuſions ſans bornes, pour l'uſage le plus noble & le plus généreux de ſa fortune & de ſa puiſſance? Quel motif enhardit Ptolémée à jouer de la flûte en public avec tout le coſtume d'un muſicien; & fit monter Néron ſur le théâtre avec le maſque & le cothurne? N'eſt-ce pas la flatterie? n'eſt-ce pas elle qui précipite dans les excès les plus

(1) C'eſt Ptolémée Philopator, qui réuniſſoit la corruption la plus honteuſe à la ſuperſtition la plus abſurde. Il mourut uſé de débauches.

honteux tous ces Rois qu'elle séduit, en leur faisant croire qu'ils sont des Apollons, quand ils chantent; des Bacchus, quand ils s'enivrent; & des Hercules, dans les Gymnases?

C'est donc quand le flatteur nous loue qu'il faut sur-tout nous défier de lui. Il ne l'ignore pas; & adroit à prévenir les soupçons, ce n'est guere qu'avec un homme imbécille ou vain qu'il donne carriere à sa flatterie, comme dans la comédie, où Struthias insulte sans ménagement à la bêtise de Bias, lui dit en le persifflant, « vous avez bu plus » qu'Alexandre » : & qu'ensuite, il se tourne en riant vers le Cyprien (1). Mais a-t-il à faire à des gens plus déliés, qui soient précisément en garde contre cette espece d'attaque? au lieu de leur donner de louange directe, il prend un long détour, & s'en rapproche insensiblement, comme d'un animal rétif qu'on veut apprivoiser. Tantôt à l'exemple des Orateurs, empruntant une bouche étrangere, il rapporte les éloges qu'il a entendu faire de vous; il vous raconte avec quel plaisir extrême, il s'est trouvé

Le flatteur met adroitement nos louanges dans la bouche des autres.

(1) La piece dont Plutarque parle, ne nous a pas été conservée : ainsi il n'est pas facile d'éclaircir l'obscurité de ce passage.

ſur la place avec des étrangers, des citoyens reſpectables, qui, pleins d'admiration pour votre mérite, diſoient le plus grand bien de vous. Tantôt feignant d'avoir ouï ſur votre compte une légere calomnie qu'il a lui-même forgée, il accourt d'un air empreſſé, il vous demande en quel temps, en quel lieu vous avez pu dire ou faire une telle choſe; & après un déſaveu auquel il s'attend bien, il en prend occaſion de vous prodiguer les éloges. « J'étois » en effet bien étonné, dit-il, que vous » euſſiez dit du mal d'un de vos amis, » vous qui n'en dites jamais de vos » ennemis; ou que vous euſſiez voulu » prendre le bien d'autrui, étant auſſi » libéral du vôtre ».

Il blâme les vertus que n'ont pas ceux qu'il flatte.

D'autres imitant les peintres qui font reſſortir les effets de lumiere, par des ombres bien ménagées, louent & fomentent ſecrétement les vices, en blâmant les vertus contraires, en les calomniant, en y jettant du ridicule. Avec des hommes débauchés, avares & méchans, qui s'enrichiſſent par les voies les plus injuſtes, ils traiteront la ſageſſe d'imbécillité; la juſtice & la modération, d'une baſſeſſe de cœur inhabile à tout. Au milieu de ces indolens qui fuyent

les affaires, ils n'auront pas honte d'appeller l'adminiſtration de la République, un ſoin pénible & infructueux, & le deſir de la gloire, une vaine & ſtérile ambition. Pour flatter un Orateur, ils dépriſeront le Philoſophe, & pour faire leur cour aux femmes galantes, ils diront de celles qui ſont ſages, & attachées à leurs maris, que ce ſont des cœurs ſauvages & inſenſibles.

Mais le comble de la duplicité dans un flatteur, c'eſt qu'il ne s'épargne pas lui-même; & que ſemblable à un athlete qui ſe baiſſe pour renverſer ſon adverſaire, du blâme de ſes propres défauts, il paſſe adroitement à votre éloge. « Sur » mer, vous dira-t-il, je ſuis plus ti» mide que le dernier des eſclaves; je » ne puis ſupporter la moindre fatigue; » la plus légere offenſe me met en fu» reur. Pour vous, ſupérieur à toute » peine & à tout danger, toujours doux, » toujours tranquille, rien ne vous al» tere, rien ne vous abat ».

Il ſe rabaiſſe pour les relever.

Eſt-il avec un homme qui ait une grande idée de ſa capacité, qui veuille paſſer pour ferme & auſtere, & qui affectant une droiture inébranlable, diſe à tout propos,

Il les conſulte ſur ſes affaires & ſur ſes ouvrages.

Dans l'éloge & le blâme évitez tout excès? Iliad. L. 10, v. 249.

alors il change de batterie, & s'y prend avec plus d'adresse. Il vient le consulter sur ses propres affaires, comme l'ami dont le jugement est le plus sûr. « J'ai bien d'autres amis, avec qui même » je suis plus lié : mais il faut absolument que je m'adresse à vous, dussé-» je vous importuner. A quel autre au-» rois-je recours, dans le besoin que » j'ai d'un avis sage ? En qui pourrois-» je mieux placer ma confiance » ? Dès qu'il a sa réponse, il s'écrie, sans rien examiner, que c'est un oracle, & non pas un conseil, & il part aussi-tôt. Est-ce quelqu'un qui ait la prétention de juger des ouvrages d'esprit ? il lui apporte les siens, & le prie de les lire & de les corriger. Les courtisans de Mithridate voyant qu'il aimoit à exercer la médecine, lui laissoient faire sur eux-mêmes toutes les opérations qu'il vouloit : flatterie adroite, non de parole, mais de fait, & par laquelle ils lui témoignoient leur confiance en son habileté.

Combien sont variés les jeux de la fortune !

Alceſt. v. 1159. a dit Euripide (1). Mais pour démas-

(1) Le rapport de ce vers d'Euripide, qui

quer cette louange cachée, qui demande la plus adroite circonſpection, il faut donner exprès au flatteur des conſeils & des expédiens abſurdes, & lui propoſer des corrections ridicules. Comme il ne contredira jamais, qu'il approuvera, qu'il recevra tout avec ſoumiſſion, qu'à chaque parole, il s'écriera : « c'eſt bien, c'eſt à merveille », vous reconnoîtrez facilement,

Qu'il demande une choſe, & qu'il en cherche
une autre,

c'eſt-à-dire, à vous louer & à flatter votre vanité.

On a dit que la peinture étoit une Poëſie muette. La flatterie a auſſi ſa louange muette. Comme un chaſſeur Quelquefois il flatte ſans parler.

termine pluſieurs de ſes Tragédies, avec la ſuite du texte de Plutarque, n'eſt pas bien ſenſible au premier coup d'œil. Mais en y réfléchiſſant, on voit qu'il ſignifie que les jeux de la fortune étant très-variés, il eſt difficile de les prévoir & de s'en garantir : mais que le flatteur eſt aiſé à reconnoître, par cette adreſſe toujours la même à approuver, à louer les choſes même les plus ridicules & les moins honnêtes, dans les perſonnes dont il veut gagner la confiance.

trompe plus sûrement le gibier, lorsqu'il paroît moins occupé de la chasse, que de suivre son chemin, de garder un troupeau, ou de labourer la terre : ainsi le flatteur ne nous touche jamais plus vivement par ses louanges, que lorsqu'il semble ne pas nous louer. Celui, par exemple, qui voyant un riche venir au Sénat, ou à l'assemblée du peuple, lui cede son siege; ou qui s'appercevant qu'il veut parler, s'interrompt aussi-tôt, & descend de la tribune pour lui laisser la parole, ne déclare-t-il pas par son silence, mieux que par tous les discours, la haute idée qu'il a de sa prudence & de sa capacité? Aussi les voit-on au théâtre & aux assemblées publiques s'emparer des premieres places, non qu'ils veuillent les garder, mais pour faire leur cour aux riches, en les leur cédant. Dans les conseils & dans les tribunaux, ils se hâtent de saisir la parole; & si un homme riche ou puissant contredit leur opinion, ils l'abandonnent bien vîte, pour embrasser la sienne. Il faut donc démêler le vrai but de ces déférences affectées, qu'ils accordent non à l'expérience, à la vertu, ou à l'âge, mais à la richesse & au crédit.

Megabyſe ayant un jour voulu parler devant Apelle, ſur les traits & ſur les ombres, le peintre lui dit en l'interrompant : « voyez-vous ces enfans » qui broient mes couleurs? Tant que » vous avez gardé le ſilence, ils vous » ont conſidéré avec attention, & » ont admiré vos riches vêtemens : » mais depuis que vous parlez de ce » que vous ne ſavez pas, ils ſe mo- » quent de vous ». Créſus demandoit à Solon quels hommes il avoit connu plus heureux que lui. Le Philoſophe lui nomma, Biton, Cléobis (1), & un citoyen obſcur d'Athenes appellé Tellus. Les flatteurs au contraire, non contens de relever le bonheur & la fortune des Rois, des Grands & des riches, les mettent au-deſſus du reſte des hommes, pour leur prudence, leur capacité, & leurs vertus en tous genres. Et après cela, on ſe moquera des Stoïciens qui diſent que leur ſage eſt beau, noble & Roi! Mais les flatteurs ne vont-ils pas plus loin? Eux qui font de l'homme riche, quand il

(1) Voyez leur hiſtoire dans le Traité de la Conſolation, adreſſé par Plutarque à Apollonius.

le veut, un Poëte, un peintre, un musicien : qui, pour faire paroître sa force ou sa légéreté, se laissent exprès vaincre à la lutte, ou devancer à la course, comme Crisson d'Himere le fit un jour à l'égard d'Alexandre, qui s'en étant apperçu, lui en sût très-mauvais gré.

La seule chose, disoit Carneade, que les enfans des Rois & des riches apprenent bien, c'est à monter à cheval. Dans les écoles, les maîtres les flattent par leurs louanges, & les athletes, en leur cédant exprès la victoire. Mais le cheval qui ne distingue pas, & qui s'embarrasse peu, s'il est monté par un grand ou par un particulier, par un riche ou par un pauvre, renverse sans ménagement quiconque ne sait pas le conduire. Ainsi Bion eut tort de dire, que s'il pouvoit, par ses éloges, rendre un champ fertile, il feroit bien de le louer, plutôt que de se fatiguer à le cultiver : qu'il avoit donc raison de louer un homme, dont il savoit que la reconnoissance ne lui seroit pas infructueuse (1). Mais un champ, peut-on

(1) J'ai encore suivi dans cet endroit la correction proposée par M. du Theil, qui change le nominatif ἄνθρωπος en l'accusatif ἄνθρωπον, & donne au participe τοῖς ἐπαινουμένοις

lui répondre, ne risque pas de devenir plus mauvais par ces éloges; au lieu que des louanges fausses, & qu'on n'a pas méritées, aveuglent & perdent celui à qui on les adresse. Mais en voilà assez sur ce point. Passons à la franchise.

Lorsque Patrocle se revêt des armes d'Achille & conduit ses coursiers au combat, il n'ose toucher à la lance de Pelée. Il faudroit de même que le flatteur, en se couvrant des apparences de l'ami, en exceptât au moins la franchise, & s'abstînt d'y toucher, comme à l'arme forte, « puissante, redou» table » & distinctive de l'amitié. Mais puisque dans la crainte de se trahir par ses jeux, ses ris, ses bouffonneries & ses débauches, il ose quelquefois affecter un sourcil sévere, & mêler à ses adulations, les avis & les réprimandes, sondons encore ces nouveaux traits de son caractere.

Le flatteur veut imiter la franchise d'un ami.

Iliad. L. 16, v. 141.

Ménandre, dans une de ses pieces, introduit sur la scene un faux Hercule,

Cinquieme différence. Sa franchise ne

---

la signification active, *à ceux qui le louent*; ce qui est très-usité chez les Grecs. Le raisonnement de Bion en devient plus naturel & plus intelligible.

porte que sur des objets peu importans.

qui porte, non une massue forte & pesante, mais un bâton creux & léger. Ne peut-on pas dire aussi, que si la franchise du flatteur étoit mise à l'épreuve, on la trouveroit molle, sans poids & sans vigueur? Semblable aux oreillers des femmes, qui paroissant soutenir leurs têtes, plient & s'enfoncent bientôt; cette fausse franchise qui n'a qu'une vaine apparence de solidité, ne s'enfle & ne s'éleve, qu'afin d'entraîner en s'affaissant, celui qui s'y reposoit avec confiance. La véritable franchise, celle qui caractérise l'amitié, s'attache à guérir nos défauts; & la douleur salutaire qu'elle cause, ressemble aux effets du miel, qui quoique doux, mord sur les chairs ulcérées, & a la vertu de les purifier. Nous en traiterons bientôt plus particuliérement. Le flatteur d'abord affecte hautement une exactitude & une sévérité inflexibles; (dur pour ceux qui le servent, ardent à relever les fautes de ses parens & de ses proches, fier & dédaigneux, n'estimant & n'admirant rien, ne faisant grace à personne, cherchant à vous irriter par des accusations calomnieuses, afin de se donner la réputation d'homme ennemi du vice, & qui, incapable de rien faire ou rien

dire par complaisance, ne peut s'empêcher de le reprendre) ensuite, ce même homme qui releve si vivement des bagatelles, paroît ne pas appercevoir les plus grandes fautes. Voit-il un meuble déplacé, un appartement mal arrangé, de la négligence dans la coëffure ou l'habillement, des chevaux ou des chiens peu soignés? C'est pour ces objets qu'il fait éclater son prétendu zele. Mais des parens méprisés, des enfans abandonnés, une épouse indignement traitée, des proches dédaignés, un patrimoine dissipé ne l'affectent point. Insensible à de tels excès, il n'ose pas même ouvrir la bouche. Il est comme un maître de Gymnase, qui, laissant ses athletes s'amollir dans le vin & les plaisirs, exigeroit le plus grand soin des vases & des frottoirs: ou comme un maître d'école qui gronderoit un enfant pour quelque négligence dans ses tablettes, & lui passeroit les fautes les plus grossieres contre la langue.

Tel est en effet le flatteur: dans un discours ridicule, il ne jugera pas le fonds; il s'attachera seulement à blâmer le ton de l'Orateur; il lui reprochera de gâter sa voix, en buvant à la glace. Si on lui donne à lire un ouvrage mi-

férable ; au lieu de le critiquer, il se plaindra que le papier eſt trop gros, ou il relevera les fautes du copiſte. Ainſi les courtiſans de Ptolémée voyant ſon goût pour les lettres, paſſoient une grande partie de la nuit à diſputer avec lui, ſur la propriété des termes, la meſure des vers, ou ſur des faits hiſtoriques : mais pas un d'eux n'oſoit lui repréſenter ſa cruauté, ſon orgueil, ſes orgies & ſes myſteres. Semblables à des chirurgiens mal-habiles, qui, pour guérir des tumeurs ou des ulceres, feroient couper au malade les ongles ou les cheveux, les flatteurs n'uſent de franchiſe, que lorſqu'il n'ont point à craindre d'affliger ou de déplaire.

Sa franchiſe n'eſt ſouvent qu'une louange adroitement déguiſée.

D'autres bien plus adroits, emploient cette liberté à reprendre, pour flatter plus délicatement. Agis d'Argos, par exemple, voyant Alexandre faire à un bouffon des préſens conſidérables, s'écria, dans un mouvement de jalouſie & de dépit : « quelle folie » ? Et Alexandre lui demandant avec colere, ce qu'il vouloit dire : « J'avoue, répondit-il, que je » ne puis voir ſans indignation, que vous » tous enfans de Jupiter, vous aimiez des » flatteurs & des bouffons. Hercule s'amu» ſoit des Cercopes, Bacchus des Silenes,

» & vous aussi, vous faites le plus grand » cas des gens de cette espece (1) ». Un jour que Tibere entroit au Sénat, un de ses adulateurs se leve, & dit hautement que puisqu'ils étoient libres, ils devoient parler avec franchise, & ne rien taire, ni dissimuler de ce qui pouvoit intéresser l'Etat. Ce début ayant attiré le silence & l'attention de tous les Sénateurs & de Tibere lui-même. « Ecou» tez, César, continua-t-il, ce que tout » le monde vous reproche, & que per» sonne n'ose ouvertement vous dire. » Vous négligez trop le soin de votre » santé. Vous vous épuisez jour & nuit

(1) Cet Agis étoit, après Cherille, le plus mauvais des Poëtes dont Alexandre étoit entouré, & le plus vil des adulateurs qui travailloient à corrompre ce Prince. On peut voir dans Quint-Curce les basses flatteries qu'il lui prodiguoit. Elles sont une preuve sensible que la jalousie seule & le dépit l'animoient, dans l'occasion dont il s'agit ici. Liv. 8.

Les Silenes sont assez connus : pour les Cercopes, c'étoit, selon Ovide, des peuples de l'isle de Pithecuse dans la Campanie, que Jupiter, pour leurs désordres & leurs crimes, changea en singes ; & delà le nom de Pithecuse, ou Isle des singes. Pline rejette cette étymologie, & prétend que ce nom vient des tonneaux qu'on y fabriquoit, & que les Grecs appellent πίθους. L. 14. Métam. L. 3, Hist.

» de travaux & de peines, pour veiller » à nos intérêts ». Il ajouta beaucoup d'autres choses semblables, au point que l'Orateur Cassius-Severus ne pût s'empêcher de dire : « assurément cet homme » se perdra par sa franchise ».

Elle blâme le défaut contraire à celui qu'on a.

Ces sortes de flatteries sont à la vérité peu nuisibles : mais il en est qui bien plus dangereuses, causent presque toujours la perte des imprudens qui les écoutent. Celle, par exemple, qui les accuse des vices contraires à ceux qu'ils ont ; comme cet Himérien qui reprochoit au riche d'Athenes le plus avare & le plus sordide, un abandon & une prodigalité qui le feroient mourir un jour de faim lui & ses enfans : celle encore qui impute à des prodigues & des dissipateurs, une trop grande économie, comme faisoit Titus-Petronius à Néron : celle enfin qui exhorte des Princes féroces & cruels, à moins écouter une bonté excessive, une clémence déplacée, & pernicieuse. D'autres ayant à faire à un homme simple & borné, feignent de craindre sa malice, & d'être en garde contre sa finesse. Si c'est un envieux, qui n'aimant qu'à blâmer & à médire, soit forcé de louer un homme célebre, un flatteur le contredira, & lui

lui reprochera cette facilité à louer, comme un de ses plus grands défauts. « Voilà, dira-t-il, comme vous pro- » diguez les louanges à des gens sans » mérite. Quel est donc le talent de » cet homme? Qu'a-t-il fait ou dit de » si remarquable »? Mais c'est sur-tout dans le cœur des amans que le flatteur cherche à irriter la passion qui les domine. Les voit-il en différend avec un frere, en froideur avec des parens, en mésintelligence avec une épouse? loin de les en reprendre, pour les rappeller à de meilleurs sentimens, il travaille à augmenter encore leur mécontentement. « Vous ne savez pas vous faire » valoir, dira-t-il; c'est votre faute. » N'en accusez que votre facilité, & » vos complaisances ». Mais est-ce un mouvement de colere ou de jalousie, contre l'objet d'une passion illégitime? C'est alors que la flatterie montre du courage, & qu'attisant un feu déjà trop ardent, elle justifie la maîtresse, & accuse l'amant d'ingratitude & de dureté.

Ingrat! qu'opposez-vous à de si tendres feux!

Ainsi lorsqu'Antoine brûloit pour la reine d'Egypte, ses amis lui reprochoient

de payer de mépris & d'insensibilité la passion extrême qu'elle avoit pour lui. « Elle quitte un si beau royaume, » renonce à la vie la plus douce, & » se consume à vous suivre dans un » camp, pour ne porter que le titre » honteux de concubine, & méprisant » ses chagrins,

Odyss. L. 10, v. 329.

» D'une indigne froideur vous payez sa
» tendresse »;

lui cependant plus flatté de ces reproches d'injustice, que des plus belles louanges, ne sentoit pas qu'en paroissant vouloir le corriger, on achevoit de le pervertir.

Cette franchise ne fait qu'irriter nos passions, au lieu de les guérir.

Une telle franchise peut être comparée à la passion violente de ces femmes, qui, en paroissant causer une sorte de douleur, irritent & enflamment le desir de la volupté. Le vin, qui par lui-même est un antidote contre la ciguë, en rend, quand il est mêlé avec ce poison, l'effet bien plus sûr, parce que la chaleur du vin le porte plus promptement au cœur. Je n'approuve donc pas la réponse que fit Bias, quand on lui demanda quel étoit le plus redoutable des animaux. « Entre les animaux

» féroces, dit-il, c'est le tyran; entre » les animaux doux, c'est le flatteur ». Il eût été plus vrai de dire qu'il y a des flatteurs doux qui ne veulent partager que notre table : mais que d'autres portant, dans le plus secret de la maison, leur curiosité, leur malice, leurs calomnies, comme le Polype étend de tous côtés ses bras, sont des animaux farouches & cruels que rien ne peut apprivoiser. S'il est un moyen de s'en défendre, c'est sans doute de se bien souvenir que notre ame a en elle deux facultés; l'intellectuelle, siege de la vérité, de la raison & de la vertu; & l'irraisonnable, où résident les erreurs & les passions. Or un ami véritable, tel qu'un sage médecin qui se propose d'entretenir & de fortifier la santé, dirige & soutient par ses conseils la meilleure de ces deux facultés : tandis que le flatteur, embrassant le parti de la cupidité, la chatouille, l'excite, &, par l'attrait des voluptés qu'il a soin de lui présenter, la porte à se soustraire au pouvoir de la raison. Il est des alimens qui sans augmenter la masse du sang, sans donner de la vigueur aux esprits & aux nerfs, excitent la révolte des sens, réveillent l'appétit, & rendent

la chair molle & livide. De même le flatteur, incapable de fortifier en nous la sagesse & la raison, ne sait que favoriser une passion dangereuse, enflammer une colere déraisonnable, irriter l'envie, nourrir un orgueil insupportable, entretenir la douleur par ses complaintes; & par des calomnies, des pressentimens funestes, remplir d'aigreur, de trouble & de soupçons, une ame déja trop portée à la malignité, à la foiblesse, & à la méfiance. Voilà les traits auxquels un esprit attentif pourra aisément le reconnoître. Il épie, pour ainsi dire, le premier germe de nos passions, afin d'attiser le feu, de nourrir des plaies dangereuses, & livrer à la corruption ces parties viciées de notre ame. Etes-vous en colere? « punissez », vous dira-t-il, Desirez-vous quelque chose? « jouissez ». Avez-vous peur? «fuyons». Avez-vous des soupçons? «croyez».

Il est peut-être difficile de le surprendre dans ces occasions où la violence & la grandeur des passions nous rend sourds à la voix de la raison: mais comme il est toujours le même, il donnera facilement prise sur lui dans plusieurs autres. Si, par exemple, sentant votre estomac chargé, vous ba-

ancez à entrer dans le bain, ou à vous mettre à table; un ami vous retient, & vous exhorte à vous ménager. Le flatteur vous traîne lui-même au bain, vous fait servir quelque nouveau mets, pour exciter votre appétit, & vous conseille de ne pas vous exténuer par la diette. Vous voit-il hésiter par mollesse à faire un voyage, à vous mettre en mer, à suivre une affaire? Il vous dit que rien ne presse, qu'on peut remettre à un meilleur temps, ou en charger un autre. Avez-vous promis de prêter ou de donner de l'argent à un de vos amis, & fâché d'en avoir pris l'engagement, êtes-vous retenu par la honte de manquer à votre parole? Le flatteur faisant pencher la balance vers le mauvais parti, vous confirmera dans la pensée de refuser, & bannira la pudeur qui vous arrête : il vous représentera que les grandes dépenses que vous faites, & le besoin de fournir à tout, vous oblige d'être économe. A moins donc que de vouloir nous déguiser à nous-mêmes nos passions, nos foiblesses & nos vices, il est impossible de ne pas démasquer un flatteur. Car nous le verrons toujours, apologiste de nos passions, nous enhardir à franchir

les bornes qui nous arrêtent. Mais en voilà assez sur cet objet : passons aux prévenances & aux services.

Sixieme différence. Il affecte trop d'empressement à nous servir.

C'est ici que le flatteur toujours prêt à obliger sans jamais alléguer d'excuse, est bien difficile à discerner d'un véritable ami. Les manieres d'un ami sont, dit Euripide, « simples, pures, & sans » déguisement », comme le langage même de la vérité. Mais celles du flatteur,

Eurip. Phœn. v. 475.

Pour couvrir leur malice, ont grand besoin de l'art,

& de l'art le plus recherché. Un ami qui vous rencontre, passe quelquefois sans rien dire, ni rien écouter : il se contente de donner & de recevoir par un regard & un sourire agréable, le témoignage d'une bienveillance réciproque. Le flatteur accourt avec empressement, vous poursuit, vous tend la main de loin. Si vous le prévenez, il emploie, pour s'excuser de ne vous avoir pas apperçu, les protestations & les sermens. De même dans les affaires, un ami néglige souvent les choses indifférentes, ne met pas dans sa conduite une exactitude puérile, & ne se jette pas à la tête pour toutes sortes de services. Le flatteur toujours assidu, pressant, infatigable, ne

laisse à aucun autre ni le temps, ni le lieu de vous servir; il veut seul être chargé de tout; & s'il ne l'est pas, il est vivement piqué, ou plutôt affligé, désespéré. A tous ces traits un homme sensé reconnoît, non une amitié véritable & sincere, mais l'empressement affecté d'un mercenaire qui prostitue ses services.

Examinez encore la maniere différente dont le flatteur & l'ami font des promesses. On a dit il y a long-temps, qu'un ami, lorsqu'il promet, a soin de dire : Il promet plus qu'il ne veut tenir.

Volontiers, si je puis; si la chose est possible. Iliad. L. 16. v. 196.

Le flatteur dit sans aucune réserve :

Parlez : que voulez-vous? Ib. v. 195.

Aussi les Poëtes comiques leur font-ils tenir ce langage :

Nicomaque, ordonnez qu'à ce prétendu brave Ménand. frag. mil.
J'aille dire deux mots : je jure qu'à l'instant
Je le rendrai plus doux & plus souple qu'un gant.

En second lieu un ami ne s'associe à aucune entreprise, à moins que consulté d'avance, il n'ait pesé & approuvé Il favorise toutes nos vues bonnes ou mauvaises.

les motifs de devoir ou d'utilité qui nous y déterminent. Mais le flatteur, lors même qu'on lui permet de discuter ces motifs & d'en dire son avis, ne pense qu'à nous complaire, & dans la crainte qu'on ne le soupçonne de refuser, ou de se porter froidement à ce qu'on desire, il entre sur le champ dans nos vues & irrite nos desirs par ses conseils. Car il est bien peu de Rois ou de riches qui disent :

Si je pouvois trouver, même dans la misere,
Un ami, qui conduit par un amour sincere
Sans crainte, à cœur ouvert, me dit la verité !

ils veulent tous, commes les Acteurs sur le Théâtre, avoir un cœur d'amis qui soient d'accord avec eux, ou des spectateurs qui leur applaudissent. Mérope dans une tragédie a beau donner ces sages avis :

Eurip. frag. Cresph.

Choisis-toi pour amis ces hommes pleins d'honneur,
Qui ne cherchent jamais à caresser tes vices ;
Mais bannis de ta cour tout lâche & vil flatteur ;
Qui, voulant te complaire, encense tes caprices.

Les Princes font tout le contraire. Ceux qui osent leur résister & les contredire, ils les éloignent d'eux : & ces hommes pervers, ces vils imposteurs, qui savent plaire par des flatteries, ils leur ouvrent l'entrée de leur palais, leur confient toutes leurs affaires, & leurs passions même les plus secretes. Entre ces flatteurs, les plus simples, ne se croyant dignes que de les servir, refusent de donner leur avis quand on les consulte. Un autre plus rusé, écoute attentivement, pendant la consultation, fronce souvent les sourcils, paroît entrer dans tout ce qu'on dit, & ne profere pas une parole. Celui qui consulte fait-il connoître sa pensée? « O Dieux, s'écrie-t-il, vous m'avez prévenu, j'allois » ouvrir le même avis ». Les Mathématiciens disent que les surfaces & les lignes étant immatérielles & purement intelligibles ne peuvent se courber, s'étendre, ni se mouvoir par elles-mêmes, & ne font que se plier aux figures & aux mouvemens des corps qu'elles bornent. Il en est de même du flatteur : il ne parle, ne pense, ne juge & ne s'affecte que d'après autrui. Aussi sur tous ces points est-il bien difficile à discerner d'un ami, & plus en-

core dans la maniere dont il rend service.

Il fait trop valoir ses services.

Un véritable ami n'oblige jamais plus volontiers que dans le secret : il fuit l'ostentation & l'éclat ; & comme un médecin qui souvent guérit par des remedes cachés, il nous rend les plus grands services, sans que nous sachions de quelle main ils partent. Tel étoit le caractere d'Arcésilas. Entre plusieurs autres traits, je citerai celui-ci. Ayant un jour trouvé Apelle de Chio, malade, & manquant de tout, il vint promptement le revoir avec une somme d'argent ; & s'asseyant, près de son lit : « je ne vois ici, lui dit-il, que les » quatre élémens d'Empedocle »,

» Le feu, la terre, l'eau, l'éther pur & léger,

» & vous n'êtes pas trop bien couché ». En même temps, il remue l'oreiller, & y cache la bourse, sans être apperçu. La femme qui servoit Apelle, ayant trouvé cet argent le lui montre toute surprise : « c'est, dit Apelle en souriant, » un tour d'Arcésilas ». Sans doute qu'en philosophie, les enfans ressemblent à leurs peres. Cela se vérifia du moins dans Lacyde un des disciples d'Arcésilas. Il assistoit un jour avec d'autres

amis à l'inſtruction du procès de Céphiſocrate, accuſé d'un crime d'Etat. L'accuſateur demandoit qu'il produiſit ſon anneau, qui ſeul prouvoit le crime. Le coupable l'avoit laiſſé couler à terre, & Lacyde l'ayant remarqué, mit le pied deſſus & le cacha. Céphiſocrate abſous alla remercier ſes juges : mais l'un d'eux qui avoit vu ce qui s'étoit paſſé, lui dit de remercier ſon ami, & lui raconta ce trait de générofité que Lacyde avoit tenu ſecret. C'eſt ainſi, je crois, que les Dieux dont la nature eſt de ne chercher dans les bienfaits, que le plaiſir d'obliger, font du bien aux hommes à leur inſçu. Mais le flatteur n'a dans ſa conduite rien de juſte, de vrai, de ſimple & de généreux ; toujours eſſoufflé, toujours en ſueur, il s'agite, il crie, & fait valoir ſes ſervices avec un empreſſement extraordinaire ; comme dans une caricature, on croit par des couleurs forcées, des plis, des rides, & des traits bien chargés, rendre les objets plus frappans. Quelquefois même, il raconte avec un détail odieux, les courſes qu'il a faites, les ſoins qu'il s'eſt donnés, les haines qu'il s'eſt attirées, les embarras & les traverſes qu'il a eſſuyées, enſorte qu'on eſt tenté de lui dire : « la

» chose n'en valoit pas la peine ». Car un bienfait reproché perd tout son prix, & devient insupportable. Or ceux du flatteur, à l'instant même qu'ils sont rendus, ont l'air de nous être reprochés, & nous font rougir. Au contraire, un ami, forcé de dire ce qu'il a fait, expose la chose simplement, sans parler de soi-même. Les Lacédémoniens dans un temps de disette envoyerent du bled à ceux de Smyrne: & comme ils témoignoient leur surprise de cette générosité, ils répondirent qu'ils n'avoient rien fait d'extraordinaire; que pour rassembler ce froment, ils avoient simplement ordonné par un décret, que les hommes & les animaux se passeroient un jour de dîner. Cette façon généreuse de rendre service est d'autant plus agréable à ceux qu'on oblige, qu'elle leur laisse croire qu'il en a peu couté pour le faire.

Il ne rend service que pour des choses mal-honnêtes.

Au reste, ce n'est pas seulement à l'ostentation odieuse de ses services, & à la légéreté avec laquelle il les offre, qu'on peut reconnoître le flatteur; mais plus encore en examinant si ces services sont honnêtes ou non, s'ils ont pour but l'utilité ou le plaisir. Il n'est point vrai, quoi qu'en dise Gorgias,

qu'un véritable ami, « en n'exigeant » rien que de juſte de ſes amis, les ſer» vira cependant dans les choſes même » les plus injuſtes ». Car il veut bien,

Seconder nos vertus, mais non aider nos vices :

il nous détournera même de tout ce qui eſt contraire à la décence; & s'il ne peut nous perſuader, il nous oppoſera cette belle parole de Phocion à Antipater : « vous ne ſauriez m'avoir » pour flatteur & pour ami »; c'eſt-à-dire, pour ennemi & pour ami. On doit, en effet, aider ſon ami dans ſes entrepriſes, mais non pas dans ſes crimes; ſeconder ſes projets, mais non ſes mauvais deſſeins; lui rendre témoignage au beſoin, mais non ſe parjurer pour lui; partager ſes revers, & non ſes injuſtices : & ſi l'on ne voudroit pas même ſavoir ce qu'il a fait de mal, à plus forte raiſon ne doit-on pas ſe rendre complice de ſes fautes & de ſa honte. Les Spartiates vaincus par Antipater, en traitant avec lui, offroient d'accepter les conditions les plus dures, pourvu qu'elles* n'euſſent rien de contraire à l'honneur. Tel eſt le véritable ami. Faut-il, pour vous obliger, faire

de la dépense, braver la peine & le danger ? Il veut être le premier appellé ; & sans jamais alléguer d'excuse, il est prêt à tout. Ce qu'on exige de lui est-il mal-honnête ? Il prie qu'on le dispense d'y prendre part. Le flatteur au contraire, dans les services pénibles & dangereux, a toujours quelque prétexte pour se mettre à l'écart : c'est un vase fêlé qui, quand on le frappe, rend un mauvais son. Mais s'agit-il de services bas & déshonorans ? Vous pouvez tout oser avec lui, sans craindre d'en abuser ; rien ne lui paroîtra dur ni offensant. Voyez le singe : il ne sait ni garder la maison, comme le chien, ni porter comme le cheval, ni labourer comme le bœuf ; mais il souffre les plaisanteries, les injures, & sert de jouet à tout le monde. Ainsi le flatteur incapable de servir ses amis de son talent, de sa bourse, ou de sa personne, inhabile à tout travail, à toute application sérieuse, se prête volontiers aux intrigues ; ministre fidele d'une passion secrete, intelligent pour bien ordonner un repas, soigneux pour en régler la dépense, complaisant envers les maîtresses. Mais l'a-t-on chargé de traiter durement un beau-pere, ou une

épouſe qu'on veut éloigner, il obéit ſans honte & ſans regret. C'eſt donc par-là qu'il eſt facile à diſcerner : car demandez-lui ce qu'il y a de plus vil & de plus honteux, il eſt prêt à tout, & ne s'épargne point pour vous complaire.

Septieme différence. La maniere dont il ſe conduit envers les véritables amis des perſonnes qu'il flatte.

Un moyen non moins ſûr de le reconnoître, c'eſt d'examiner ſes diſpoſitions à l'égard de nos vrais amis. Rien n'eſt plus doux que de partager avec pluſieurs perſonnes, les ſentimens d'une bienveillance réciproque ; & un ami véritable travaille ſans ceſſe à nous rendre chers & eſtimables à tous ceux qui nous connoiſſent. Perſuadé qu'entre amis tout eſt commun, c'eſt ſur-tout l'amitié qu'il veut leur rendre commune. Mais le flatteur, ami faux & perfide, qui ne peut ſe diſſimuler le tort qu'il fait à l'amitié, en l'altérant comme la monnoie, exerce contre ſes pareils la jalouſie qui lui eſt naturelle, & cherche à les ſurpaſſer en traits de bouffonnerie. Pour les vrais amis, il les craint, il les redoute, parce qu'auprès d'eux, il eſt tel qu'un homme, « qui voudroit » ſuivre à pied un char traîné par des » courſiers rapides, ou, ſelon Simo» nide, comme un plomb altéré, au-

» près de l'or le plus pur ». Aussi sentant bien, qu'en comparaison d'un ami véritable, solide & d'une bonne trempe, on reconnoîtra combien il est léger, faux & trompeur, il fait comme ce Peintre, qui ayant peint ridiculement des coqs, faisoit écarter de son tableau, les coqs vivans : il éloigne de même les amis véritables. S'il ne peut y réussir, il les flatte en public, il les recherche, & leur prodigue les témoignages de son estime. Mais en secret, il seme contre eux des calomnies, qu'il aigrit encore par ses discours ; & si l'effet ne répond pas assez tôt à son attente, il suit fidélement la pratique de Medius. C'étoit comme le Coriphée & le chef adroit de cette troupe de flatteurs qui environnoient Alexandre, & avoient conspiré contre les plus honnêtes gens de sa Cour. Il ordonnoit donc à ses suppots de les calomnier hardiment, en leur disant que quand la plaie se guériroit, la cicatrice en resteroit toujours. Ce fut ainsi que le cœur de ce Prince, tout couvert de ces cicatrices, ou plutôt de ces ulceres rongeurs, fit périr Callisthene, Parmenion, Philotas, & se livra sans réserve aux Agnons, aux Bagoas, aux

Agésias, aux Démétrius, qui en l'adorant, en le parant comme une idole des Barbares, s'emparerent de son esprit, & acheverent de le corrompre. Tant la flatterie a de pouvoir, principalement sur les grands hommes! Comme ils desirent toutes les bonnes qualités, & qu'ils croyent les avoir, cette disposition enhardit le flatteur, & lui fait trouver créance dans leur esprit. Les lieux élevés sont d'un accès difficile : mais la hauteur & l'orgueil rendent accessible aux plus vils des hommes une ame foible que sa naissance & sa fortune ont éblouie.

Le moyen le plus sûr de se garantir de la flatterie, c'est de renoncer à l'amour-propre.

Ce que j'ai dit en commençant, je le répéte encore : il faut déraciner de son cœur l'amour-propre & la bonne opinion de soi-même. Ce sont-là nos premiers adulateurs, qui ouvrant la porte aux flatteurs étrangers, nous rendent plus faciles à séduire. Mais si dociles à cet oracle d'Apollon : CONNOIS-TOI TOI-MÊME : si regardant cette connoissance comme la plus essentielle à acquérir, nous examinons avec soin ce que nous avons reçu de la nature & de l'éducation, elles nous paroîtront l'une & l'autre si imparfaites, si défectueuses, si fort mêlées de bien & de

mal dans nos actions, nos paroles & nos affections, que nous nous défendrons des piéges des flatteurs. Alexandre disoit que son penchant pour le sommeil & pour les femmes, auquel il se laissoit dominer, lui faisoit bien sentir qu'il n'étoit pas Dieu, quoiqu'on lui en donnât le nom. Pour nous, en considérant toujours nos imperfections, nos défauts & nos vices, nous sentirons que nous avons besoin, non d'un flatteur qui nous prodigue des louanges, mais d'un ami sincere, qui nous représente nos fautes avec franchise.

La franchise dont nous avons le plus grand besoin, est une qualité bien rare.

Mais il est peu d'hommes qui ayent le courage d'être francs avec leurs amis, & qui ne cherchent pas plutôt à les flatter. Il en est moins encore, qui sachent employer à propos la franchise, & ne la fassent pas consister dans l'aigreur & les reproches. Il en est de la franchise, mal appliquée, comme de certains remedes : elle afflige, elle tourmente inutilement, & opere avec douleur, ce que la flatterie fait en nous plaisant. Les reproches aussi bien que les éloges déplacés sont toujours nuisibles; & rien ne nous livre plus facilement aux flatteurs : nous allons nous-mêmes au-devant d'eux, comme l'eau coule natu-

rellement des lieux rudes & escarpés dans les vallons & dans les plaines. Il faut donc que la franchise soit tempérée par la douceur, & que les termes dont elle use, lui ôtent ce qu'elle a de piquant, comme on a soin d'adoucir un jour trop vif. Sans cela rebutés par des censeurs amers, qui font un crime des moindres choses, nous irons nous jetter dans les bras des flatteurs, pour y chercher une ombre douce & agréable. Car c'est par les vertus qu'il faut fuir les vices, mon cher Antiochus, & non par les vices contraires, comme font ceux qui croyent éviter la mauvaise honte par l'impudence, la gravité par la bouffonnerie, & s'éloigner d'autant plus de la mollesse & de la timidité, qu'ils s'approchent davantage de la présomption & de l'audace. D'autres, pour n'être point superstitieux, tombent dans l'impiété; de peur d'être simples, sont fourbes & trompeurs; & faute de savoir régler leurs mœurs, ils font comme un jardinier mal-habile, qui, au lieu de redresser des arbres, les plie dans le sens contraire. C'est fuir bien mal-adroitement la flatterie, que d'offenser inutilement. Il n'appartient qu'à un homme grossier, peu propre au commerce de la

vie, de n'éviter une basse flatterie, que par une humeur chagrine & déplaisante : comme cet affranchi qui dans la comédie, croit que dire des injures, c'est jouir du droit de parler avec franchise. S'il est honteux de devenir flatteur en cherchant à plaire, il ne l'est pas moins, pour fuir la flatterie, de se livrer à une franchise immodérée, qui détruit la confiance & l'amitié. Evitons ces deux excès ; & que la franchise, comme toute autre qualité, tienne le juste milieu. Avant de finir ce traité, je crois devoir donner sur cette matiere quelques préceptes que le sujet lui-même semble demander.

Préceptes sur la franchise. N'en point user pour les fautes qui nous regardent.

Il se mêle souvent à la franchise plusieurs défauts. Le premier est l'intérêt personnel, qu'il faut d'abord en séparer, de peur de paroître reprocher une injustice, parce que nous en sommes l'objet. Quand on parle pour soi-même, on semble agir, non par bienveillance, mais par colere, & faire plutôt un reproche, que donner un avis. Il est d'un ami généreux de parler avec liberté ; mais les plaintes viennent toujours de petitesse d'esprit, & d'amour-propre. Aussi conçoit-on des sentimens de respect & d'admiration pour ceux qui parlent avec

franchiſe, tandis que la plainte excite le mépris & l'indignation. Agamemnon qui s'irrite de la liberté d'Achille, quoiqu'elle paroiſſe aſſez modérée, ſouffre qu'Ulyſſe lui diſe avec aigreur :

Tu ne méritois pas, Prince foible & timide, Iliad. L. 14 v. 84.
De ſi braves ſoldats.

Sachant qu'Ulyſſe n'a point de motif perſonnel, & ne parle que pour le bien de la Grece, il cede à des reproches dictés par la raiſon & par l'amitié; au lieu qu'Achille paroît ſuivre une animoſité particuliere. Achille lui-même « qui » n'étoit ni doux, ni traitable, mais » qui dans ſon humeur violente, pou- » voit s'en prendre à l'homme le plus » innocent », ſouffre que Patrocle lui parle en ces termes ;

Non, ce n'eſt point Thétis, ni le fils de Pélée, Ib. L. 16, v. 34.
Qui t'ont donné le jour. Une mer courroucée,
Ou des rochers affreux, ont ſeuls formé ce cœur
Qui ne connut jamais ni pitié ni douceur.

L'Orateur Hypéride voyant que ſes diſcours avoient bleſſé les Athéniens, leur diſoit d'examiner, non s'ils avoient quel-

que chose de piquant, mais s'ils étoient désintéressés. De même les remontrances d'un ami, lorsqu'elles sont dégagées de toute affection personnelle, doivent être écoutées avec respect & avec soumission. Si mettant à l'écart les fautes qui ne regardent que soi, on relevoit avec une entiere liberté, celles qui intéressent les autres, il seroit impossible de résister à une franchise dont la douceur donneroit encore plus de force & de poids à la remontrance. On a dit avec raison, que c'est lorsqu'on a de justes sujets de plainte contre ses amis, qu'il faut chercher davantage ce qui peut leur être utile & convenable.

Il n'est pas moins digne d'une amitié généreuse, quand on se croit méprisé soi-même, de parler franchement pour d'autres amis qu'on voit aussi négligés. C'est ainsi qu'en agit Platon, lorsqu'il s'apperçut que Denis s'étoit refroidi à son égard. Il lui demanda une audience, & l'obtint. Le Prince ne doutoit pas que le Philosophe ne vint se plaindre; mais Platon lui parla ainsi : « Si vous » saviez, Denis, que quelqu'un fût » venu en Sicile avec de mauvais des- » seins, que le défaut seul d'occasion » l'empêchât d'exécuter, le laisseriez-

» vous ſortir impunément de vos Etats?
» Non, ſans doute, répondit Denis :
» car il faut punir la mauvaiſe volonté
» de ſes ennemis, auſſi bien que leurs
» crimes. Mais, reprit Platon, ſi un
» homme bien intentionné étoit venu
» pour vous rendre un ſervice impor-
» tant, & que vous ſeul lui en fiſſiez
» manquer l'occaſion, croiriez-vous être
» diſpenſé envers lui de la reconnoiſ-
» ſance, & pouvoir le traiter avec mé-
» pris? Quel eſt donc l'homme dont
» vous parlez? dit le tyran. C'eſt Eſ-
» chine, continua Platon, l'un des plus
» vertueux diſciples de Socrate, le plus
» doux dans ſes mœurs, le plus ca-
» pable de former au bien ceux qui
» vivroient avec lui. Il a traverſé les
» mers, pour pouvoir conférer avec
» vous ſur la Philoſophie, & il ſe voit
» entiérement négligé ». Ce diſcours fit ſur Denis une telle impreſſion, qu'admirant la nobleſſe & la grandeur d'ame de Platon, il l'embraſſa tendrement, & eut dans la ſuite pour Eſchine les égards les plus marqués.

Y éviter tout ce qui pourroit ſentir l'injure & la plaiſanterie.

Il faut auſſi que la franchiſe ſoit exempte de tout ce qui ſentiroit la malice, le ridicule, & la bouffonnerie. Ce ſont de mauvais aſſaiſonnemens qui

ne pourroient que la gâter. Un chirurgien, en faisant une opération, a besoin d'y mettre beaucoup de précision & d'exactitude : mais il doit s'interdire tout mouvement précipité, tout geste hardi ou inutile, qui n'auroit pour but que de montrer l'adresse de sa main. De même la franchise peut bien admettre de la douceur & de l'honnêteté, pourvu qu'elle conserve la dignité qui lui est essentielle ; mais la fierté, l'aigreur & l'outrage lui ôtent tout son effet. Un Musicien, par exemple, sçut fort adroitement fermer la bouche à Philippe qui disputoit avec lui sur les principes de son art. « A dieu ne plaise, Seigneur, » lui dit-il, que vous soyez assez mal» heureux, pour savoir cela mieux que » moi ». Mais Epicharme ne répondit pas aussi sagement à Hieron, qui l'invitoit à souper peu de jours après qu'il eut fait mourir plusieurs de ses amis. « Vous ne m'avez pas invité dernié» rement, que vous avez sacrifié vos » amis ». J'en dis autant d'Antiphon, qui étant chez Denis, un jour qu'on discutoit, quel étoit l'airain le meilleur : « c'est, dit-il, celui dont les Athé» niens se sont servis pour fondre » les Statues d'Armodius & d'Aristogiton ».

» giton » (1). Ce que ces reproches ont d'amer ne corrige pas, & ce qu'ils ont de fin & de plaisant, n'amuse point. L'un & l'autre prouve seulement dans celui qui se les permet, une malice, un desir d'offenser, une haine enfin qui souvent lui devient funeste, pour avoir, comme on dit, « dansé trop près du puits ». Aussi Denis fit-il mourir Antiphon. Timagene perdit les bonnes graces de César, non qu'il lui eût jamais parlé avec une liberté généreuse; mais parce qu'à table, & dans les promenades,

Cherchant à divertir les courtisans oisifs, Iliad. L. 2, v. 215.

il se permettoit à tout propos des plaisanteries offensantes, qu'il croyoit autorisées par l'amitié. Les Poëtes comiques mettoient souvent dans la bouche des Acteurs, de bonnes maximes de politique : mais les bouffonneries dont elles étoient mêlées, ôtoient à cette franchise, comme à un bon mets mal assaisonné, son prix & son utilité. Elles

(1) Armodius & Aristogiton conjurerent contre les fils de Pisistrate qui avoient succédé à la tyrannie de leur pere, & tuerent l'un d'eux. Les Atheniens leur éleverent des statues dans la place publique.

donnoient aux Poëtes la réputation d'hommes méchans & dangereux, & les spectateurs n'en retiroient aucun avantage. Il faut badiner autrement avec ses amis. La franchise doit toujours être grave & sérieuse, & quand l'objet en est important, il faut que le ton, le geste & la dignité du discours entraînent la confiance & la persuasion.

Ne jamais l'employer à table.

L'à propos manqué fait toujours avorter les plus grandes choses : mais elle rend sur-tout la franchise inutile. Il faut donc la bannir de la table. C'est troubler la sérénité d'un beau ciel que de mêler à la joie & aux plaisirs qui y regnent, des propos qui font froncer les sourcils, & répandent la tristesse sur les visages : c'est, comme dit Pindare, se déclarer l'ennemi « de Bacchus ce Dieu qui brise » les chaînes des noirs soucis ». D'ailleurs, ce contretemps a ses dangers. Le vin porte à la colere, & la franchise, dans l'ivresse, peut produire la haine. En général, il y a plus de lâcheté que de noblesse & de courage, à n'oser parler avec hardiesse qu'au milieu d'un repas, comme les chiens poltrons qui n'aboyent jamais tant qu'autour de la table. Mais il est inutile d'insister sur ce point.

Bien des gens craignent de redresser un ami dans la prospérité, parce qu'ils le croyent alors inaccessible à toute remontrance. Mais a-t-il éprouvé quelques revers, qui l'abattent & l'humilient, comme une crise naturelle triomphe des maladies les plus rebelles ? ils l'attaquent sans ménagement, ils insultent à son adversité, & usent avec joie d'une franchise déplacée, pour se venger de son orgueil & de leur propre foiblesse. Discutons ici cette façon d'agir. Euripide a dit : Ni envers les malheureux.

Qu'a-t-on besoin d'amis, quand on a la fortune ? Orest. v. 666.

Répondons-lui, que c'est sur-tout aux gens heureux qu'il faut un ami sincere, qui par sa franchise les ramene à des sentimens de modération. Il est peu d'hommes, qui se maintiennent sages dans la prospérité. La plupart ont besoin d'une sagesse étrangere qui reprime l'enflure & l'agitation que les grands succès leur causent. Mais quand la fortune elle-même renverse leur orgueil avec leur prospérité, ce revers seul est une remontrance assez forte, pour les porter au repentir. Ils n'ont plus besoin

alors de la franchise de leurs amis, ni de reproches aigres & mordans. C'est dans le malheur,

Eurip. Jon. 723. Qu'il est doux de jouir des regards d'un ami,

dont la présence nous console & nous encourage. Ainsi dans les combats & les dangers, au rapport de Xenophon, le visage doux & serein de Cléarque, inspiroit du courage aux soldats. Parler avec franchise à un homme malheureux, c'est présenter à des yeux malades une lumiere trop vive. Loin de guérir ou de calmer son mal, on aigrit un cœur déja blessé. Un homme qui se porte bien, écoute tranquillement un ami, qui lui reproche son libertinage, son oisiveté, ses amusemens de tout genre, & ses excès imprudens de table. Mais est-il malade? & venez-vous lui dire que c'est l'intempérance, la mollesse & les plaisirs qui l'ont réduit à cet état? Vous vous rendez insupportable, vous aggravez son mal. « Que vous êtes im» portun, s'écriera-t-il! Je pense à » faire mon testament; je prends les » remedes les plus amers (1), & c'est

Exped. Cyr. L. 2, C. 6, n. 7.

(1) Le Grec dit : *On me prépare le Castoreum & la scammonée*, simples d'un goût très-désagréable.

» dans ce moment que vous venez » philoſopher, & faire des remon- » trances ». Il ne faut donc aux malheureux ni franchiſe, ni ſentences morales; mais des paroles douces & conſolantes. Quand un enfant s'eſt laiſſé tomber, ſa nourrice accourt, non pour le gronder, mais pour le relever, l'eſſuyer, le rajuſter; & ce n'eſt qu'alors qu'elle penſe à punir ſon étourderie.

On dit que Démétrius de Phalere, banni de ſa patrie, & menant à Thebes une vie obſcure, vit un jour avec peine venir à lui Cratés, dont il craignoit la liberté cynique. Mais le Philoſophe prenant le ton de la douceur, lui dit que ſon exil n'étoit point un malheur dont il dût s'affliger, puiſqu'il le délivroit d'un genre de vie toujours incertain; & il l'exhorta à chercher en lui-même ſa force & ſa conſolation. Démétrius, enchanté de ſes diſcours, & reprenant courage, dit à ſes amis: « Ah! » que j'en veux aujourd'hui aux ſoins & » aux affaires qui m'empêchoient de » connoître un tel homme »!

Il faut dans la douleur des diſcours conſolans;
Mais on doit gourmander les eſprits imprudens.

C'est ainsi qu'agissent les amis généreux. Mais ces vils & bas adulateurs de la fortune, ressemblent, dit Demosthene, aux fractures & aux foulures dont la douleur se reveille au moindre accident. Ils vous insultent dans les revers, & semblent jouir de vos malheurs. Est-il besoin de vous rappeller une disgrâce que votre imprudence vous ait attirée? Ils vous diront :

Iliad. L. 9, v. 109.

J'étois, vous le savez, d'un avis tout contraire,
Pour vous dissuader, j'ai fait ce que j'ai pu.

Il faut l'employer envers ceux que la prospérité aveugle.

Mais, direz-vous, quand est-ce donc qu'on doit prendre le ton de la franchise, & parler avec force? C'est lorsqu'il s'agit de retenir un ami que la volupté, la colere, l'injustice, l'avarice ou toute autre passion sont près d'entraîner. C'est ainsi que Solon voyant Crésus s'énorgueillir d'une prospérité fragile, l'avertit de penser à l'incertitude de la vie. Ainsi Socrate sut, par ses reproches, retenir Alcibiade, & en le touchant jusqu'aux larmes, lui inspirer un véritable repentir. Telles furent les remontrances de Cyrus à Cyaxare, & celles de Platon à Dion. Dans le temps que ce dernier, au comble de la gloire,

attiroit par la beauté & la grandeur de ses exploits, l'admiration de l'univers, ce Philosophe l'avertissoit « de se ga- » rantir d'une confiance présomptueuse, » vice qui amene bientôt autour de soi » la solitude ». Speusippe lui écrivit aussi; « qu'il ne devoit point tirer va- » nité de ce que les femmes & les » enfans publioient ses louanges; mais » avoir soin que par ses mœurs pures, » sa justice, & les loix sages qu'il don- » neroit à la Sicile, il fit honneur » à l'Académie ». Euctus au contraire & Eulæus, deux courtisans de Persée, ne cesserent comme les autres de le flatter durant sa prospérité, & de lui complaire en tout. Mais quand il eut été vaincu & mis en fuite à Pydna par les Romains, ils l'accablerent des reproches les plus amers, & lui rappellerent dans les termes les plus offensans, ses fautes & ses négligences, au point que ce malheureux Prince, outré de douleur & de colere, les tua l'un & l'autre de son poignard.

Plat. Ep. 4.

Voilà donc en général les occasions où l'on doit parler librement à ses amis. Mais il ne faut pas négliger celles qu'ils nous offrent eux-mêmes quelquefois. Souvent une question, un récit,

Et dans des occasions particulieres qui se présentent naturellement.

la censure ou l'éloge qu'on fait de ceux qui sont dans des situations semblables nous donnent une ouverture naturelle pour parler avec franchise. Démarate, par exemple, étant venu de Corinthe en Macédoine, dans le temps que Philippe étoit en querelle avec sa femme & son fils (1), après les premiers complimens, ce prince lui demanda, si les Grecs vivoient entr'eux en bonne intelligence. Démarate, qui depuis long-temps étoit son ami particulier, lui répondit: « En vérité, Philippe, il est » beau que vous vous occupiez si la » concorde regne entre les Athé» niens & les peuples du Péloponnese, » pendant que vous voyez d'un œil in» différent la discorde qui trouble vo» tre palais ». Diogene ayant été pris dans le camp de Philippe qui se disposoit à marcher contre les Grecs, il fut amené devant lui; & comme ce Prince, qui ne le connoissoit pas, lui eut demandé s'il étoit un espion, Diogene lui répondit avec assez de vérité,

(1) C'est Philippe, le dernier roi de ce nom & pere de ce Persée dont Plutarque vient de parler, en qui finit le royaume de Macédoine.

quoique peut-être un peu trop librement : « Oui, ſans doute, je viens re» connoître ici votre folie & votre im» prudence, qui vous font, ſans au» cune néceſſité, riſquer en une heure, » votre couronne & votre vie ».

Une autre occaſion favorable, pour reprendre ſon ami, c'eſt lorſqu'il eſt humilié, & confondu par les reproches que d'autres lui ont fait. Alors un homme prudent & adroit s'élevera d'abord avec force contre ces cenſeurs amers, & juſtifiera ſon ami. Enſuite le prenant à part, il l'avertira de s'obſerver davantage, ne fût-ce que pour en impoſer à ſes ennemis. „ Ouvri„ roient-ils ſeulement la bouche ? Au„ roient-ils un mot à vous dire, ſi par „ vos défauts, vous ne fourniſſiez ma„ tiere à leurs médiſances „ ? Par-là il fait retomber ſur l'ennemi ce que la remontrance a d'affligeant, & prend ſur lui ce qu'elle a d'utile.

D'autres, avec plus de fineſſe, pour ramener un ami, reprennent des étrangers d'une faute qu'il aura lui-même commiſe. Un jour, par exemple, dans la conférence de l'après-midi, notre maître Ammonius, qui ſavoit que quelques-uns de ſes diſciples avoient fait

un dîner trop recherché, fit fouetter son fils par un affranchi, sous prétexte qu'il ne pouvoit dîner sans vinaigre. En disant cela, il jetta sur nous un regard, & les coupables prirent pour eux la réprimande.

Il ne faut l'employer que dans le particulier.

Evitons encore de reprendre nos amis en public, & souvenons-nous de Platon qui dans un repas voyant Socrate reprimander trop fortement un de ses disciples : « Ne valoit-il pas mieux, » dit-il, lui faire ces reproches en » particulier ? Et vous-même, reprit » Socrate, ne pouviez-vous attendre, » pour me le dire, que nous fussions » seuls » ? On dit que Pithagore fit publiquement à un jeune-homme une réprimande si sévere, qu'il se pendit de désespoir. Depuis ce Philosophe ne reprit jamais personne que seul à seul. Les vices sont des maladies honteuses dont le traitement doit être secret. Loin d'y mettre de l'ostentation, il faut éviter les spectateurs & les témoins. Il est d'un pédant & non d'un ami de reprendre en public avec affectation, pour se faire valoir par les fautes d'autrui, comme les charlatans font leurs opérations en plein théâtre pour s'attirer des pratiques. Outre qu'on ne doit

jamais humilier celui qu'on veut corriger, il faut prendre garde aussi de ne pas pousser à bout le vice naturellement opiniâtre & entêté. Non-seulement l'amour, comme dit Euripide,

Quand on veut l'arrêter, s'accroît par les obstacles,

mais tout vice, toute passion, qu'on reprend en public sans ménagement, ne connoît plus de retenue. Platon veut que les vieillards, pour inspirer de la modestie aux jeunes-gens, en montrent les premiers devant eux. De même une remontrance faite avec modération, inspire plus de honte à un ami (1) : la douceur & la reserve avec laquelle on lui représente sa faute, le releve & l'éloigne du vice ; on le force de rougir, en rougissant le premier devant lui. Aussi approuve-t-on dans Homere celui qui,

De peur d'être entendu, parloit bas à l'oreille. Odyss. l. 1. v. 167.

Rien, par exemple, n'est moins con-

(1) Mot à mot : *Ainsi la franchise de nos amis, qui paroît honteuse, nous rend nous-même plus honteux.*

venable que de découvrir les fautes d'un mari devant sa femme, d'un pere devant ses enfans, d'un amant devant sa maîtresse, d'un maître devant ses disciples. C'est les blesser vivement que de les humilier aux yeux des personnes dont ils désirent avoir l'estime. Sans doute, ce fut moins la chaleur du vin qui irrita si fort Alexandre contre Clitus, que le dépit de se voir repris publiquement. Aristomene, Gouverneur du Roi Ptolémée, ayant reveillé ce Prince qui s'endormoit, en donnant audience à des Ambassadeurs, les flatteurs en prirent occasion de le perdre; & affectant la plus vive indignation, comme si l'honneur du Prince y étoit intéressé, ils lui dirent: « Si, accablé » de veilles & de travaux, vous vous » laissez quelquefois surprendre au som» meil, on doit vous avertir en parti» culier, & non porter la main sur » vous, devant une si nombreuse assem» blée ». Ptolémée irrité par ces propos, envoya du poison à Aristomene. Aristophane dit que Cléon lui faisoit un crime de médire de sa patrie, & d'insulter aux Athéniens devant des étrangers. N'employons donc jamais la franchise par vanité & par ostentation;

mais n'ayons d'autre vue que de donner à nos amis des conseils salutaires.

Il faut d'abord se rendre digne de reprendre les autres.

Il faut aussi pouvoir s'appliquer à soi-même cette belle parole que Thucydide met dans la bouche des Corinthiens, « qu'ils étoient dignes de reprendre les » autres ». Un député de Mégare, dans l'assemblée des confédérés, prononçoit d'un ton décisif sur les intérêts de la Grece. « Vos discours, lui dit » Lysandre, auroient besoin d'une ville » (1). On peut dire de même, & rien n'est plus vrai pour quiconque se mêle de corriger les autres, que la franchise a besoin de mœurs pures. Platon disoit que la vie de Speusippe étoit une leçon continuelle. Ainsi lorsque Polémon entra dans l'école de Xenocrate, les regards seuls de ce Philosophe le firent rentrer en lui-même, & le ramenerent à la vertu. Mais un homme léger &

L. 1. n. 70.

(1) Apparemment que dans le temps dont Plutarque parle, la ville de Mégare ne tenoit pas un rang distingué dans la Grece, & par conséquent avoit peu d'influence dans les délibérations. La réponse de Lysandre à ce député signifieroit donc alors que le ton décisif qu'il prenoit, en opinant sur les intérêts communs de la Grece, auroit eu besoin d'être appuyé du crédit d'une ville plus puissante que n'étoit Mégare.

peu réglé dans ses mœurs, qui s'ingere à reprendre les autres, est exposé à s'entendre dire:

De blessures couvert, tu veux traiter les autres.

Ne point donner une idée trop avantageuse de soi-même.

Mais comme nous avons quelquefois à relever dans nos amis des fautes auxquelles nous sommes sujets nous-mêmes, la maniere la plus honnête seroit de nous comprendre dans la censure que nous en faisons. Ainsi dans Homere, Ulysse dit à Diomede:

Iliad. L. 2, v. 313.

Qui nous fait oublier notre ancienne valeur?

& ailleurs:

Ibid. L. 8, v. 234.

Contre le seul Hector nos mains sont impuissantes.

C'étoit avec cette douceur que Socrate instruisoit les jeunes-gens. Il sembloit être, comme eux, dans l'ignorance, & s'appliquer à la pratique des vertus, & à la recherche de la vérité. On donne volontiers sa confiance & son amitié à celui qui paroît avoir commis les mêmes fautes que nous, & vouloir les réparer. Mais celui qui, en corrigeant les

autres, se donne pour un homme irréprochable & exempt de toute passion, à moins qu'il n'ait sur nous, une grande supériorité d'âge, ou une réputation de vertu bien établie, il devient odieux, insupportable, & rend ses remontrances inutiles. C'est donc bien adroitement que Phénix dans Homere, reprenant Achille de sa colere, raconte les malheurs où l'avoit jetté cette passion, le dessein qu'elle lui avoit inspiré de tuer son pere, dessein qu'il avoit bientôt abandonné par la crainte

De porter chez les Grecs le nom de parricide. Iliad. L. 9, v. 461.

Il ne veut pas, en blâmant Achille, laisser croire qu'il fut lui-même incapable de se livrer à la colere & à l'emportement. Ces sortes de réprimandes pénétrent jusqu'au cœur, & nous cédons sans peine à ceux qui, loin de nous mépriser, paroissent condescendre à nos foiblesses.

Adoucir la franchise, en y mêlant quelque louange.

Un œil malade ne peut supporter le grand jour, ni une ame affectée de quelque passion violente, une réprimande faite avec trop de franchise. Le moyen le plus sûr de la faire bien recevoir, est d'y mêler quelque louange;

comme dans ces vers d'Homere :

Iliad. L. 13, v. 116, & suiv. Quelle honte, ô guerriers, d'oublier la valeur !
Si d'autres s'éloignoient & cédoient à la peur,
Je me tairois : mais vous, l'honneur de notre armée,
Vous craignez . . . . Ah mon ame en est toute indignée.

& dans ceux-ci :

Ibid. L. 5, v. 171 & 172. Où sont donc, Pandarus, cet arc, ces traits terribles,
Cette gloire qu'ici personne n'égala ?

Les traits suivans son encore bien propres à rappeller ceux que la passion entraîne.

Est-ce là cet Œdipe, & sa fameuse énigme ?

Et encore :

Eurip. Herc. fur. v. 1250. Quoi ! ce héros connu par les plus grands exploits,
Hercule peut tenir un si foible langage.

Par-là non-seulement on adoucit ce que que le reproche a de dur & d'impé-

rieux, mais on remplit d'émulation un cœur que le ſouvenir de ſes belles actions fait rougir de ſes fautes, & que l'on propoſe à lui-même comme le modele du bien qu'il doit faire. Mais le mettez-vous en parallele avec un parent, un ami, un concitoyen? Vous irritez en lui, l'obſtination naturelle au vice; & ſouvent dans le dépit qu'il en conçoit, il vous dira: « Eh bien, que » ne me laiſſez-vous? que ne ſuivez-» vous ces perſonnes qui valent mieux » que moi »? Evitons donc, en blâmant quelqu'un, de faire l'éloge d'un autre, à moins que ce ne fut celui d'un pere, comme fait Agamemnon en parlant à Diomede (1):

Que le fils de Tydée eſt peu digne de lui! Iliad. L. 5, v. 800.

& Ulyſſe à Achille dans la Tragédie des Scyriens:

Du plus vaillant des Grecs enfant dégénéré
Vous flétriſſez l'éclat d'un nom ſi révéré,
Et pour de vils fuſeaux vous oubliez les armes.

(1) M. du Theil a déja averti de la mépriſe de Plutarque, qui met dans la bouche d'Agamemnon le reproche que Pallas fait à Diomede.

Ne jamais user de récrimination.

Rien encore n'est moins décent que d'opposer reproche à reproche, & franchise à franchise. Il en résulte toujours des querelles, qui prouvent en général, non une franchise réciproque, mais une foiblesse qui s'offense de celle d'autrui. Il est donc mieux de recevoir avec douceur les réprimandes d'un ami : & si lui-même, dans la suite, pour être tombé dans quelque faute, a besoin de nos avis, la franchise dont il a usé envers nous, autorise la nôtre à son égard. On est en droit de lui rappeller, sans le moindre ressentiment, qu'il a coutume lui-même de représenter librement à ses amis leurs fautes; & ce souvenir le rendra plus doux & plus patient pour une correction qu'il sent être dictée, non par un desir de récrimination, mais par un sentiment de bienveillance & d'amitié.

Ne l'employer que pour des objets importans.

« On peut, dit Thucydide, s'exposer à l'envie pour de grandes choses ». De même un ami peut courir le risque de déplaire par ses remontrances, quand l'objet en est important. Si au contraire prenant moins le ton d'un ami que celui d'un pédant, il se rend difficile sur les bagatelles; ses avis, dans les choses de conséquence, perdront leur force & leur effet, parce qu'il aura abusé de la fran-

chiſe, comme un Médecin qui appliqueroit à des maladies légeres, un de ces remedes amers & coûteux, qu'on ne donne que dans les cas les plus preſſés. Il évitera donc avec ſoin cette facilité à blâmer. Si quelqu'autre, relevant les plus petites choſes, veut faire un crime de tout, ce ſera pour lui un motif de reprendre les fautes plus conſidérables. Le Médecin Philotime voyant un homme malade du foie, tout occupé d'un mal d'aventure qu'il avoit au doigt: « Mon ami, lui dit il, ce n'eſt pas du » panaris qu'il s'agit maintenant ». Voyons-nous de même quelqu'un reprendre ſon ami pour des fautes légeres? C'eſt le cas de lui dire: « Nous nous ar» rêtons à des bagatelles, à des ſoupers, » à des amuſemens: ah! qu'il renvoie » ſa maîtreſſe, qu'il renonce aux jeux » de hazard, & dans tout le reſte, ce » ſera pour nous un homme admira» ble ». Pardonner aiſément les petites fautes, c'eſt acquerir le droit de blâmer les plus grandes, ſans déplaire. Mais celui qui toujours dur & amer, releve tout avec ſcrupule, & ne fait grace de rien, ſe rend inſupportable à ſes enfans, à ſes freres, & ſe fait déteſter même de ſes eſclaves.

Uſer de beaucoup de douceur pour les fautes commiſes.

Tout n'eſt pas déſagréable dans la vieilleſſe, dit Euripide. De même les défauts de nos amis ne ſont pas ſans aucun mêlange de vertus. Il faut donc obſerver, non-ſeulement le mal, mais encore le bien qu'ils peuvent faire, & commencer par le louer de bon cœur. Quand le fer a été amolli & dilaté par le feu, on lui donne la trempe qui le rend plus denſe & plus tranchant. De même, quand on a comme échauffé ſon ami par la louange, on peut donner, pour ainſi dire, une bonne trempe à ſon ame, en employant avec douceur la franchiſe. C'eſt le moment de lui dire : « Vos dernieres actions ſont-» elles dignes des premieres ? Voyez » quels biens produit la vertu. Voilà » ce que vos amis demandent de vous : » voilà les choſes pour leſquelles vous » êtes né. Pour ces autres actions, ren-» voyez-les

» Sur le ſommet des monts, ou dans le ſein des ondes ».

Un Médecin compatiſſant voudroit guérir ſon malade par la diete & le ſommeil, plutôt que par des remedes amers

(1). De même un ami complaisant, un pere tendre, un maître humain, quand il voudra nous corriger, préférera toujours la louange au reproche. Rien ne rend les réprimandes moins pénibles & plus salutaires, que de n'y point mettre d'emportement, & d'employer le ton de la douceur & de l'affection. Il ne faut ni convaincre durement ceux qui désavouent leur faute, ni refuser d'entendre leur justification: mais au contraire leur suggérer des moyens honnêtes de défense, fermer les yeux sur ce que leur cause a de désavantageux, pour ne la voir que sous un jour favorable. Ainsi quand Hector dit à Pâris:

Ah! malheureux! pourquoi suivre ainsi ton dépit? Iliad. L. 6, v. 326.

il fait passer sa retraite du combat, non pour une fuite, mais pour un effet de son emportement. Nestor en use de même, quand il dit à Agamemnon:

Vous cédez au transport d'une ame magnanime. Ibid. L. 9, v. 109.

(1) Mot à mot: *Par le castoreum & la scammonée.*

N'eſt-il pas plus honnête de dire : vous avez erré par diſtraction, que de dire : vous avez commis une injuſtice, une action indigne ? Ne diſputez point contre votre frere ; fuyez cette femme qui vous ſéduit ; eſt une tournure bien plus douce, que celle-ci ; ne portez point envie à votre frere ; ceſſez de corrompre cette femme.

Mais parler avec force, quand il faut les prévenir.

Voilà comment la franchiſe doit corriger le mal déja commis : mais s'agit-il de le prévenir, elle s'y prend tout autrement (1). Faut-il, par exemple, détourner quelqu'un d'une faute qu'il va commettre ? réprimer une paſſion effrénée ? donner de la force & de l'énergie à une ame foible qui ſe porte languiſſamment au bien ? C'eſt alors qu'on doit lui préſenter avec véhémence, la

(1) Plutarque diſtingue deux ſortes de franchiſe : l'une qu'il appelle *therapeutique*, c'eſt-à-dire, qui guérit, qui corrige les vices ; expreſſion empruntée de la Médecine, à laquelle il compare la franchiſe. L'autre, qu'il nomme *pratique*, ou qui agit avec force, avec efficacité : c'eſt celle qui a pour objet de prévenir le mal, & qui pour cela emploie les reproches & les remontrances, & préſente d'une maniere vive & forte les motifs les plus capables de retenir une ame que la paſſion eſt prête à entraîner.

honte des motifs qui la font agir : comme Ulysse dans Sophocle, pour piquer d'honneur Achille, lui dit que c'est moins la colere qui le tient dans l'inaction, que la vue effrayante des murs de Troye : & comme Achille indigné, menace de se rembarquer, Ulysse ajoute :

D'un départ aussi prompt, je sais bien le motif :
Tu feins d'être offensé d'un reproche si vif :
Mais Hector est tout près, & tu n'oses l'attendre.

Voilà comme en présentant à l'homme courageux, la honte de la lâcheté ; à l'homme chaste & sage, celle de l'incontinence ; à un cœur généreux, celle de l'avarice ; on les éloigne du vice, on les porte à la vertu. Dans les maux où il n'y a plus de remede, il faut parler avec douceur, ensorte que nos réprimandes paroissent moins tenir de la censure, que de la compassion & de la douleur. Mais s'agit-il de prévenir les chûtes, & de combattre des passions qui prennent le dessus ? C'est le cas de cette franchise véritable qui ne connoît point de ménagement. Reprocher les fautes commises, c'est ce que font

ordinairement les ennemis. Aussi Diogene disoit-il, que pour être vertueux, il falloit avoir ou des amis sinceres, ou des ennemis ardens. Les uns préviennent nos fautes, les autres nous redressent. Mais il vaut mieux les éviter par les conseils de nos amis, que d'avoir à en rougir, quand on nous les reproche.

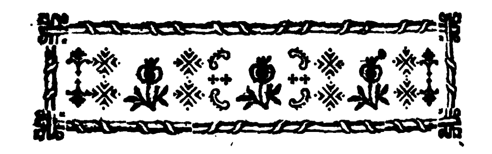
Adoucir toujours les reproches, en les terminant par des paroles obligeantes.

La franchise exige d'autant plus d'art, qu'elle est, dans les mains de l'amitié, le remede le plus efficace, quand il est employé à propos, & sagement tempéré par la douceur. La guérison qu'elle procure est, comme je l'ai dit, souvent douloureuse. Imitons donc les Chirurgiens, qui après l'amputation d'un membre, n'abandonnent pas le malade à ses souffrances, mais adoucissent la plaie par des fomentations. De même ceux qui savent reprendre avec adresse, quand ils ont enfoncé dans le cœur le trait piquant de la censure, en temperent l'amertume, par des propos doux & consolans. Ainsi l'artiste, après avoir dégrossi une statue, s'applique à en adoucir les traits. Mais celui qu'on a blessé par la franchise, & qu'on abandonne dans cet état, sans calmer son emportement, ne

reçoit

reçoit plus dans la ſuite, les adouciſſemens & des conſolations qu'on lui préſente. Evitons donc avec le plus grand ſoin, quand nous avons réprimandé nos amis, de les quitter auſſi-tôt, & de finir notre entretien par des paroles humiliantes qui puiſſent les bleſſer.





SUR LES MOYENS DE CONNOITRE LES PROGRÈS QU'ON FAIT DANS LA VERTU.

SOMMAIRE.

PErsonne ne conteste à la vertu, sa supériorité sur tous les autres biens humains. Les hommes même qui n'ont pas le courage de la pratiquer, veulent au moins en avoir l'apparence, & rougiroient qu'on leur reprochât de n'être pas vertueux. Ceux qui suivent ses maximes, sentent qu'ils ne sont heureux que par sa possession. Mais plus elle est nécessaire au bonheur de l'homme, plus il lui est essentiel de ne pas se méprendre, lorsqu'il veût juger s'il la possede ou non. Le Philosophe donc qui s'offre à lui servir de guide dans cet examen important, à lui donner des regles, pour connoître s'il a fait des progrès véritables dans la vertu, est un genie tutélaire, dont il doit suivre avec

docilité les avis. C'est ce que fait Plutarque dans ce Traité, qu'on peut regarder comme un de ses plus beaux Ouvrages, pour l'excellence de la morale, la sagesse des préceptes, & la connoissance du cœur humain.

Il établit d'abord qu'il est des moyens naturels de connoître les progrès successifs qu'on fait dans le bien, & combat l'opinion des Stoïciens qui soutenoient que le passage du vice à la vertu, se faisoit en un instant si rapide, qu'il étoit insensible; & qu'avant d'être parvenu à une sagesse consommée, on ne différoit point des hommes les plus vicieux. Il expose ensuite les moyens soit généraux, soit particuliers, de s'assurer des progrès qu'on a faits dans la vertu. La modestie en pratiquant le bien, la fuite de toute ostentation, une vigilance & une réflexion continuelles sur soi-même, pour connoître les défauts qui retardent en nous la perfection de la vertu, la douceur à recevoir les avis de ceux qui nous reprennent, le soin de découvrir à des hommes sages & éclairés les maladies de notre ame, la patience à supporter les injures & les revers, une égalité d'ame si constante, que les songes même ne la troublent jamais par des images dangereuses, l'examen des passions auxquelles on étoit sujet, pour

juger de l'empire que la raison a pris sur elles, l'admiration pour les hommes vertueux, & plus encore un zele ardent à les imiter, & à les suivre jusque dans les disgraces qu'ils ont essuyées, pour être restés fideles à leur devoir ; enfin l'attention à éviter les fautes même les plus légeres, à tendre sans relâche vers cette vertu parfaite que nous devons avoir toujours en vue : tels sont les moyens que Plutarque propose, pour s'assurer des progrès continuels qu'on fait dans la vertu.





SUR LES MOYENS DE CONNOITRE LES PROGRÈS QU'ON FAIT DANS LA VERTU.

QUel moyen auroit-on, mon cher Sénécion (1), de s'assurer des progrès qu'on fait dans la vertu, si le vice, loin de s'affoiblir sensiblement à mesure que nous avançons dans le bien, dominoit toujours en nous avec la même force, &

1er Moyen. On ne peut connoître les progrès qu'on fait dans la vertu, que par la diminution du vice.

(1) Ce Sossius Sénécion est le même à qui Plutarque a dédié les vies des grands hommes, & quelques autres Traités de morale. Il paroît qu'ils vivoient ensemble dans la plus grande intimité. Il avoit été quatre fois Consul, & les Empereurs Nerva & Trajan avoient une estime singuliere pour sa vertu. On peut croire qu'il appartenoit à cet Hérennius Sénécion né dans la Bétique en Espagne, où il fut Questeur sous Domitien, & que cet Empereur fit condamner à mort par le Sénat, pour avoir écrit la vie d'Helvidius Priscus. Voyez Tacite, vie d'Agricola, c. 2, & 45.

continuoit de nous emporter, comme on voit

Le filet par le plomb sous les eaux entraîné ?

Preuve tirée des sciences & des arts.

Ceux qui apprennent la Musique ou la Grammaire, pourroient-ils reconnoître en eux le moindre avancement, si, à mesure qu'ils en étudient les regles, ils ne sentoient pas diminuer leur ignorance, & s'ils étoient toujours aussi peu instruits sur les objets que traitent ces deux arts ? Un malade appercevroit-il quelque différence dans son état, pendant le cours de sa maladie, si les remedes ne lui procuroient aucun soulagement ? si le mal se soutenoit toujours avec violence, jusqu'au moment où il reviendroit tout-à-coup à une pleine santé ?

On ne peut dans tous ces cas, reconnoître en soi de véritables progrès, à moins que le passage successif à une disposition contraire, ne nous fasse sentir une différence réelle dans notre état. Des deux plats d'une balance, l'un s'éleve à proportion que l'autre s'abaisse. Ainsi, dans l'étude de la Philosophie, il est impossible d'appercevoir en soi quelque progrès, si l'ame ne se puri-

fie peu-à-peu de ses souillures ; si, jusqu'à ce qu'elle arrive à une vertu parfaite, le vice domine en elle, sans aucun mélange de bien. Pour passer ainsi tout-à-coup de la derniere corruption à la sagesse la plus consommée, il faudroit qu'en un instant presqu'insensible, on pût se dépouiller à la fois de toute sa malice, tandis qu'on n'auroit pû, dans un espace de temps considérable, en diminuer la plus petite partie.

L'opinion des Stoïciens sur ce point, est contraire à la nature & à l'expérience.

Ceux qui veulent que ce changement soit aussi rapide (1), se trouveroient fort embarrassés, si on les rappelloit à leur propre expérience. Qu'ils nous disent si aucun d'eux ne s'est apperçu du moment où il est devenu sage tout d'un coup : s'il ignore que le passage du vice à la vertu, a été en lui l'effet successif du temps, qui ajoutoit à l'une ce qu'il ôtoit à l'autre ; & le conduisoit au terme de la sagesse, par des routes secretes, & par

(1) Les Philosophes que Plutarque a ici en vue, sont les Stoïciens, qui prétendoient que toutes les fautes étoient égales, & que la plus légere injustice méritoit une punition aussi sévere que le plus grand crime. Selon leur systême, tous ceux qui ne possédoient pas la sagesse parfaite, étoient aussi vicieux que les plus corrompus.

une marche presqu'insensible. En effet, si un changement aussi merveilleux se faisoit avec tant de rapidité, qu'un homme qui se coucheroit vicieux, se trouvât sage à son reveil; & que s'affranchissant en un instant des passions & des erreurs dont la veille il étoit l'esclave, il pût leur dire :

Fuyez loin de mes yeux; disparoissez, vains songes,
Vous n'êtes plus pour moi qu'erreurs & que mensonges :

est-il quelqu'un qui ne s'apperçut d'une révolution si extraordinaire ? qui ne connût l'instant où la sagesse, comme un flambeau radieux, auroit répandu dans son ame la clarté la plus brillante ? Pour moi, je croirois qu'un homme qui changeroit de sexe, comme autrefois Cénée (1), pourroit ignorer une si éton-

(1) Cénée fut une jeune fille de Thessalie nommée Cénis, de qui Neptune devint amoureux. Elle pria ce Dieu de la métamorphoser en homme, & de la rendre invulnérable. En changeant de sexe, elle changea de nom, & s'appella Cénée. Il fut un des plus fameux Lapithes, & dans le combat que ceux-ci soutinrent contre les Centaures, comme les traits ne pouvoient rien sur lui, il fut accablé sous un

riante métamorphoſe, plutôt que je n'imaginerois quelqu'un qui paſſeroit ſubitement d'une vie voluptueuſe & toute animale, à une ſageſſe preſque divine, ſans s'appercevoir de cet heureux changement de ſon ame.

L'opinion doit ſe former ſur la nature, & non pas la régler (1). Auſſi les Philoſophes qui, aulieu de former leurs opinions ſur la nature des choſes, veulent forcer les choſes mêmes de ſe plier, contre leur nature, à leurs opinions, rempliſſent la Philoſophie de mille difficultés. Une des plus grandes, c'eſt qu'ils ſoutiennent que tous les hommes, qui n'ont pas une vertu parfaite, ſont également vicieux; que ce progrès dans la ſageſſe eſt une énigme incompréhenſible, une opinion abſurde. Ils vont même juſqu'à dire que ceux qui n'ont guéri que par ces progrès ſucceſ-

monceau d'arbres. Ovide, liv. 12 des Métamorphoſes, dit qu'il fut changé en oiſeau, & Virgile, liv. 6 de l'Enéïde, qu'il revint à ſon premier ſexe.

(1) Le texte porte: *On a dit avec raiſon, qu'il falloit tailler la pierre ſur la regle, & non pas former la regle ſur la pierre.* J'ai cru que cette eſpece de proverbe, traduit littéralement, n'auroit point de grace, & qu'il valoit mieux le rendre par un équivalent.

fifs, les maladies de leur ame, font aussi malheureux que les hommes les plus esclaves de leurs vices & de leurs passions.

Et à leur propre conduite.

Mais, il ne faut, pour les réfuter, que les opposer à eux-mêmes. Dans leurs écoles, ils soutiennent qu'Ariftide eft aussi injufte que Phalaris; Brafidas aussi lâche que Dolon; &, qui le croiroit? Platon même aussi ingrat que Melitus (1). Mais dans le commerce de la vie, ils évitent, ils fuient les hommes vicieux, parce qu'ils ne trouvent point de fûreté à traiter avec eux, & ils s'adressent aux autres, dans les affaires les plus importantes, comme à des gens

(1) Tout le monde connoît Ariftide à qui sa vertu fit donner le furnom de Jufte, & Phalaris, Tyran d'Agrigente en Sicile, si fameux par ses cruautés. Brafidas étoit un Général Lacédémonien, qui dans la guerre du Péloponnése, après avoir battu les Athéniens en plusieurs rencontres, sur terre & sur mer, se laissa surprendre auprès d'Amphipolis ville de Thrace, & se sauva par un ftratagême. Il se fit envelopper par les ennemis, qui obligés de donner une grande étendue à leur armée, l'affoiblirent, en lui laissant moins de profondeur. Brafidas fondit tout-à-coup du côté le moins garni, & échapa aux Athéniens. Dolon, soldat Troyen, s'offrit à Hector pour aller

qui méritent toute leur confiance.

2e Moyen. Le passage du vice à la vertu, est sensible à ceux en qui il s'opere.

Pour nous, qui voyons qu'en tout genre de mal, & principalement dans les désordres de l'ame, le vice est toujours plus ou moins grand, à proportion des progrès que l'on fait dans le bien; qu'il diminue & s'efface peu-à-peu comme une ombre, à mesure que la sagesse vient éclairer & purifier l'ame, nous croyons pouvoir assurer que ce passage du vice à la vertu doit être sensible à ceux en qui il s'opere; que l'ame se dégage & s'éleve successivement du milieu de ses vices, comme du fond d'un abîme, & juge de ses progrès par la course qu'elle a faite. Tels des voya-

reconnoître le camp des Grecs, & promit de pénétrer jusques dans la tente d'Agamemnon. Rencontré par Ulysse & par Dioméde que les Grecs avoient envoyés dans le même dessein, Dolon, pour obtenir d'eux la vie, leur découvrit tout ce qui se passoit dans la Ville, accompagnant cette trahison des prieres les plus basses: mais il fut égorgé par Dioméde. Platon, si connu par la beauté de ses écrits, ne l'est pas moins par son attachement pour Socrate, & Melitus fut un des trois accusateurs de ce dernier, dont il avoit été le disciple. On sent aisément combien ces comparaisons étoient outrées & absurdes de la part des Stoïciens.

geurs qui font voile sur une mer immense, calculent la durée de leur navigation, & la force du vent qui les pousse, pour connoître, en combinant l'une & l'autre, l'espace qu'ils ont parcouru. De même nous pouvons juger avec certitude que nous avons fait des progrès dans la Philosophie, lorsque notre marche n'est point une alternative continuelle de repos & de courses, mais que sous la conduite de la raison, nous avançons toujours vers le terme, d'un pas égal & soutenu.

Cette maxime d'Hésiode,

Op. & dies L. 1, v. 361.

Peu souvent répété, fait bientôt une somme,

n'a pas lieu seulement pour l'argent qu'on amasse; elle est encore applicable à tout, & principalement au progrès dans le bien: des actes fréquens de vertu, font contracter à l'ame cette heureuse habitude dont le pouvoir est toujours si grand. Mais les inégalités & les tiédeurs, non-seulement arrêtent les progrès qu'on pourroit faire, comme des repos fréquens retardent la marche du voyageur, elles produisent encore un dépérissement sensible: le vice profite toujours de ces relâchemens pour

nous faire reculer, & nous engager plus fortement dans ses liens.

3e. Moyen. Les progrès dans le bien doivent être sans interruption.

Les Astronomes disent des planetes, qu'elles sont stationnaires (1) lorsqu'elles paroissent s'arrêter. Mais la pratique de la sagesse n'admet point ces sortes de repos. L'ame toujours en mouvement, & comme placée sur une balance, est sans cesse ou élevée par l'activité de la vertu, ou rabaissée par le poids du vice. Les habitans de Cirrha (2) demandoient à l'Oracle comment ils pourroient vivre en paix chez

(1) On distingue dans les Planetes, par rapport à la terre, un mouvement direct, stationnaire & retrograde; direct, lorsqu'elles vont selon l'ordre des signes d'occident en orient; stationnaire, lorsqu'elles restent vis-à-vis des mêmes étoiles; retrograde, quand elles vont contre l'ordre des signes d'orient en occident. Ce ne sont que des apparences causées par la différence qu'il y a entre le mouvement de la Terre, & celui des Planetes. Lorsque la Terre suit une Planete supérieure, cette Planete lui paroît directe. La Terre se trouve-t-elle vis à vis? La Planete lui paroît stationnaire ou immobile, & quand la Terre la précéde, elle lui paroît retrograde. Le contraire arrive aux Planetes inférieures.

(2) Cirrha ville de la Phocide, au pied du Mont-Parnasse, dans laquelle Apollon étoit spécialement honoré.

eux : « C'eſt, leur répondit-il, en faiſant » nuit & jour la guerre au-dehors ». Si, ſelon le ſens de cette réponſe, vous pouvez vous rendre témoignage, que nuit & jour vous déclarez à vos paſſions une guerre infatigable ; ſi, ferme dans le poſte que la vertu vous a confié, vous refuſez toutes les treves que le vice vous propoſe, ſous prétexte d'un plaiſir paſſager, d'un délaſſement utile, ou même d'une occupation importante, ayez alors une juſte confiance de parcourir heureuſement la carriere.

4e. Moyen. Les relâchemens qu'on éprouve, doivent être rares & promptement réparés.

Au reſte, quand votre courſe ſeroit quelquefois interrompue, pourvû que ces relâchemens ſoient rares, & promptement réparés par une ardeur plus ſoutenue, ne vous découragez point ; c'eſt une preuve que le travail & l'exercice commencent à dompter en vous l'oppoſition au bien, & qu'ils acheveront d'en triompher. Vous auriez plus lieu de craindre, ſi ces intervalles étoient longs & fréquens. Ils annonceroient que votre activité ſe refroidit, & va bientôt s'éteindre. Voyez comme les premiers jets d'un roſeau s'élevent avec grace ; comme ils pouſſent de longues tiges droites & unies, qui ne ſont coupées qu'à de grandes diſtances : mais enſuite,

l'air qui les fait monter, étant comme affoibli par ses premiers efforts, & rabattu, pour ainsi dire, par une force supérieure qui gêne son essor; alors ces tiges sont plus courtes, & souvent interrompues par des nœuds.

De même, parmi ceux qui s'adonnent à la Philosophie, il en est qui, après avoir commencé leur carriere avec la plus grande ardeur, sont souvent arrêtés dans leur marche; ils ne s'apperçoivent d'aucun progrès dans la vertu; ils tombent peu-à-peu dans l'indifférence, & finissent par abandonner leur entreprise. D'autres au contraire, plus constans, plus animés par le desir d'arriver au terme, franchissent d'un vol rapide tous les obstacles, dont la foule importune s'efforçoit de retarder leur course.

Le plaisir que cause la vue d'une belle personne, ne prouve pas un commencement de passion. C'est un sentiment commun à tous les hommes. Ce qui l'annonce, c'est la peine & le tourment qu'on éprouve, quand il faut s'en séparer. Combien de gens paroissent d'abord aimer la Philosophie, & s'y livrer avec ardeur! Mais si d'autres soins viennent les en distraire, leur

5e. Moyen Eprouver une inquiétude réelle, lorsque des soins même nécessaires arrêtent notre marche.

amour pour elle s'évanouit bientôt, & s'ils en supportent facilement la privation. Mais celui qu'elle a pénétré d'un amour véritable paroît tranquille & modéré, lorsqu'il jouit de ses entretiens. Est-il obligé de s'en arracher ? on le voit inquiet, agité, brûlant d'impatience, s'indigner contre des affaires importunes, & tout quitter, jusqu'à ses amis même, pour suivre avec impétuosité le desir qui l'entraîne. On respire un moment avec plaisir l'odeur d'un parfum agréable. La sensation en est-elle passée ? Elle n'excite ni desir, ni regret. L'étude de la Philosophie doit produire en nous un effet tout différent. Lorsque nous sommes obligés de l'interrompre, quel que soit le motif qui nous en sépare, un mariage, un établissement de fortune, une liaison d'amitié, le service de l'Etat, il faut que cette interruption fasse éprouver à notre ame un besoin réel. Plus les premieres études nous auront apporté de connoissance, plus nous serons impatiens d'acquérir celles qui nous manquent.

6. Moyen. Que le chemin de la vertu paroisse moins difficile.

Un autre moyen assez semblable de juger de ses progrès dans la vertu, c'est, comme dit Hésiode, que la route de la sagesse ne nous paroisse plus rude

ni escarpée, mais unie & facile; que l'exercice nous en ait applani les sentiers, qu'il ait fait succéder une lumiere pure & brillante, à ces incertitudes, à ces perplexités où tombent ordinairement ceux qui entrent dans la carriere de la Philosophie. Semblables à des voyageurs qui s'éloignent d'un pays qu'ils connoissent, sans voir encore celui où ils doivent aller; ces nouveaux Philosophes perdent de vue les idées communes qui leur étoient familieres, avant que d'avoir pû saisir les connoissances plus vraies & plus solides que la Philosophie leur enseigne. Livrés alors à des agitations cruelles, après avoir flotté quelque temps dans l'incertitude, ils reviennent sur leurs pas, & renoncent à leur entreprise. Un Chevalier Romain, nommé Sestius, avoit quitté les charges & les dignités qu'il possédoit, pour embrasser la Philosophie; mais il fut tellement découragé par les premieres difficultés de cette étude, qu'il manqua de se précipiter dans la mer. On dit aussi que Diogène éprouva le même dégoût, lorsqu'il commença de s'y appliquer. Pendant que les Athéniens célébroient une fête solemnelle, & passoient les jours & les nuits dans les fes-

tins, les ſpectacles & les réjouiſſances, ce Philoſophe ſe retira le ſoir, dans un coin de la place publique, pour y paſſer la nuit. Il fut aſſailli d'une foule de réflexions, qui combattoient la réſolution qu'il venoit de prendre, & portoient à ſon ame les atteintes les plus vives. Il ſe diſoit à lui-même que ſans aucune néceſſité, il embraſſoit un genre de vie dur & ſauvage qui l'iſoloit du reſte de la ſociété, & le laiſſoit dénué de toutes ſortes de biens. Dans le trouble que lui cauſoient ces penſées, il vit une ſouris ſe gliſſer auprès de lui, & ronger les miettes qui tomboient de ſon pain. A cette vue reprenant courage, & ſe reprochant ſa foibleſſe. « Eh quoi! Diogene, ſe dit-il à lui-même, » cet animal ſe nourrit abondamment de » tes reſtes; & toi, parce que tu ne » prends point de part à ces feſtins de » diſſolution, que tu n'es pas mollement » couché ſur des lits richement parés, » tu pleures, tu te lamentes »! Au reſte, quand ces dégoûts ſont rares, quand la réflexion, venant promptement à notre ſecours, chaſſe loin de nous ces penſées importunes, prévient notre découragement, & diſſipe les nuages qui obſcurciſſoient notre ame; nous pouvons

croire avec fondement que nos progrès sont réels & solides.

Ce n'est pas seulement de notre propre foiblesse, que nous avons à craindre ces impulsions secretes qui nous détournent du bien. Les conseils que nos amis nous donnent de bonne foi, les railleries piquantes de nos adversaires, nous amollissent ou nous ébranlent; notre course en est ralentie, & quelquefois même nous renonçons à la Philosophie. Il faut opposer aux uns & aux autres une égale tranquillité d'ame, & ne ressentir ni trouble ni jalousie secrete, lorsqu'ils viennent nous dire avec affectation, que quelques-uns de leurs amis jouissent à la Cour de la plus haute fortune; qu'ils ont fait des mariages opulens; qu'ils ont paru dans la place publique suivis d'une troupe nombreuse, pour y prendre possession d'une charge, ou y plaider une affaire importante. Un homme insensible à tous ces discours, montre qu'il est vraiment épris des charmes de la sagesse.

7e. Moyen. Savoir résister aux impulsions de ceux qui veulent nous détourner du bien.

En effet, pour ne plus desirer ce que le commun des hommes recherche avec tant d'ardeur, il faut n'avoir d'estime & d'admiration que pour la vertu. Une forte résistance aux volontés des autres, nous est quelquefois inspirée par la colere ou

8e. Moyen. Mépriser tous les biens extérieurs, pour ne s'attacher qu'à la vertu.

par l'imprudence; mais un mépris généreux de ce que la multitude admire, ne peut venir que d'une véritable grandeur d'ame. C'eſt par-là que les hommes vertueux, comparant avec les biens de la fortune, ceux qu'ils ont acquis eux-mêmes, ſentent ſi bien tous leurs avantages. C'eſt-là ce qui faiſoit dire à Solon:

Stob. ad. Epim. Tit. 1°. de virt.

Le crime trop ſouvent fleurit dans l'opulence,
Et l'homme vertueux languit dans l'indigence.
Mais nous de la vertu conſtans adorateurs,
Pourrions-nous envier de coupables faveurs?
La fortune ſouvent détruit ſon propre ouvrage;
La vertu chaque jour s'affermit davantage.

Diogène comparoit ſes différens voyages de Corinthe à Athenes, & de Thebes à Corinthe, à ceux des Rois de Perſe qui paſſoient le printemps à Suze, l'hyver à Babylone, & l'été dans la Médie. Agéſilas entendoit appeller le Roi de Perſe, le grand Roi: « Comment ſeroit-» il plus grand que moi, dit-il, s'il n'eſt » pas plus juſte »? Ariſtote écrivoit à Antipater au ſujet d'Alexandre, que ce Prince n'avoit pas ſeul droit de ſe croire grand, parce qu'il poſſédoit un vaſte Empire; que tout homme qui avoit des idées exactes de la Divinité, pouvoit y prétendre

à plus juste titre (1). Zenon voyant qu'on admiroit Théophraste, à cause du grand nombre de ses disciples: «Son audi» toire, dit-il, est plus nombreux, & le » mien plus d'accord (2)», Celui donc qui reconnoissant la supériorité de la vertu

(1) Le texte dit: *n'avoit pas moins de droit d'y prétendre.* En changeant un peu le sens, j'ai rendu, je crois, l'idée plus juste, & je ne doute pas que ce ne fut la pensée d'Aristote, qui préféroit sûrement une connoissance exacte de la Divinité, & en général les connoissances philosophiques, aux talens militaires. Mais comme il écrivoit à un conquérant qui ne connoissoit rien au-dessus des exploits guerriers, il adoucit son expression, de peur de le choquer, & se contente de mettre au même rang la gloire de la Philosophie & celle des armes. Voyez ce que dit Plutarque au commencement du traité d'Isis & d'Osiris.

(2) Zénon, fondateur de la Secte Stoïque, étoit de l'Isle de Chypre, & florissoit vers la cent vingtieme olympiade. Théophraste, de l'Isle de Lesbos, fut d'abord disciple de Platon, & ensuite d'Aristote, qui charmé de la facilité de son esprit, & de la douceur de son langage, changea son nom de Tyrtame en celui d'Euphraste, c'est-à-dire, qui parle bien; & ce nom ne répondant pas encore à la haute idée qu'il avoit de ses talens, il lui donna celui de Théophraste, qui signifie un homme dont le langage est divin. Il avoit composé un grand nombre d'ouvrages dont la plûpart sont perdus. Il nous reste de lui, une histoire des

ſur les biens de la fortune, ne reſſent plus pour eux aucun deſir, aucun de ces mouvemens qui affectent vivement le cœur, & ſouvent même découragent dès l'entrée dans la carriere philoſophique, celui-là peut croire avoir fait des progrès réels dans le bien.

9e. Moyen. Un changement ſenſible dans les diſcours, qui fait qu'on cherche plutôt ce qui eſt utile, que ce qui peut faire briller.

Un nouveau moyen de s'en aſſurer, c'eſt un changement ſenſible dans les diſcours. La plûpart de ceux qui commencent, y recherchent pour l'ordinaire ce qui peut leur attirer de la réputation. Les uns, tels que des oiſeaux légers, s'élevent, par une vaine ambition, à ce que la nature leur offre de plus brillant & de plus ſublime. Les autres, dit Platon, ſemblables à de jeunes chiens qui n'aiment qu'à mordre & à déchirer, & toujours hériſſés de ſophiſmes, ſe jettent dans les queſtions de controverſe les plus abſtraites & les plus épineuſes. Ceux-ci, en plus grand nombre, ſe plongent dans les obſcurités de la dialectique, par le ſeul motif de devenir un jour d'habiles ſophiſtes (1). Ceux-là recueillant les

L. 7, de la Rep.

pierres, un traité des plantes, & ſes caracteres qu'il compoſa à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans. Ce Philoſophe ſuccéda à Ariſtote, la cent quatorzieme olympiade.

(1) La dialectique eſt un art utile, quand

traits les plus frappans, & les plus belles maximes que l'histoire leur présente, vont ensuite les débiter par-tout avec ostentation; ils ne s'occupent qu'à calculer, qu'à compasser des mots, semblables aux Grecs qui, selon le Scythe Anacharsis (1), ne se servoient de leur monnoie que pour compter. Antiphane (2) di-

---

on s'en sert pour éclaircir des vérités obscures; pour débrouiller les sophismes de l'ignorance ou de la mauvaise foi; pour porter un nouveau jour dans les autres sciences, ou en faciliter l'accès: en un mot, quand, selon l'expression de Socrate, on se sert de la parole pour la pensée, & de la pensée pour la vérité. Mais lorsqu'on n'en veut faire qu'une science de mots, qu'un jargon souvent inintelligible à ceux même qui le parlent, qu'un moyen d'obscurcir les vérités, de jetter du doute dans les esprits, & d'échapper par mille sophismes à l'autorité de la raison & du bon sens; c'est alors un art aussi dangereux que méprisable.

(1) Anacharsis, Philosophe Scythe, d'une sagesse peu commune, & d'autant plus admirable qu'il est le seul Philosophe de sa nation, florissoit du temps de Solon, dont il voulut introduire les loix dans son pays: mais son frere qui en étoit Roi, & qui s'opposoit à ce changement, le tua d'un coup de fléche, selon Diogene Laerce.

(2) Antiphane né à Smyrne, & selon d'autres, à Rhodes, Poëte de la moyenne Comédie, vivoit vers la quatre-vingt-treizieme

ſoit agréablement, qu'il y avoit une Ville où les paroles étoient gelées par le froid, auſſi-tôt qu'on les avoit prononcées; qu'enſuite la chaleur venant à les fondre, on entendoit l'été, ce qui avoit été dit pendant l'hiver. Il ajoutoit, en appliquant aux diſciples de Platon ce badinage ingénieux, que les leçons que ce Philoſophe leur donnoit pendant leur jeuneſſe, n'étoient entendues de la plûpart d'entr'eux, que dans l'âge mûr. Telle eſt même en général leur diſpoſition pour toute la Philoſophie. Ils ſentent peu la beauté de ſes préceptes, juſqu'à ce que leur jugement ait acquis plus de conſiſtance & de maturité. Alors, ils goûtent ces principes d'une morale pure & ſaine, ſi propres à calmer les paſſions, à inſpirer des ſentimens généreux; principes dont les traces, ſelon l'expreſſion d'Eſope, ſont toutes tournées du côté de l'ame. Sophocle diſoit qu'il avoit voulu d'abord imiter la maniere faſtueuſe & giganteſque d'Eſchyle, enſuite ſa marche laborieuſe & forcée; mais qu'enfin il avoit adopté un genre de compoſition

olympiade. Il compoſa trois cents ſoixante-cinq pieces de théâtre, & remporta trente fois le prix.

plus

plus propre à former les mœurs, & par cela même infiniment plus estimable (1). Ainsi, les jeunes-gens à mesure qu'ils font des progrès dans la sagesse, se dé-

(1) Cet endroit a des difficultés que je ne me flatte point d'avoir levées. Διαπεπαιχὼς qui se trouve assez uniformément dans les différentes éditions, signifie *railler*, *badiner*. L'Interprete latin l'a traduit par *accidisse*, ce qui supposeroit qu'il avoit lû Διαπεπαικὼς par un K, le faisant venir de Διαπαίω, qui signifie *frapper*, *couper*; & il fait dire à Sophocle, qu'il avoit d'abord retranché ou corrigé dans Eschyle, son enflure, ensuite, sa marche laborieuse; & qu'enfin il avoit changé sa diction, qui est la partie la plus importante, & la plus propre à former les mœurs. Dans ses remarques, il corrige tout ce passage de la maniere que je l'ai traduit, & que j'ai adoptée, parce qu'elle m'a paru la plus raisonnable, quoiqu'elle ne leve pas toute difficulté: car il paroît que Sophocle, loin de s'attacher en commençant, à imiter Eschyle, prit une route toute différente. Plutarque, dans la vie de Cimon, rapporte que ces deux Poëtes étant entrés en concurrence pour le prix de la Tragédie, Eschyle, déja vieux, fut vaincu par Sophocle, qui ne faisoit alors que son coup d'essai. Il eut été difficile, ce semble, à ce dernier, s'il eut travaillé dans le genre d'Eschyle, d'avoir dès son début, une supériorité si marquée sur un rival aussi exercé. Dans le second membre je lis Πυκνὸν, aulieu de Πικρὸν, d'après les manuscrits.

goûtent de ce ſtyle recherché qui ſent trop l'art & le travail, & préferent un genre d'écrire plus ſage, fait pour calmer les paſſions, & pour inſpirer l'amour de la vertu.

10e. Moyen. S'attacher dans les ouvrages des Philoſophes, à ce qu'ils ont de ſolide, de propre à former les mœurs.

Conſidérez donc, en liſant les écrits des Philoſophes, ou en écoutant leurs leçons, ſi vous n'êtes pas plus occupé des mots que des choſes; ſi vous ne vous attachez pas plutôt à ce qu'il y a de brillant & de ſubtil, qu'à ce qu'elles ont d'utile & de ſolide. Lors même que vous lirez la poéſie ou l'hiſtoire, obſervez avec ſoin, ſi vous ne laiſſez rien échapper de ce qui peut ſervir à réformer vos mœurs, & à guérir vos paſſions. L'abeille, dit Simonide, voltige ſur les fleurs, & en exprime les ſucs propres à compoſer un miel exquis, tandis que d'autres n'y recherchent que ce qui peut flatter la vue & l'odorat. Ainſi, bien des gens ne ſe propoſent dans la lecture des Poëtes que l'amuſement & le plaiſir. Celui qui ſait y remarquer ce qu'ils ont d'utile, & ſe l'approprier, montre qu'une longue habitude lui a rendu familier le ſentiment du beau, & qu'il le ſaiſit par-tout où il le trouve. Pour ceux qui n'aiment dans Platon & dans Xénophon que les graces du ſtyle, qui ne s'attachent qu'à cette fleur

d'Atticiſme dont brillent leurs écrits, ſemblable à ce duvet dont la roſée colore les fruits ; ne peut-on pas les comparer à des hommes qui n'apprécient un remede que par ſa couleur ou ſon odeur agréable, & ne font aucun cas de la vertu qu'il peut avoir pour calmer les douleurs, ou pour évacuer les humeurs ? Les hommes plus inſtruits, tirent parti non-ſeulement de ce qu'ils entendent, mais encore de tout ce qu'ils voyent. Eſchyle aſſiſtoit un jour aux combats du ceſte dans les jeux Iſthmiques. Un des Athletes ayant été dangereuſement bleſſé, il s'éleva un grand cri dans l'aſſemblée. « Voyez, dit Eſchyle, à un de ſes voi» ſins (1), la force de l'habitude ; les » ſpectateurs crient, & celui qui a été » bleſſé ne dit pas un ſeul mot ». Braſidas ayant mis la main dans un panier de figues, fut mordu par une ſouris qu'il avoit ſaiſie. Il la lâche auſſi-tôt, diſant en lui-même : « Il n'eſt donc point » d'animal ſi foible qui ne puiſſe ſauver ſa » vie, s'il oſe la défendre ». Diogène voyant quelqu'un boire dans le creux de ſa main, jetta l'écuelle qu'il portoit dans ſa beſace. Tant il eſt vrai que l'habitude

(1) Le texte porte : *à Ion de Chios*.

de refléchir sur ce qu'on voit, fait promptement saisir tout ce qui peut porter à la vertu.

11e. Moyen, De joindre la pratique à l'instruction.

Un moyen plus sûr encore d'acquérir cette facilité, c'est de pratiquer en même temps qu'on s'instruit, de s'exercer, non-seulement, comme dit Thucydide, à affronter les périls, mais aussi à se garantir des piéges de la volupté, à éviter les querelles & les disputes dans la défense des causes, dans les jugemens & dans les fonctions de la magistrature; par-là on fait connoître aux autres sur quels principes on se conduit; ou même notre propre conduite leur sert de regle pour diriger la leur. Mais ceux, qui à peine initiés dans la Philosophie, veulent cependant se donner pour des hommes instruits, qui, après en avoir pris au hazard une légere idée, vont le débiter dans la place publique, dans un cercle de jeunes-gens, ou à la table d'un Prince, on ne doit pas plus les croire Philosophes, que ceux qui vendent des remedes, ne doivent passer pour Médecins. Vrais sophistes, ils ressemblent à cet oiseau dont parle Homere, qui porte à ses petits tout ce qu'il trouve,

Il. 9, v. 323. Et lui-même languit privé de nourriture.

Ainsi, ces prétendus Philosophes, portent à leurs disciples ce qu'ils ont ramassé de côté & d'autre, sans en rien reserver pour leur nourriture personnelle.

Observons soigneusement le motif qui nous fait parler. Voyons si ce n'est pas notre intérêt que nous avons en vue : si, aulieu de nous y proposer, ou notre propre instruction, ou celle des auditeurs, nous ne recherchons pas la vaine gloire & l'ostentation. Evitons sur-tout de mettre dans la discussion trop d'opiniâtreté; de nous livrer au goût de la dispute; de faire de nos controverses une sorte de jeu d'escrime, où nous soyons plus sensibles au plaisir de terrasser nos adversaires, qu'à l'avantage d'enseigner ou d'apprendre des choses utiles. Il n'est point de preuve plus certaine des progrès qu'on a fait dans la vertu, que d'être doux & modéré dans ces occasions, de ne point engager une conférence par le seul plaisir de disputer, de ne pas la terminer avec emportement, de ne pas traiter avec fierté son adversaire, quand on l'a vaincu, & de ne pas s'aigrir de sa propre défaite (1). Un jour Aristippe

12e. Moyen. Examiner les motifs qui nous font parler en public.

(1) Ici Plutarque ne fait gueres que répéter en d'autres termes, ce qu'il vient de

avoit eu le deſſous dans une diſpute contre un homme plein de hardieſſe, mais d'ailleurs ſans réflexion & ſans jugement. Comme il le voyoit triomphant & enflé de ſa victoire : « je ſuis vaincu, lui » dit-il, mais je dormirai plus paiſiblement que vous, tout vainqueur que » vous êtes ».

Lorſque l'aſſemblée eſt plus ou moins nombreuſe que nous ne l'avions cru, il ne faut pas que la crainte ou le découragement nous empêchent de parler ; qu'obligés de haranguer devant le peuple ou les Magiſtrats, nous en laiſſions paſſer l'occaſion, pour ne nous être pas aſſez préparés. C'eſt, dit-on, ce qui arrivoit à Démoſthene & à Alcibiade. Ce dernier étoit plein de génie pour concevoir les choſes ; mais naturellement timide, il ſe troubloit aiſément, lorſqu'il parloit en public, & ſouvent un défaut de mémoire le faiſoit demeurer court (1). Ho-

dire dans les phraſes précédentes. Mais j'ai cru que la fidélité que doit un traducteur à ſon original, ne lui permettoit pas de ſupprimer des paſſages entiers.

(1) Ce que Plutarque ne fait qu'indiquer ici par rapport à Démoſthene, il l'a dit avec plus de détail dans le traité ſur l'éducation des enfans, & dans la vie de cet Orateur, où

mere au contraire ne craignit point de manquer à la mesure dans le premier vers de son Iliade ; tant il avoit de confiance dans le reste de son ouvrage (1). A plus forte raison, ceux qui, dans leurs discours ont en vue le bien & la vertu, doivent-ils profiter de toutes les occasions qui se présentent de parler utilement, sans s'embarrasser que leur maniere de dire soit applaudie ou non.

13e. Moyen. Examiner avec soin nos actions encore plus que nos paroles.

Ce n'est pas seulement sur nos discours, mais encore sur nos actions que nous devons veiller, pour voir si elles ont plus de solidité que d'apparence, plus de vérité que d'ostentation. Un amour véritable aime à jouir sans témoins, &

---

il rapporte que jamais personne ne l'entendit parler sur le champ en public : que souvent dans les assemblées, le peuple le nommant pour donner son avis, il refusoit de monter dans la tribune, à moins qu'il ne fut déja préparé.

(1) Plutarque a tort de taxer Homere d'avoir violé la mesure dans le premier vers de son Iliade. Les Poëtes ont pour usage ordinaire, de joindre dans les premieres déclinaisons l'E du génitif Ionien, avec la voyelle suivante, & de n'en faire qu'une syllabe. Ainsi Πηληϊάδεω n'est que de cinq syllabes, & non de six, comme πλέων au génitif plurier est monosyllabe, χρυσέων, dissyllabe, & ainsi de plusieurs autres.

cette jouiſſance, pour être ſecrete, ne perd rien de ſa douceur. Combien plus, un homme vraiment épris de l'amour du beau & de l'honnête, & que ſes actions uniſſent intimement à la vertu, doit-il en jouir dans le ſilence ? Pleinemen ſatisfait par ſa poſſeſſion, a-t-il à deſirer d'autres témoins de ſon bonheur que ſa propre conſcience ? Semblable à cet homme qui crioit à ſon eſclave; vois-tu que je n'ai plus d'orgueil ! celui qui s'empreſſe de publier le bien qu'il a fait, montre qu'il eſt ſenſible à une vaine gloire, & qu'il cherche des approbateurs hors de lui-même. Un tel homme n'a pas encore été admis à la contemplation de la vertu. Il ne l'a, pour ainſi dire, qu'apperçue en ſonge, à travers des voiles & des ombres: & c'eſt d'après cette foible vue, que repréſentant par ſes actions l'image qu'il s'en eſt formée, il s'empreſſe de l'expoſer aux yeux des ſpectateurs. Mais celui à qui la vertu s'eſt montrée dans toute ſa beauté, & qui en connoît tout le prix, ne ſe borne pas à taire les ſervices qu'il a rendus à ſes amis; ſi dans un jugement, il a opiné avec juſtice, malgré la prévarication du plus grand nombre des juges; s'il a mépriſé les ſollicitations injuſtes d'un hom-

me riche ou puissant; s'il a rejetté les présens qu'on lui offroit ; s'il a supporté la faim & la soif, ou resisté, comme Agésilas, aux attrais de la volupté, il ensevelit dans le silence ces actions vertueuses. Content de son suffrage, sans néanmoins mépriser celui des autres, il croit avoir dans sa conscience, un témoin & un juge assez éclairés. Il montre par cette conduite, que la sagesse a jetté dans son ame des racines profondes, & qu'il est accoutumé, selon la pensée de Démocrite, à chercher sa satisfaction dans son propre cœur.

Les Laboureurs voient avec plaisir les épis qui courbent leur tige vers la terre ; mais ils soupçonnent ceux qui s'élevent au-dessus des autres, de n'avoir qu'une vaine apparence. De même, entre les jeunes-gens qui s'appliquent à la Philosophie, ceux qui sont vains & légers, annoncent par une contenance haute & fiere, par un air méprisant & une démarche orgueilleuse, le vuide de leur ame. Lorsqu'ensuite ils commencent à se nourrir des fruits que l'instruction a fait germer en eux, ils quittent ces manieres superbes qui décéloient leur vanité. Quand on verse une liqueur dans un vase, l'air qu'il contient se sen-

14e. Moyen. La diminution de l'orgueil & de la présomption.

tant pressé, cede la place au liquide qu'on y introduit. De même les hommes, à mesure qu'ils se remplissent des véritables biens, se vuident de la vanité, & perdent l'opinion avantageuse qu'ils avoient d'eux-mêmes. Ils cessent de se croire estimables, pour porter un manteau & une longue barbe, & tournent toute leur application du côté de leur ame; aussi severes pour eux-mêmes, qu'indulgens pour les autres. Loin d'usurper encore la réputation de Philosophes, ils n'osent plus même en prendre le titre. C'est alors qu'un jeune-homme qui auroit fait des progrès dans le bien, & qui s'entendroit appeller de ce nom honorable, en rougiroit de modestie, & répondroit avec un doux sourire:

Od. 16, v. 187. Je ne suis point un Dieu: c'est aux seuls immortels,
Qu'est dû ce nom sacré digne de nos autels.

Le Poëte Eschyle disoit d'une jeune femme:

En elle un regard vif de flamme étincelant,
Montre que du plaisir elle a goûté les charmes.

Mais un jeune-homme qui, en avançant

dans la Philoſophie, a ſenti tous ſes attraits, éprouve pour la vertu, ces mouvemens & ces transſports que Sapho a ſi bien décrits dans une de ſes Odes :

Quand je te vois, ma langue immobile & glacée,
Ne peut ſeconder mes deſirs ;
Ma voix expire, & ma penſée
N'a d'organe que mes ſoupirs.
Une vive & ſubite flamme
Se gliſſe dans mes ſens, & pénetre mon ame(1).

Quel plaiſir alors de contempler la contenance modeſte, le regard doux & ſerein de ce vertueux jeune-homme ! Qui ne voudroit pouvoir l'entendre, pour admirer les charmes de ſon langage !

15e. Moyen. La modeſtie avec laquelle on entre & on aſſiſte dans les écoles de Philoſophie.

Ceux qui viennent ſe faire initier aux myſteres de Cerès, s'aſſemblent d'abord tumultuairement & en déſordre, pouſſent des cris confus, & ſe heurtent les uns les autres (2). Mais quand la cérémonie

(1) On trouvera peut être que je n'ai pas traduit avec aſſez de préciſion ce beau paſſage. Je l'ai moi-même ſenti ; mais j'avoue qu'il m'a été impoſſible de le ſerrer davantage.

(2) Il a été déja queſtion de ces myſteres dans le Traité ſur l'Education, où l'on a dit ce qu'ils étoient.

commence, & que les images sacrées se dévoilent à leurs yeux, ils se tiennent dans un respectueux silence. Ainsi, à l'entrée de la Philosophie, ce n'est ordinairement que bruit, que confusion & que tumulte : la plûpart des jeunes-gens, par un vain desir de gloire, s'y portent avec violence : mais lorsqu'ils y sont entrés, & que cette lumiere divine frappe leurs regards ; alors comme à la vue d'un Sanctuaire auguste, ils changent de contenance ; pénétrés d'une frayeur religieuse, ils marchent en silence, dans un maintien grave & modeste, & suivent la raison comme un Dieu. On peut leur appliquer ce que disoit ingénieusement Ménedeme (1), que la plûpart de ceux qui venoient aux écoles d'Athenes, commençoient par se croire des sages, ensuite des Philosophes, c'est-à-dire, des amateurs de la sagesse, bientôt après des Sophistes, & qu'ils finissoient par se trouver ignorans : leur présomption & leur enflure diminuoit à mesure qu'ils étoient plus instruits.

---

(1) Ménedeme d'Eritrée ville de l'Eubée, fut un des plus célebres disciples de Socrate, & des plus estimables par la gravité de ses mœurs, & la sagesse de sa conduite.

Les malades qui n'ont que des indispositions légeres, vont eux-mêmes trouver le Médecin. Quand la fiévre les retient au lit, ils le font prier de venir, & de les traiter; mais s'ils sont en phrénésie, en démence ou en fureur, & que la violence les empêche de sentir leur état, ils chassent le Médecin, ou prennent eux-mêmes la fuite. Ainsi, quand des hommes vicieux s'irritent des avis qu'on leur donne, & qu'ils traitent en ennemis ceux qui les reprennent, on doit regarder leur mal comme incurable. Les écoutent-ils volontiers? Ils sont près de leur guérison. Mais rien ne prouve davantage qu'on a fait de grands progrès dans la vertu, que d'aller après une faute commise, trouver soi-même son Médecin, lui exposer son état, lui découvrir les playes secretes de son ame, & lui en demander le remede. Pour devenir homme de bien, disoit Diogene, il faut avoir ou un ami sincere, ou un ardent ennemi, afin que les avis de l'un, ou les censures de l'autre, nous éloignent du vice. Il est des gens qui par une fausse modestie, & pour se donner la réputation d'hommes agréables, sont les premiers à plaisanter sur les défauts de leur taille ou de leur ha-

16e. Moyen. Aimer à être repris de ses défauts.

billement, tandis qu'ils cachent avec le plus grand soin, l'avarice, la malignité, l'envie, l'amour des voluptés, & toutes les autres plaies de leur ame. La crainte d'en essuyer des reproches, fait qu'ils ne veulent les laisser ni toucher, ni voir à personne. C'est avoir fait bien peu de progrès dans la vertu, ou plutôt c'est n'en avoir fait aucun. Si au contraire, loin de nous livrer sans remords à nos passions, nous avons le courage de nous reprocher nos fautes, ou de souffrir au moins qu'un autre nous en reprenne, c'est une preuve que nos vices nous humilient, & que nous voulons entiérement les dompter. Ce n'est pas qu'on ne doive rougir d'être connu pour vicieux; mais quand on a plus d'horreur du vice même, que de la honte qui le suit, on ne craint point de faire connoître à des hommes vertueux, le véritable état de son ame. On reçoit d'eux sans peine des reproches qui peuvent nous rendre meilleurs. Un jeune homme qui étoit dans un cabaret, ayant apperçu Diogene, se cacha aussi-tôt: « Eh! mon ami, lui cria ce Philosophe, » plus tu te caches dans ce cabaret, & plus » tu t'y enfonces ». Ainsi, les hommes vicieux, en cachant leurs désordres, s'y

plongent davantage, & s'en rendent de plus en plus les esclaves; ils ressemblent à ces pauvres qui feignent d'être riches, & se réduisent, par cette vanité même, à une plus grande misere.

Le célébre Hyppocrate ne rougit point de publier dans ses écrits une faute qu'il avoit commise, en pansant un malade qui avoit reçu une blessure à la tête; il ne vouloit pas que d'autres Médecins tombassent dans la même erreur que lui (1). Quelle honte, après un tel exem- 17e. Moyen. Ne pas rougir d'avouer ses fautes.

(1) La modestie d'Hyppocrate lui fait encore plus d'honneur que sa science. Ce grand homme raconte lui-même avec une candeur qu'on ne peut trop admirer, qu'en pansant un malade, blessé à la tête d'un coup de pierre (alors, comme on sait, la Médecine & la Chirurgie n'étoient point séparées), il ne fit pas attention qu'il auroit dû le trépaner, & que cette faute coûta la vie au malade. Celse fait à ce sujet une réflexion qui mérite d'être rapportée. « Une telle modestie, dit-il, est ordinaire aux grands hommes, par la juste confiance qu'ils ont dans ce riche fonds de mérite qui leur est propre.. Les petits esprits ménagent avec soin le peu de réputation qu'ils ont, parce qu'ils ne peuvent rien perdre sans s'appauvrir. Un grand génie s'honore par un aveu généreux de ses fautes, qu'il sait ne pouvoir jamais compromettre sa gloire ». *Cels. liv.* 8, *c.* 4. Hypp. Foe. de morb. vulg. L. 5, sect. 7 v. 27.

ple, si, lorsqu'il s'agit, non de prévenir l'erreur des autres, mais d'assurer sa propre conservation, on n'osoit, par la crainte de quelques reproches, avouer son ignorance ou sa foiblesse.

18e. Moyen. Souffrir avec tranquillité les reproches & les injures.

Les préceptes que Bion & Pyrrhon (1) donnent à ce sujet, supposent une disposition encore plus parfaite. Le premier disoit à ses disciples, qu'ils ne devoient croire avoir fait des progrès dans la Philosophie, que lorsqu'ils s'entendroient dire des injures avec autant de tranquillité que si on leur donnoit des éloges, & qu'on leur dit, comme dans Homere;

Od. 6, v. 187. Respectable Etranger, vos traits, votre langage,
En vous de la vertu me retracent l'image.

Ib. 24, 401. Recevez tous mes vœux : que les Dieux à jamais,
Répandent sur vos jours leurs plus rares bienfaits.

---

(1) Nous avons parlé de Bion dans le traité sur l'Education. Pyrrhon né à Elide & disciple d'Anaxarchus, florissoit vers la cent vingtieme olympiade. Il fut le chef de la secte des Philosophes appellés de son nom, Pyrrhoniens ou Sceptiques, parce qu'ils doutoient de tout, & cherchoient toujours la vérité, qu'ils assuroient ne pouvoir jamais être certainement connue.

On rapporte de Pyrrhon, qu'étant dans un vaiſſeau battu de la tempête, il vit un pourceau qui mangeoit tranquillement de l'orge qu'on avoit répandu dans le navire, & que le montrant aux autres voyageurs : « La raiſon, leur dit-il, & la » Philoſophie doivent produire en nous » la même inſenſibilité, ſi nous voulons » ne pas être troublés par les accidens » de la fortune ».

La regle de Zénon va plus loin encore. Il veut qu'on juge par les ſonges même de ſes progrès dans le bien : qu'on prenne garde, ſi pendant le ſommeil, on ne ſe plaît pas à des repréſentations déshonnêtes ; ſi l'on ne croit pas faire ou approuver des injuſtices & des violences ; ou ſi l'ame, toujours tranquille, toujours éclairée par la raiſon, tient dans une ſoumiſſion entiere l'imagination & les ſens. Platon l'avoit dit avant lui : il repréſente les déſordres qu'excite en nous pendant le ſommeil, la partie animale & féroce, ce tyran de notre ame. On s'imagine avoir des commerces inceſtueux ; on ſe plaît aux alimens les plus barbares ; on ſe livre ſans meſure à ces deſirs effrenés que réprime pendant le jour la crainte de l'infamie ou du ſupplice. Les chevaux bien dreſſés, lors même que le conduc-

19e. Moyen. Prendre garde ſi les ſonges qu'on a pendant le ſommeil, ſont doux & paiſibles.

De la Rep. L. 9.

teur leur abandonne les rênes, ſuivent, ſans ſe détourner, le chemin qu'on leur a fait prendre. Ainſi, les hommes qui ont ſu plier la partie animale au joug de la raiſon, éprouvent rarement, ou pendant le ſommeil, ou dans la maladie, la révolte des ſens. Libres de ces deſirs illicites que la raiſon proſcrit, ils conſervent cette ſage tempérance, cette attention ſur eux-mêmes dont ils ſe ſont fait une heureuſe habitude.

Empire de l'ame ſur la partie animale.

En effet, ſi l'exercice donne à l'ame un tel empire, qu'elle tienne toutes les parties du corps dans ſa dépendance; qu'elle empêche les yeux de jetter des larmes de foibleſſe, le cœur de treſſaillir de crainte, tous les ſens de s'agiter à la préſence des objets qui pourroient les émouvoir; combien plus doit-elle dompter la partie animale, & réprimer en elle, juſques dans le ſommeil, les ſaillies des paſſions, & les fantômes d'une imagination déréglée? On dit que le Philoſophe Stilpon (1) crut voir

(1) Stilpon de Mégare, Philoſophe de l'école de Socrate, vivoit dans une grande réputation de ſageſſe, vers la cent vingt-unieme olympiade. Il fonda à Mégare une école fameuſe, qui forma un grand nombre de diſciples.

une nuit en ſonge le Dieu Neptune qui lui reprochoit avec colere, de ne lui avoir pas offert un bœuf en ſacrifice; comme les autres Prêtres avoient coutume de faire. Stilpon, ſans s'étonner de ces menaces: « Eh quoi! Neptune, » lui dit-il, vous venez vous plaindre » comme un enfant, parce que je n'ai » point voulu m'endetter, pour remplir » toute la Ville de l'odeur des victimes, » & que je me ſuis contenté de vous offrir » un ſacrifice modeſte de ce que j'avois » chez moi »? A cette réponſe, le Dieu lui tendit la main en ſouriant, & lui promit d'envoyer cette année aux Mégariens, pour l'amour de lui, une abondante proviſion de poiſſons de mer (1).

Ceux donc à qui leurs ſonges n'offrent que des images douces & paiſibles, & jamais rien de tumultueux, ou de déréglé, doivent les regarder comme des traits de lumiere que la Philoſophie fait briller dans leur ame; comme les ſuites naturelles des

(1) Le texte porte Ἀφύων, qui ſignifie proprement des anchois. Athenée dit, après Cryſippe, qu'à Athenes ce poiſſon étoit mépriſé, parce qu'il y étoit très-commun; mais qu'on en faiſoit le plus grand cas dans les autres villes de la Grece, quoiqu'il y fut moins bon qu'à Athenes.

progrès qu'ils ont faits. Au contraire, les desirs effrenés, les craintes, les fuites lâches, les joies immodérées, les pleurs, les gémissemens, & tous ces fantômes que l'imagination nous présente dans des songes effrayans, ou bisarres, ressemblent à des flots orageux qui viennent en frémissant se rouler contre le rivage. Ils prouvent que l'ame n'est pas encore établie dans ce calme profond auquel elle aspire; qu'elle travaille à se perfectionner par des loix sages; mais que le sommeil venant à suspendre cet exercice de la raison, elle est alors en proie au tumulte des passions. Au reste c'est à vous à juger si cet état de l'ame n'est encore qu'un commencement de perfection, ou si sa vertu est déja si solide que nul effort ne puisse plus l'ébranler.

10e. Moyen. Examiner si les passions s'affoiblissent & se moderent. Ordre à suivre dans cet examen.

Une exemption totale de passions, étant une disposition parfaite, qui ne convient qu'aux Dieux, nos progrès dans la vertu ne consistent pas à les détruire entiérement, mais à les adoucir & à les dompter. Il faut donc les examiner en elles-mêmes, & les comparer les unes avec les autres, pour juger par les différentes dispositions de notre ame, des progrès que nous avons fait. D'abord, les examiner en elles-mêmes, &

voir si la cupidité, la crainte & la colere nous dominent moins qu'auparavant : si la raison a pris sur elles assez d'empire pour en réprimer promptement les saillies, & en amortir le feu. En second lieu, les comparer les unes aux autres ; considérer si nous sommes plus sensibles à la honte qu'à la crainte ; si nous avons plus d'émulation que d'envie, plus de desir de la gloire que d'amour des richesses ; en un mot, si les dissonances de nos mœurs tiennent plus, pour ainsi dire, de l'excès du mode Dorien, naturellement grave & sérieux, que de celui du mode Lydien plus vif & plus léger, c'est-à-dire, si notre maniere de vivre tient plus de l'austérité que de la mollesse ; si dans nos entreprises nous sommes plus circonspects qu'inconsidérés ; si nous avons pour les hommes & pour leurs discours, une admiration excessive, ou un mépris outré.

Voyez le Traité, *Comment on doit écouter*, p. 228, & 229, à la note.

Quand les maladies changent de siége, & qu'elles se portent des parties nobles du corps, sur d'autres moins essentielles, c'est le signe d'une guérison prochaine. Ainsi, quand les passions se dénaturent, & se portent sur des objets plus modérés, on peut croire que bientôt elles disparoîtront entiérement, & feront rem-

placées par des vertus. Phrynnis Musicien de Lacédémone, ayant ajouté deux nouvelles cordes à la lyre, les Ephores lui en firent retrancher deux, lui laissant seulement le choix, entre celles d'en-haut, ou celles d'en-bas (1). Pour nous, il faut que nous coupions également dans les deux extrémités, pour nous réduire à ce juste milieu dans lequel consiste la sagesse. A mesure qu'on fait des progrès dans le bien, on retranche sur ses passions, on en émousse l'activité, au lieu que selon l'expression de Sophocle:

L'insensé suit toujours leur fougue impétueuse.

(1) Je devrai en grande partie à M. Rollin, la remarque suivante. Les historiens profanes attribuent l'invention de la Musique, & en particulier de la lyre à Mercure, & quelques-uns à Amphion. On croit communément que dans les premiers tems, la lyre n'étoit montée que de trois ou quatre cordes, quoique Lucien qui rapporte à Mercure l'invention de cet instrument, y mette sept cordes, dans la description qu'il en fait. Il paroît qu'Olympe & Terpandre, pour perfectionner la lyre, y firent des additions l'un & l'autre, sur-tout Terpandre, qui y fit entrer jusqu'à sept cordes. Ce changement déplût fort aux Lacédémoniens, chez qui il étoit défendu de rien innover dans l'ancienne musique. Phrynnis, qui vivoit du tems de Socrate, doit être re-

Nous avons déja dit qu'il ne faut pas s'en tenir à des discours stériles, mais pratiquer en même tems qu'on s'instruit. Une preuve certaine qu'on est dans cette disposition, c'est d'un côté le zèle& l'ardeur à imiter ce que nous admirons; & de l'autre, l'éloignement de tout ce qui nous paroît blâmable. Tous les Athéniens sans doute louoient le courage & la vertu de Miltiade: mais Thémistocle, qui disoit que les victoires de Miltiade l'empêchoient de dormir, & l'éveilloient en sursaut pendant la nuit, faisoit bien voir qu'en les admirant, il brûloit du desir de les imiter. Ne nous

21e. Moyen. Le zéle à imiter le bien, & à fuir le mal.

---

gardé comme l'auteur des premiers changemens considérables arrivés dans la musique ancienne, par rapport au jeu de la lyre. Ces changemens consistoient en premier lieu, dans l'addition de deux nouvelles cordes, aux sept, qui la composoient avant lui: en second lieu dans le tour de la modulation, qui n'avoit plus son ancienne simplicité. Phrynnis s'étant présenté pour quelques jeux publics à Lacédémone avec sa lyre à neuf cordes, l'Ephore *Ecprepès*, se mit en devoir d'en couper deux, & lui laissa seulement à choisir entre celles d'en-haut ou celles d'en-bas. Timothée, peu de tems après, s'étant trouvé dans le même cas aux jeux Carniens, les Ephores en userent de même à son égard.

Plutarque dans la vie d'Agis.

flattons donc point d'avoir fait beaucoup de progrès, tant que les actions vertueuses n'exciteront en nous qu'une admiration oisive, sans aucun sentiment d'émulation. L'amour n'est jamais bien actif, s'il n'est mêlé d'un peu de jalousie; de même, les louanges qu'on donne à la vertu demeurent froides & stériles, si elles ne piquent & n'enflamment le cœur, si elles ne lui inspirent, non une basse jalousie, mais une ardente émulation envers les gens de bien, un vif desir d'acquerir les qualités que nous n'avons pas, & que nous admirons en eux. Il ne suffit point, disoit Alcibiade, de se laisser attendrir jusqu'aux larmes par les discours d'une morale touchante; un vrai Philosophe va plus loin. Il compare ses actions & sa conduite avec celles de l'homme le plus vertueux qu'il peut connoître; & d'une part humilié par le sentiment de ce qui lui manque, encouragé de l'autre par le desir & par l'espérance de l'acquerir un jour, il se sent pénétré d'une ardeur qui n'est jamais infructueuse. Semblable, selon l'expression de Simonide,

A ce jeune Poulain, qu'une course légere
Entraîne, plein de feu, sur les pas de sa mere;
il

il brûle de s'attacher à cet homme illustre, &, pour ainsi dire, de s'incorporer avec lui. C'est l'effet d'un progrès véritable dans le bien, que d'aimer la conduite des personnes vertueuses que nous prenons pour modeles, d'estimer leur maniere de vivre, de nous sentir pénétrés de bienveillance pour elles, de leur rendre en toute occasion, le tribut de louange qui leur est dû, & sur-tout de travailler à leur ressembler. Mais un esprit de contestation & d'envie, contre des hommes d'un mérite distingué, annonce moins l'estime & l'admiration de leur vertu, qu'une jalousie secrete de leurs talens & de leur gloire.

On ne peut douter de ses progrès dans la vertu, lorsqu'on a conçu pour les gens de bien un amour si vif & si sincere, que non-seulement, comme dit Platon, on estime heureux, & le sage lui-même, & celui qui peut l'entendre parler; mais encore qu'on admire, qu'on aime en lui jusqu'à son air, sa démarche, son regard & son sourire; qu'on voudroit s'attacher intimement à lui, & le copier trait pour trait. Faisons plus encore; & non contents d'admirer ces grands hommes dans la prospérité, soyons pour eux dans la disposition des

12e. Moyen. Un amour sincere pour les hommes vertueux, même dans leurs malheurs.

amans qui trouvent de l'agrément jusque dans les défauts des personnes qu'ils aiment. Les larmes de Panthée (1), son air triste & éploré, frapperent vivement Araspe, & lui inspirérent de l'amour pour elle. Ainsi, loin de nous es-

(1) Panthée étoit femme d'Abradate Roi de la Susianne. Elle se trouva parmi les prisonniers de guerre que les Perses firent sur les Babyloniens, dans la premiere bataille que Cyaxare & Cyrus gagnerent sur ce peuple. Comme elle étoit d'une rare beauté, on l'avoit réservée pour Cyrus, qui, sur le récit qu'on lui en fit, refusa de la voir. Araspe, jeune seigneur de Médie, à qui Cyrus la donna en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & il railloit même Cyrus de sa crainte, prétendant qu'on est toujours maître de soi-même. Cependant, les charmes de Panthée, que sa douleur & ses larmes rendoient encore plus touchans, allumerent peu-à-peu dans son cœur une passion si vive, que cette Princesse, plus chaste encore que belle, opposant à ses desirs une résistance invincible, il étoit prêt de lui faire violence. Panthée en donne avis à Cyrus, qui fait venir ce jeune Officier, & lui parle avec tant de douceur & de bonté, qu'il le guérit de sa passion. Panthée, après la mort de son époux, qu'elle avoit engagé à passer dans le camp de Cyrus, & qui fut tué bientôt après à la bataille de Thymbrée, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur le corps d'Abradate.

frayer de l'exil d'Ariſtide, de la priſon d'Anaxagore, de la pauvreté de Socrate, de l'injuſte condamnation de Phocion (1), nous chérirons la vertu, même

(1) La jalouſie de Thémiſtocle contre la vertu d'Ariſtide, fut la ſeule cauſe de l'exil de ce dernier. Anaxagore de Clazomene, ville d'Ionie, s'appliqua à la Phyſique beaucoup plus que tous les Philoſophes qui l'avoient précédé, & y fit de plus grands progrès. Il fut dénoncé à Athenes devant les Magiſtrats; les cauſes de ſon accuſation ſont rapportées diverſement. L'opinion la plus commune eſt qu'il fut accuſé d'impiété, pour avoir ſoutenu que le Soleil, qu'on adoroit comme un Dieu, n'étoit qu'une maſſe de fer rouge. D'autres ajoutent qu'il fut encore accuſé de trahiſon. Plutarque, en le citant pour un exemple de la vertu dans la diſgrace, donne aſſez à entendre qu'il ne le croyoit pas coupable. Cependant, les Athéniens le condamnerent à mort. Mais Periclès qui avoit été ſon diſciple, prit ſon parti avec tant de chaleur, qu'il fit modérer la ſentence. Il fut condamné à une amende de cinq talens, & envoyé en exil.

La pauvreté de Socrate étoit extrême, mais volontaire. Il refuſa conſtamment tous les préſens que ſes diſciples, qui étoient en très grand nombre, vouloient lui faire. Il ſe fit une loi de ne jamais rien recevoir des principaux citoyens qui lui confioient l'éducation de leurs enfans.

Phocion fut un des plus vertueux citoyens

dans ſes diſgraces. Nous la rechercherons avec plus d'empreſſement, & à chaque revers qu'elle éprouvera, nous dirons avec Euripide :

Tout ſied à la vertu ; tout eſt un bien pour
elle.

Rien alors ne pourra refroidir l'enthouſiaſme qu'elle nous inſpirera ; ſans être arrêtés par ce qui effraye le commun des hommes, nous la ſuivrons avec plus d'ardeur.

---

d'Athenes. L'intégrité de ſa vie lui avoit fait donner le ſurnom *de Bon*. Il y a peu de Capitaines & de Généraux qui ſe ſoient trouvés à autant d'expéditions que lui. Plutarque dans ſa vie, dit qu'il avoit commandé quarante-cinq fois les armées. Il y avoit de ſon temps deux factions à Athenes ; celle du peuple, & celle des Grands. Phocion tenoit pour la derniere. Le parti du peuple ayant pris le deſſus, Phocion fut accuſé d'avoir livré le Pyrée à Nicanor, Général de Caſſandre Roi de Macédoine, & d'avoir trahi dans ſa vieilleſſe les intérêts de la République. On ne lui permit pas même de ſe défendre. Il fut condamné à mort, & livré aux onze Magiſtrats chargés d'exécuter les ſentences. Sa mort ne put aſſouvir la haine du peuple contre ce grand homme. Elle étoit ſi violente, qu'aucun citoyen n'oſa l'enſevelir. Ses eſclaves lui rendirent les derniers devoirs.

Une ſuite de cette affection pour les hommes vertueux, c'eſt qu'en commençant une entrepriſe, en prenant poſſeſſion d'une charge, en éprouvant quelque revers, nous nous mettions devant les yeux les hommes les plus célébres de notre temps, ou des ſiecles paſſés, & que nous nous diſions à nous-mêmes : Qu'eut fait Platon dans cette circonſtance ? qu'eut dit Epaminondas ? comment ſe ſeroient conduits Lycurgue ou Agéſilas ? En nous regardant ainſi dans ces perſonnages, comme dans un miroir fidele, nous aurons en eux des modeles sûrs, & nous réformerons, d'après leur exemple, ce qu'il y aura de défectueux dans nos diſcours & dans notre conduite. Ceux qui ſavent les noms de ces Prêtres appellés Dactyles Idéens, s'en ſervent comme de préſervatif contre les frayeurs, en les nommant les uns après les autres (1). Mais les hommes formés

Il faut ſe rappeller ſouvent leur conduite, pour y conformer la ſienne.

(1) Ces Prêtres étoient les Curetes ou Corybantes, Prêtres de Cybelle, à qui cette Déeſſe confia l'éducation de Jupiter, dont elle vouloit cacher la naiſſance à ſon mari Saturne ; parce que, ſelon l'accord fait entre lui & Titan ſon frere, lorſque celui-ci lui avoit cédé le trône, Saturne devoit dévorer tous les enfans mâles que Cybelle mettroit au monde. Les

au bien par la philosophie, lorsqu'ils sont dans la perpléxité, ou qu'ils ressentent les atteintes de quelque passion, se représentent aussi-tôt à l'esprit quelqu'un de ces grands personnages célébres par leur vertu; & ce souvenir présent à leur pensée, soutient leurs pas chancelans, & prévient leurs chûtes.

23e. Moyen. N'être plus timide & confus en leur présence.

Un autre effet de nos progrès, c'est de n'être plus troublés ni confus à la présence d'un homme vertueux; de n'avoir plus devant lui un air timide & embarrassé; mais au contraire d'en approcher avec cette confiance, qui prouve toujours

---

Curetes, pour empêcher que Saturne n'entendit les cris de Jupiter, faisoient grand bruit, en frappant leurs boucliers les uns contre les autres. Une danse dont ils furent les inventeurs, fut appellée Dactyle, & c'est peut-être delà qu'on leur donna le nom de Dactyles. D'autres croient qu'on les appella ainsi, parce qu'ils n'étoient d'abord que dix, comme les doigts de la main, ce mot *dactyle* voulant dire *doigt*. Le nom d'Idéens leur fut donné du mont Ida dans la Crete, où ils éleverent Jupiter. Je n'ai rien trouvé sur l'origine de cette superstition dont parle Plutarque, & qui faisoit employer leurs noms comme un préservatif contre les frayeurs. Peut-être que leur nombre de dix y avoit donné occasion, en invitant à compter sur les doigts, à mesure qu'on prononçoit leurs noms.

une conscience pure & tranquille. Alexandre voyant un courier venir à lui plein de joie, lui dit, en lui tendant la main : « Mon ami, viens-tu m'apprendre qu'Homere est ressuscité » ? Il pensoit sans doute qu'il n'y avoit rien à ajouter à sa gloire, que de la voir consacrée à l'immortalité par un chantre tel qu'Homere (1). Un jeune-homme plein d'honneur & de vertu, ne desire rien tant que d'avoir pour témoin de sa conduite, des hommes sages & vertueux. Il aime à leur montrer en détail comment sa maison est réglée, & sa table servie ; quel ordre regne dans sa famille ; & quelles sont les études qui l'occupent. A-t-il

(1) On sait quelle estime Alexandre avoit pour Homere, & combien il envioit à Achille la gloire d'avoir eu ce grand Poëte pour chantre de ses exploits. Il portoit toujours avec lui les ouvrages d'Homere, & les lisoit dans ses momens de loisir. Pline, le naturaliste, rapporte que ce Prince ayant trouvé parmi les dépouilles de Darius, une cassette d'or enrichie de diamans, comme ses courtisans lui montroient les divers usages auxquels il pouvoit l'employer : « Non, dit Alexandre, elle servira à renfermer les ouvrages d'Homere » ; voulant, ajoute l'historien, qu'une cassette qui étoit un chef d'œuvre de l'art, fut destinée à conserver l'ouvrage le plus précieux de l'esprit humain. L. 7, Ch. 7.

perdu ses parens ou ses instituteurs? toutes les fois qu'il pense à eux, il regrette de ne pouvoir pas les rappeller à la vie, afin qu'ils jouissent du spectacle de sa conduite. Mais les jeunes-gens qui, par une coupable négligence, ont laissé corrompre leurs mœurs, ne peuvent voir, même en songe, ceux qui leur ont donné le jour, sans éprouver une sorte de tremblement & de frayeur.

24e. Moyen. Ne regarder aucune faute comme légere, & les éviter toutes avec soin.

Voulez-vous enfin vous bien assurer que vous avez fait des progrès solides dans la vertu? Ne regardez aucune faute comme légere; évitez-les toutes avec le plus grand soin. Quand on désespere d'être jamais riche, on compte pour rien de petites dépenses, parce que les épargnes modiques qu'on pourroit faire, ne seroient jamais un objet bien important. Mais ceux qui ont l'espérance de l'être un jour, plus ils sont près de le devenir, plus ils sentent croître le desir d'épargner, afin d'augmenter leurs richesses. Ainsi, quand on desire d'acquérir la vertu, & qu'on a la juste confiance d'y parvenir (1), on est attentif

(1) Le texte porte; *Ainsi, dans ce qui concerne la vertu*: L'expression auroit été trop vague en françois, & j'ai cru nécessaire de la

aux moindres choses : on ne se permet aucun écart, sous prétexte qu'il sera sans conséquence, & qu'une autrefois on sera mieux : on veille avec soin sur chacune de ses actions ; on s'indigne contre les fautes les plus légeres qui échappent par surprise, & qui sembleroient les plus pardonnables. Cette disposition prouve que l'ame est purifiée de ses souillures, & ne veut plus en contracter de nouvelles. Mais quand on se persuade que le peu de vertu qu'on a déja acquis, ne mérite pas le soin de l'accroître (1), cette opinion, selon Eschyle, nous rend négligens & distraits sur nos fautes.

On ne doit admettre dans sa conduite que des actions honnêtes.

On employe indifféremment, pour un mur de clôture, le bois, la pierre la plus commune, & des débris même de co-

---

développer, pour en faire sentir davantage le rapport avec la comparaison qui précéde.

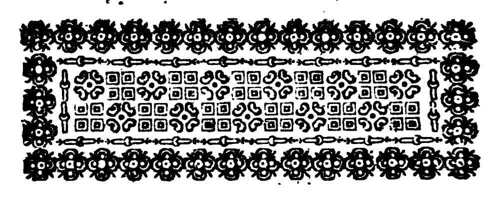
(1) J'ai usé ici de la même liberté que dans la phrase précédente, & pour la même raison. Le Grec dit seulement : *Mais de croire que rien de ce que nous avons n'est d'aucun prix* : ce qui me semble ne pouvoir s'entendre que de l'opinion où l'on seroit que les progrès déja faits dans le bien, étant peu considérables, ce n'est pas la peine de s'appliquer à éviter les petites fautes : opinion qui ne pourroit venir que de paresse, ou d'indifférence pour la vertu.

lonnes ramassés parmi les ruines des tombeaux. Voilà l'image des gens vicieux. Ils construisent, pour ainsi dire, leur vie de toutes sortes d'actions, sans discernement & sans choix. Mais ceux qui ont déja jetté les fondemens solides d'une vie vertueuse, semblables à des Architectes qui bâtissent un Temple ou un Palais, n'admettent rien au hazard dans le corps de leur édifice. Ils compassent toutes leurs actions ; ils les mesurent sur la regle de la raison. On peut appliquer à ce dernier travail des hommes vertueux, ce que disoit le Statuaire Polyclete : que la partie la plus difficile de son art, étoit de faire les ongles des statues (1).

(1) Polyclete, né à Sydon, fut un des plus habiles & des plus fameux statuaires de la Gréce. On rapporte de lui un trait qui prouve jusqu'à quel point les Artistes & les Auteurs doivent être dociles à la critique. Il fit deux statues sur un même sujet, dont il travailla l'une en particulier, d'après son propre génie, & l'autre d'après le goût du public, corrigeant & retouchant son ouvrage sur les avis de tous les passans. Les deux statues achevées, il les expose en public. Il n'y eut qu'une voix pour admirer l'une, & blâmer l'autre. « Celle que vous louez tant, dit alors Polyclete, est mon ouvrage, & celle que vous » blâmez est le vôtre ». Au reste, la pensée que

Plutarque rapporte, ne peut regarder que la difficulté de bien finir toutes les parties d'un ouvrage, & spécialement celles qui semblent les moins importantes. C'est-là quelquefois qu'il est moins facile de saisir la nature, parce que ces traits n'ont rien qui frappe, qui échauffe l'imagination de l'Artiste, soutenue dans les grandes parties par la force des traits qu'il a à représenter. Ainsi, dans la vie humaine, l'exactitude sur les petites choses, coûte souvent plus que les actions éclatantes, ou qui demandent de grands efforts. Dans celles-ci l'éclat même de l'action, & l'essor qu'elle donne à nos facultés, soutiennent l'ame, & la dédommagent de ce qu'elle lui coûte. Dans les autres, l'ame n'a rien qui la porte; elle est seule avec son action, & il faut un amour bien pur de la vertu, pour lui être constamment fidéle, lorsqu'elle ne nous promet d'autre récompense que le plaisir d'avoir bien fait.





SUR L'UTILITÉ

QU'ON PEUT RETIRER

DE SES ENNEMIS.

SOMMAIRE.

SI l'amitié est le sentiment le plus doux, & la plus pure satisfaction que l'homme éprouve en cette vie, il semble que la haine & l'inimitié doivent être les plus cruels poisons de ses jours. Comment l'homme a-t-il pu altérer cette vive sensibilité que la nature a mise en lui, & qui devoit être le lien de la société la plus intime avec ses semblables, au point de se livrer au sentiment le plus pénible, le plus déchirant, le plus fait pour tourmenter son cœur, & le rendre malheureux? Cette funeste dépravation n'est cependant que trop commune. L'ame la plus honnête & la plus sensible, se voit souvent l'objet de la haine la plus violente; & sa vertu,

qui devroit lui concilier tous les cœurs, excite l'envie, & lui fait des ennemis cruels & irréconciliables. Ni la raison, ni la Philosophie, ni les plus sages institutions de la politique ne sauroient prévenir les causes de cette passion, qui semble tenir au fonds même d'une nature dégradée, ni en arrêter les effets dans des cœurs, qui trop accoutumés à flatter leurs inclinations, à se livrer aux saillies d'un caractere ardent & impétueux, sont incapables de se modérer, & de prêter l'oreille aux conseils de la sagesse. Tout ce que la morale peut faire à cet égard, c'est d'un côté, d'éloigner par ses leçons l'homme raisonnable & vertueux, d'un sentiment qui l'avilit : de l'autre, de lui apprendre comment il doit se conduire à l'égard de ses ennemis, pour savoir, à l'exemple des Médecins qui tirent des poisons même, des remedes salutaires, tourner à son avantage une disposition si funeste pour celui qui l'éprouve, & si pénible pour celui qui en est l'objet.

C'est la fin que Plutarque se propose dans ce Traité. Il montre d'abord, par plusieurs exemples pris des choses naturelles, que puisqu'il est impossible de n'avoir pas d'ennemis, on peut du moins tirer parti de leur haine. Ce qu'elle semble même avoir de plus fâcheux pour nous, est précisément ce qui peut tourner da-

vantage à notre bien. Le désir de nous nuire, tient nos ennemis très-attentifs à nos défauts, & en fait des censeurs amers & impitoyables. Profitons, dit Plutarque, de leur censure, & corrigeons ce qu'il y a en nous de répréhensible. Faute d'avoir des ennemis, nous tomberions dans une négligence sur nous-mêmes, qui nous entraîneroit facilement au vice. En nous obligeant à la vigilance, ils nous rendent meilleurs, & c'est la plus douce, comme la plus noble vengeance que nous puissions tirer de leur haine. Répondre à leur censure par des récriminations, ce seroit se la rendre inutile, les irriter en pure perte, & même devenir les complices de leur méchanceté. Ce n'est pas encore assez. Il faut nous-mêmes rendre justice aux bonnes qualités que nous leur connoissons, & par une impartialité qui nous honore, ou désarmer entierement leur haine, ou du moins en adoucir la violence.

C'est par ces avis & par d'autres non moins sensés, non moins conformes à la raison, à la nature, & aux vrais intérêts de l'homme, que Plutarque nous apprend à tirer parti d'un mal que toute notre prudence ne sauroit prévenir, & dont nous pouvons tout au plus rendre les effets moins dangereux, & moins nuisibles.



SUR L'UTILITE QU'ON PEUT RETIRER DE SES ENNEMIS.

JE vois, mon cher Cornelius, que vous avez choisi le genre de vie le plus tranquille & le plus doux; & qu'en vous tenant sagement éloigné du gouvernement (1), vous savez vous rendre aussi utile au public, qu'agréable aux parti-

L'administration politique, source féconde d'inimitiés & de haines.

(1) Les éditions & les manuscrits portent également ἄτερ πολιτείας, c'est-à-dire, loin du gouvernement. Cependant Amyot traduit : *La plus douce voie qui soit en l'entremise du gouvernement des affaires publiques ;* & l'interprete latin : *Simul cum Reipublicæ administratione ;* comme s'ils avoient lu, ἅμα πολιτείᾳ. J'ignore sur quelle autorité, ils ont suivi un sens absolument contraire au texte. Henri Etienne dans son *Thesaurus linguæ Græcæ*, au mot ἄτερ, cite ce passage tel qu'il est dans les éditions, & le traduit : *Semotus à Republ.* Il n'est pas facile de déterminer, par ce qui suit, lequel des deux sens est préférable. D'un côté, le

culiers. En effet, on peut bien trouver des pays où il n'y ait point d'animaux sauvages, comme on le dit entr'autres de l'Isle de Crête : mais connoît-on une administration politique, qui n'ait pas exposé ceux qui l'exerçoient, à la jalousie de leurs rivaux, à l'envie & à l'ambition, sources fécondes d'inimitiés & de haines ? L'amitié toute seule ne suffit-elle pas pour en faire naître ? Quel-

---

choix du genre de vie le plus doux que Plutarque attribue à Cornelius, ces jalousies, ces rivalités qui, selon lui, accompagnent toujours le Gouvernement des affaires publiques, porteroient à croire, que Cornelius, pour les éviter, s'en tenoit sagement éloigné. De l'autre, ce qu'il dit quelques lignes plus bas, qu'un homme d'État doit avoir réfléchi sur les inimitiés qu'attire l'administration publique, afin d'en tirer parti, & que c'est dans cette vue, qu'il lui envoie ce traité ; tout cela sembleroit supposer que Cornelius étoit encore à la tête des affaires, & que Plutarque vouloit lui donner des conseils sur cet objet important. Je pencherois d'autant plus pour ce dernier, que Plutarque ajoute tout de suite, qu'il a eu soin de ne rien répéter de ce qui étoit contenu dans ses préceptes politiques, sachant que Cornélius avoit sans cesse ce dernier ouvrage entre les mains. Mais pour adopter ce sens, il eût été fallu changer le texte, & je n'ai osé y toucher sans l'autorité des Manuscrits.

qu'un se vantoit devant Chilon de n'avoir point d'ennemi : « Vous n'avez donc » pas d'ami », lui dit ce Philosophe. Un homme d'État doit, pour plusieurs raisons, avoir réfléchi sur cet objet important ; & en particulier, pour savoir mettre à profit cet avis si utile de Xenophon : « Il est d'un homme sage, de » tirer parti de ses ennemis même. » J'ai donc rassemblé ce que j'eus occasion de dire, il y a peu de jours, sur cette matiere ; & je vous l'envoie tel que je l'ai prononcé, en évitant, autant qu'il m'a été possible, d'y rien répéter de ce que contiennent mes préceptes politiques, sachant que ce dernier ouvrage est presque toujours entre vos mains.

Puisqu'il est impossible de ne pas avoir d'ennemis, il faut savoir en tirer parti.

Les anciens, en combattant les bêtes féroces, n'avoient d'autre but que de se défendre de leurs attaques. Les hommes aujourd'hui ont appris à se rendre utiles leurs dépouilles. Ils se nourrissent de leur chair, font des étoffes de leurs poils, des remedes de leur fiel (1), &

---

(1) Le texte ajoute : *Et de leur présure.* C'est une espece de levain animal, dont la principale matiere est le lait caillé, qu'on trouve dans la mulette ou le premier estomac d'un veau. On jette cette présure dans le lait, pour le faire prendre. Dictionn. d'Hist. Natur.

de leur peaux des armes défensives. Et l'on peut dire, que, si les animaux féroces venoient à manquer à l'homme, il meneroit une vie moins agréable, moins commode, & risqueroit de devenir lui-même sauvage. Mais si les hommes ordinaires se bornent à prévenir la mauvaise volonté de leurs ennemis, & que les gens sages, au dire de Xenophon, sachent la mettre à profit ; d'après l'avis de ce Philosophe, cherchons les moyens de tirer avantage d'un mal qu'il est impossible d'éviter. Il est des arbres si sauvages, que la culture ne peut leur faire porter du fruit, & des animaux si féroces, que nulle industrie ne sauroit les apprivoiser. On ne laisse pas de faire servir les uns & les autres à bien des usages. L'eau de la mer n'est point potable; mais elle nourrit les poissons, & ouvre par la navigation un commerce facile entre tous les peuples de l'Univers. Un Satyre voyant du feu pour la premiere fois, voulut le baiser. « Prends garde, lui » cria Promethée » ;

« Tu pleureras pour ton menton,
» Car il brule tout ce qu'il touche (1) ».

(1) Ce trait du Satyre est conforme à ce

Oui, mais il donne la lumiere & la chaleur, & dans les mains de ceux qui ſavent l'employer, il ſert à une infinité d'uſages. Voyez de même, ſi un ennemi qui vous nuit à certains égards, ne peut pas, ſous d'autres rapports, vous devenir utile. Les événemens de la vie ſont ſouvent pénibles & contrarient nos projets. Mais combien de gens, que les maladies, par exemple, ont forcé à prendre un repos néceſſaire ? Combien ont trouvé dans des travaux imprévus, un exercice qui les a fortifiés ? Quelques-uns, tels que Diogene & Cratès, n'ont-ils pas eu dans l'exil & dans la perte de leurs biens, une occaſion d'embraſſer l'étude de la philoſophie ? Zenon apprit que le ſeul vaiſſeau qui lui reſtoit, avoit fait naufrage : « Bon, fortune, s'é-» cria-t-il : tu me renvoies au manteau » de Philoſophe». Les animaux d'un tempérament ſain & robuſte, digerent les ſerpens & les ſcorpions. Il en eſt même qui ſe nourriſſent de pierres, &

qu'on rapporte des Sauvages de l'Amérique, lorſque les Européens apporterent, pour la premiere fois, le feu dans leurs contrées. Charmés de ſon éclat, ils s'approcherent pour le toucher, & en ayant été brûlés, ils le prirent pour un animal qui mordoit.

de coquillages; la force & la chaleur des esprits vitaux, les convertissent pour eux en aliment. Au contraire, ceux qui sont fluets & délicats, ont peine à supporter le pain & le vin. Ainsi les hommes d'un esprit foible corrompent même les amitiés, & les sages savent tourner à leur profit les inimitiés même.

Le desir de nuire qui rend nos ennemis attentifs à nos défauts, est ce qui peut tourner davantage leur haine à notre profit.

Et d'abord, ce que la haine de nos ennemis semble avoir de plus dangereux pour nous, est précisément ce qui peut nous la rendre plus utile. Que veux-je dire par-là? C'est qu'un ennemi a toujours les yeux ouverts sur nous: il épie avec soin notre conduite, pour trouver l'occasion de nous nuire. Sa vue, comme celle de Lyncée, ne pénétre pas les arbres & les pierres; mais il nous voit à travers nos esclaves, nos amis, & tous ceux qui nous fréquentent. Instruit par-là, autant qu'il est possible, de tout ce que nous faisons, il découvre nos desseins & nos vues. Souvent froids & négligens pour nos amis, nous ignorons leurs maladies ou même leur mort. Bien plus vigilans sur nos ennemis, nous voudrions savoir jusqu'à leurs songes. Leurs maladies, leurs dettes, leurs dissentions domestiques, nous sont, pour ainsi dire, mieux connues qu'à

eux-mêmes. C'eſt ſur-tout à découvrir leurs fautes, que nous employons nos recherches. Semblable à ces oiſeaux carnaciers, dont les corps ſains ne frappent point l'odorat, & qui ne ſont attirés que par l'odeur infecte des cadavres, un ennemi n'eſt excité que par ce qu'a de vicieux & de blâmable la conduite d'un homme qu'il hait. C'eſt à cela ſeul que ſa haine s'attache pour en faire ſa proie. Voulez-vous faire ſervir cette haine à votre utilité? Veillez ſur vous-même; vivez avec circonſpection; ne vous permettez aucune action, ni aucune parole inconſidérée, & réglez ſi bien votre vie, qu'elle ne donne jamais priſe à la cenſure. Cette vigilance continuelle, en reſſerrant les paſſions dans de juſtes bornes, en contenant la raiſon elle-même, vous tiendra toujours en haleine, & vous accoutumera à une conduite ſage & irréprochable. Les villes, que des guerres fréquentes avec leurs voiſins, ont formées à la tempérance, ſont celles où regnent les plus juſtes loix, & la politique la plus ſaine (1).

---

(1) Eſt-il bien vrai que des guerres fréquentes produiſent dans les Etats, une politique plus ſaine, & des loix plus juſtes? Cela

Il en eſt de même des particuliers. La haine d'un ennemi les oblige-t-elle à veiller ſur eux-mêmes, à ſe tenir en garde contre la négligence & la pareſſe, à ne rien faire que dans des vues raiſonnables? pour peu qu'ils y joignent le ſecours de leurs propres réflexions, ils contractent inſenſiblement l'habitude d'une vie réglée, exempte de tout reproche. Ayez toujours préſent à l'eſprit ce que dit Neſtor dans Homere:

Il. 1, 255. Pour Priam & ſes fils quel grand ſujet de joie!

---

pouvoit être dans les Républiques de la Grece, ſur-tout lorſque les citoyens étoient eux-mêmes ſoldats, & que l'Etat ne ſoudoyant pas des troupes étrangeres, les frais de la guerre peu conſidérables, n'entraînoient pas des exactions ruineuſes, & par conſéquent funeſtes aux mœurs. D'ailleurs le territoire de chaque République n'étant pas fort étendu, on ne faiſoit pas la guerre au loin, & les expéditions duroient peu. Alors les guerres ſervoient d'exercice à la vertu des citoyens, les accoutumoient à une diſcipline ſevere, à une vie ſobre & frugale, les endurciſſoient au travail, & prévenoient l'amolliſſement, qui auroit pu naître d'un long repos dans un auſſi beau climat, que celui de la Grece. Malgré cela, Ariſtote blâme Licurgue d'avoir tourné du côté de la guerre, tout l'eſprit de ſa légiſ-

cette pensée au besoin vous fera rentrer promptement en vous-même, & vous détournera de ces actions qui prêteroient à rire à vos ennemis.

La jalousie de nos ennemis est un contrepoids à notre négligence.

Ne voyons-nous pas sur nos Théâtres (1) les Acteurs qui n'ont point de concutrens, se négliger & remplir nonchalamment leurs rôles? Leur oppose-t-on des rivaux qui excitent leur émulation? Ils s'appliquent davantage, disposent mieux leurs instrumens, & mettent dans leur chant & dans leur jeu, plus d'harmonie & de régularité. De

---

lation, & de n'avoir cherché qu'à rendre ses citoyens soldats. Les guerres étrangeres furent une des principales causes de la perte des Romains. Les richesses de l'Asie, en introduisant dans Rome un luxe effréné, corrompirent les mœurs publiques, & vengerent, dit Juvenal, l'Univers de sa défaite. Dans les grands Etats, les longues guerres sont toujours funestes, même aux vainqueurs. Elles forcent les ressorts du Gouvernement, obligent de recourir à des moyens ruineux, pour subvenir à des dépenses, que la nature & le local des expéditions ont rendues énormes, & minent sourdement la constitution nationale, par les atteintes qu'elles portent aux principes & aux mœurs, sources véritables de la puissance des Etats.

(1) Le Texte dit: *Ceux qui jouent aux fêtes de Bacchus.*

même quand on se connoît un ennemi qui jaloux de notre gloire, cherche dans notre vie de quoi nous rabaisser, n'est-on pas plus attentif sur soi-même? Ne pese-t-on pas avec plus de soin toutes ses actions ? Ne met-on pas dans sa conduite plus d'accord & d'harmonie? On disoit devant Scipion Nasica que la puissance romaine n'avoit plus rien à craindre depuis que Carthage étoit détruite, & la Grece soumise. « Au » contraire, répondit-il, nous sommes » bien moins en sûreté, maintenant que » nous n'avons plus personne qui puisse » nous faire craindre ni rougir ». Rien n'est plus sensé, ni plus conforme à la saine politique que la réponse de Diogene à un homme qui lui demandoit comment il se vengeroit de son ennemi: « En devenant vous-même plus homme » de bien ». Quand on voit les chevaux ou les chiens d'un homme qu'on n'aime pas, prisés & estimés, ses terres & ses jardins bien cultivés, & en bon rapport, n'éprouve-t-on pas une sorte de tristesse? Que sera-ce donc, si votre ennemi vous voit juste, prudent & bon, sensé dans vos discours, honnête dans vos actions, réglé dans votre conduite;

Et recueillant les fruits d'une raiſon profonde
Qui de ſages conſeils eſt un germe fécond.

« Ceux qui ſont vaincus, dit Pindare, » ont la langue liée, & n'oſent pas parler ». . Cela eſt-il vrai de tous en général ? Non; mais de ceux-là ſeulement qui ſe voyent vaincus par leurs ennemis, en vigilance, en bonté, en grandeur d'ame, en bienfaiſance, en humanité. Voilà, ſelon Démoſthene, ce qui lie la langue, ferme la bouche, ſuffoque, & réduit au plus triſte ſilence.

Vous des hommes méchans fuyez la reſſemblance;
Cela dépend de vous.

Voulez-vous mortifier un homme qui vous hait ? Au lieu de lui reprocher qu'il eſt mou & efféminé, qu'il vit dans le libertinage; qu'il eſt injuſte & avare; ſoyez vous-même homme de bien, vivez avec tempérance, reſpectez la vérité, paroiſſez en toute rencontre ami de la juſtice & de l'humanité. Vous croyez-vous obligé de le reprendre ? Prenez garde de tomber dans aucun des vices que vous blâmez en lui. Sondez

votre ame, examinez tous ses endroits foibles, pour n'être pas exposé à vous entendre dire, comme dans la Tragédie;

De blessures couvert, tu veux guérir les autres.

Un ennemi vous reproche-t-il votre ignorance? Redoublez d'ardeur pour le travail, & de goût pour les sciences. Vous accuse-t-il de lâcheté? Ranimez votre courage. Vous traite-t-il de lascif & d'intempérant? Voyez, si vous n'avez pas quelque penchant à la volupté, & effacez-en de votre ame jusqu'à l'apparence. Rien ne seroit plus honteux ni plus mortifiant que de voir retomber sur soi-même la censure qu'on auroit fait d'autrui. Les vues foibles sont plus blessées d'une lumiere réfléchie, que de celle qui les frappe directement. De même rien n'est plus pénible pour les gens vicieux, que de voir repoussés contr'eux-mêmes, les traits qu'ils lancent aux autres: comme le vent du midi rassemble les nuages, une mauvaise conduite attire aussi de justes reproches.

Pour pouvoir censurer les autres, il faut soi-même

Quand Platon se trouvoit avec des hommes vicieux, il rentroit dans son propre cœur, & se demandoit; s'il n'é-

toit pas tel lui-même. Si, après avoir blâmé la conduite d'un autre, on examine la sienne propre, & qu'on réforme ce qu'elle a de répréhensible, du moins alors tire-t-on quelque profit de la médisance, la chose d'ailleurs la plus inutile & la plus frivole. Que penser d'un chauve ou d'un bossu qui reproche à un autre le défaut qu'il a lui-même? Est-on moins ridicule, lorsqu'on se permet de faire à autrui un reproche qu'il peut retourner contre nous? Un bossu railloit un jour Léon de Bysance sur sa mauvaise vue. « Tu me plaisantes, lui » répondit Léon, sur une imperfection » naturelle, tandis que tu portes sur » ton dos les marques de la vengeance » céleste ». De quel droit blâmerez-vous un prodigue, si vous êtes avare, ou adultere? si vous êtes sujet à des vices encore plus honteux. Alcméon dans Euripide, dit à Adraste : être exempt de reproche.

Du sang de son époux ta sœur souilla ses mains.

Que lui répond Adraste? il lui reproche, non le crime d'un autre, mais un meurtre qui lui étoit personnel.

Tu plongeas le poignard dans le sein de ta mere.

Domitius faisoit honte à Crassus d'avoir pleuré la mort d'une lamproie qu'il nourrissoit dans un vivier. « Et toi, » lui répondit Crassus, tu as enterré » trois femmes, sans verser une larme ». Croyez-vous que pour avoir droit de censurer, il suffise d'être bien né; de parler haut, d'être fier & hardi? Non, il faut être soi-même à l'abri de tout reproche. Il n'est personne à qui le précepte d'Apollon: *connois-toi toi-même*, s'adresse plus particuliérement qu'à celui qui s'ingere de blâmer les autres. En disant tout ce qu'il lui plaît, il s'expose à entendre des choses qui lui déplaisent; &, comme a dit Sophocle:

Celui dont en propos la langue se déborde,
Et qui se plaît souvent à censurer autrui,
Entend contre son gré le mal qu'on dit de lui.

Maniere dont il faut recevoir les reproches d'autrui.

Voilà comment on peut blâmer utilement son ennemi : mais il n'est pas moins utile d'être blâmé soi-même par ceux qui nous veulent du mal, lorsqu'on sait en profiter. Aussi Anthisthene disoit-il, avec beaucoup de sens, que pour être homme de bien, il falloit avoir ou des amis sinceres, ou des ennemis

ardens. Les premiers nous éloignent du mal par leurs avis, les ſeconds par leur cenſure. Mais comme aujourd'hui l'amitié flatte hautement, & qu'à peine elle oſe élever la voix quand elle devroit parler avec liberté; c'eſt de la bouche d'un ennemi, qu'il faut ſe réſoudre à entendre la vérité. Téléphe qui n'avoit reçu aucun ſoulagement de ſes médecins ordinaires, trouva dans le fer de ſon ennemi, un remede à ſa bleſſure. Ainſi quand nous manquons d'un ami ſincere qui nous redreſſe par ſes conſeils, écoutons patiemment les reproches d'un ennemi qui gourmande nos vices; & arrêtons-nous bien moins à la mauvaiſe intention qui le guide, qu'au ſervice réel qu'il nous rend. Un ennemi de Promethée le Theſſalien, l'ayant frappé de ſon épée, à deſſein de le tuer, perça du coup, un abcès qu'il avoit, & lui ſauva la vie. Tel eſt ſouvent l'effet d'une médiſance dictée par la colere ou l'inimitié. Elle guérit notre ame d'une maladie qui nous étoit inconnue, ou que nous avions négligée. Mais que font la plupart des hommes, quand on les reprend? Au lieu d'examiner ſi ces réprimandes ſont fondées, ils uſent de récrimination. Semblables aux Lutteurs

qui ne secouent pas la poussiere dont ils sont couverts, mais qui en couvrent leurs adversaires; ils ne pensent point à se justifier, mais ils se chargent mutuellement d'injures, & s'accablent les uns les autres des traits de la plus noire médisance (1). Ne seroit-il pas plus raisonnable dans ces occasions, de corriger le vice dont nous sommes justement repris, avec plus de soin que nous n'ôterions de dessus nos habits, une tache qu'on nous auroit montrée? Le reproche est-il injuste? Il n'en faut pas moins rechercher ce qui a pu y donner lieu, & prendre garde, si, sans le savoir, nous n'avons pas à nous reprocher quelque chose de ce genre. Ainsi des cheveux peignés avec trop de soin, une démarche molle & délicate firent imputer à Lacyde Roi des Argiens, du déréglement dans ses mœurs. Pompée, tout éloigné qu'il étoit de mériter une pareille imputation, en fut cependant soupçonné, parce qu'il avoit l'habitude de se gratter la tête avec un

---

(1) Le texte dit : *Ils ne secouent pas la poussiere des injures, mais ils s'en couvrent les uns les autres, ils s'en remplissent dans leurs luttes réciproques.*

doigt. On accuſa Craſſus d'avoir commerce avec une veſtale, ſur ce que voulant acheter d'elle une maiſon de campagne, il étoit venu la voir pluſieurs fois, & paroiſſoit lui faire trop aſſidument la cour. Une autre veſtale nommée Poſthumia fut accuſée de s'être laiſſée corrompre, parce qu'on la voyoit rire & parler trop librement avec les hommes. Elle fut, il eſt vrai, déclarée innocente : mais le Pontife Spurius Minucius, en prononçant la ſentence d'abſolution, l'avertit de n'être pas moins réſervée dans ſes diſcours que dans ſa conduite. L'amitié de Thémiſtocle pour Pauſanias, les lettres & les meſſages fréquens qu'il lui envoyoit, le firent ſoupçonner de trahiſon, quoiqu'il en fut très-innocent.

Ne mépriſez donc pas une accuſation, lors même que vous en connoiſſez la fauſſeté : mais examinez vos diſcours, & vos actions, la conduite de vos amis ou des perſonnes que vous fréquentez, pour voir ce qui a pu ſervir de prétexte à la calomnie, & pour l'éviter déſormais avec ſoin. Les accidens & les diſgrâces ſont pour bien des gens des maîtres utiles, & comme dit Mérope :

Il ne faut pas mépriſer les reproches, lors même qu'ils ne ſont pas fondés.

La fortune en m'ôtant, pour prix de ses leçons,
Ce que j'eus de plus cher, m'enseigne la sagesse.

Qui empêche aussi que pour apprendre bien des choses que nous ignorons, & qu'il nous importe de savoir, nous ne prenions les leçons gratuites d'un ennemi, souvent mieux instruit que nos amis même, de ce qui nous intéresse? « L'amitié, dit Platon, aveugle facilement sur le compte de ceux qu'on aime »; la haine au contraire recherche avec curiosité les défauts des ennemis, & aime à les publier. Quelqu'un qui n'aimoit pas Hiéron, lui reprocha un jour qu'il avoit la bouche mauvaise. Ce Prince de retour chez lui, se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne l'en avoit pas averti. Comme elle étoit aussi simple que chaste : « je croyois, lui répondit-elle, que tous les hommes sentoient de même ». C'est ainsi qu'on apprend par un ennemi, bien plutôt que par des amis, ces défauts naturels qui frappent tout le monde.

Etre discret & retenu dans ses paroles.

D'ailleurs, est-il possible d'être discret (1), & de tenir toujours sa langue

(1) Le texte ajoute ; *Ce qui est une grande partie de la vertu.*

ſous le joug de la raiſon, quand une longue habitude, & un travail aſſidu, n'ont pas dompté nos plus dangereuſes paſſions, telles par ex. que la colere? N'eſt-ce pas ſur-tout à ceux qui n'ont pas ſu la maîtriſer, qu'il échappe tant de paroles involontaires? qui, ſelon l'expreſſion d'Homere :

—— Des dents franchiſſent la barriere. Odyſſ. I. 64.

A qui les propos indiſcrets ſont-ils plus ordinaires, qu'à ces eſprits emportés, qui peu maîtres d'eux-mêmes, accoutumés à vivre ſans retenue, s'abandonnent à une paſſion impétueuſe, que la raiſon ne peut plus modérer? Rien, ſuivant Platon, n'eſt plus léger que la parole; & rien ne nous expoſe à plus de maux de la part des Dieux & des hommes. Pour le ſilence, outre qu'il ne cauſe pas d'altération, ſelon Hippocrate, il nous met encore à l'abri de toute peine. Mais a-t-on aſſez de courage pour l'oppoſer aux injures? Alors il a une majeſté digne de Socrate, ou plutôt d'Hercule même, ſi, comme un Poëte l'a dit de lui :

D'un mépris ſouverain, il payoit les injures (1).

(1) Mot à mot : *Il n'en faiſoit pas plus de cas que des mouches.*

Quoi de plus grand en effet, que d'entendre les calomnies d'un ennemi, sans en être affecté ? & de les laisser couler,

Comme à l'approche d'un écueil
Un vaisseau glisse sur les ondes.

Et quels avantages ne résultent pas de cette habitude de patience ? Une fois accoutumés à écouter en silence les injures d'un ennemi, on souffre plus aisément les emportemens de sa femme; on entend sans émotion les paroles offensantes d'un frere ou d'un ami. On reçoit sans colere ni ressentiment, les mauvais traitemens d'un pere ou d'une mere ? Socrate souffroit patiemment la mauvaise humeur de sa femme Xantippe, afin que l'habitude qu'il en auroit prise, le rendît plus doux à l'égard des autres.

Supporter avec douceur les plaisanteries & les médisances.

Il est encore plus beau de supporter sans la moindre altération, les plaisanteries, les médisances, les emportemens & les outrages de ses ennemis. La bonté, la franchise, la générosité sont les vertus que l'amitié donne lieu d'exercer : celles qu'on peut montrer envers les ennemis, sont la douceur & la patience. Il y a moins de gloire à

obliger un ami, que de honte à le refuser. Il est toujours grand de pardonner à son ennemi, quand on peut se venger : mais le relever de ses chûtes, le secourir dans ses besoins lui & sa famille, montrer pour ses intérêts une affection & un zele véritable, est-il, je le demande, rien de plus estimable, rien qui mérite davantage nos louanges & notre amour (1)?

Un cœur forgé d'airain ou noirci de forfaits
A ces traits de vertu seroit seul insensible.

César avoit rétabli les Statues de Pompée qu'on avoit abattues. « En relevant les » siennes, lui dit Cicéron, vous avez » affermi les vôtres ». Ne refusez donc jamais à un ennemi justement estimé l'honneur & les louanges qui lui sont dues. Par-là vous serez vous-même estimé davantage, & l'on ajoutera foi plus facilement aux plaintes que vous

(5) Tout le monde se rappelle ici le bel éloge, que Cicéron a fait, dans son oraison pour Marcellus, de la générosité avec laquelle César fit grace à cet exilé, l'un de ceux qui avoient montré le plus de zele pour le parti de Pompée, & refusé plus long-temps de se réconcilier avec le Dictateur.

pourrez faire de lui. On les attribuera, non à la haine, mais à une juste improbation de sa conduite. Un plus grand avantage encore, c'est qu'en vous accoutumant à louer vos ennemis, à n'être pas affligé de leurs succès, vous serez bien plus éloigné de porter envie à ceux de vos amis. Et quelle habitude peut être plus utile à nos ames, & y produire une plus excellente disposition, que celle qui éteint en nous tout sentiment de rivalité & d'envie? Dans la guerre la nécessité introduit souvent des coutumes mauvaises, qui acquérant par l'usage force de loi, ne peuvent plus être facilement détruites, lorsqu'on en reconnoît les inconvéniens. Ainsi l'inimitié, & la haine produisent en nous la jalousie, l'envie, la joie du mal d'autrui, & le ressentiment des injures reçues. D'ailleurs, la méchanceté, les tromperies, les artifices qu'on se permet à l'égard d'un ennemi, ne deviennent-elles pas insensiblement des dispositions permanentes dans l'ame, qu'il n'est pas facile de changer, & que l'habitude nous fait bientôt employer à l'égard de nos amis? Pythagore avoit donc raison de s'interdire, même contre les animaux, la violence & la cruauté. Il

achetoit les priſes des oiſeleurs & des pêcheurs, pour leur donner la liberté, & il défendoit de tuer aucun animal domeſtique. Mais ſi cette diſpoſition étoit admirable dans Pythagore, n'en eſt-ce pas une plus belle encore, que de ſe montrer dans les diſcuſſions qu'on peut avoir, un ennemi généreux, équitable, incapable de menſonge & de mauvaiſe foi? de réprimer abſolument toute paſſion injuſte, tout ſentiment bas & malhonnête? Et n'eſt-ce pas le vrai moyen, que dans les affaires qu'on aura à traiter avec ſes amis, on n'ait pas ſeulement le moindre deſir contraire à la juſtice & à la bonne foi? Scaurus étoit ennemi de Domitius, & l'avoit cité en juſtice. Dans le cours du procès, un eſclave de Domitius vint trouver l'accuſateur, & lui offrit de lui découvrir des choſes relatives à l'affaire, & qui chargeoient l'accuſé. Scaurus, ſans même l'écouter, le fait prendre & le renvoye à ſon maître. Caton avoit accuſé Murena de brigue. Pendant qu'il recueilloit les informations, il étoit, ſelon l'uſage, ſuivi de gens qui obſervoient ſes démarches, & qui lui demandoient, s'il comptoit faire ce jour-là quelques recherches qui euſſent rapport à l'in-

Etre généreux même envers des ennemis.

formation : sur sa réponse négative, ils se retiroient avec la plus entiere confiance. Quelle preuve de la grande opinion qu'on avoit de sa probité ! Mais l'habitude constante d'observer la plus exacte justice envers nos ennemis, n'est-elle pas un témoignage aussi éclatant & aussi certain, que nous n'userons jamais d'injustice & de tromperie à l'égard de nos amis ? Toutes les alouettes, dit Simonide, ont une houppe sur la tête, & tous les hommes vains & légers, sont, selon Pindare, nécessairement sujets à la jalousie, aux rivalités & à l'envie. Il vaut donc mieux détourner ces passions sur nos ennemis, & en les déchargeant, pour ainsi dire, dans ces égouts naturels, les éloigner, le plus que nous pourrons, de nos amis. C'est ce que pensoit en bon politique, un citoyen de Scio appellé Onomademe, lorsqu'après une sédition, où son parti avoit eu le dessus, il conseilloit à ses amis de ne pas chasser de la ville tous ceux du parti contraire, mais d'en conserver au moins quelques-uns. « Sans » cela, disoit-il, il est à craindre, que » n'ayant plus d'ennemis, nous n'ayons » des querelles avec nos amis ». Ainsi nos passions, en s'exerçant contre nos

ennemis, seront moins dangereuses pour nos amis. Si Hésiode ne veut pas que le potier soit jaloux du potier, ni le musicien du musicien ; pourquoi porteriez-vous envie à un voisin, à un parent, qui travaille à augmenter sa fortune, & qui voit couronner ses efforts par le succès ? Que si vous ne pouvez vous défaire entiérement de l'envie & de la rivalité, du moins ne les faites tomber que sur vos ennemis; affligez-vous de leur prospérité, aiguisez contr'eux l'aigreur de ces passions, épuisez-l'y toute entiere (1). Les bons jardiniers pour rendre les fleurs plus belles, & plus odoriférantes, plantent dans le

(1) Ce seroit mal entrer dans la pensée de Plutarque, que de croire, qu'il permet d'exercer sa jalousie & sa rivalité contre des ennemis. On vient de voir au contraire, qu'il prescrit à leur égard, la conduite la plus généreuse; qu'il veut que, non-seulement on leur pardonne le mal qu'ils ont pu nous faire, mais encore, qu'on leur rende au besoin, tous les services dont on est capable. D'après cela, on ne peut douter que ce ne soit une pure tolérance accordée à la dureté du cœur de ceux en qui la passion est trop forte, pour pouvoir être entiérement domptée : on tâche alors de la détourner sur des objets moins dangereux, & d'en réduire les effets au moindre inconvénient possible.

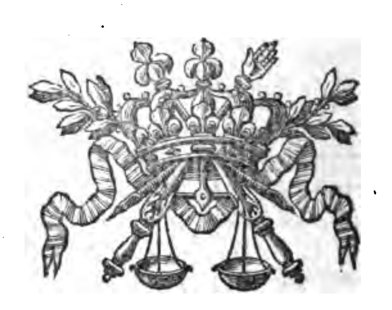
voisinage de l'ail & des oignons, qui attirent les sucs dont la force & l'âcreté pourroient leur nuire. De même en détournant sur un ennemi, l'envie & la malice de votre cœur, vous serez plus tranquille & plus doux dans la prospérité de vos amis. Entrez donc avec vos ennemis en rivalité de gloire, de crédit, de moyens légitimes de faire fortune. Ne vous affligez pas de leurs richesses; mais examinez avec soin, par quelles voies ils se sont enrichis; & ne négligez rien pour les surpasser en vigilance, en amour du travail, en prévoyance & en économie. Thémistocle disoit que la victoire de Miltiade à Marathon, l'empêchoit de dormir. Celui qui voit son ennemi le devancer dans le barreau, dans les charges publiques, dans l'administration des affaires, dans la faveur des grands, au lieu d'en concevoir une vive émulation, pour le surpasser, s'il le peut, se laisse-t-il aller à la jalousie? Il tombe bientôt dans le découragement, & delà dans une funeste inaction. Mais sans s'aveugler injustement sur le compte d'un rival odieux, examine-t-il d'un œil équitable, sa vie, ses mœurs, ses discours & ses actions? Il reconnoît souvent que

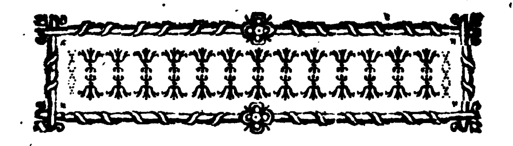
les avantages qu'il lui envie, sont le fruit de son industrie, de sa prévoyance, de sa bonne conduite : & alors, loin de s'abandonner à une lâche indolence, il fait des efforts louables pour l'égaler par des actions honnêtes. Au contraire, nos ennemis ne se sont-ils avancés dans les Cours des Princes, ou dans le gouvernement des affaires publiques, que par des flatteries, & des intrigues ? Ne doivent-ils qu'à un usage vil & mercenaire de leurs talens ou de leurs emplois, un crédit déshonorant ? Loin de porter envie à leur succès, félicitons-nous plutôt des avantages que nous donne sur eux une vie pure, & exempte de tout reproche. Tout l'or qui est sur la terre & dans les mines, ne peut, suivant Platon, entrer en parallele avec la vertu. Ayons toujours présentes à l'esprit ces belles paroles de Solon :

Pourrions-nous comparer aux fruits de la sagesse,
L'indigne & vil éclat d'une vaine richesse ?

Pourquoi donc envier ces honneurs, ces applaudissemens qu'on prodigue sur les théâtres ? ces distinctions humiliantes, dont on jouit auprès des grands ? Tout

ce qui s'acquiert par l'infamie, eſt-il beau, & deſirable? Cependant, comme on s'aveugle aiſément ſur le compte de ſes amis, c'eſt dans la conduite de nos ennemis que nous ſentirons mieux ce qu'il y a de condamnable dans la nôtre. Par-là, au lieu de laiſſer inutiles en nous, & le chagrin que nous reſſentons de leurs avantages, & la joie que nous cauſent leurs fautes, nous éviterons le mal qu'ils auront fait; nous tâcherons de devenir meilleurs qu'eux, & d'égaler leurs ſuccès, ſans imiter leur malice.





SUR LE GRAND NOMBRE
D'AMIS.

SOMMAIRE.

L'Homme eſt fait pour la ſocieté: ſon beſoin, & ſon intérêt lui ſont une loi de vivre avec ſes ſemblables. En multipliant ſes rapports, il étend ſes jouiſſances, & ajoute à ſon bonheur. L'amour univerſel dont le ſentiment embraſſe tous les hommes eſt néceſſairement borné dans ſon exercice, & ſe concentre ſucceſſivement dans les hommes d'une même nation, d'un même pays, & d'une même famille. Le choix particulier fondé ſur l'eſtime, ſur les convenances de caractere, ſur la conformité des mœurs, des inclinations & des goûts, forme l'amitié, ce ſentiment délicieux, qui, après la vertu, eſt le plus grand bien de la vie humaine. Auſſi tout le monde veut-il avoir des amis; & ces Egoïſtes même, ſi communs aujourd'hui, qui indifférens pour tout le reſte, rapportent à eux ſeuls

toutes leurs affections, se parent au moins des dehors de l'amitié, & sont souvent plus affectueux que ceux qui éprouvent eux-mêmes, & font éprouver aux autres, toutes les douceurs d'une amitié véritable. Mais une erreur dans laquelle on tombe communément, c'est de croire qu'il faut avoir beaucoup d'amis, & que plus on en a, plus on est heureux: erreur qui confond l'amitié avec ces liaisons de société, que le hazard a formées, qui peuvent remplir quelques momens de vuide, & même nous procurer des agrémens, mais qui ne sauroient satisfaire le besoin du cœur.

Plutarque combat ici cette erreur, & fait voir qu'il ne peut s'établir une amitié véritable entre plusieurs personnes. Le choix d'un ami demande le plus grand discernement; & ce discernement peut-il avoir lieu à l'égard d'un grand nombre? D'ailleurs les obligations qu'impose l'amitié ne sont pas faciles à remplir, & peu de gens en sont capables. L'union parfaite des sentimens, la réciprocité des services, sont les liens naturels de l'amitié, & la multitude des amis ou les détruit, ou les relâche considérablement. A ces premiers motifs pris des avantages dont la pluralité des amis nous prive, il joint la considération des maux auxquels elle nous expose. Nous avons

toujours notre part des injustices qu'on fait souffrir à nos amis, & des haines qu'on a contr'eux. Multiplier ses amitiés, c'est donc augmenter ses embarras, & se préparer bien des peines. Plutarque finit par prescrire les précautions qu'on doit apporter dans le choix des amis, pour ne se lier qu'à des hommes vertueux, qui par la conformité de leurs mœurs & de leurs goûts avec les nôtres, nous fassent trouver dans leur commerce une satisfaction pure, une jouissance aussi solide qu'agréable.





SUR LE GRAND NOMBRE D'AMIS.

On ne peut avoir une multitude d'amis.

SOCRATE demandoit un jour à Ménon le Thessalien, ce que c'étoit que la vertu. Celui-ci, qui se regardoit comme un homme très-instruit, & qui, selon l'expression d'Empedocle, croyoit avoir fréquenté ce haut mont, où habite la sagesse, lui répondit, sans hésiter, & d'un ton plein de suffisance; qu'il falloit distinguer la vertu des enfans & des vieillards, celle des hommes & des femmes, des magistrats & des particuliers, des maîtres & des esclaves. « A » merveille, reprit Socrate, pour une » vertu que je vous demandois, vous » m'en faites sortir un essaim (1) ». Il

(1) Ce passage est tiré du Dialogue de Platon qui porte le nom de Ménon, & qui traite de la vertu. Ce Ménon étoit un des Sophistes les plus arrogans de son temps.

conjecturoit, & sans doute avec fondement, que Ménon ne connoissoit aucune vertu, par cela seul qu'il en nommoit plusieurs. Ne tomberions-nous pas dans le même ridicule, si ne pouvant compter solidement sur un seul ami, nous paroissions craindre d'en avoir un trop grand nombre? semblables en cela à un manchot ou à un aveugle, qui craindroit de devenir un Briarée à cent bras, ou un Argus à cent yeux. Aussi rien de plus raisonnable que la pensée de ce jeune-homme, qui, dans Ménandre, regarde comme un très-grand bien, d'avoir seulement l'ombre d'un ami. Entre plusieurs causes qui font que nous avons peu d'amitiés durables, une des principales, c'est le desir de les multiplier. Nous ressemblons à des Courtisannes, qui formant chaque jour de nouvelles liaisons, & négligeant leurs anciens amis, les éloignent par cette indifférence, & ne peuvent en conserver aucun. Ou plutôt nous faisons comme ce nourrisson d'Hypsipile qui, assis dans une prairie,

Alloit de fleur en fleur d'une main enfantine,
Et moissonnoit, sans choix, ce fragile butin (1).

(1) Ce nourrisson d'Hypsipile étoit Opheltè

Nous de même, par une suite de cet amour naturel que nous avons pour la nouveauté, de ce dégoût qui suit bientôt nos jouissances, nous courons sans cesse après des amitiés nouvelles dont la premiere fleur nous séduit, & nous entraîne. Nous formons une multitude de liaisons imparfaites qui durent peu; & le desir d'un nouvel ami que nous poursuivons, nous fait abandonner celui que nous avions acquis.

Les amis célebres dans l'histoire, ne

Consultons sur ce point les anciens monumens de l'histoire (1), comme nos

---

ou Archemore fils de Licurgue, Roi de Némée. Les Argiens, qui alloient à l'expédition de Thebes, manquant d'eau, & se trouvant pressés par la soif, rencontrerent Hypsipile, qu'ils prierent de leur indiquer une source, où ils pussent se désaltérer. La nourrice, pour courir plus librement, déposa le jeune Ophelte à terre, dans une prairie couverte de fleurs, qu'il s'amusoit à abattre, en attendant Hypsipile. Mais pendant l'absence de cette femme, un serpent, caché sous l'herbe, le piqua & lui donna la mort.

(1) Le texte dit: *Commençons par la renommée publique de la vie des hommes, comme par la Déesse Vesta.* C'est sans doute une allusion à l'usage des anciens, de placer, à l'entrée de leurs maisons, une statue de Vesta, à laquelle ils faisoient chaque jour des sacrifices; & delà le nom de Vestibule.

témoins

témoins & nos conseils naturels. Que nous apprennent-ils sur les amis que leur fidélité constante a rendus célebres? Nous ne les trouvons jamais que deux à deux : Thesée & Pyrithoüs, Achille & Patrocle, Oreste & Pylade, Pythias & Damon, Epaminondas & Pelopidas. Il en est de l'amitié, comme de ces animaux qui, contens d'une seule compagne, ne vont jamais en troupe (1). Le titre d'un autre soi-même qu'on donne à un ami, suppose que l'amitié se renferme ordinairement entre deux personnes. On ne peut acheter avec peu de monnoie, ni beaucoup d'esclaves, ni beaucoup d'amis. Mais quelle est la monnoie avec laquelle on acquiert l'amitié? c'est la bienveillance & la vertu. Or rien n'étant plus rare dans la nature que cette espece de monnoie, il ne peut s'établir entre plusieurs personnes une amitié bien intime. Un fleuve s'affoiblit à mesure qu'on divise son cours. Ainsi l'amitié perd de sa force à proportion de ce qu'on la partage. Aussi les animaux qui ne font qu'un petit, ont-ils pour leur progéniture, plus de tendresse que les autres. Homere, pour exprimer un

On n'y trouve que deux à deux.

(1) Comme les geais.

II. 9, 478. enfant chéri, donne le nom « de fils » unique, né dans la vieillesse de son » pere » ; c'est-à-dire, que ses parens n'en ont, ni ne pourront en avoir d'autre. Je n'exigerai pas, à la vérité, qu'on n'ait qu'un seul ami : mais qu'au moins entre les personnes avec qui l'on est lié, il y en ait une qui soit comme ce fils unique né dans la vieillesse de ses parens, & que, selon le proverbe, on ait mangé plusieurs boisseaux de sel avec elle. Je ne veux pas qu'on mette au nombre des amis, comme tant de gens le font aujourd'hui, des hommes avec qui l'on aura ou mangé, ou joué, ou logé par hazard une fois. N'est-ce pas avoir, pour ainsi dire, des amitiés de jeu, de cabaret, & de place publique ? Quand on voit dans les maisons des Grands, une foule empressée à venir le matin les saluer, à leur faire la cour, à les accompagner par honneur, à leur servir en quelque sorte de gardes, on les félicite d'avoir un si grand nombre d'amis. Mais ils ont encore plus de mouches dans leurs cuisines ; & comme elles disparoissent, dès qu'elles n'y trouvent plus de quoi se nourrir, de même ces prétendus amis se retirent, dès qu'ils n'ont plus d'intérêt à cultiver leurs protecteurs.

Trois choses concourent à former une amitié véritable. La vertu qui en fait l'honnêteté ; l'habitude de se voir qui en fait la douceur, & l'utilité réciproque qui en est le lien nécessaire. Il faut donc bien connoître un ami avant que de l'adopter ; avoir de l'agrément dans son commerce, & trouver en lui une ressource assurée dans le besoin : conditions qui s'opposent toutes à ce qu'on ait un grand nombre d'amis ; & sur-tout la plus importante, le discernement dans le choix. En effet, il faut beaucoup de temps pour dresser à un ensemble parfait, un chœur de musiciens, ou une bande de rameurs ; pour bien connoître des esclaves qu'on destine à gouverner une maison, ou à conduire des enfans. Et l'on voudroit en peu de temps pouvoir éprouver plusieurs amis avec qui tout nous deviendra commun, qui devront nous faire participer à tous leurs succès, & partager eux-mêmes nos revers ? De combien de dangers un ami véritable ne s'engage-t-il pas à nous défendre ? Un vaisseau qui court les mers, affronte moins de tempêtes : les champs qu'on environne de clôtures, les ports qu'on soutient par des digues, sont exposés à de moindres périls. Aussi cette

Conditions nécessaires, pour former une amitié véritable.

foule d'amis ordinaires qui viennent s'offrir d'eux-mêmes, & qu'on admet ſans les avoir éprouvés, ſont-ils comme cette monnoie de mauvais aloi, dont l'épreuve fait connoître la fauſſeté. Ceux qui n'ont point de ces ſortes d'amis, s'en félicitent avec raiſon, & ceux qui ont le malheur d'en avoir, ne demandent qu'à en être débarraſſés. Mais il n'eſt pas toujours facile de rompre une liaiſon qui *nous* déplait. Quand on a pris des alimens pernicieux, on ne peut ni les rejetter tels qu'on vient de les prendre, ni les retenir ſans douleur & ſans danger, après qu'ils ſe ſont mêlés avec d'autres humeurs, qui les ont altérés & corrompus. Il en de même d'un faux ami : ou il nous fatigue par un commerce qui lui eſt à charge à lui-même ; ou l'on ne peut s'en délivrer que par une violence toujours odieuſe, comme on rejette un mauvais levain qui charge l'eſtomac. Il ne faut donc pas s'attacher légérement aux amis qui ſe préſentent, & qui pourſuivent notre amitié : mais rechercher nous-mêmes ceux qui nous paroiſſent dignes de la nôtre. Une acquiſition trop facile ne mérite pas notre choix. Nous repouſſons, nous foulons aux pieds l'épine & le chardon qui nous arrêtent,

& nous recherchons la vigne & l'olivier. Gardons-nous donc d'admettre dans notre amitié, les personnes trop faciles à s'attacher, & prévenons au contraire celles que nous aurons reconnues dignes d'être recherchées, & dont le commerce pourra nous être utile. On reprochoit à Zeuxis qu'il peignoit lentement. « Il » est vrai, répondit-il, que je suis long » à faire mes ouvrages; mais aussi c'est » pour long-temps ». Ainsi les amitiés long-temps éprouvées sont solides & durables.

Mais s'il n'est pas facile de juger un grand nombre d'amis, ne l'est-il pas au moins d'en admettre plusieurs dans sa société? Non, la chose même est impossible? Car la douceur & le plaisir de l'amitié consistent dans l'habitude de se voir & de vivre ensemble. On ne peut jouir avec plusieurs personnes des douceurs de l'amitié.

Il faut sur nos desseins consulter nos amis.

Ménélas dit d'Ulysse :

De l'étroite amitié qui nous lioit tous deux,
La mort, la seule mort eut pu rompre les nœuds. Od. 14, v. 178.

Mais avec un grand nombre d'amis, n'est-ce pas tout le contraire? Le but

de l'amitié n'eſt-il pas de nous unir, de nous lier intimement par des converſations fréquentes, par des ſervices aſſidus? d'enchaîner, de coller, en quelque ſorte, les amis l'un à l'autre;

Comme l'on voit le lait s'unir en ſe *caillant*,

ſelon l'expreſſion d'Empedocle. Mais la pluralité des amis nous diſtrait, *nous* ſépare d'eux, & nous tranſportant ſans ceſſe de l'un à l'autre, elle empêche que nos ſentimens ne s'uniſſent, ne ſe fondent, pour ainſi dire, enſemble, par cette bienveillance mutuelle qui naît d'un commerce fréquent.

Ni leur rendre les ſervices qu'elle exige.

Delà naît cette inégalité dans les ſervices qu'on doit aux amis, & qu'il eſt honteux de refuſer. Ces bons offices réciproques ſi faciles & ſi doux pour l'amitié, deviennent preſque impoſſibles entre pluſieurs amis.

A des ſoins différens les hommes ſont livrés.

Nous n'avons pas tous les mêmes inclinations ni les mêmes deſirs: nous changeons ſouvent de ſituation & de fortune: les occaſions d'agir ſont comme les vents, tantôt favorables & tantôt

contraires. Si nos amis avoient tous en même temps à consulter sur leurs intérêts personnels, à traiter les affaires publiques, à briguer les charges, à exercer les devoirs de l'hospitalité; & qu'ils nous demandassent à la fois nos services, il seroit impossible de les satisfaire. Que seroit-ce donc si livrés chacun à des soins ou à des goûts différens, ils nous appelloient tous ensemble, l'un pour l'accompagner dans un voyage, l'autre pour l'aider de nos conseils dans la poursuite d'une affaire, ou dans le jugement d'un procès; celui-ci pour conclure un marché, celui-là pour assister à la célébration d'un mariage, ou à des funérailles? Et ces deux derniers cas sont assez fréquens.

L'encens fume par-tout sur les autels des Dieux :
Ici des cris plaintifs, & là des chants joyeux
S'unissent dans les airs.

Soph. Œdip. Tyr.

Obliger à la fois cette multitude d'amis, c'est une chose impossible : les refuser tous, ne seroit pas supportable : s'employer pour un seul, & mécontenter tous les autres, c'est un parti fâcheux.

Quand on aime, il est dur de se voir négliger.

Et toutefois on supporte encore plus patiemment la négligence, & l'oubli de ses amis, que la préférence qu'ils donnent à d'autres sur nous. Cet oubli est peut-être l'excuse qu'on reçoit avec moins de peine. Mais qu'un de nos amis vienne nous dire : je ne vous ai pas assisté dans votre procès, parce que je rendois ce même service à un autre. Je n'ai pu venir vous voir le jour que vous étiez malade, je dinois chez un de mes amis : qu'il allegue ainsi, pour excuser sa négligence, les soins qu'il a donnés à d'autres, au lieu d'appaiser les plaintes, il excite la jalousie.

Inconvéniens du grand nombre d'amis.

Mais la plupart des hommes ne pensent qu'à quelques avantages que peut leur procurer la multitude des amis, & ne voient pas les inconvéniens qui en résultent. Ils ne sentent pas qu'en recevant les services des autres, ils contractent l'obligation du retour. Le Géant Briarée qui, avec ses cent mains, remplissoit cinquante estomacs, n'étoit pas plus nourri que chacun de nous qui n'en remplissons qu'un avec nos deux mains. Ainsi l'utilité qu'on retire de la pluralité des amis, entraîne l'embarras de rendre plus de services, & de partager leurs peines, leurs travaux & leurs

tourmens. Gardons-nous d'en croire Euripide, lorſqu'il nous dit :

Du commerce gênant d'une amitié trop tendre
L'homme, pour être heureux, doit toujours
ſe défendre.
Des nœuds que le beſoin forme & rompt aiſé-
ment,
D'une union commode aſſurent l'agrément.

Il veut qu'on reſſerre ou qu'on relâche, ſelon le beſoin, les nœuds de l'amitié, comme on fait des voiles d'un navire. Euripide, lui dirai-je, tranſportons votre maxime à l'inimitié. Diſons que les querelles doivent être bornées, & ne jamais pénétrer juſqu'au fond de notre ame : qu'il faut que les haines, les reſſentimens, les plaintes & les ſoupçons s'effacent aiſément. Propoſez-nous plutôt ce précepte de Pythagore : ne donnez pas la main à pluſieurs perſonnes. C'eſt-à-dire, ne vous faites pas un grand nombre d'amis; ne courez pas après ces amitiés communes, &, pour ainſi dire, bannales, qui n'entrent dans le cœur qu'avec une ſuite nombreuſe de paſſions. Car on ne peut ſe diſpenſer de prendre part aux peines, aux travaux & aux dangers de ſes amis. Encore n'eſt-ce pas

là ce qui coûte le plus, sur-tout aux ames généreuses. On reconnoît alors par sa propre expérience, la vérité de cette parole de Chilon à quelqu'un qui se vantoit de n'avoir point d'ennemi : « Vous n'avez donc pas d'ami, lui dit » ce Philosophe ». En effet, les inimitiés suivent de près les amitiés, & en sont comme une dépendance nécessaire. Il est impossible que nous n'ayons pas notre part des injustices, des affronts qu'on fait à nos amis, & des haines qu'on leur porte. Leurs ennemis nous tiennent pour suspects, & nous regardent de mauvais œil. Leurs amis même nous portent souvent envie, & cherchent par jalousie à nous détacher d'eux. Timesias ayant consulté l'oracle sur une colonie qu'il vouloit établir, en reçut cette réponse :

Tu formes un essaim d'abeilles diligentes
Qui bientôt deviendront des guêpes malfaisantes (1).

(1) Timesias, qui vivoit vers la trente-unieme olymp. avoit le plus grand crédit dans Clazomene sa Patrie, & y gouvernoit avec un pouvoir presque absolu. Ayant reconnu que cette grande puissance l'avoit rendu odieux à ses concitoyens, il prit le parti de se retirer

De même en cherchant une foule d'amis, on tombe souvent, sans y penser, dans un essaim d'ennemis. Or il s'en faut bien que la bienveillance d'un ami, fasse équilibre avec le ressentiment d'un ennemi. Voyez comment les amis de Philotas & de Parmenion furent traités par Alexandre : ceux de Dion, par Denis le tyran, ceux de Plautus, par Néron, ceux de Séjan, par Tibere : ils expirerent tous dans les tourmens les plus horribles. L'or qui couvroit Créuse, ne fut d'aucune ressource à Créon contre le feu dont elle brûloit, & qui le consuma lui-même, lorsqu'il courut à cette Princesse pour la secourir, & qu'il la prit entre ses bras (1). Il en est souvent de même en amitié : on ne tire

---

dans la Thrace pour y fonder une colonie. Il voulut y bâtir, ou, selon d'autres, y rétablir la ville d'Abdere : mais il fut chassé par les Thraces, avant que d'avoir pu mettre ordre à cet établissement, & reconnut ainsi la vérité de l'Oracle que Plutarque rapporte. Au lieu que les abeilles ont coutume de chasser les frelons, les guêpes, dit Bayle, l'obligerent de déguerpir.

(1) Créuse étoit fille de Créon, Roi de Corinthe, que Jason épousa après avoir répudié Medée ; elle fut, comme on sait, victime de la jalousie de sa rivale.

aucun avantage de la fortune de ſes amis, & l'on ſe trouve enveloppé dans leurs diſgraces. C'eſt ce qui arrive ſurtout aux Philoſophes, & aux gens d'honneur. Tel fut en particulier le ſort de Théſée, lorſque Pirithoüs fut enchaîné dans les Enfers, en punition de ſon attentat :

Lui-même dans les fers il ſe vit retenu.

Thucydide raconte que dans la peſte qui déſola l'Attique, les citoyens les plus vertueux n'épargnerent pas leur vie, & qu'en allant voir leurs amis malades, ils périrent eux-mêmes, victimes de leur zele (1). Il faut ménager autrement la vertu, & au lieu de la livrer indifféremment à tout le monde, en réſerver la communication aux perſonnes qui ſont dignes d'elle, c'eſt-à-dire, à ceux qui peuvent mettre autant que nous, dans le commerce de l'amitié.

---

(1) Cette peſte eſt celle qui, après avoit ravagé une grande partie de l'Aſie, vint fondre ſur l'Attique, la deuxieme année de la guerre du Péloponneſe, & y porta la déſolation. On peut en voir dans Thucydide la deſcription effrayante.

Car ce qui s'oppose principalement à ce qu'on ait beaucoup d'amis, c'est que l'amitié ne se forme que par la conformité des caracteres. Nous voyons les animaux eux-mêmes se refuser, avec une sorte d'horreur, aux accouplemens avec des especes différentes. La contrainte seule peut les y amener. Au contraire, ils s'unissent volontiers avec ceux de leur espece; ils recherchent même cette union. Comment donc l'amitié pourroit-elle s'établir entre des personnes différentes de caractere, d'inclinations, & de mœurs (1) ? Dans les Chœurs de Musique, l'harmonie résulte du mêlange des sons contraires, les tons graves & les tons aigus concourant à former par leur union des accords par-

L'amitié, qui consiste dans la conformité des caracteres & des goûts, ne peut avoir lieu entre un grand nombre de personnes.

---

(1) La conformité des caracteres n'est pas absolument essentielle à l'amitié. Il n'est pas rare de voir deux personnes dont l'une est vive, & l'autre tranquille, se convenir très-bien, & vivre dans la plus grande intimité. Les caracteres opposés se balancent, & mettent dans la société plus d'intérêt & d'agrément. Une conformité parfaite pourroit amener la monotonie & la langueur. Il n'en est pas de même des inclinations, & sur-tout des mœurs. Cette ressemblance est nécessaire pour une véritable amitié. Le vice & la vertu ne peuvent former d'alliance durable.

faits. Mais l'harmonie de l'amitié ne souffre rien d'inégal, de dissonant ou de faux. Elle veut que les discours, les sentimens, les vues & les affections, tout généralement soit du même ton : que les amis ne soient qu'une seule ame dans plusieurs corps. Or est-il un homme assez mobile & assez changeant, assez susceptible de toutes sortes de formes, pour prendre le caractere & les mœurs d'un grand nombre de personnes ? Est-il quelqu'un qui ne trouve ridicule cette maxime de Théognis :

Imitez le Polype, & d'un art séducteur
De mille objets divers empruntez la couleur.

Ces changemens de couleur dans le polype ne pénétrent pas au-delà de sa surface, & viennent de ce que sa peau se resserre ou se relâche tour-à-tour, & retient les influences des corps voisins (1). Mais l'amitié veut une entiere conformité dans les discours, les vues,

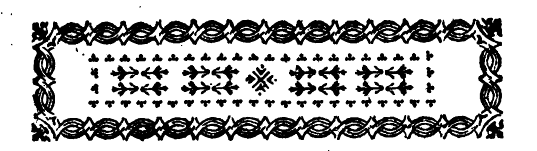
(1) Les Naturalistes, soit anciens, soit modernes, ne parlent point de cette propriété du Polype. Il peut se faire que Plutarque, d'après le Poëte qu'il cite, l'ait, par distraction, confondu avec le caméléon, qui prend la couleur de tous les objets qu'il touche.

les inclinations & les goûts. C'eſt le fait d'un malheureux & vil Protée, que de pouvoir, par une ſorte de preſtige, changer à tout moment de caractere ; ſe livrer à l'étude avec les ſavans, fréquenter les Gymnaſes avec les Athletes ; tantôt paſſer les jours entiers à table ou à la chaſſe ; tantôt s'occuper des affaires publiques, & ſe plier ainſi au goût de toutes les perſonnes avec qui il vit, ſans jamais en avoir un à ſoi. Les Phyſiciens diſent que la matiere élémentaire privée de forme & de couleur, eſt capable de recevoir les formes de toutes les ſubſtances : qu'elle devient un feu rapide, une eau légere, un air ſubtil, une terre groſſiere (1). Ne faudroit-il pas de même, pour avoir un grand nombre d'amis, que l'ame ſe prêtât

(1) La matiere élémentaire n'a ni forme, ni couleur ſenſible. Ce n'eſt pas qu'elle ſoit préciſément ſans forme & ſans couleur. Car elle ne peut exiſter ſans en avoir. Mais la ſubtilité des corps élémentaires, fait qu'ils échappent à notre vue ; ou plutôt la matiere n'exiſte pas dans la nature, réduite à ſes premiers principes ; elle n'y eſt que compoſée dans les corps différens ; & lors même que par l'analyſe on décompoſe les corps, ils ne ſont jamais ramenés à la ſimplicité des élémens primitifs.

à toutes ſortes de mœurs & de paſſions, & que comme une cire molle, elle adoptât avec facilité les formes les plus contraires ? Mais l'amitié veut un caractere ſtable & ſolide, une égalité de mœurs qui ſe ſoutienne ſans variation. Delà vient qu'il eſt ſi rare & ſi difficile de trouver un ami conſtant.





SUR LA FORTUNE.

SOMMAIRE.

La fortune a de tout temps attiré l'hommage des mortels. Le paganisme qui multiplioit si facilement le nombre de ses divinités, en avoit fait un des objets principaux de son culte superstitieux. Elle eut des autels dans la Grece ; & Rome se distingua par une vénération particuliere, par les temples magnifiques qu'elle lui fit dresser dans son enceinte & dans plusieurs villes de l'Italie. Il seroit, je crois, assez difficile de bien fixer l'opinion des païens sur la fortune ; & peut-être qu'eux-mêmes n'en avoient pas une idée bien distincte & bien précise. Entendoient-ils par-là ce hazard aveugle que certains Philosophes même regardoient comme le principe & l'agent de tout l'univers ? Y reconnoissoient-ils cette fatalité non moins absurde, qui, selon eux, nécessitoit l'ordre des évenemens, & entraînoit également dans sa marche inévitable toutes les causes physiques & morales ? ou bien la fortune n'étoit-elle

pour eux, que cette viciſſitude de ſuccès & de revers, qui ſemble ſe jouer du ſort des hommes ? qui, par une révolution ſubite, précipite du faîte de la grandeur ou de l'opulence, celui qu'un inſtant rapide y avoit élevé, pour mettre à ſa place l'homme obſcur qui rampoit dans la pouſſiere ? Voilà des queſtions dont chacune demanderoit des détails très-étrangers à mon ſujet. Plutarque la conſidere ici dans l'opinion du vulgaire qui la prenoit pour la maîtreſſe des évenemens humains, pour une divinité qui dirigeoit ſeule les bons & les mauvais ſuccès. En Philoſophe éclairé, il combat un préjugé qui n'iroit à rien moins qu'à détruire toute la moralité des actions, & feroit dépendre les vices & les vertus, d'un pouvoir étranger à l'homme, d'une force purement phyſique qui ne laiſſeroit en lui ni bien ni mal moral. Il oppoſe à la fortune, la ſageſſe & le conſeil, & fait voir que les actions qui découlent de la prudence, ne pouvant être que l'effet d'une volonté libre & réfléchie, ne ſauroient être attribuées à une puiſſance aveugle. Les organes exterieurs de l'homme lui fourniſſent une nouvelle preuve de l'exiſtence d'un être intelligent qui eſt dans l'homme le vrai principe de ſes actions. Il y joint l'exemple des animaux que la nature & la fortune ont en bien

des choses beaucoup mieux partagé que nous, & auxquels nous ne sommes supérieurs que par la raison ; & celui des arts même les plus méchaniques, que la fortune seule ne peut produire, & qui sont l'ouvrage de l'intelligence & de l'industrie des hommes. Il en conclut que la fortune seule ne fait rien pour le bonheur, que ses dons souvent plus funestes qu'utiles, ne peuvent nous être bons, qu'autant que la sagesse nous en fait bien user.





SUR LA FORTUNE.

C'Est la fortune seule, & non pas le conseil
Qui régit les mortels,

Ce n'est pas la fortune qui régit les mortels.

a dit un Poëte. Quoi? Ni la justice, ni l'équité, ni la tempérance & la modestie ne reglent les actions des hommes? Est-ce donc la fortune qui fit qu'Aristide préféra la plus extrême pauvreté aux grands biens qu'il pouvoit amasser? Est-ce par elle que Scipion, s'étant rendu maître de Carthage, ne prit rien pour lui de ces riches dépouilles, & refusa même de les voir? Que Philocrate au contraire, avec l'argent qu'il reçut de Philippe, acheta des courtisannes & des poissons? Que Lasthene & Euthicrate, attachant le bonheur aux voluptés les plus criminelles, trahirent la ville d'Olynthe? Qu'Alexandre respecta les femmes de Darius ses captives, & châtia sévérement ceux qui voulurent les insulter? Est-ce enfin par un caprice de la fortune, que le fils de Priam sé-

duisît la femme de son hôte, & que l'ayant emmenée à Troye, il remplit l'Europe & l'Asie de toutes les horreurs de la guerre? Si toutes ces actions ont été l'ouvrage de la fortune, qui empêchera de dire aussi que c'est elle qui rend les chats friands, les boucs lascifs & les singes bouffons?

Mais si l'on admet dans les hommes la tempérance, la justice & la force, peut-on raisonnablement méconnoître en eux la prudence, & par conséquent le conseil? La tempérance n'est-elle pas une sorte de prudence? Et cette derniere vertu ne doit-elle pas toujours accompagner la justice? Ou plutôt n'est-ce pas une même vertu sous des noms différens? Nous l'appellons tempérance & modération dans l'usage des plaisirs, force & patience dans les travaux & les dangers, ordre & justice dans les contrats civils & dans la politique. Si nous attribuons à la fortune les actions de justice & de tempérance; pourquoi ne pas mettre aussi sur son compte le vol & le libertinage? Pourquoi, renonçant à tout usage de la raison ne pas se livrer à la fortune pour en être ballottés, comme la poussiere que le vent emporte? Bannissez la prudence: il n'y

Opposition des vertus & de la fortune.

aura plus ni conſeil, ni délibération, ni choix des moyens les plus propres à bien conduire les affaires. On traitera de folie ces paroles de Sophocle :

Tout périt par la négligence,
Et l'on trouve toujours ce qu'on cherche avec
ſoin.

& celles-ci, où il diſtingue les différens moyens de parvenir à ce qu'on deſire.

J'apprends avec plaiſir ce qui peut s'enſeigner ;
Je cherche conſtamment ce que l'on peut trouver,
Et je demande aux Dieux tout ce que ma foibleſſe
Ne peut que deſirer.

Mais qu'eſt-ce que les hommes pourront trouver ou apprendre ſi tout eſt fait par la fortune ? La rendre maitreſſe de tous les événemens humains, n'eſt-ce pas anéantir les Sénats dans les républiques, & les Conſeils dans les Cours des Princes ? Nous la traitons d'aveugle, & nous nous laiſſons conduire en aveugles par ſes caprices ? Et n'eſt-ce pas l'être en effet que de s'arracher, pour ainſi dire, les yeux de la prudence, & de prendre une divinité aveugle pour guide

La fortune ne conduit pas même l'action de nos ſens naturels.

de ſa vie? Dira-t-on que c'eſt la fortune qui fait que nous voyons, & non pas nos yeux, que Platon appelle les meſſagers de la lumiere? Que c'eſt par elle que nous entendons, & non par l'organe de l'ouie, qui recevant l'impreſſion de l'air dont elle eſt frappée, la tranſmet au cerveau? Oſeroit-on ſoumettre ainſi tous nos ſens à la fortune? La nature nous a donné la vue, l'ouie, l'odorat, le goût, & les autres organes du corps, pour être les miniſtres de la ſageſſe & de la prudence : mais c'eſt l'ame ſeule qui voit & entend. Les facultés corporelles ſont ſourdes & aveugles. Sans la lumiere du ſoleil, dit Héraclite, nous ſerions, malgré l'éclat des autres aſtres, plongés dans une nuit perpétuelle; & ſans l'entendement & la raiſon, l'homme par les ſens naturels ſeuls, ne ſeroit pas diſtingué des animaux. Ce n'eſt ni la fortune, ni le hazard qui nous les aſſujettit; c'eſt Promethée, c'eſt-à-dire, l'intelligence.

Elle nous a ſoumis les divers animaux,
Et leur fait partager nos travaux & nos peines,

dit Eſchyle. La nature & la fortune ont partagé la plupart d'entre eux, beaucoup

L'intelligence nous éleve au-deſſus de

tous les animaux. mieux que nous. Ils ſont armés de cornes, de dents & d'aiguillons qui leur ſervent de défenſe.

Le dos du hériſſon eſt armé de longs dards,

dit Empedocle. D'autres ſont couverts d'écailles, de longues ſoies, de pinces ou d'ongles très-durs. L'homme ſeul, ſuivant Platon, eſt laiſſé, par la nature, nu & ſans armes, privé de toute eſpece de vêtement.

Mais un ſeul don adoucit tous ces maux:

& ce don, c'eſt l'intelligence, la prévoyance & l'induſtrie.

L'homme eſt foible, mais ſon adreſſe
Lui ſoumet tous les animaux,
Dans les airs, ſur la terre, & juſqu'au fond des eaux.

Les chevaux ſont pleins de viteſſe & de légéreté, mais c'eſt pour l'homme qu'ils courent. Si les chiens ſont ardens & courageux, c'eſt pour le défendre. La chair des poiſſons & de pluſieurs autres animaux, ſi agréable au goût, ſert à ſa nourriture. Quoi de plus grand & de

de plus terrible qu'un éléphant ? l'homme cependant le fait ſervir à ſes jeux & à ſes ſpectacles. Il lui apprend à ſauter, à danſer, à faire pluſieurs tours. Il eſt bon de remarquer ces exemples qui nous montrent juſqu'où la prudence nous éleve, & qu'il n'eſt rien qu'elle ne puiſſe nous aſſujettir.

A la courſe, à la lutte, au ceſte, au pugilat,
Sur tous les animaux l'homme a-t-il l'avantage ?

Non ; au contraire, ſur tous ces points il leur eſt très-inférieur. Mais aidé de l'expérience, de la mémoire & de l'adreſſe, comme dit Anaxagoras, il les fait tous ſervir à ſes beſoins : il prend leur lait & leur miel, il diſpoſe à ſon gré de tout ce qui leur appartient. Or en cela doit-il quelque choſe à la fortune ? Tout n'eſt-il pas l'effet de ſa ſageſſe & de ſon induſtrie ?

Exemple des arts, ſur leſquels la fortune n'a aucun pouvoir.

Les ouvrages des Architectes, des Statuaires & de tous les autres Artiſtes, tirent-ils auſſi leur perfection du hazard & de la fortune ? En admettant qu'ils puiſſent y avoir quelque légere influence, peut-on nier du moins que la plus

grande & la plus belle partie de leurs ouvrages ne soit la production de l'art? C'est ce qu'un Poëte nous fait entendre dans ces vers:

Allez tous, artisans, vous qui par vos offrandes
Honorez la mere des arts,
Pallas dont les mortels redoutent les regards.

C'est en effet Minerve & non la fortune, que les arts reconnoissent pour leur protectrice. On raconte qu'un peintre qui peignoit un cheval, content d'ailleurs de son ouvrage, ne pouvoit parvenir à bien rendre cette écume épaisse que le cheval fait sortir de sa bouche, en rongeant son frein. Après plusieurs essais inutiles, d'impatience il saisit son éponge pleine de couleurs, & la jette brusquemenr sur le tableau. Le hazard fit qu'elle tomba sur la bouche du cheval, & rendit parfaitement l'idée du Peintre. C'est le seul trait que je sache, où la fortune ait mieux fait que l'art. Dans tous leurs ouvrages, les artistes usent de regle, de mesure & de calcul, pour ne rien donner au hazard. On regarde même les arts, comme des prudences d'un ordre inférieur, ou du moins comme des portions, des ruis-

ſeaux de la prudence même, diſtribués en divers canaux pour les beſoins de la vie. Et n'eſt-ce pas là ce que nous montre l'énigme du feu, qui, diviſé par Prométhée, ſe répandit de tous côtés dans l'Univers? Ainſi les parties, &, pour ainſi dire, les fragmens de la prudence, ont formé, par leur diviſion, les différentes claſſes des arts. Ne ſeroit-il pas bien étonnant, que tous les autres arts pouvant ſe paſſer de la fortune, pour arriver à leur fin, l'art le plus grand & le plus parfait, celui qui renferme tous les devoirs de l'homme & met le comble à ſa gloire, eut beſoin du ſecours de cette déeſſe aveugle? Pour tendre ou relâcher les cordes d'un inſtrument, ne faut-il pas une ſorte de prudence que nous appellons Muſique? N'en eſt-il pas d'autres pour aſſaiſonner les viandes? pour laver & blanchir les étoffes? N'enſeignons-nous pas aux enfans comment ils doivent s'habiller, ſe tenir à table, & recevoir ce qu'on leur préſente (1)? Les choſes même les plus communes ne ſont pas

(1) Le texte dit: *A recevoir de la main droite ce qu'on leur ſert à table, & à tenir leur pain de la gauche.*

l'ouvrage de la fortune ; elles demandent du soin & de l'application : & les choses les plus importantes, celles qui contribuent le plus au bonheur de l'homme se feroient sans prudence, sans jugement, & sans raison ? Vit-on jamais un ouvrier, après avoir détrempé de la terre avec de l'eau, laisser au hazard à faire ses briques ? ou après avoir acheté de l'étoffe ou du cuir, se tenir tranquille en priant la fortune de lui faire des habits ou des souliers ?

La sagesse seule & non la fortune, peut rendre l'homme heureux.

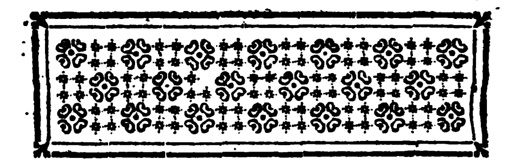
Mais combien de gens, après avoir amassé de grandes sommes d'or & d'argent, acheté uue multitude d'esclaves, & des maisons magnifiquement meublées, s'imaginent qu'avec ces richesses, ils n'ont pas besoin de la sagesse pour être heureux, & que sans elle ils meneront une vie tranquille, exempte de tout revers ? « Si vous n'êtes ni fantassin, » ni archer, ni cavalier, disoit-on, un » jour à Iphicrate, qu'êtes-vous donc ? » Je suis, répondit ce Général, celui » qui commande à ces différens corps » de troupes, & qui les fait agir ». De même la sagesse n'est ni l'or, ni l'argent, ni la richesse, ni la gloire, ni la santé, ni la beauté, ni la force. Qu'est-elle donc ? Ce qui nous fait bien

uſer de tous ces avantages, qui nous en rend la jouiſſance douce, utile & honorable. Sans elle ils ſont fatiguans, infructueux, nuiſibles même & déshonorans. Auſſi Prométhée, dans Héſiode, recommande-t-il avec raiſon à ſon frere Epimethée,

De ne pas recevoir les dons de Jupiter,
Mais de les renvoyer. Op. & Di. 86.

Il entend par ces dons les biens extérieurs de la fortune; & comme on défendroit de lire, de jouer des inſtrumens, ou de monter un cheval, à celui qui n'auroit aucune connoiſſance de ces différens exercices; de même Promethée, qui connoiſſoit l'imprudence de ſon frere, ſon avarice, ſa facilité à ſe laiſſer maîtriſer par une femme, l'exhortoit à ne pas ſe marier, à n'accepter, ni autorité, ni richeſſe. Une grande fortune, ſelon Démoſthene, eſt pour l'imprudent qui ne la mérite pas, un moyen de faire des folies: & plus de bonheur qu'il n'en peut porter, eſt pour l'homme qui manque de ſageſſe, une occaſion de devenir malheureux. Olynth. I. verſ. fin.

❋



SUR LE VICE ET LA VERTU.

SOMMAIRE.

Toute la morale se réduit à la fuite du vice, & à la pratique de la vertu. La Religion & la Philosophie sont d'accord sur ce point. L'homme ne peut être heureux que par la vertu. Le dégoût & le repentir empoisonnent les plaisirs que la sagesse proscrit, & l'état d'un homme qui se livreroit au mal sans remords, si cet état peut exister, seroit le comble de la misere.

L'objet de Plutarque dans ce Traité, est de porter les hommes à la vertu & de les éloigner du vice, par le tableau vif & frappant qu'il leur présente, des avantages de l'une, & des inconvéniens de l'autre. Il leur montre la premiere, comme la source d'où decoulent les plaisirs & les joies véritables; & le vice, comme la cause des peines & des tourmens

qu'ils éprouvent. Il n'est point de genre de vie que la vertu ne rende agréable ; & le vice répand une amertume cuisante sur tous les biens que l'homme corrompu recherche avec le plus d'ardeur. C'est donc de la disposition d'un cœur vertueux que naît la vraie satisfaction : c'est par elle, que l'homme vit heureux & content, dans quelque situation qu'il se trouve.

Ce traité l'un des plus courts de Plutarque, est aussi un des plus beaux, soit pour les vérités importantes qu'il renferme, soit pour la noblesse des idées, la richesse des images, & l'agrément du stile.





SUR LE VICE

ET LA VERTU.

Les biens extérieurs ne donnent pas une véritable satisfaction.

ON croit communément que c'est des habits dont on est vêtu, qu'on tire sa chaleur. Mais ces habits étant eux-mêmes froids, comment pourroient-ils échauffer le corps ? Ne voyons-nous pas au contraire, que pendant les grandes chaleurs, ou dans l'ardeur de la fievre, on change souvent de linge & d'habits, pour se rafraîchir ? L'homme porte donc sa chaleur en lui-même ; & les vêtemens, en serrant le corps, retiennent ce feu naturel, & l'empêchent de s'évaporer & de se répandre. Une erreur à-peu-près semblable en morale, fait croire à la plupart des hommes, qu'en s'entourant de maisons magnifiques, d'esclaves nombreux, de monceaux d'or & d'argent, ils jouiront du bonheur. Mais est-ce du dehors, que peut venir à

l'homme la douceur & le charme de la vie ? N'est-ce pas plutôt de la sagesse de ses mœurs, que découlent, comme d'une source heureuse, ses plaisirs & ses joies véritables ?

A nos maisons le feu prête un nouvel éclat. Hom. Epigr. in Palat. Curial.

C'est aussi la joie du cœur qui rend plus agréable la possession des richesses : c'est d'elle que la puissance & la gloire tirent leur éclat le plus solide. La douceur & la facilité du caractere font supporter avec égalité l'indigence, la vieillesse & l'exil. Les parfums communiquent aux plus vils haillons, une odeur agréable. Au contraire, la robe d'Anchise couvroit des plaies secretes, d'où sortoit une humeur corrompue,

Les richesses tirent leur prix du contentement de l'ame.

Dont l'odeur infectoit ses riches vêtemens (1).

(1) Anchise avoit eu de Vénus un fils nommé Enée. La Déesse, dit-on, lui avoit défendu de se vanter du commerce qu'il avoit eu avec elle. Mais sa vanité ne lui ayant pas permis de se taire, Jupiter le frappa de la foudre. Il n'en mourut point ; mais il lui en resta une plaie, d'où découloit une humeur purulente, dont l'odeur étoit apparemment si infecte, qu'elle ne pouvoit être couverte par les parfums auxquels sûrement il avoit recours.

Le vice nous rend tout déplaisant.

De même il n'eſt point de genre de vie que la vertu ne rende agréable & commode: mais avec le vice, la gloire, les richeſſes & les honneurs nous déplaiſent & nous tourmentent.

Tel qu'on vante au dehors, comme un mortel heureux,
Trouve en rentrant chez lui le ſort le plus fâcheux.

Sa femme y eſt la maîtreſſe, & y commande en deſpote. Sans ceſſe elle crie & s'emporte. Encore peut-on facilement ſe ſéparer d'une méchante femme, pour peu qu'on ſache ſe conduire en homme, & ne pas être eſclave de ſes caprices. Mais peut-on faire auſſi aiſément divorce avec le vice, & ſe délivrer des tourmens qu'il cauſe, enſorte que rendu à ſoi-même, on goûte un doux repos? Non; fixé dans le cœur de l'homme corrompu, il ne le quitte ni nuit ni jour.

Un feu lent & ſecret conſume ſes beaux jours,
Et déja lui prépare une affreuſe vieilleſſe.

Dans les voyages, compagnon fâcheux par ſon arrogance; à table, convive ruineux par ſa délicate ſenſualité; im-

portun au lit par les inquiétudes, les ſoucis & les jalouſies qu'il excite, jamais il ne lui laiſſe un inſtant de tranquillité. Le ſommeil d'un homme, qui craint la vengeance des Dieux (1), donne tout au plus quelque repos à ſes ſens. Mais ſon ame eſt en proie aux ſonges & aux agitations que lui cauſent des ſonges effrayans.

Si je m'endors, l'eſprit à mes chagrins en proie,
Par des ſonges affreux, je ſuis bientôt troublé,

a dit un Poëte.

---

(1) Le texte dit, *d'un ſuperſtitieux*. On n'attribue guères aujourd'hui à la ſuperſtition, les effets dont on voit ici le tableau. On ſe la repréſente communément ſous l'idée d'une dévotion puérile, qui conſiſte dans de petites pratiques arbitraires, & indifférentes, qu'on allie ſouvent avec les plus grands défauts. Sorte de dévotion juſtement décriée, qui eſt produite par l'ignorance, & qui eſt ſi contraire au véritable eſprit de la Religion. Mais les Anciens, à en juger par un traité de Plutarque ſur la ſuperſtition, & par le terme grec, qui ſignifie, *crainte des Dieux*, la regardoient comme une frayeur exceſſive, qui, nuit & jour, livroit l'eſprit du ſuperſtitieux au trouble & à l'agitation, & ne lui laiſſoit pas un ſeul inſtant de repos.

Le vicieux ne goûte jamais un repos véritable.

Toutes les passions, telles que la colere, l'envie, la crainte, & l'incontinence produisent en nous la même disposition. Pendant le jour, l'homme vicieux, éclairé par les regards publics, se compose au gré de ceux qui l'environnent; & comme il rougit intérieurement de lui-même, il a grand soin de cacher ses passions. Il n'ose se livrer entiérement à leurs goûts déréglés. Souvent même il les combat & les réprime. Mais dans le sommeil, libre de la contrainte que lui imposent les loix & l'opinion publique, affranchi de toute pudeur & de toute crainte, il donne l'essor à ses desirs; il reveille tout ce qu'il a en lui de mauvais & de corrompu. Il tente, dit Platon, d'avoir des commerces incestueux; il se nourrit de mêts abominables; il n'est point d'action criminelle qu'il ne se permette; il jouit même, autant qu'il est en lui, de ses mauvais desirs, par les images & les représentations qu'il se forme, & qui, sans lui procurer aucun plaisir véritable, sans satisfaire ses penchans, ne font qu'irriter ses passions, & aigrir ses maladies.

Rep. L. 9.

Il n'y a point de vrai plaisir pour l'homme vicieux.

En quoi consiste donc le plaisir du vice, s'il est toujours accompagné d'in-

quiétude & de peine? si jamais il ne goûte ni satisfaction, ni repos. Les plaisirs des sens dépendent nécessairement de la bonne disposition du corps : de même, il ne peut y avoir pour l'ame de joie véritable, si une tranquille sécurité, si un calme inaltérable ne sont les fondemens de ses plaisirs. Une espérance flatteuse pourra lui sourire, & la chatouiller un instant : mais bientôt les soucis & les allarmes viennent étouffer cette joie naissante, comme un orage impétueux trouble tout-à-coup la sérenité de l'air (1). Vous aurez beau entasser des monceaux d'or & d'argent, construire des palais superbes (2), remplir votre maison d'esclaves, & la ville entiere de vos créances : si, avec cela, vous ne domptez pas vos passions, si une insatiable cupidité vous dévore, si vous êtes en proie aux craintes & aux sollicitudes ; de quoi vous servira votre opulence? C'est donner du vin à un malade brûlé par la fievre, ou du miel

(1) Mot-à-mot : *comme la rencontre d'un écueil vient troubler une navigation tranquille.* J'ai changé l'image, celle que j'ai substituée, m'ayant paru plus naturelle.

(2) Le texte dit : *des portiques.*

à un bilieux : c'eſt charger un eſtomac fatigué qui ne digere pas, & pour qui la nourriture ſe change en poiſon. Ne voyez-vous pas les malades rejetter, avec un dégoût marqué, les viandes les plus ſaines & les plus délicates, quelques efforts qu'on emploie pour les leur faire prendre ? Mais quand la ſanté leur eſt revenue, que les eſprits ſont purs, le ſang adouci, & la chaleur modérée, alors leur dégoût ceſſe, & ils mangent avec plaiſir du pain ſec, du fromage ou du creſſon (1).

L'homme eſt heureux par la vertu, dans quelque ſituation qu'il ſe trouve.

La raiſon met dans notre ame une diſpoſition ſemblable. Un homme, qui aura ſu goûter ce qui eſt bon & honnête, ſera toujours content de ſa fortune. Au ſein de la pauvreté, il vivra dans les délices, il ſe trouvera plus heureux qu'un roi (2), auſſi ſatisfait dans

(1) J'ai cru devoir conſerver les propres termes, au lieu de traduire par un équivalent, qui peut-être auroit eu plus d'élégance, mais qui eut fait diſparoître l'image de cette frugalité, long-temps conſacrée chez les Perſes. Leur nourriture étoit du pain, du creſſon, & de l'eau; & il eſt probable que Plutarque y fait alluſion ici. Voyez Xénophon, *liv.* 1 de ſa Cyropédie.

(2) Mot à mot : *il régnera.*

ſa vie obſcure & privée, que s'il avoit des armées à conduire, & un Etat à gouverner. Quand vous aurez fait des progrès dans la Philoſophie, vous ne trouverez plus de ſituation fâcheuſe. En tout état, vous ſerez heureux : dans l'opulence, parce que vous pourrez étendre davantage vos bienfaits ; dans la pauvreté, parce qu'elle vous épargnera bien des inquiétudes : dans les honneurs, parce qu'ils vous attireront de la gloire ; & dans l'obſcurité, parce que vous y ſerez à l'abri de l'envie.

F I N.

ERRATA.

PAge 28, note 1, *ligne* 6 : pour le fond, *lisez*, fonds.
P. 34, *lig.* 17, qui lasse & qui rebute, *lis.* qui lassent & qui rebutent.
P. 39, *lig.* 1, & à la molesse, *lis.* mollesse.
P. 56, *lig.* 10 : empoisonne les ames, *lis.* empoisonnent.
P. 77, premier vers grec, *με*, *lis.* *μέ.*
P. 78, cinquieme vers grec, *μοι*, *lis.* *μοὶ.*
Ibid. septième vers, *χαριν οιδε*, *lis.* *χάριν ἴιδε*
P. 102, *note marginale* : Eurip. Phénic. *lis.* Phœnic.
P. 107, *lig.* 6 : les événemens mêmes, *lis.* même.
P. 189, *lig.* 24 : ne pas se laisser, *lis.* s'en laisser.
P. 193, *lig.* 3 : contens de leur sort, *mettez une virgule avant ces mots.*
P. 368, *lig.* 6 : pleinemen, *lis.* pleinement.
P. 371, *lig.* 10 : & subite flamme, *lis.* subtile.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit, intitulé : *Traduction de quelques Œuvres morales de Plutarque*, par M. l'Abbé Ricard. La fidélité, l'esprit de critique, la sagesse de style, qui caractérisent cette nouvelle Traduction, feroit desirer d'en voir paroître une complete des Œuvres de ce Philosophe, sous la même plume. Je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 5 Février 1783.

GUYOT.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le sieur Abbé Ricard, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Livre, qui a pour titre :

Traduction de quelques Œuvres morales de Plutarque, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocéde à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décéde avant l'expiration desdites dix années, le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des priviléges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de

tous dépens dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMENIL, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses hoirs pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis &

néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris, le trentieme *jour* d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne, le neuvieme.

Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2856, fol. 866, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglement de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1783.

Signé, FOURNIER, *Adjoint.*

J. CHARLES DESAINT, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES.

